Du même auteur
chez d' autres éditeurs

Saisons d' exil, L' Harmattan, 2004.
Interdit de folie, Imago, 2010

YI IN-SEONG

SEPT MÉANDRES POUR UNE ÎLE

Roman

Traduit du coréen par Choe Ae-young
et Jean Bellemin-Noël

Decrescenzo éditeurs

Ouvrage traduit et publié avec le concours du
LITERATURE TRANSLATION INSTITUTE OF KOREA

Titre original : *Gang eogwie seom hana*

© Yi In-seong, 1999
Publié par Moonji Publishing Corp. (1999)

© Decrescenzo Éditeurs, 2013
pour la traduction française

ISBN 978-2-36727-002-9

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,
n' hésitez pas à consulter notre site
www.decrescenzo-editeurs.com

La couverture de *Sept méandres pour une île*
a été créée par Thomas Gillant

TABLE

L'abeille qui tournicote sur la vitre 7

À seize ans auprès d'une tombe 29

Le vent, dehors 57

Écrire une lettre 91

Une île dans un estuaire 117

Expérimentation d'un adultère pur 177

Imaginer un dernier amour 247

Postface des traducteurs 309

L'abeille qui tournicote sur la vitre

D'un seul coup, le martellement du couteau sur la planche à découper s'arrête. L'extinction de ce bruit, qui hachait sourdement l'ennui d'un dimanche après-midi de début d'été laisse soudain un calme imprévisible venir baigner la pénombre de la pièce. Les mélodies banales provenant du coin de la ruelle, où un marchand de cassettes ambulant en diffuse sans arrêt, s'éloignent hors de portée des oreilles, sans toutefois disparaître totalement. Elles enferment ce calme dans une sorte de coquille : une écorce d'apathie que l'on dirait faite de bruits fossilisés ; on a l'impression que le reste de la journée ne suffira pas pour qu'elle arrive à s'effacer. Une impression analogue émane de son apparence à elle, qu'on devine assise là, avec une présence si brumeuse que c'est comme si elle n'était pas là. Elle paraît vidée de toute son énergie. Et ce qui s'est passé l'avant-dernière nuit vient à l'appui de cette impression. Voilà : chaque fois que, dirait-on, le *moment* est sur le point d'arriver, ce même calme surgit, dans une atmosphère et sous une apparence semblables à celle-là. Toujours. Telle est l'apathie presque maladive qu'elle traîne autour d'elle.

Une de ses mains, d'une pâleur qui déjà sent la mauvaise santé, repose mine de rien sur le paquet de travers de porc qui occupe la table. Jusqu'à il y a un instant, elle était en train de hacher menu la viande qu'elle avait désossée puis étalée afin qu'elle absorbe bien la sauce et devienne tendre à mastiquer. C'est là une des tâches quotidiennes qu'elle doit absolument effectuer. À côté de la planche à découper, la lame de l'instrument dont elle s'est

servi, son tranchoir, lance des reflets de lumière acérés. Ce gros couteau, capable de tailler sans peine dans la partie charnue enrobant l'os du travers de porc, brille du même éclat horrible que le jour où il s'était enfoncé jusqu'à l'os dans la chair de son petit doigt. En dehors de ces reflets de lame, tout ce qu'il y a dans les quelque dix-huit mètres carrés de la pièce où elle est assise toute seule, ce sont les sangsues qui pompent toute la lumière — mais qui, curieusement, n'ont aucun pouvoir sur les reflets que jette le tranchoir. Dans cet intérieur qui ne bénéficie pas du moindre rayon de soleil et qui du coup est imprégné en profondeur d'une sale odeur de renfermé si forte qu'on dirait des effluves corporels, les sangsues des ténèbres humides ne cessent de se tortiller sournoisement. Même quand on allume la lumière, ça ne change rien : celles qui étaient collées au plafond tombent d'un seul coup à travers le vide rougeâtre sur la table ou sur le sol de ciment, et se mettent à pomper avidement la lumière de la lampe. Il y a déjà longtemps que le plafond s'est fait sucer tout son éclat et que l'écorce-peau des murs a vu sécher tout son sang. L'humidité des sangsues s'est infiltrée partout, a tout ramolli, tout couvert de rides. Parfois, on croirait que l'appartement dans son entier a fini par se transformer en une énorme sangsue pour pouvoir conserver sa vie au sec. La même écœurante force d'aspiration, il arrive qu'on la retrouve quelquefois aussi chez elle.

Enveloppée dans cette apathie comme à l'intérieur d'une grotte immonde, elle regarde quelque chose sans faire le moindre mouvement. Ou peut-être qu'elle ne regarde rien ? Ce qui est sûr, c'est qu'à la différence des autres fois, son regard désemparé est fixé dans la direction de la porte vitrée qui est ouverte, c'est-à-dire dont les deux vantaux coulissants, avec les minces barres entrecroisées qui tiennent leurs carreaux, se recouvrent l'un l'autre. On dirait que cette porte, qui est l'entrée du logement, attend depuis toujours que quelqu'un s'introduise pour venir pomper sa ration de lumière. En réalité, dehors, il n'y a personne. Les rayons de soleil du plein jour, qui ont l'air à la fois chauds et

humides, partagent la ruelle en deux : là une partie ensoleillée, ici une sombre. Que la partie exposée au soleil donne une sensation particulière d'éblouissement à cause du noir qui règne de notre côté à nous, c'est une chose qu'elle sait depuis longtemps. Et dehors, de toute façon, il n'y a rien de spécial à voir. Qu'est-ce qu'elle peut bien être en train de regarder ? S'il s'agit des ciseaux ouverts sur le point de couper une bite que quelqu'un a dessinés au-dessus de la grosse tache d'urine sur le mur d'en face, ce n'est pas non plus un spectacle nouveau !

Tout à coup — surprise ! — elle se redresse sur sa chaise, puis se lève. Elle se met en marche en suivant son regard toujours fixe, sans dévier d'un pouce. Ce regard si obstiné semble concrétiser enfin une décision : comme si elle se disait qu'à la fin il faut qu'elle aille la couper, cette bite ! Mais en fait, non : si on regarde avec attention, son mouvement n'est pas un mouvement, ce n'est qu'un autre aspect de son impossibilité de bouger ; la preuve, c'est que cette apathie ne vole pas en éclats. Elle, elle est simplement fascinée par quelque chose, et ses pas fascinés s'approchent de la porte. Pourtant, ce n'est pas le côté ouvert qu'elle vise, c'est vers la double porte vitrée qui peut servir à fermer que son corps se dirige le nez en avant. Là, à l'endroit où sa tête s'est approchée au plus près, un point est en train de tournicoter sur les vitres : on dirait un insecte ailé. Il a dû se laisser enfermer entre les deux vantaux vitrés. Une mouche ? Non, si c'en était une, elle serait posée sur le vantail de notre côté. Comme cela s'est laissé enfermer par le vantail extérieur quand on l'a fait glisser le long de celui-ci, il est très probable qu'il s'agit d'une abeille : à cette période de l'année, le quartier en est rempli, car les acacias bordant le ruisseau voisin sont couverts de fleurs à miel blanches qui les rendent folles, et cette odeur lourde d'acacia vient traîner jusque devant la porte. Sans toutefois franchir le seuil, à cause de l'odeur des sangsues qui est encore plus forte — c'est sans doute pour ça qu'il n'y a jamais une abeille qui entre dans la pièce. Elle, donc, elle est en train d'examiner avec beaucoup d'attention

cette abeille-là dont le corps brille d'une couleur de miel sucré. Qu'est-ce qu'elle peut bien observer ? Est-ce que ce sont les battements d'ailes, dont le courage aveugle tournicote indéfiniment sans trouver moyen de sortir de la double surface transparente ? Son visage est tellement collé à cette vitre que ses traits sont tout écrasés ; peu à peu, il commence même à se frotter contre elle, jusqu'à ce qu'une de ses mains se mette à la caresser à la hauteur de son visage.

Une caresse vraiment tendre. Pleine de calme et de concentration. Bien sûr, le geste que l'on constate en cet instant ne se donne pas à voir avec netteté : on dirait plutôt un mirage. Elle, ce sont les profondeurs de son cœur qui la font agir. Elle s'est sûrement placée tout contre un visage doté de grands yeux vifs tout brillants, parce que sans le moindre doute le mouvement de l'abeille qui tournicote est en train de tracer les contours d'un tel visage. Elle-même n'est pas très habile pour le décrire aux autres, mais cette maladresse même, pleine de tendresse, manifeste une grande attention. Et une fois qu'elle s'est mise à le dessiner dans sa tête, personne ne doit la déranger : à l'exception de la propriétaire, qui pratiquement assure sa vie matérielle, si jamais quelqu'un vient lui couper le fil, ses yeux étincèlent tout de suite d'un reflet de tranchoir ! Et alors, le malheureux intrus, c'est sa fête ! Un jour, le marchand de cassettes a dû encaisser une volée de bois vert qu'il n'est pas près d'oublier ! « Oh là là ! Ce mec-là, sûr qu'il a dû s'en farcir, des nanas !... », telle était, ou à peu près, la vanne qu'avait lancée en toute naïveté, pour rigoler, cet homme le plus souvent mal rasé, la quarantaine, mais qui a des petits yeux témoignant d'une profonde sympathie. « – Non mais, vous l'entendez, ce connard, avec sa bite en toupie qui attend qu'on la fouette ! » : la violence des invectives qu'elle lui a crachées à la figure d'un air prêt à mordre en gardant les coins des lèvres serrés, la crudité de son langage, il y avait de quoi attraper la chair de poule ! Au point de rivaliser avec la propriétaire, qui déjà ne manque pas d'agressivité ! Un autre jour, pour on ne sait quelle

autre raison, elle s'est précipitée sur ce même brave homme avec des injures démentes, et en plus en brandissant son tranchoir... Pourtant, à ses débuts, on ne peut pas dire que ses paroles et son comportement étaient tellement grossiers ; d'ailleurs, les traits de son visage ainsi que son apparence physique ne manquent pas non plus d'une élégance un peu fragile.

À l'insu de tout le monde, elle prend soin de son visage et de sa silhouette. Une fois par jour, après avoir bien éclairé la petite chambre de derrière sans fenêtre dont elle a d'abord refermé la porte garnie de papier amidonné en guise de vitrage, elle s'assied devant le miroir. Lorsqu'elle se trouve face à son propre visage, les cernes de ses yeux lui semblent plus foncés et plus lamentables. « Je prends de la bouteille..., ouais..., je vieillis... » murmure-t-elle dans une sorte de monologue geignard. Elle ne commence à se maquiller qu'après avoir ainsi longtemps contemplé son visage comme un navire en train de sombrer. Le temps qu'elle met à se maquiller dure beaucoup moins que celui qu'elle passe à se regarder comme ça, pour rien. « Si je continue comme ça à me tartiner jour et nuit de telles couches de poudre sur le museau pour pouvoir mener ce genre de vie dans une piaule pareille, je serai une vieille peau avant d'avoir quarante berges... » En vérité, même si elle ne s'était rien tartiné, elle n'aurait pas l'air d'être autre chose qu'une femme vivant dans des conditions semblables : de toute façon, jamais on n'a vraiment l'impression qu'elle s'est maquillée. D'habitude, après avoir fini de se farder elle prend des postures qui font penser à du yoga — personne ne sait où elle les a apprises : ou bien, simplement étendue sur le dos en appui sur les coudes et les mains sous les hanches, elle étire le plus loin possible ses jambes vers le haut, ou bien, le menton, la poitrine et le ventre collés au sol, elle soulève seulement ses fesses et les fait aller d'un côté et de l'autre. Dans ces deux opérations, elle laisse voir sans être gênée son slip et même son intimité : ses cuisses sont encore blanches et belles, mais pendant qu'elle est absorbée dans ces positions bizarres, si vous les avez sous les yeux, ainsi que

le slip détendu et tout plissé où elle les a empaquetées, cela vous fait une impression indescriptible, proche de l'expression qu'elle a quand elle regarde son visage dans le miroir.

Une impression qui bien plutôt qu'à un pitoyable aveu de pauvreté, ressemble à celle que donne la conjugaison de ses postures en forme de coups de folie et l'allure de son slip. Être pauvre, c'est pour elle comme une réalité naturelle. De toute façon elle vit dans la misère. À voir ses sous-vêtements en train de sécher sur la corde à linge dans la chambre, avec le haut en général usé et troué par endroits, et le bas qui exhibe carrément le nœud grossier rattachant les bouts du gros fil de caoutchouc noir qu'elle a enfilé à la place de l'ancien élastique, on a une image typique qui à elle seule donne une vraie idée de la misère à l'état pur. Et pourtant, au fond d'une mallette qu'elle n'ouvre pas souvent, se trouve un ensemble de sous-vêtements dont elle n'a même pas encore défait l'emballage plastifié : un maillot de corps rose garni de dentelles, un slip orné de franges et décoré de fleurs, enfin une combinette en satin vaguement transparente, bien que constituée de plusieurs tissus superposés ; tous portent la marque « Usa » : elle s'est sans doute fait avoir et les a achetés en croyant que c'était « U. S. A. » ! Ça fait déjà des années qu'elle les garde à cet endroit, avec l'intention de les porter on ne sait quand. Elle s'efforce de les dissimuler autant que ceux qui sont étendus sur la corde à linge. Cette vigilance est presque excessive : elle voudrait dissimuler sa lingerie même aux yeux de la propriétaire, qui est tout à fait capable de comprendre de quoi il retourne. L'unique personne devant qui elle ne prend pas la moindre précaution, c'est son fils. Elle vit en effet dans une même chambre avec ce garçon. Elle a à peine dépassé trente ans, mais elle a déjà un enfant qui est au collège. L'unique personne devant qui elle n'éprouve aucune gêne, c'est son fils. Ce n'est pas seulement parce que tous les deux n'ont pas d'autre choix que de vivre dans une même pièce : elle est affreusement tendre avec ce fils — qui, à mesure qu'il grandit, devient de plus en

plus renfermé. De temps en temps, assise les seins à l'air, elle lui chuchote comme ça d'un ton d'apitoiement plaintif : « Attends un peu, tu veux bien ? Attends un peu pour grandir, ne sois pas trop impatient... »

Et là, qu'est-ce qu'elle est en train d'attendre, à cette heure ? Le visage, là-bas ? L'abeille est toujours en train de tournicoter sur sa vitre. Ce manège devrait dessiner le visage lointain qui a un goût de miel dégusté en rêve... Elle, on dirait qu'au fond d'elle-même elle se le récite sans paroles, ce visage. Comme si elle s'épanchait auprès de quelqu'un en se frayant un chemin dans des souvenirs reculés. Il en va toujours ainsi, d'habitude, les fois où la route des paroles s'ouvre en elle doucement. En soutenant alors avec application, d'une voix nouée par le chagrin, une description maladroite et parfois balourde qui se contente d'essayer de se rappeler platement les grands traits de cette tête afin de faire réapparaître nettement et se fixer devant elle un portrait qui n'arrête pas de s'effacer. « Eh ben, toi... ! Viens un peu montrer ta tête dans le miroir ! Surtout les yeux, qui sont tellement ressemblants... Car il avait de très grands yeux très vifs... Et ses prunelles aussi, oui, elles avaient l'air plus grandes que chez les autres... Les sourcils, drus et foncés, ou plutôt, voyons, pas simplement foncés, comment dire..., plutôt..., c'est ça : tracés d'un coup bien net comme à l'encre de Chine. Même pour des yeux comme les nôtres, ils avaient l'air de penser à autre chose, tout comme les tiens... Enfin pour ce qui est d'être nettement tracé, on peut aussi parler du front : large, ce qui veut dire une chance d'avoir des parents riches... aussi large qu'une cour de récréation ! *Pfououou*... à cette heure, lui aussi doit avoir pas mal de rides !... Et puis..., oui, le nez, pareil lui aussi : bien saillant, droit comme un I, un nez d'acteur, même si je n'aimais pas beaucoup quand ses ailes palpitaient ! Et puis encore..., la pointe du menton : carrée, avec les marques d'une barbe rugueuse — s'il restait un jour sans se raser, ses poils devenaient piquants comme des aiguilles ! La bouche ? Ah ! sa bouche..., ça aussi c'était quelque

chose : la lèvre de dessus un peu plus charnue et l'autre bien ajustée en dessous... Peut-être qu'il a toujours sur la joue sa cicatrice, juste à côté de l'oreille ? C'est là que j'avais donné un coup de griffe, par jalousie, parce que j'étais jeune et sans cervelle, et la trace est jamais partie..., pour ainsi dire la marque d'amour de notre union prédestinée... » Une fois qu'elle a terminé tout ce parcours, elle réexamine le visage point par point. Ce visage qui, selon elle, l'a abandonnée pour aller gagner de l'argent ça fait au moins dix ans de ça... Il paraît que l'homme tournicote toujours sur des bateaux, là-bas, au loin... Un bout de papier jauni sur lequel est écrit : « *Je man vai ganié du frique* » est encore dans sa mallette, enfoui au-dessous des emballages de sous-vêtements. De son écriture à elle...

Elle détourne de la porte vitrée ses yeux mi-clos. On dirait qu'elle frissonne légèrement, le corps peut-être couvert d'une sueur épaisse. Statufiée. Ses yeux s'ouvrent, brillent un instant puis s'éteignent. Ensuite, elle recommence à se déplacer. En direction de l'étagère fixée au mur dans le coin cuisine. Un tel mouvement ne mérite guère d'être appelé un mouvement : sa main atteint avec calme le dessus de l'étagère, comme dans un état halluciné, et elle en descend une bouteille de *soju*[1] bouchée à la vavite avec une boule de papier journal enfoncée dans le goulot ; en même temps, l'autre main attrape un petit verre. Puis elle revient à la place qu'elle occupait au début, quand elle s'activait sur ses travers de porc. S'il y avait eu quelqu'un à côté d'elle, elle aurait dit quelque chose comme : « Ça ferait pas de mal de se réchauffer un peu... » Elle verse dans le verre qui paraît sombre parce qu'il est transparent un alcool tout aussi sombre. Sans bouger plus que ça, elle lève son verre et boit. Comme un film qui passe en boucle, la vision hallucinée du même geste se répète. Pourquoi est-ce qu'elle a besoin de se réchauffer avec de l'alcool ? Probablement

1. Boisson alcoolisée (25° à l'époque) incolore très appréciée en Corée, qui a un goût de vodka et qui se boit souvent avec de la bière.

pour amener son apathie quelque part, au moins en cet instant : sans se presser, mais avec ardeur, elle veut compléter le corps de ce visage. Mais elle doit encore le garder serré contre son cœur, pour que tout son corps à elle se recouvre des écailles enflammées d'une envie brûlante. En répétant toute seule dans un murmure, de temps à autre, des mots qu'elle a l'air de réciter comme si elle construisait un visage qu'elle n'aurait jamais vu... « Enfin, paraît qu'il tournicote ça et là dans des bourgades de mineurs... Maintenant, *pfououou*..., il doit avoir déjà une bonne quarantaine ! Et moi, pauvre idiote, ça me bouleverse jusqu'à me rendre vraiment folle... Eh ben..., il avait de grands yeux vifs, vraiment grands et vraiment vifs... En plus, des sourcils qui s'étiraient d'un seul trait, comme le signe chinois pour un[2] ; d'ailleurs, il gardait le front toujours couvert d'une frange de cheveux touffus, jusqu'à ras les sourcils... Car enfin quand on disait que son front promettait un peu la pauvreté, c'était pour ça, et c'est vrai que ses cheveux présentaient des échancrures sur les côtés... À cause de ce destin qui le condamnait à être pauvre... Ah ! hélas... Oui, c'est vrai, il me battait de temps en temps, mais malgré tout il avait le cœur chaud... Les lèvres, bien sûr, toutes minces, mais... » Sa tentative pour dessiner ne s'arrête pas à la deuxième ou à une troisième reprise. Quelle force dans ses ailes permet à l'abeille de tournicoter sans arrêt sur sa vitre, sans même désespérer ?

Quelqu'un apparaît derrière la porte vitrée où l'abeille tournicote. Ce quelqu'un jette un coup d'œil à droite et à gauche à travers les carreaux ; il fait quelques pas vers le côté ouvert et jette encore un coup d'œil : le marchand de cassettes. Toujours égal à lui-même, dans sa tenue de travail jaune-pisseux. Souvent, il boit de l'alcool en plein après-midi, mais aujourd'hui, vu qu'il a déjà reçu des torrents d'injures venant d'elle, il a l'air embarrassé et intimidé par ce calme complet où se devine un total désintérêt à son égard. Il ne dit rien. Il essuie la sueur qui lui coule sur le front

2. Le chiffre un en chinois est un simple trait horizontal.

sans oser franchir le seuil de cet été précoce : on dirait que sous le soleil il fait déjà chaud pour la saison, et de fait, même à l'intérieur, l'air est déjà chaud et humide. Elle, elle ne s'aperçoit même pas que la chaleur humide atteint un tel degré. Pour l'instant, gardant les yeux baissés, elle ne s'est pas encore aperçue de sa présence. Il reste là, gêné, n'osant ni s'introduire dans son calme ni reculer pour repartir. Est-ce qu'il a vraiment un sentiment pour elle, comme on l'entend répéter ici ou là ? Alors, c'est une chose vraiment triste pour ce brave homme. Car rien n'est possible : ses yeux sont bien trop petits ! Pourtant, elle n'avait pas eu l'air notoirement hostile à son égard avant le jour où elle l'a agoni d'injures. Et même ce jour-là, elle avait écouté sagement comme des conseils donnés par un ami ce qu'il lui disait à propos de son fils : « Votre gamin, va falloir corriger un petit peu sa façon d'agir, il est mal parti... Ça fait seulement quelques jours que j'ai appris qu'il était à vous : quand il parlait de vous, il disait toujours : « cette femme-là »..., « celle-là »... » Voilà peut-être pourquoi elle avait ressenti un petit lien de sympathie avec lui. Elle avait même fini par se frayer un sentier de paroles en direction de ces oreilles-là : « Pas vouloir me revoir avant d'avoir gagné de l'argent..., *bouhou !* Laissez-moi rire ! Y paraît que dernièrement il serait allé au Moyen-Orient... Pourtant, ça m'arrive souvent de me déchirer le cœur à force d'avoir envie de revoir ces yeux encore une fois ! De grands yeux vifs, on aurait dit des énormes grelots... Et comme il se faisait raser les cheveux à la façon des sportifs, ils paraissaient encore plus grands, ils roulaient encore plus vifs... En plus, même s'il était super-paresseux et pas très causant, il avait beaucoup de cœur... *tss tss !*... Et puis, *pfououou !* son nez, comme on dit souvent..., comment ça s'appelle, déjà ? ah oui ! un nez aquilin... » Ce visage qui réapparaît dans son rêve éveillé, chaque fois différent à part les yeux largement découpés ; ce visage qui devient plutôt flou et imprécis à cause de la multiplication d'images aussi différentes qu'innombrables toujours en train de se superposer ; ce visage ondoyant... Un monstre protéiforme avec de grands yeux vifs... Sangsue dans le noir des insomnies !

Au bout du compte, là, son apathie maladive semble s'être considérablement aggravée par rapport à d'habitude : elle n'enregistre pas du tout la présence de l'homme, qui occupe presque toute la largeur du vantail à moitié ouvert. « *Humm !* » Quelque chose comme un soupir s'échappe de la bouche du visiteur, mais elle ne lève pas un cil. Son allure à lui se dégrade encore un peu plus, il hésite encore un petit instant, puis se détourne et s'en va. Ce n'est qu'alors qu'elle lève un regard atone vers la porte vitrée où il a disparu. Sa figure, qui se détache sur le fond noir, laisse filtrer l'amorce d'un étrange sourire : ça ressemble fugitivement à une expression glaciale, comme si elle méprisait l'homme qui vient de disparaître ; ou alors ça ressemble fugitivement à l'expression mystérieuse qu'elle aurait si elle croyait voir quelqu'un devant la porte alors qu'il n'y aurait personne. Et voilà que son regard commence à se déplacer vers le haut. S'élevant à mesure qu'elle relève la tête, il finit par s'arrêter dans un coin du plafond, puis une fois là, se déplace lentement sur la gauche. Tout compte fait, cette fois non plus, ce n'est pas un mouvement, et comme ce regard n'a pas bougé, il n'a pas pu s'arrêter aux alentours d'un coin du plafond : dès le départ, c'est là-bas qu'elle regardait. Dès le départ, là-bas, quelque chose de blanchâtre dégoutte… Ça fait déjà une semaine ! La salle de bains de l'étage, qui fait partie de l'auberge, n'a toujours pas été réparée, résultat : la tache au plafond s'élargit de plus en plus. Pourtant, ce qui tombe là, ce ne sont pas des sangsues, ce sont des étincelles d'eau. *Toc, toc, toc, toc*… On entend chaque étincelle d'eau résonner sur le fond du seau posé en dessous. Dans cette pièce où l'air est saturé d'une sombre humidité, l'étincelle d'eau rend un son plutôt clair. On dirait de l'eau qui perle d'un épurateur et qui tombe goutte à goutte. Non, si on fait mieux attention, ce n'est pas ça : ça ne peut pas être un bruit ! En réalité, c'est une manifestation inédite de l'absence de bruit. Et pourtant, il vient un moment où tout son corps s'imprègne intégralement d'étincelles d'eau, si bien que chacun de ses gestes devient une goutte et s'anime ainsi, sans

bruit, en donnant l'impression de faire ça parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas... Ça y est, c'est ça, l'heure du *moment* est arrivée.

Lorsque le *moment* arrive, même si elle ne se conduit pas d'emblée d'une manière spéciale, elle se met à ressembler à un animal bien en chair. À ce moment-là, l'animal en question est l'ennemi naturel du noir. On dirait qu'elle absorbe dans son corps les sangsues de toute la maison qui viennent se coller à sa peau pour nourrir les étincelles d'eau. À ce moment-là, lorsque les étranges contorsions auxquelles elle se livre toute seule dans la petite chambre de derrière émergent l'une après l'autre, elle prépare quelque chose avec une sorte d'instinct animal. Une fois de plus, — le cycle n'est pas régulier, mais il est plutôt assez lent —, le *moment* s'est produit il y a une semaine à peu près. Avec toutes ses postures, elle avait commencé à répandre partout l'odeur de son intimité. C'est un effluve puissant et pénétrant qu'on ne peut pas qualifier d'un terme précis. « Madame est en pleine montée de sève, non ? Depuis quelques jours, elle tortille des hanches avec langueur... » : une plaisanterie de ce genre aurait dû provoquer un reflet de tranchoir, mais elle a gloussé d'un rire convulsif tout en mastiquant énergiquement et avalant sa bouchée de viande, puis elle s'est fait remplir son verre et l'a vidé d'un coup... D'ordinaire, une scène comme ça est inimaginable. C'est vrai qu'elle est dans une situation où il ne lui est pas permis de montrer facilement qu'elle est en colère, mais la plupart du temps elle sait garder fermement ses distances. Elle dissimule sans problème ses désirs en prenant son fils pour prétexte : « *Tss !* Allons, voyons, le gamin, là-bas, va entendre... » En général, celui-ci ne travaille pas dans la pièce — soit il s'est caché dans un coin, soit il est dehors quelque part au bord du ruisseau. « Il ne faut pas dire des paroles déplacées à une dame qui vit seule malgré elle et qui n'a qu'un homme dans sa vie, son fils unique... » En règle générale, elle a horreur qu'un autre corps vienne toucher le sien ; devant une telle éventualité, ses yeux affichent tout de suite un reflet de

tranchoir. Mais quand le *moment* est là, même le couteau avec lequel elle s'active sur les travers de porc est émoussé ! La lame ne dirige plus ses éclairs que vers l'intérieur de son propre cœur. À travers un dialogue qui tourne à vide, elle guette quelque chose avec un instinct animal très affûté. Elle examine en détail, avec une grande attention, le visage de chaque homme : « Vous avez une belle tête, mais les yeux trop petits : un homme doit les avoir grands et vifs... » Quand le *moment* est là, il y a des chances pour qu'elle prenne elle-même l'initiative de partir en quête du visage dessiné par l'abeille qui tournicote dans son cœur. En quête d'un petit bout d'espace où le vaste monde serait tout entier concentré.

Incapable de trouver une issue, l'abeille tournicote toujours en vain sur sa vitre. Après avoir quitté l'abeille pour se fixer au coin du plafond, son regard commence peu à peu à trembler, pour une raison inconnue. Puis tout à coup, sa tête se renverse en arrière : avant qu'on ait eu le temps de décider si c'était ou non un mouvement, le regard enfonce son clou dans le plafond juste au-dessus de l'étagère. Dans cet instant auquel on s'attendait mais qui en même temps est survenu d'une manière inattendue, la tension brûlante redonne à son apathie une certaine densité. Est-ce qu'elle a enfin mis au point un visage ? Sans doute un visage avec de grands yeux vifs, mais avec, cette fois, des pommettes saillantes, des joues creuses et une bouche qui reste entr'ouverte : le visage le plus récent — celui d'il y a deux jours. Car la nuit d'avant-hier, une fois rentrée après son travail, elle a dit à son fils tout en enlevant ses sous-vêtements défraîchis dans la petite chambre de derrière : « Il paraît qu'il y a une partie de *hwatu*[3] à l'étage au-dessus... » Et elle a continué à parler en enfilant sur son corps nu un vêtement de dessus comme elle le fait dans ces cas-là : « J'ai toujours de beaux jeux quand je ne porte pas de sous-vêtements... » et c'est vrai, quand elle joue au *hwatu*, elle

3. Le *hwatu* est un jeu de quarante-huit cartes : douze séries de figures réparties selon les quatre saisons.

s'assied sans slip, puis elle ramasse sous sa jupe l'argent qu'elle gagne. Et la voilà qui a jeté n'importe comment ses sous-vêtements dans un coin de la chambre et a fait à son fils un large sourire, comme il n'en voit pas souvent, puis elle est sortie, et dans l'obscurité de l'extérieur elle a grimpé l'escalier d'un pas précipité — le fils, comme d'habitude, a observé en douce son arrière-train tout excité, comme si elle allait accéder à un ciel sans gloire. Étant donné son désir déjà bouillant, elle n'a sûrement pas eu la moindre hésitation, elle s'est laissé avaler de bon cœur par la porte de l'étage, celle qui grince un peu — le fils, qui avait envie de voir le décor de ce ciel sans gloire a escaladé l'échelle de fer entourée de barbelés fixée au mur de l'immeuble d'en face et s'y est accroché en gardant la tête en bas. La lumière s'est éteinte dès qu'elle est entrée là-haut dans la chambre du fond dont elle a dû ouvrir la porte tout essoufflée, la chambre située juste au-dessus du coin de plafond où son regard est cloué en cet instant même — le fils est resté là, l'air rêveur, tout près de ce monde sans gloire, sur son échelle métallique entre le mur de briques du bâtiment d'en face et celui en ciment de l'immeuble voisin…

Une respiration se fait entendre : un souffle faible et léger mais ininterrompu, qui devient petit à petit irrégulier et haletant… jusqu'à ce qu'il retrouve d'un coup un rythme normal. Le ronronnement de sa chair en train de s'apaiser s'infiltre doucement dans ce calme, produisant un filet de son qui va en s'affaiblissant. Désormais, le regard qu'elle cloue là-haut peut lui aussi se ternir et s'apaiser, elle n'a plus besoin de contempler quoi que ce soit. Elle est déjà au-delà de ses yeux et de ses oreilles. Tout là-bas, sa respiration se fait entendre. Tout là-bas, elle chuchote à quelqu'un d'un ton suppliant : « Tu m'as oubliée, pas vrai ?… Quand est-ce que tu reviendras, hein, dis-moi ?… » Tout là-bas, elle s'abandonne, elle a envie d'être caressée avec tendresse. En cet endroit appelé *tout là-bas*, ses mains s'activent d'une façon précipitée pour appeler les caresses de quelqu'un : elle agrippe le bord de sa jupe et la remonte doucement ; ses cuisses appa-

raissent, révélant une obscurité enfiévrée. En cet endroit appelé *tout là-bas*, ce qui subsiste de l'odeur pénétrante de sa chair se répand : ne pouvant s'accorder avec la sale odeur de renfermé de cette chambre, ces relents circulent dans l'espace sombre comme un corps étranger. Une fois ses cuisses mises à nu, sa main s'avance sur la table. Cette fois, c'est assurément un mouvement. Là, sur la table, ce mouvement assuré a empoigné le tranchoir. Le *moment* étant passé, le reflet de la lame qui vient de retrouver son brillant se dresse debout au centre de la pièce. Depuis là-bas en venant vers ce côté-ci, de toutes ses forces elle enfonce la lame verticalement, d'un coup. *Ah !*... Elle a les cuisses qui se crispent. La lame qui vibre plantée dans la table crée un frémissement dans l'air. Traversant l'air chaud et humide, un souffle de vent inattendu franchit le seuil de la porte : les odeurs d'acacia entrent à flots, telle une ivresse despotique. En se diluant dans le vide, ce parfum envahissant réveille son odeur pénétrante de femme qui commençait à s'apaiser et se mêle fougueusement à l'air ambiant. Devant ce mélange de senteurs écœurant, elle retient une nausée en se fermant la bouche avec une main, le dos courbé comme pour vomir.

Hier matin, lorsqu'elle est revenue dans la chambre, elle avait la mine pâle de quelqu'un qui a vomi plusieurs fois au point d'avoir l'estomac tout retourné. Par un petit matin comme celui-là, avec son air épuisé, assise dans une position indécente, elle remue légèrement ses mains fermées, puis, le regard vide, pose deux ou trois billets de mille wons[4] pliés tout petit — le fils ne s'attend jamais à ce qu'elle ait reçu de l'argent — : « J'ai gagné au jeu un petit quelque chose... » En poussant un long soupir prolongé, elle attrape ses sous-vêtements, qu'elle avait enlevés et jetés dans un coin la veille au soir, parce que, en fait, elle avait envie de les cacher. En les ramassant devant lui, sous ses yeux, son visage

4. À l'époque où se passe ce récit, dans la seconde moitié des années 60, « mille wons » équivalaient environ à dix-mille wons d'aujourd'hui (environ 7 euros de 2012), dans un pays très pauvre.

palpite comme toujours en pareil cas, mais elle fait semblant de ne pas voir la tache jaunâtre dans son slip — les nuits où elle le laisse seul, le fils se branle en s'enveloppant la queue dedans —, elle les plie et les dépose près de la porte. « Maintenant, toi aussi, tu es grand... » Sur quoi elle sort sa mallette et l'ouvre pour chercher son livret d'épargne, où il y a à peine quatre sous, mais c'est une somme qu'au moins elle s'interdit de dépenser. En insérant dans le livret les billets tout froissés qu'elle vient de déplier, elle marmonne toute seule d'une voix éteinte — impossible de savoir si elle parle pour elle-même ou si elle veut que son fils entende : « Puisqu'un homme doit dépenser de l'argent dès qu'il sort de la maison..., je ferais bien d'en mettre de côté pour celui qui est de mon propre sang... » Puis, un à un, elle retire de la mallette les sous-vêtements neufs emballés ainsi que deux ou trois sortes de tissus et les contemple. Quand est-ce qu'elle sera prête à les utiliser, pour dire la vérité ? Le jour où le visage qu'elle attend reviendra ? Un visage qui reviendrait pour se présenter de nouveau devant elle, non pas un de ceux qui foutent le camp sans arrêt et qui s'agitent ensuite dans sa tête comme des sangsues, mais un visage qu'elle reverrait de nouveau, et encore de nouveau !... Il faudrait encore qu'elle aille à la banque dans la matinée pour mettre ces billets de mille wons sur son compte. Et elle mettrait un point final au *moment* de cette fois-là, avec la même apathie.

Pour l'instant, elle s'est couvert complètement le visage avec les mains. Cela permet à son apathie de s'effondrer sur elle-même. Mais cet effondrement va encore évoluer pendant quelque temps. Pourvu que quelqu'un vienne déchirer d'un grand coup l'écorce d'apathie qui subsiste ! Des bruits lointains résonnent, comme des échos, à l'intérieur de cette écorce déjà en train de s'amincir. À partir de là, il faut qu'on la laisse venir à bout de ces étincelles d'eau par ses propres moyens. C'est seulement de cette façon que demain elle pourra paisiblement tout remettre bien en place. Mais surtout, s'il vous plaît, que personne ne vienne la déranger... ! Or, à cet instant même, comme si ce mauvais pressen-

timent se réalisait, une présence s'approche de son dos par derrière, venue de juste à côté. En même temps, une voix méchante et agressive s'écrase sur sa nuque : « Mais regardez-moi cette rien du tout ! » Bien que ça fasse irruption dans le calme avec tant de brusquerie, ça ne donne pas l'impression d'être un bruit. « Pas question de rester avachie comme ça, ma garce ! » La propriétaire de la voix lui pince le dos sans ménagement, mais elle reste immobile tandis que tout s'écroule en même temps à l'intérieur d'elle. « C'est pourtant pas la première fois !... Et en plus, elle a picolé ! Quand on a passé une nuit d'amour avec un inconnu, on est sacrément regonflée, hein ? » Si son dos s'est raidi, c'est à cause de la froideur de ces derniers mots insultants. Les muscles crispés, agitée de violentes secousses, elle laisse tomber ses mains d'un coup et tourne la tête comme si elle ne pouvait plus se retenir. Mais son visage qui fond en étincelles d'eau s'arrête au milieu de son mouvement, incapable de passer devant la chambre dont la porte au papier amidonné est à moitié ouverte. Le visage décomposé. Un désespoir infini. Là-bas, la voix s'éteint soudain en murmurant : « Merde..., j'savais pas qu'il était là, çui-là... » La saleté de propriétaire — comment l'appeler encore Madame ? — semble avoir aperçu les souliers rangés près de la porte de la chambre... Un silence tendu — ce n'est pas un vrai calme — fige l'air de la pièce, tout est comme pétrifié. Les étincelles d'eau ruissellent sur tout son visage, comment l'empêcher ?

Moi-même — moi ? Moi ! Je... —, réprimant le moi qui sent en elle une mère et faisant semblant de n'avoir rien entendu — une feinte qui crève les yeux —, je tends la main au-dessous de la petite table à manger où il y a un livre et j'attrape mon couteau de poche pour le remettre dans son étui. Je l'ai nommée « elle », mais je sens en elle une mère simplement à cause des larmes au milieu desquelles elle couvre de ses mains son apathie maladive. Pourtant, je ne dois pas sentir en elle une mère. Je ferme mon cœur pendant que je tripote l'étui du couteau, je le mets dans ma poche et c'est là que je trouve l'occasion que j'attendais depuis

tout à l'heure... Depuis tout à l'heure, j'ai décidé d'aller attraper l'abeille entre ces vitres afin de lui arracher les ailes. Après m'être levé sans bruit, je repousse la porte à fond et je saute d'un bond sur mes souliers. Tandis que je les enfile en vitesse, je jette un coup d'œil meurtrier à la propriétaire dont le visage fait penser à une vulve de chienne. « Non mais, visez-moi ce petit con débile en train de me rouler des yeux assassins !... » La voix de la saleté de propriétaire en train de vociférer reste alors coincée au fond de sa gorge : je marche jusqu'à la porte d'entrée en traversant le silence des deux femmes, feignant une totale indifférence. Une fois dehors, je me retourne sur la porte vitrée extérieure. Je détache mon regard du silence sombre où elles s'enferment et je cherche l'abeille qui tournicotait sur la vitre : impossible de la trouver. Je ne comprends pas comment ça se fait. Je scrute tous les coins de la porte vitrée d'un regard affamé de sang : elle n'est plus là... Devenue invisible... Pourtant, aucune issue permettant de s'échapper... Est-ce que par hasard dès le départ il n'y avait pas d'abeille ? À cette pensée, une force irréelle, glaciale, descend au fond de moi en tourbillonnant : après un instant d'hésitation, je pousse la porte coulissante un grand coup avec un sentiment d'hostilité sans objet et je fais descendre sans plus de raison la portière roulée en haut à l'extérieur, une banderole de calicot rouge portant une inscription en lettres blanches grand format : « Super-canons[5] / travers de porc / ragoût de merlan surgelé / bin-dae-tteok[6] », qui me cache maintenant l'intérieur de la pièce. Sous peu, là-dedans, il va se passer quelque chose ! Au moins aujourd'hui, la saleté de propriétaire elle-même va finir par lui payer ça au prix fort. L'envie me prend de foutre le camp.

5. Littéralement : « canon » (tube d'arme à feu) utilisé avec le sens de « grand godet », selon une évolution analogue à celle de notre « canon » employé pour « flacon de vin » à partir d'une unité de mesure de liquide.

6. Galette de haricot *mungo* — littéralement, « galette de punaise » — considérée comme une nourriture de pauvres.

Je sors du champ de vision offert par le châssis de la porte. Sur ce, des injures entremêlées de sanglots avec des cris aigus et féroces font irruption hors de la pièce dans un barouf de tous les diables : « Ah ! la putain d'ordure ! La saloperie de mouche à merde ! Espèce de vieille cramouille fripée ! ». Ça, c'est sa voix aux reflets de tranchoir. Bon, tout va bien !... Et ça va pas tarder à aller encore bien mieux, je la connais par cœur, je peux tout imaginer d'avance en ce qui la concerne... Je file hors de la ruelle à grandes enjambées. Dans l'odeur intense des acacias, les rayons du soleil qui décline vers le crépuscule de ce début d'été se déversent comme un essaim d'abeilles. J'ai l'impression que tout mon corps me brûle, comme si elles m'avaient piqué. Ma vue se brouille au point de me filer le tournis : qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Pour y remédier, je sors mon couteau et j'essaie de concentrer les rayons dessus : ça y est, ça a marché ! Bon, maintenant qu'elle a mis fin à son apathie, je vais enfin pouvoir m'occuper de mes affaires à moi. Dès aujourd'hui, j'ai l'intention d'emmener cette fille-là dans un endroit que je connais. La fille de la dernière fois, ça n'avait pas collé : le même âge que moi, encore du lait derrière les oreilles ! Lorsque je l'avais emmenée là-bas et qu'à la lueur d'une allumette je m'étais fait suinter un petit filet de sang à la cicatrice de couteau que j'ai sur la peau, elle s'était sentie mal, verte de trouille. Cette fois-ci, avec la nouvelle, l'odeur pénétrante de l'intimité s'est assez largement répandue dès que j'ai eu enfoncé mes doigts dans sa chair laiteuse, alors elle semble bien partie pour me suivre jusqu'au point d'éponger ma maladie à moi ! Il se pourrait bien qu'elle prenne feu du premier coup et qu'elle lèche avidement ma cicatrice de couteau, elle a l'air de posséder une maturité certaine ! Comme je prends l'air plus vieux que mon âge dès que je la vois, elle est convaincue à mort que je suis de la même année qu'elle au lycée. *Hi hi hi !* je sens monter en moi un éclat de rire... Mais à l'instant suivant, ce rire me dégouline au fond du ventre, à vous soulever le cœur. Au bout du compte, je ne suis pas si sûr d'être tellement en forme...

J'ai beaucoup de peine à ne pas tituber. J'ai envie d'arriver au bord du ruisseau le plus vite possible, de m'allonger sur la berge de pierre, mais j'ai mal au cœur à chaque pas. Même si l'odeur du ruisseau couleur de cendres est un peu répugnante, une fois le dos sur les pierres je me sens déjà tout ragaillardi. Attendre couché là que la nuit arrive, pour moi, c'est un peu faire diffuser lentement dans les airs, comme une fumée, cette réalité oppressante et pas très propre qu'on appelle la chair. C'est plonger dans un autre lieu lointain où on est libre, où toutes les formes ne se distinguent plus trop l'une de l'autre. Ce ne sera que quand la nuit sera tout à fait tombée que j'emmènerai la fille dans une obscurité encore plus profonde, vers l'endroit où même la lueur de la lune ne pénètre pas... Je déteste la lueur de la lune ; c'est aussi pour l'éviter que j'ai découvert mon lieu secret : l'orifice d'un gros égout cylindrique en ciment qui émerge lorsqu'on descend un peu plus bas le long du ruisseau, là où une touffe d'herbes folles a poussé parce que la berge de pierres s'était gravement détériorée. Là-bas, ce trou par lequel s'écoulent les eaux usées du quartier résidentiel est bien à l'abri des vues et je peux m'y cacher comme dans une grotte : à cause des hautes herbes, l'ouverture est difficile à repérer. J'ai préparé sur le sol un coin pour s'allonger, avec un sac de paille tressée étalé sur une grande feuille de vinyle à même la terre… Mon imagination déploie à loisir cette ambiance intime — oui, vivement que la berge apparaisse ! Et vivement que la nuit tombe ! Ah ! mais..., de nouveau le paysage tournoie dans ma tête, on dirait que je titube durant un instant, mon corps est plein de sueurs froides et de chair de poule..., en un rien de temps le voilà trempé, du coup je sens le froid... Et puis survient un nouveau vertige, ma vision toute floue, le chaos de partout..., impossible de stopper ça..., je m'appuie contre le mur. C'est comme si je voyais les choses dans un miroir convexe... puis dans un miroir concave... Ouf ! ce qu'on voyait est en train de s'éloigner..., est-ce qu'on ne dirait pas que je me remets à marcher ?... Il faut que j'avance...

Ah ! l'odeur agréable du ruisseau... ah ! la neige qui tombe..., toute blanche sur la porte brun foncé... il fait noir..., il fait clair... *zin-in-in !* bruissement d'ailes d'abeille... on se couche, on s'allonge... aïe, mon couteau... ! plus rien n'a de sens... c'est ça ? c'est bien ça ? ça va être ça ?... ça va venir !... c'est pas fini..., je suis pas bien..., tout essoufflé... lumière du soleil trop large, trop lourde..., faut fermer les yeux... on dirait que quelque chose s'échappe de moi à hauteur des genoux... déchire en lambeaux..., lèche-moi... cette femme-là n'est pas pour moi... et pourtant..., ce corps qui n'arrive pas à disparaître..., ces bruits... emmène-moi au ciel... j'aurais dû attendre... personne ne saura..., piqûres..., couleur verte..., tourbillon..., je comprends tout... ! j'te dis de pas ouvrir les yeux..., donne-moi un peu de ton sang..., alors, ça vient ?... je me déshabille... tout ça un peu humide, quelle douceur !... oppressé..., envie de m'enfuir..., piqûres d'abeille..., grande..., molle agitation... soudain tout à coup brusquement..., pique..., une fleur éclose... m'échappe d'elle..., je peux faire tout ce qu'on veut..., je vais m'en aller..., en pointe..., écarte... effroyable le temps qui passe... un fil inquiétant..., plus bas..., j'aime mieux ce qui est sombre... entourant les cuisses avec les bras..., enfonce la tête, vas-y je te dis... une pierre qui m'entre dans le dos... no-*on* ! ah no-*o-on* !..., c'est tout rouge... avec cette main-ci..., là, oui... mais, mais..., maman..., en suçant les seins de cette fille..., maman..., maman-*an-an* !

À seize ans auprès d'une tombe

Où peut bien se trouver le père ?...

Cette accumulation de tombes est un vrai chaos ! Comment alors le retrouver, même en courant partout pour fouiller tous les recoins ? Voilà à peu près le tableau : depuis ce point où l'on arrive après avoir marché un bon moment sur la route circulaire à flanc de massif et d'où les vues sont relativement bien dégagées, les tombes qui s'alignent épaule contre épaule sur les courbes molles du versant ouest donnent curieusement l'impression de former un troupeau de bêtes mal définies de couleur verte tournant en rond avant d'aller se blottir dans le trou qu'elles ont creusé. Le vent de ce début d'automne lumineux se coule depuis les crêtes pour venir couvrir de moire les poils ébouriffés de ces animaux qui déboulent jusqu'au fond de la vallée loin là-bas. Qu'est-ce que ça peut bien être, ces bêtes qui ont l'air sauvage et qui pourtant n'esquissent pas le moindre effort pour bouger ? Elles sont parfaitement sourdes à ce monde plein de vie où la stridulation des dernières cigales vespérales[1] qui peuplent ces monts envahit les oreilles de tous : seraient-elles déjà mortes ? On ne dirait pas. À moins que par hasard ce ne soit une espèce nocturne ? Bêtes étranges, qui dorment comme des morts durant le jour et se lèvent le soir en se secouant doucement pour rôder dans le noir en quête d'une proie, avant de se terrer de nouveau à l'endroit

1. La « cigale vespérale » est un insecte de la famille des cicadidae, *Tanna japonensis*, répandu dans tout l'Extrême-Orient, qui ne se manifeste qu'à la tombée du jour.

même où elles se sont arrêtées ? Si c'est comme ça, il est certain qu'on ne retrouvera jamais la tombe du père, ou plutôt de l'animal-père. Sauf si bientôt leur pelage jaunit et qu'elles entrent toutes dans un profond sommeil d'hibernation.

Depuis un moment, comme ça, on voit diminuer petit à petit le vague espoir d'arracher au moins une fois les mauvaises herbes sur la tombe du père, ou plutôt les mauvaises touffes à la fourrure de l'animal-père. De quoi avoir le cœur aussi desséché que la tige dépouillée d'un arbre qui a perdu toutes ses feuilles, à croire qu'on a beaucoup devancé le cours de la nature : à cette époque, dans ces monts où la saison vient juste de franchir le seuil de l'automne, le vent est à peine frais et la nature ne s'est pas encore tout à fait débarrassée de l'été. Les arbres encore bien feuillus sous le soleil toujours brûlant jettent comme d'habitude une ombre verte — on devrait plutôt dire vert foncé. Si parfois vous sautent aux yeux ici ou là des feuilles de sumac par avance virées au rouge tout en gardant leurs fleurs de sel blanchâtres, cela ne fait que perturber le spectacle en ajoutant une couleur criarde exceptionnelle : leur contraste vous fait encore davantage perdre tout sens de l'orientation dans ce décor, il arrive très souvent qu'on tourne en rond dans un tel labyrinthe naturel. Labyrinthe naturel ? C'est exactement ça. Dans les profondeurs du mont Mang-u[2], les tombes font naturellement partie de la nature. C'est une forêt mystérieuse où entre leurs gros troncs touffus les diverses espèces d'arbres entretiennent des tombes comme des rejetons, ou plutôt élèvent des animaux-tombes. Même s'il arrive que devant un arbre dressé tout au sommet d'un tumulus embroussaillé laissé à l'abandon sans la moindre stèle, la fantaisie contraire vienne s'imposer à vous : cette tombe-là sera un animal encore plus mystérieux qui nourrit la végétation avec son propre sang.

2. Le mont Mang-u — autrement dit « L'oubli des soucis » — est situé au nord-est de Séoul. Il sert de cimetière depuis 1933 ; en 2005, il y avait encore plus de 17.000 tombes sur ce vaste domaine de 832.800 m^2, malgré plusieurs campagnes de la ville de Séoul pour inciter les gens à aller ailleurs, voire à incinérer les morts.

Au bout du compte, il est plus ou moins exceptionnel dans le mont Mang-u, ce genre de paysage qui sous un ciel largement dégagé présente des tombes les unes à côté des autres groupées en massifs. En ce qui concerne la partie au-dessus de la route circulaire, la plupart d'entre elles ainsi que le panorama qui se déploie là derrière donnent un peu une impression de sauvagerie inquiétante. Cela est peut-être dû aux zones de repos qu'on a ménagées ça et là en taillant dans la forêt abrupte et touffue, parfois même en prenant la peine d'empiler des pierres. Mais dans la partie depuis ici jusqu'en bas, le paysage se développe comme une pâture pour tombes dociles. D'ailleurs, le champ de poiriers tout là-bas au pied, les toits de fibrociment du village au-delà et le coin de la ville qui réapparaît dans le lointain forment les volets largement ouverts d'un véritable tableau, telle une grenade bien mûre sur le point d'éclater : de quoi bâiller par contagion ! Peut-être est-ce pour cette raison que chaque fois qu'on se pose là on s'y attarde tellement longtemps ? C'est en tout cas ce que fait la femme assise par terre un peu plus bas, le dos appuyé contre une tombe particulièrement bien entretenue. Elle monte toujours par le même sentier qui longe le verger et elle s'assied par terre toujours à ce même endroit, comme si cette place-là était le premier but à atteindre de sa journée. Elle reprend son souffle un long moment. En plus d'un sac à dos pas très volumineux, elle a à côté d'elle un grand panier. Dedans, comme d'habitude, il y a des *gim-bap*[3], des œufs durs, des gâteaux de riz gluant, des chips aux crevettes, des cacahuètes etc., ainsi que des bouteilles de *soju* et des boissons rafraîchissantes.

Elle tourne le dos à la montagne, de sorte qu'il est impossible de savoir si en cet instant elle regarde le ciel ou la perspective vers la ville. Elle jette quelquefois des regards furtifs sur son panier. Tous les jours, en fin de matinée, elle gravit ces pentes à pas lents

3. Rouleaux de riz avec des légumes enveloppés dans une feuille d' algue analogues aux maki japonais.

par les raccourcis, son panier de plastique brun sur la tête. Peu importe la lenteur de son pas puisqu'elle n'a pas besoin d'arriver avant midi. Mais quand parfois elle trébuche sur le chemin pentu, pliant rudement les genoux comme si son corps maigre était accablé par le poids du panier, il est sûr que rien que son apparence vous fait déjà de la peine. On voit bien qu'elle met toute sa volonté à remplir un objectif mystérieux, car quoi qu'il arrive, même quand le temps est épouvantable, elle s'obstine à monter sans se soucier d'elle-même. Au cours de la dernière saison des pluies, elle a fait un jour une grave culbute en marchant sur un pan qui traînait de son imperméable militaire trop grand pour elle ; sa douleur, qui devait la déchirer jusqu'à la moelle des os, est devenue criante dans le chahut de l'averse, mais elle s'est relevée d'un bond parce qu'avant même son propre corps, il fallait d'abord qu'elle s'occupe de son panier ; dès qu'elle a eu ramassé en vitesse le contenu à moitié bousillé, elle a repris sa montée en boitant. Le lendemain, la seule différence était les pans coupés court de l'imperméable, qui essayait de cacher ses épaules rougies de mercurochrome et ses genoux bleus de meurtrissures. Est-ce que l'hiver prochain elle osera encore arpenter le Mang-u par les sentiers pleins de verglas ?

Ça y est, elle vient de se relever. Autour de son mouvement pour remettre le panier sur sa tête, comme si elle avait choisi exprès un geste aussi lent que possible, il y a une vibration de l'air semblable à une brume de chaleur printanière que même le vent d'automne ne réussit pas à dissiper. Sans doute est-ce parce que, à la longue, cette lenteur a fini par faire partie d'elle-même, telle une chape de brume. Pourtant, quand elle se dégage de ce véritable brouillard qui remplace la brume printanière, on se demande parfois si elle n'était pas en train de bouger dans un rêve après s'être endormie une seconde sur cette tombe. Bien sûr, son geste de ce moment n'a jamais été ni évident ni transparent, mais la densité de son état brumeux réclame une observation attentive : c'est un bon critère pour se faire une idée de ce que

sera sa journée. Néanmoins, aujourd'hui tout spécialement cette impression demeure très confuse : même s'il est certain qu'elle aura grand besoin de quelques verres de *soju*, il est très difficile de deviner comment son comportement évoluera par la suite. Actuellement, le haut de son corps est tourné vers la gauche, tout en étant un peu penché en avant : seul son cou se maintient bien droit pour garder le panier en équilibre sur sa tête, tandis que le sac à dos pend au-dessous de la ceinture. À moins que quelqu'un ne vienne troubler cet état embrumé, elle va se diriger vers son second but à atteindre en empruntant la sente sinueuse de serpent qu'a frayée entre les tombes le passage répété des visiteurs.

Désormais, c'est par le sentier de serpent de là-bas qu'il vaut mieux la suivre. Non pas que la route circulaire soit vraiment à découvert, mais de cette manière on peut vérifier sous quelle forme de serpent son brouillard s'enroule chaque jour autour d'elle. Après tout, le fait que des serpents apparaissent particulièrement souvent sur ces pistes noyées de brume semble être en relation profonde avec ce quelque chose qui vibre autour d'elle. Pendant qu'elle marche ainsi comme à tâtons, sans doute ce quelque chose se dépouille-t-il de sa peau pour se laisser couler au sol et devenir un serpent couleur de terre prêt à se contorsionner. Mais au fait, pourquoi « elle » et « ainsi » ? Et pourquoi précisément « un serpent » ? Ces questions ne ressemblent guère à une véritable investigation, elles font plutôt penser aux soupirs de quelqu'un qui reconnaît son impuissance devant la réalité telle qu'elle est. En fait, dès le départ, il n'y a pas grand chose qui permette de se retrouver dans tout ça. Il était déjà complètement invraisemblable qu'elle vienne dans un endroit comme celui-là, même aux yeux de son fils qui connaît jusqu'aux coutures de ses sous-vêtements. L'été de l'an dernier, dans le petit logement à côté de l'entrée d'une taverne de bas étage, « L'Auberge du Midi »[4], où elle était employée, elle s'était mise tout à coup à répéter à voix

4. Littéralement : « la Maison de Nam-do », c'est-à-dire des régions du sud de la Corée.

basse qu'elle avait envie de foutre le camp, et son fils, qui était alors en train de se presser un bouton d'acné dans le dos, n'avait compris dans ses paroles qu'une chose : qu'elle en avait marre de l'épouvantable odeur d'égout qui se dégageait du petit ruisseau voisin, surtout à la fin de la saison des pluies. Et voilà qu'au début du précoce printemps de l'année en cours, ces déclarations de nouveau murmurées avaient soudain viré à la réalité, malgré les violentes tentatives de la « saleté de propriétaire » pour la dissuader. Si bien qu'ils étaient en train de faire leurs valises alors que le fils ne savait toujours pas où ils allaient emménager !

Impossible de savoir où le serpent d'aujourd'hui dissimule ses écailles, pourtant si brillantes. Est-ce qu'aujourd'hui il n'y a pas de mue dont elle ait à chercher à se débarrasser ? Pour ne pas avoir l'air d'avoir peur d'en trouver une, le fils ralentit ses pas et balaie du regard tous les coins pleins de broussailles. En fait, il n'y a pas un recoin d'ombre dans lequel un bout de langue bifide dégage le moindre courant électrique provoquant une sensation de picotement... C'est plutôt bon signe, car du coup, lui-même échappera à un accès de rage. Croyant en effet qu'elle a un coup de folie comme la fois où elle a vu un serpent, et comme si lui aussi avait reçu du venin dans les yeux, il a lui-même ce jour-là une attaque d'hystérie manifestement exagérée — sans aller pour autant jusqu'à faire du mal aux autres. Depuis on ne sait quand, il lui arrive souvent de déconner : il invente des histoires extravagantes où il associe un serpent avec elle ; mais à l'instant où lui-même voit effectivement un serpent, l'horreur lui file la tremblote aux jambes. Alors il se dit : Ou bien la bête est maligne, même si elle ne me fait pas peur, ou bien c'est le contraire ! Il suffit qu'on lui rappelle qu'il est né une année du serpent pour qu'il ait tout de suite la chair de poule. Pourtant, tout le monde sait qu'il est courageux : simplement armé d'une fourchette pointue, il met en fuite les voyous du quartier en leur lardant les cuisses ! C'est sûr que le hasard a fait qu'il est né une année du serpent, mais ce hasard ne semble pas être un vrai hasard : il se le reproche

souvent, en se disant qu'il est peut-être sa mue à elle. Et néanmoins, il s'obstine à chercher à savoir quel dégoût il éprouverait à l'épier en train de se dépouiller de sa mue. Et ça fait déjà longtemps que, parfois en serrant les dents, il la poursuit le long des sentiers de serpent.

Au bout de ce sentier-ci, tout au sommet de la montée, là où les vues s'élargissent se dresse un orme qui étale ses branches du haut de telle façon qu'on dirait le toit d'un pavillon. On voit son dos à elle se fondre avec beaucoup de naturel dans l'arrière incurvé de la colline. Une fois là-haut, le fils la regarde s'éloigner puis se met derrière cet arbre, le dos appuyé contre le tronc. Au lieu d'elle, maintenant invisible, c'est lui qui émet une vibration de l'air semblable à une brume de chaleur printanière. Mais sa mue à lui est une brume noire — son uniforme de lycéen. Sa peau d'uniforme, tellement délavée qu'elle n'est plus que gris anthracite, on dirait qu'elle l'étouffe : ayant laissé tomber son cartable qu'il gardait sous le bras, il commence à se contorsionner. Enlaçant le tronc derrière lui, il sent qu'il perd sa respiration. Du coup, il défait les boutons au-dessous de l'agrafe déjà détachée et écarte le col de sa veste. Mais on dirait que ça ne suffit pas : il enlève à grands gestes la doublure blanche du col Mao pour pouvoir gratter rudement la peau jaunâtre de sa poitrine, nue puisqu'il ne porte pas de maillot de corps. Il se contorsionne comme si toute sa chair, une fois qu'il aurait mis en lambeaux son uniforme et se serait arraché la peau à force de se gratter frénétiquement, allait se transformer en un serpent et s'enrouler en spirale. Et puis d'un coup, il retrouve son calme. Est-ce parce qu'il s'est apaisé en réalisant qu'aujourd'hui il n'a pas vu de serpent ? Il met un point final à cette agitation passagère en jetant sur la tombe la plus proche sa casquette de lycéen, dont la visière cassée porte bien visible une cicatrice blanche.

De l'autre côté de la colline, à un endroit assez éloigné là-bas, la mère réapparaît à l'orée de la forêt de châtaigniers. Elle pose son panier et boit une gorgée d'eau après avoir essuyé la

sueur de son front. Sur ce côté-ci, lui, dans le silence superficiel que surplombe le crissement des cigales vespérales, il reste immobile, portant toujours l'arbre sur son dos. Pendant ce temps, elle se débarrasse de son sac à dos et s'écroule assise par terre devant son panier ; en même temps, lui se laisse glisser le long du tronc en y frottant son dos. On dirait que les deux mouvements se répondent, même si les acteurs ne se voient pas : tandis qu'elle défait le nœud du carré de tissu qui enveloppe le panier et qu'elle ouvre son chantier en sortant les choses une à une, il ramasse son cartable qui s'était répandu par terre et entame son propre chantier. Son chantier à elle consiste, vers midi, à vendre des choses pour grignoter à ceux qui vont et viennent aux environs de la buvette ; le sien à lui consiste à bouffer le contenu de sa gamelle. Dans la boîte d'aluminium jaunie, le petit récipient à condiments contient des tranches de légumes marinés dans de la sauce de soja avec des morceaux de vieux *gimchi*[5] sauté, et sur le riz mêlé d'orge s'étale une omelette aplatie par le couvercle, surmontée de baguettes de plastique en diagonale. Il commence par frotter deux ou trois fois les poignées des baguettes contre son pantalon et attaque le *gimchi* sauté : c'est un vrai délice, un sommet de la bonne cuisine maternelle dont il ne se lasse jamais, même s'il en mange sans arrêt. Du temps où il apportait sa gamelle et mangeait au lycée, il s'en fourrait d'énormes bouchées pour ne pas se le faire piquer par d'autres baguettes, mais dorénavant ce comportement de gamin ne sera plus pour lui qu'un vague souvenir.

Soudain, il arrête d'engouffrer ses bouchées de riz, fouille dans son sac et en sort quelque chose. Un parallélépipède rectangle de métal de la taille d'une paume : une radio. Un jour où il avait entrepris une expédition jusqu'au marché situé dans les ruelles derrière Cheong-gyé-cheon[6], il l'avait prestement

5. Le *gimchi* est du chou fermenté avec de l'ail et du piment qui sert couramment de condiment.

6. *Cheong-gyé-cheon* était un ruisseau, parfois à sec, traversant le centre de Séoul qui a été recouvert dans les années 1960 pour servir de chaussée. Le quartier était célèbre pour son

« étouffée » dans sa poche arrière ; depuis, elle est devenue un de ces trésors auxquels personne d'autre que lui n'a le droit de toucher, avec le tourne-disque portable d'occasion qu'il a obtenu de sa mère en la tannant tous les jours pendant un mois. Dès qu'il a tourné le bouton et augmenté le volume, ça se met à baragouiner en anglais, puis aussitôt se répand un vacarme de guitare électrique : une émission de *pop-songs* de la radio de l'armée américaine — apparemment Jimi Hendrix. Bien qu'il connaisse assez mal l'anglais, il comprend presque toutes les chansons. À force d'écouter, il arrive à peu près à identifier les noms des artistes et les titres des morceaux, à l'exception des autres mots. Mais par ailleurs il peut vérifier qu'il ne s'est pas trompé en profitant de ce que chaque jour à 17 heures une émission de la radio de l'ONU présente en coréen des chansons culte, depuis les anciennes jusqu'aux toutes récentes. Il y a peu de choses qui l'aient autant ébloui que la prononciation anglaise de la DJ nommée Yu Yeong-ok, dont il adore entendre gambader la voix légère. De temps en temps, il râle que par rapport à ça, « Fréquence 14 heures » ne fait pas le poids sur beaucoup de plans ; pourtant, il ne manque pas d'écouter cette émission plusieurs fois par semaine, car c'est là qu'on a des informations comme les paroles des tubes. En cet instant, son jeu de baguettes s'accélère suivant le rythme des *boum-boum* qui soutiennent la chanson.

Après avoir vidé la boîte sans reprendre sa respiration, il jette des regards furtifs vers la buvette en léchant ses lèvres déjà sèches. Il n'a aucun moyen d'étancher sa soif tant que sa mère n'a pas quitté l'ombre à côté de la buvette. Si sa soif devient vraiment insupportable, il peut toujours descendre jusqu'au ruisseau en contrebas, en contournant largement la baraque, mais il n'a jamais voulu s'y résoudre. Comme toujours, autour du panier il y a entre autres des vieux et des gugusses qui ont l'air de traînasser

---

ensemble de petites industries à domicile et son marché aux puces. Quand on a remis à nu ce ruisseau en 2003, on a reconstruit les alentours en centre commercial moderne et le marché aux puces a disparu.

sans rien foutre — il les appelle les « mouches vertes ». Vu le va-et-vient du verre, on dirait que cette fois encore elle a commencé à boire du *soju*, à petits coups. Il ouvre nerveusement son cartable tandis que sa peau se crispe au-dessous des yeux, et il en sort un bidon d'eau ; il débouche le bidon qui ne contient pas de l'eau et remplit le bouchon de *soju*, incolore comme l'eau, et se le verse dans la gorge en renversant la tête en arrière presque à angle droit. Puis d'un coup il se met à remuer le buste sur la musique *hard*. Bientôt il finit par chanter n'importe comment en accompagnant l'air : *Break on through to the other side ~ Break on through to the other side ~*, une chanson du groupe *The Doors* qu'il a chantée tout haut en se raclant la gorge et qui lui avait valu des applaudissements il y a déjà cinq mois, quand il allait encore au lycée… « Tous des gamins, avec encore du lait derrière les oreilles ! » Il mâchouille des injures sans objet précis en guise d'amuse-gueule. « Tout ce qu'ils savent faire, à seize ans, c'est suçoter des mégots dans les chiottes… ! »

Comme si ça lui avait justement fait venir l'idée à l'esprit, il fouille dans sa poche intérieure : dans la main qui ressort il y a deux petits paquets de cigarettes *Sports*, marque préférée des « potaches » parce que les clopes sont par six avec un carnet d'allumettes. Après en avoir ouvert un d'un geste brutal qui fait chic à ses yeux, il allume sa première cigarette de la journée et aspire profondément la première bouffée, à pleins poumons. Est-ce parce qu'il passe la matinée à se focaliser sur la poursuite de sa mère ? En tout cas, c'est devenu une habitude presque enracinée dans sa chair de ne commencer à fumer la première cigarette de la journée qu'après avoir « torché » sa gamelle. En ressortant par ses narines, la fumée qui a parcouru toute sa poitrine s'élève comme un papillon en dessinant des formes changeantes. Il a le sentiment qu'elle a balayé quelque chose qui lui encrassait le fond des poumons et il regarde comment ces dessins se dispersent là-haut dans le ciel bleu. Qu'est-ce que ça peut bien être, cette silhouette-là ? Qu'est-ce que ça peut signifier ? Hé ! Vous,

pauvres débiles qui valez pas mieux que des bites de clébards, vous voulez savoir pourquoi je fume ? C'est pas pour souffler un coup de trompette de chien[7] comme vous, mais pour découvrir un secret fantastique... ! Je finirai par le trouver un jour ou l'autre, et le faire savoir. Je chanterai comme Jim Morrison. Vous ne le savez pas, mais si je l'aime plus que tous les autres, c'est parce qu'il est à la fois chanteur et poète. Ses textes... chaque passage vous échauffe le sang à devenir dingue... ! Autrement dit, moi, j'ai envie d'écrire et de chanter de la poésie comme ça : enragée !

Une chose qu'il a découverte par hasard à force d'errer dans ces lieux : dans ce même massif du Mang-u se trouvent les tombes — les animaux-tombes ? — de deux poètes, Han Yong-un[8] et Bak In-hwan[9]. Ça a été une révélation qui lui a fait battre le cœur. Alors maintenant, dans son cartable, au lieu des manuels scolaires il a des recueils de poèmes. Ces recueils — dans ce cas-là, il ne « pique » jamais, il se les achète d'occasion sur ses maigres économies ! — ne suscitent pas tous des résonances palpitantes dans son cœur. Mais en ce moment, le recueil qui « file la trique » à son esprit à force de faire palpiter une voix dans son cœur, c'est *Vipère à fleurs*[10] de Seo Jeong-ju[11] : « Quel triste destin a marqué

---

7. Expression triviale qui signifie ordinairement « dire des bêtises », mais qui prend ici toute sa valeur.

8. Han Yong-un (1879-1944) moine bouddhiste et poète ; son nom de plume était Manhae. Sous l'occupation japonaise, il a mené un mouvement pour réformer le bouddhisme et le populariser, et il a contribué à insuffler au peuple la doctrine de l'indépendance du pays. Son recueil de poèmes, *Nimui chimmuk* (« Le silence de mon amour, » 1926), lyrique et inspiré par le bouddhisme, chante la résistance passive, la non-violence et l'amour.

9. Bak In-hwan (1926–1956). Ses poèmes chantent sur un ton lyrique le spleen et la solitude dans la ville.

10. Titre reprenant le nom commun d'une vipère dont la peau généralement brune comporte des rayures blanches tachées de points noirs. En médecine traditionnelle, elle est utilisée pour soigner la lèpre et les paralysies.

11. Seo Jeong-ju (1915-2000) ; son nom de plume était Mi-dang. Il est considéré comme un des meilleurs poètes coréens du 20ème siècle. Son premier recueil de poèmes, *Hwa-sa-jip* (« Vipère à fleurs », 1941) explore la beauté sensuelle et le sentiment de culpabilité causé par le désir, ainsi que les éléments folkloriques qui s'opposent à la vision chrétienne et qui reposent sur la force vitale primitive. Plus tard, sa poésie s'est inspirée des réalités orientales et il a

ta naissance En te donnant un corps si répugnant » ? Il a beau le lire de façon répétitive, *Vipère à fleurs* est une fumée de cigarette spéciale qui, au lieu de se disperser dans le vide, redescend en accomplissant plusieurs cercles autour de lui. Dès qu'il allume ce poème, une voix jaillit : « Mords-moi, mords dans mon dépit amer ! »... Et même chose avec *La mer* : « Va te noyer, fais naufrage, sombre, coule ! »... Il compte aller à l'université, selon le souhait de sa mère qui croit qu'il va toujours au lycée, à condition que ce soit dans un département de création littéraire. Même s'il est renvoyé du lycée, il a la capacité pour être accepté dans un tel département. Il a l'intention de devenir un poète aussi ensorcelant qu'un chanteur de rock. Il rêve que s'il meurt en tant que grand poète, tout sera modifié là aussi : à la différence de l'animal-tombe du père, ce ne sera plus la peine de changer de terrier chaque nuit. Comme l'animal-tombe d'un Han Yong-un, il fera en sorte que son propre fils vienne le retrouver à une place fixe en suivant les poteaux indicateurs.

Slurp ! Il descend un autre bouchon de *soju*. Et son regard oblique accroche quelque chose qui part de travers du côté de la buvette : sa mère est en train de rendre son verre à l'autre. Sa main n'est plus très sûre, ça doit faire déjà plusieurs tournées qu'ils le partagent ! En cet instant, elle, qui manifestement paraît déjà vaciller un peu trop, éclate d'un rire qui ne parvient pas jusqu'ici ; elle se fait séductrice, donnant des petits coups sur l'épaule d'une quelconque « mouche verte » assise tout contre elle. *Slurp !* Il biberonne encore un bouchon. Sans doute est-ce pour que son regard ne perde pas sa sérénité, ne se révolte pas ? Malgré cela, ou plutôt au contraire : à cause de cela, une ivresse légère se répand sur ses pupilles. Maintenant, arrivant à ses oreilles, la voix rauque de là-bas doit être en train de donner l'impression d'avaler quelque chose de dur : l'histoire de son mari telle que la rapporte cette voix ; le visage de son mari et son

---

chanté l'introspection et la rédemption selon le bouddhisme.

comportement ; un homme qui est parti gagner de l'argent et dont on est sans nouvelles... Ça raconte cent fois la même chose cent fois de façon différente ! Elle avait avoué à son fils que tout était des mensonges à part qu'il avait de grands yeux vifs. C'était juste la veille du jour où ils ont emménagé là où ils sont maintenant, lui immobile pendant qu'elle lui tenait les joues entre ses mains : « Tout ça, c'était des mensonges, l'histoire de ton père... Il a quitté ce monde aussitôt que j'ai eu accouché de toi... Maintenant, je suis trop fatiguée, alors... je voudrais m'arrêter un peu et monter la garde près de la tombe de mon mari... Allez, cesse de te plaindre et suis-moi... » Ayant le sentiment d'être blotti dans les bras de sa maman pour la première fois de sa vie, il avait eu envie de croire ses paroles, telles quelles. Et il les avait crues.

Slurp, slurp ! Il s'en offre encore deux bouchons de suite. *Heu-aak !* La chanson du transistor s'étire de manière visqueuse, *heu-aak, heu-aak !* Elle produit des vagues ressemblant à de la pâte de guimauve, *heu-aak, heu-aak, heu-aak !* Cette guimauve dégouline jusqu'à lui en formant un point d'interrogation qui tient fixée à son crochet la conscience qui l'avait identifié comme étant *lui*. Est-ce que par hasard dans la conscience qui l'avait identifiée, elle, comme étant *elle*, des vagues analogues sont aussi en train de se produire ? Sous cette apparence-là, devenu très proche d'elle, comme si une certaine limite entre eux s'était effacée, il avait tourné la tête de droite à gauche en se demandant si elle n'avait pas dit un autre mensonge en déniant ses mensonges grâce à un nouveau mensonge... Ça, ça s'était passé environ deux mois après le déménagement. Le premier dimanche après l'emménagement, l'ayant emmené, *lui*, sur le Mang-u, *elle* n'avait fait qu'errer avec une sérénité surprenante : « C'est bizarre... En descendant par le côté de la grosse poubelle en ciment, là-bas, à l'angle de ce chêne sur la gauche... Maintenant, ça fait tellement longtemps... » Depuis ce jour-là, elle y était revenue tous les jours. Et puis, une semaine après, elle avait dit en cherchant ses mots mais avec fermeté : « Mais quelle caboche..., même pas capable de retrouver le

lieu où elle a enterré son mari... ! Mon dieu ! Oh là là, ça va pas ! Puisque je dois absolument retrouver la tombe de ton père pour me consoler de mon chagrin et puisque nous devons également nous remplir l'estomac, je vais faire un peu de vente au panier, ici... » Pendant un certain temps, à partir du moment où elle a eu parlé comme ça, elle n'a plus été *elle*, et lui pas davantage *lui*. Et pendant ce temps, une fois le panier rapidement vidé par les ventes et posé à l'envers sur sa tête comme un grand chapeau, qui donc lui cachait le visage, elle s'est mise à errer avec obstination par-ci par-là entre les tombes jusqu'au coucher du soleil. Comme l'âme d'une femme morte se languissant de son mari disparu qui voltigerait près des tombeaux sous la forme d'un papillon. Mais bientôt, on a vu ces battements d'ailes perdre de plus en plus leur enthousiasme, tandis que l'objet de cette quête sentimentale restait introuvable.

Slurp, slurp, slurp ! Quelqu'un qui ne semble plus être *lui* — qui alors ? — s'en enfile encore trois bouchons de suite. *Heu-aak, heu-aak, heu-aak, heu-aak !* Où donc se pose le papillon recru de fatigue ?... Un jour du printemps dernier, qui semblait encore précoce pour la saison des papillons — était-ce ou non une hallucination ? —, il lui est arrivé de voir un papillon jaune se poser sur une anémone sauvage couverte d'un riche duvet[12]. D'ordinaire, les anémones sauvages se rencontrent timidement groupées autour des tombes où on a mis beaucoup de chaux[13] ; et pourtant, sur un tumulus de forme arrondie, cette fleur-là, toute voûtée, d'un rouge grenat et apparue étrangement par ce printemps précoce, était déjà en train de se faner. Le papillon cherchait quelque chose à tâtons tout en se balançant au vent dans tous les sens, ses ailes repliées et ses fines pattes enfoncées dans le duvet de la

12. *Pulsatilla koreana* s'appelle en coréen « fleur de grand-mère », peut-être à cause du duvet blanc de son bourgeon, qui au moment d'éclore se replie sur la tige comme une tête courbée.

13. Pour les protéger des eaux de pluie, on entoure de poudre de calcium les cercueils, qui sont inhumés à même la terre.

fleur qui blanchissait comme des cheveux — papillon voltigeant avec peine autour du tombeau, à petits battements d'ailes, telle une feuille de papier : était-ce bien un papillon ? — : aussitôt qu'il s'était approché de lui pour l'attraper, l'insecte ailé était de nouveau allé dissimuler son corps jaune dans une quelconque fleur jaune — étaient-ce des pissenlits, ces fleurs qui abondaient au pied d'une pente couverte de gazon entourant une tombe en forme de fer à cheval ? Il y avait là un talus arrondi de forme semi-ovale creusé ainsi exprès en profitant de ce que le bas de la tombe s'allonge en s'élargissant[14], talus entourant un espace à moitié fermé comme si c'étaient des bras du règne végétal qui embrassaient la tombe vers le haut, et à moitié ouvert comme si c'était un orifice d'arrière-train du règne animal qui lui donnait accès à l'autre bout ! Papillon-fleur s'agitant là-dedans comme une fontaine de jaune ! Il avait eu beaucoup de mal à se défendre avec ses seules mains à lui contre une avalanche de douleur, car les yeux lui avaient rapidement piqué sous cette masse de jaune dont l'éclat jaillissait telle une flèche sur un fond vert pâle embrumé.

C'est à ce moment que la fumée de cigarette prompte à faire s'exhaler les souvenirs s'est imprégnée à son tour de cette couleur de sang jaune. Le jaune, par un coup de chance dû aux signes secrets que délivre discrètement le mont Mang-u, n'était-il pas un certain secret qui lui appartenait en propre ? À quoi faisaient penser ces magnifiques forsythias qui s'entrelacent de façon assez lâche pour former une clôture énigmatique en entourant complètement le massif montagneux d'une bande jaune ?... Pour se débarrasser de ces idées vagues, il caresse de la main la partie inférieure de la tombe qui s'abaisse en une ligne tendrement galbée évoquant la courbe du dos à l'approche des hanches — on appelle ça « la queue du dragon ». Il a trouvé cette expression par hasard en parcourant l'article « Dragon » dans son dictionnaire

14. Les tombes étant toujours à flanc de colline, les morts sont enterrés tête vers l'amont, pieds vers l'aval.

de coréen, qu'il lit et apprend par cœur un peu chaque jour. Le talus de gazon en forme de fer à cheval qui prolonge le bas de la tombe, zone que cette main caresseuse a atteinte en continuant à glisser, on ne lui a pas encore trouvé de nom. La formule qui remplacera le mot « talus », qui ne lui plaît guère, surgira bien un jour ou l'autre dans un coin du dictionnaire ! *Pfft*, il laisse échapper un sourire d'autodérision en songeant au surnom — *Pet de mots* — que lui ont attribué les « blousons noirs » qu'il fréquente la nuit chez Hwa-ja[15], à cause du fait qu'il utilise souvent des termes bizarroïdes qu'ils ne comprennent pas. De toute façon, le père aurait très bien pu par hasard être un poète..., enterré sans stèle..., un poète errant n'ayant pas réussi..., peut-être un poète maudit dont le génie était si en avance que personne ne l'avait reconnu... Il ne peut pas résister à ce genre de rêveries par lesquelles il est souvent envahi malgré lui. Oui, c'est ça : s'il n'avait pas hérité d'un sang comme ça, pourquoi serait-il consumé de l'envie de devenir poète, tout en traînassant comme un chien dans les caniveaux ?...

Une tige couleur d'illusion, dont on ne sait d'où elle sort, un sarment inattendu s'allonge sur le talus couvert de gazon qui prolonge le haut de la tombe. Il devine que c'est de l'arrow-root[16]. Regardée de plus près, la tige semble provenir de l'énorme masse de broussailles qui monte en contournant le chêne au-delà de cette pelouse. Il grimpe jusqu'à toucher la tige pour voir ce qu'il en est, mais elle est tellement grosse qu'on ne pourrait pas l'arracher même avec une pioche. Il doit y en avoir avec des racines plus petites aux alentours... Son visage doit sûrement être animé par des yeux de serpent pénétrants : très vite, pas loin, il découvre au milieu d'une touffe d'arbustes une jeune tige d'arrow-root qui vient juste de sortir de terre et qui commence à s'enlacer aux autres. Il faut au

15. Prénom qui signifie « Fille-fleur ».

16. *Maranta arundinacea*, plante à fleurs jaunes, nommée aussi « herbes-aux-flèches », dont les racines pointues et écailleuses peu profondes donnent une fécule comestible aux vertus anti-diarrhéiques.

moins le couteau de poche pour déterrer sa racine, car elle devrait opposer une grande résistance même si elle est encore jeune. Tout de même, c'est une chance ! À force de s'acharner, il arrive à sortir de terre une racine de deux doigts d'épaisseur et longue d'une main. Après en avoir gratté la terre et l'avoir épluchée grosso modo, il dégage la chair intérieure avec son couteau et se met à en mâcher un bout. Petit à petit, un goût amer exsude de la fibre coriace. En affichant délibérément une expression satisfaite devant ce goût, il redescend en glissades le talus de gazon et s'assied de guingois en se servant de la pente comme dossier. À force de mastiquer, si longtemps qu'il sent ses mâchoires s'engourdir, le goût amer de l'arrow-root se change enfin en un goût sucré. Goût sucré très amer, ou goût amer très sucré, cela transmet une sensation cuisante au bout de la langue, puis au fond de l'estomac.

Pour savourer un peu plus à l'aise ce goût merveilleux, il se déplace doucement par un mouvement du dos jusqu'à un recoin entre le sommet de la tombe et la pelouse en pente. Le dos bien calé dans cette confortable concavité en forme de giron maternel, un sourire heureux se répand automatiquement sur ses lèvres quoiqu'il n'essaie pas consciemment de l'afficher. Sur ce, les rayons de soleil qui stagnaient là se mettent à ondoyer, comme une eau agréablement douce et agréablement chaude. Il finit par cracher d'un coup le reste de la racine d'arrow-root dont les fibres se sont emmêlées en même temps qu'elles ont perdu leur goût sucré, et il s'en met un autre morceau dans la bouche d'un geste qui ressemble à l'ondulation d'une vague. Comme si cela lui était tout à coup venu à l'idée, il redresse son buste et tire son cartable posé devant lui en le prenant par la poignée à l'aide de son pied. Il en sort un recueil de poèmes et ouvre une page au hasard. Non pas pour lire : pour se couvrir le visage. Pendant qu'il se noie presque dans l'eau des rayons de soleil, à mesure que le centre de son corps se tasse de plus en plus vers le bas, la chanson du transistor toujours allumé entoure d'une sonorité lointaine l'autre partie du fer à cheval dont son espace occupe une moitié. Dans cet ovale ainsi

devenu complet, la sensation d'être tout petit, blotti comme un fœtus, flotte avec une grande légèreté. L'allusion au fœtus attire tout de suite une association : d'où provient donc cette sensation toute primitive consistant en fait à nager avec la forme indéterminée d'un animal du genre éponge ? Mais en plus, qu'est-ce que... Ah ! Les fœtus aussi auraient-ils envie de voir le monde extérieur ? Accablé par ce phénomène inexplicable, il a beau essayer d'ouvrir les yeux tout en soulevant le recueil de poèmes qui depuis un instant lui couvre le visage, ils refusent de s'ouvrir, et ses paupières deviennent de plus en plus lourdes.

Le sommeil tombe à seaux, mais ce n'est pas un sommeil profond, c'est comme si on était simplement bercé par la houle. Les murmures qui bruissent aux alentours se répandent dans ce sommeil léger telle une musique pleine de langueur. *Pschii-crac* : soudain un bruit de pas sur le gazon sec fait irruption dans la musique. Au bout de ses cils qui battent selon les petites convulsions accompagnant la crispation des paupières, les rayons scintillants du soleil forment un arc-en-ciel. *Pschii-crac* de nouveau : serait-ce *lui* par hasard ? Est-ce qu'il s'est enfin approché pour le regarder d'en haut ? Oui, ça doit être *lui*. *Lui* qui veut toujours de lui-même être *moi* dès que l'occasion se présente. Ça doit être *lui* qui regarde d'en haut. Pourtant, s'il ouvre les yeux tout en sachant que *lui* le regarde, ce sera peut-être lui qui fermera les yeux le premier. Car si *lui* voit *mes* yeux ouverts, il aura peur de me voir crier « Maman !... » en me tournant vers là-bas au loin... Toutefois, par instants se fait jour une envie ardente d'ouvrir les yeux en jouant la folie : l'envie de le voir, *lui*, en train de miroiter devant des yeux qui viennent tout juste de s'ouvrir et qui focalisent encore mal. L'envie de voir la danse splendide d'un essaim de libellules rouges surgies de nulle part à travers le miroitement d'un arc-en-ciel derrière son dos, de voir la danse solitaire d'un papillon noir voltigeant parmi ces libellules avec nonchalance et agilité avant de bondir là-haut dans le ciel. Or, survient encore un *pschii-crac* : peut-être est-ce que *lui* se retire ? *Sssrrr*, quelque

chose comme un frisson froid se coule sur cette tendre atmosphère dans le vague du demi-sommeil. Et brusquement ses yeux s'ouvrent, se promenant dans tous les sens avec comme une sorte de sang-froid retrouvé, une mise à distance récupérée à la seconde. Là-bas — le voilà, *lui* ! —, son buste qui était toujours étendu dans un coin du sommet de la tombe se trouve d'un coup relevé à angle droit, tout raide.

Le visage taché de sueur épaisse, très pâle : là où se porte son regard, un serpent couleur arc-en-ciel glisse délicatement sur ses chevilles !... Putain, merde, il est dingue, ce serpent ! Même si l'air sent l'automne, ça rime à rien, ça !... Mais après tout, merde, un serpent peut pas toujours éviter le soleil, il a sa route à suivre !... Bien que celui-ci soit déjà passé au-delà de ses chevilles en un très court espace de temps, son corps figé est tout à fait incapable de faire le moindre geste pendant que la sueur épaisse refroidit complètement. Est-ce bien sûr que ce serpent a lui aussi quelque chose comme une route à suivre ?... Laissant retomber ses épaules, il ne pousse un soupir que quelques longues dizaines de secondes après que le serpent a disparu avec son dégoûtant mouvement sinueux de reptile pour parvenir très vite sous l'orme au-delà du bout de colline couvert de touffes de mauvaises herbes. Son soupir ressemble à un bougonnement, comme pour dire que c'est un très mauvais signe. Il s'est sans doute raconté qu'aujourd'hui ça devrait se passer un peu mieux, vu qu'il n'a pas vu de serpent au tout début mais seulement sur le tard, sans compter que ce n'est pas uniquement ses yeux qu'il a rencontrés : pas une seule fois jusqu'ici il ne lui était arrivé d'être directement touché par un serpent. Peut-être est-ce une certaine intuition surgie au cours de sa réflexion qui l'a fait sursauter ? Voilà que ses yeux « picoreurs » courent en remontant la pente que le serpent a descendue. Merde : sa mère n'est plus là ! Il est pourtant encore trop tôt pour qu'elle ait quitté cet endroit, c'est impossible qu'elle ait déjà vidé tout le panier, il n'y a pas suffisamment de « mouches vertes » par là autour pour cela...

Arrêtant de se tapoter le front, il se met à ranger précipitamment ses affaires. Il ouvre tout grand le cartable, fourre dedans la gamelle vide qu'il a ramassée et enveloppée dans le carré de tissu, le bidon d'eau encore à moitié plein de *soju* avec le bouchon bien revissé, le recueil de poèmes refermé tel qu'il est, écorné et plié ; ensuite, il y jette le transistor après l'avoir retrouvé en suivant la musique et l'avoir éteint ; puis, après l'avoir secouée grossièrement, il enfile sa veste d'uniforme qu'il avait jetée par terre et resserre sa ceinture ; enfin, abandonnant son idée de mettre sa casquette de lycéen après l'avoir époussetée, il la fourre telle quelle par dessus le reste. On dirait qu'il n'est pas dans son assiette. Il accomplit toutes ces actions de façon négligente, avec des mains aux gestes imprécis. Au moment d'attaquer la montée, il hésite un instant, son cartable sous un bras, la veste déboutonnée. Cette fois, ce n'est peut-être pas à cause du serpent qui s'est glissé par là peu auparavant : il serait peut-être plus exact de dire que c'est son sang-froid naturel qui a pris le dessus pour lui faire scruter une fois de plus les endroits calmes qui s'échelonnent longuement depuis l'escalier reliant la route circulaire à la buvette au-dessous, jusqu'au ruisseau de l'autre côté, tout en bas. Pourtant, il a beau regarder à nouveau, sa mère n'est pas là. Que signifient toutes ces provocations ? Aurait-elle enfin commencé à se douter que son fils la poursuit et décidé de recourir à une manœuvre ?... Il ne faut pas longtemps avant qu'il ait l'air de succomber à cette résignation caractéristique qui succède immédiatement au sang-froid. Adoptant une allure ridicule avec une épaule un peu penchée qu'il croit du dernier chic, il avance en traînant mollement les pieds.

Arrivé au pied du châtaignier sous lequel elle avait étalé le contenu de son panier, il observe attentivement les lieux comme s'il voulait trouver un indice. Mais aussi bien la farine qui couvre les galettes de riz que les miettes des gâteaux qu'ont sans doute fait tomber les « mouches vertes » ont déjà été becquetées par les pigeons, il n'y a que de rares débris de coquilles d'œuf éparpillés.

À mesure qu'il piétine le sol, les pigeons se dispersent en battant des ailes. Il se met alors à examiner attentivement l'une après l'autre les « antiquités » qui campent sur des bancs ou sur des nattes dans la clairière devant la buvette. Peut-être pour savoir s'il n'y a pas un type disparu parmi ceux qui formaient tout à l'heure le groupe des « mouches vertes » ? Ces « antiquités » se transforment en « mouches vertes » dès l'heure du repas : Ça ne leur suffit pas de calmer leur faim, putain, il faut encore qu'au lieu de devenir bientôt des animaux-tombes, ils se comportent comme des animaux-êtres humains ?... Il a soudain l'air d'avoir repéré quelque chose. Tandis qu'il s'approche de la buvette, les petits muscles sous ses yeux se crispent nerveusement. Après avoir fixé un temps considérable l'eau qui stagne dans le grand bassin rond en pierre, il y trace des cercles avec un gobelet de plastique comme pour troubler *mon* image sombre reflétée dedans, après quoi il puise de l'eau. Quand il en a bu quelques gorgées à grands traits, il reverse d'un coup le reste du gobelet dans l'eau du bassin et en même temps il recrache dedans l'eau qu'il a dans la bouche. Sur quoi : « Hé, petit salopiot, qu'est-ce que tu nous fais, là ? », la voix furieuse d'un vieillard lui donne un grand coup dans le dos. Faisant semblant de n'avoir rien senti, il plonge dans le bassin le couteau de poche avec lequel il a arraché la racine d'arrow-root pour en nettoyer la terre ; ensuite, il se retourne lentement et il fait tournoyer le couteau sous les regards qui convergent sur lui.

L'ayant pris entre les dents en adoptant un air arrogant, il traverse les regards des « antiquités » qui font cercle là autour. C'est seulement avec un temps de retard embarrassé qu'une voix basse et un peu tremblante qui réprime à la fois sa fureur et sa peur lui donne de petits coups dans le dos : « Ah ! voilà bien la dégénérescence morale d'aujourd'hui ! Un gamin sur qui le sang de sa naissance n'a pas encore séché !... » Sans broncher, il entreprend de redescendre vers le ruisseau qui coule dans la vallée au pied de ce versant. Peut-être a-t-il estimé que sa mère avait aussi pu s'engager dans l'épaisse forêt de l'autre côté de

l'eau ? Depuis on ne sait pas exactement quand, le chuintement interminable du ruisseau prend de plus en plus de force : ça fait une haie de bruit touffue, qui ressemble à une accumulation de petits cailloux constitués de sons compactés. Il s'approche de cette espèce de muraille jusqu'au point de la toucher du nez et s'arrête. À partir du moment suivant, l'apparence qu'il prend donne l'impression que ça fait très longtemps qu'il se trouve là dans une telle attitude. Il tourne la tête et regarde furtivement, l'œil en coin, le troupeau des tombes situées bien au-dessus de la buvette. Peut-être a-t-il fait l'hypothèse que c'est sur l'autre versant que sa mère s'est remise à errer en quête de la tombe de son père ? En ramenant la tête pour regarder devant lui, il plisse les yeux : la haie de bruit d'eau est partout incrustée d'étincelles de soleil qui l'éblouissent. Après un moment d'hésitation, il sort une pièce de monnaie d'une poche de son pantalon, la lance en l'air d'une chiquenaude avec le pouce et l'index, puis la rattrape dans sa paume ; et il a un sourire amer.

Plouf-tchoc, ses baskets noires pataugent dans le ruisseau. Refusant le gué offert par les rochers, ses pieds baignent dans le cours d'eau qui doit être plus glacé qu'un serpent. D'ailleurs, ce long ruisseau sinueux est peut-être un immense serpent-nature métamorphosé en minéral. Avec une respiration assurée qui semble se moquer de ce qui peut arriver, il traverse le ruisseau en fendant le courant de ses chevilles alourdies. Sur l'autre rive s'étend une ombre épaisse, sombre, humide, qui fait un contraste parfait avec ce côté-ci. Cette forêt-là donne tout à coup l'impression de devenir très profonde. De gros troncs aux contorsions figées imitant dans l'ordre végétal de pénibles mouvements animaux s'alignent les uns derrière les autres comme les piliers d'angle d'un labyrinthe. Une fois qu'il y a pénétré, ses pieds mouillés faisant un bruit assourdi, son avancée dans cette grotte de grands arbres, des châtaigniers, des chênes, des yeuses et des rouvres, prend les allures d'un véritable somnambule. Même dans cette flânerie somnambulique, il cueille souvent une feuille

de chêne et la froisse entre ses doigts, peut-être parce qu'il trouve agréable le contact de ses nervures, mais à aucun moment il ne s'arrête à l'ombre d'un tel arbre pour s'adosser paisiblement au tronc. Il attend toujours pour cela d'être arrivé dans les fourrés d'arbustes qui se trouvent au sortir de cette grotte, à l'autre bout — à l'endroit où tout un fouillis de branches enchevêtrées, par exemple des houx et des lespedezas, forme un mur de la taille d'un homme. À l'endroit qu'il a découvert un jour par hasard alors qu'il cherchait à se dissimuler en poursuivant sa mère. À l'endroit où il se rend chaque fois qu'il croise un serpent.

De fait, c'est exactement à cet endroit-là qu'il arrive. Bien qu'il ait toujours une démarche de somnambule, il regarde autour de lui en titubant comme s'il prenait machinalement ses précautions contre un éventuel espion. Puis, sans cesser de tituber, il tire sur le côté une brassée de branches de camouflage pour dégager une petite porte basse semblable à une chatière par laquelle il se glisse à quatre pattes avant de la refermer avec soin de l'intérieur. Cet endroit-là devient alors un espace pour lui seul, merveilleusement bien isolé. Le jour même où il a trouvé ce repaire après s'être fait sérieusement égratigner les avant-bras par le houx, il est revenu avec des cisailles qu'il avait empruntées pour en aménager l'intérieur et il a étalé des herbes par terre, si bien qu'il le ressent maintenant comme un espace très doux et très intime. Bien sûr, il y a des fentes dans les parois, puisqu'elles sont faites de branchages ; bien sûr aussi, on y est à l'abri de tout soupçon seulement tant que personne ne vient jeter des regards fureteurs à l'intérieur, car il n'est pas impossible qu'il soit sous la surveillance de quelqu'un qui le poursuivrait de loin avec autant de ténacité qu'il en met lui-même à poursuivre sa mère. Un jour où il s'était complètement bourré de *soju*, les yeux dans le vague, il s'est mordillé les lèvres jusqu'au sang parce qu'il avait le pressentiment qu'elle avait épié l'intérieur alors que c'était sûrement impossible. Qu'elle regarde, si elle en a tellement envie, merde !... Rien à faire, tu

as beau te cacher, de toute façon elle te retrouvera... Peut-être est-il rempli d'orgueil, mais depuis, il ne fait plus attention à l'extérieur. Du coup, chaque fois qu'il y arrive, il se déshabille jusqu'au slip et se retrouve quasi nu — sauf que les chaussettes mouillées, impossible de savoir pour quelle raison, il ne les ôte jamais.

En fait, il n'y a pas que ça qui soit incompréhensible. Qu'est-ce que c'est encore, cette gesticulation singulière que son corps exécute tout nu à peine il est entré ? Avec les organes des sens tendus vers l'impression produite par ces gestes plutôt que vers les gestes eux-mêmes, on dirait bien qu'on a déjà vu ça quelque part. Cette façon de se contorsionner : quand sa mère croisait un serpent, au lieu de s'activer à vendre les choses qu'elle avait apportées dans le panier, elle devenait « cette salope de bonne femme » et elle se précipitait en courant partout à la recherche d'un endroit plus ou moins abrité dans la forêt, où après avoir déplié la couverture militaire contenue dans son sac à dos et s'être bien enroulée dedans du sommet de la tête jusqu'au bout des pieds, elle commençait à se démener. Cette façon de se contorsionner, n'est-ce pas la même que la sienne ? La seule différence, c'est que ses contorsions, « cette salope de bonne femme » ne s'y livre pas toute seule ! Quand elle est soûle au milieu de l'après-midi, on dirait que « cette salope de bonne femme » devient de manière spontanée un serpent, en plus un serpent à deux têtes, et qu'elle finit par devenir folle à cause de la confusion des deux têtes à tel point qu'elle les entrelace à force de se contorsionner. Lorsque, déjà pas mal imbibée d'alcool, elle s'enfonce dans un endroit isolé de la forêt, « cette salope de bonne femme » s'abandonne à des ondulations frénétiques comme si, éblouie par la lumière, elle avait inversé le jour et la nuit pour déployer autour d'elle autant de noir qu'elle peut. C'est ça, c'est pour ça que les animaux-tombes qui se sont trompés d'heure doivent se lever en se secouant doucement et entrer à quatre pattes dans les draperies d'un noir déphasé.

Alors, ayant perdu la boule, « cette salope de bonne femme » doit accueillir comme son animal-mari tous ceux sans distinction qui se présentent parmi ces animaux-tombes. Et elle doit entrelacer leurs deux corps comme ses deux têtes...

Mais devant lui, qui est toujours seul dans son espace bien clos, il y a seulement un laquier[17] qui est là comme un arbre maléfique. Devant cet arbre déjà tout rouge, beaucoup plus tôt que les autres arbres à feuilles caduques, il interrompt sa folle gesticulation comme s'il s'éveillait en sursaut. Et soudain, il commence à arracher des feuilles sans hésitation. Il paraît que le poison du laquier est plus dangereux que la gale, et pourtant il se frotte tout le corps avec ces feuilles. Les yeux fermés et respirant bruyamment, il se frictionne sans retenue la poitrine, le ventre, les cuisses et les mollets avec le suc de ces feuilles. On dit que rien que de rêver d'un moine bouddhiste qui laque sa robe avec, cela empoisonne le rêveur ! Or, il a beau s'en frotter, sa peau ne montre aucune réaction. Tout à l'heure, ce laquier-là a été désigné comme « maléfique », mais en matière de maléfice, il est possible que celui-ci soit encore plus terrible : il a envie d'être intoxiqué, il a envie de détériorer sa peau comme s'il était rongé par la lèpre, mais son corps, toujours intact, loin d'éprouver une démangeaison ou de l'urticaire, à plus forte raison de montrer une plaie, se contente de s'échauffer sous l'effet de la friction ! À sa grande surprise, dans son entrejambe son sexe se dresse d'un coup, telle une tête de serpent. Alors, il cueille de nouveau une poignée de feuilles du laquier, cette fois pour en envelopper son membre et se branler. *Hheu-hheu-hheu*..., il suffoque..., serrant fort ses yeux plissés..., laissant voir ses dents brillantes..., contractant sa bouche ouverte..., désespérément... à genoux... perversement... tout son corps se tortille... un liquide laiteux... coule sur les feuilles rouges...

17. Il s'agit ici de la variété *« sumac à fruits velus »* dont le nom scientifique est *Rhus trichocarpa*.

Pou-ou-ouh !... Sa concentration retombe, il est tout abattu, comme déprimé... Allongé sur le ventre dans cet endroit qui semble être le miroir de l'autre, de l'endroit qui devrait être la tombe de *moi*... Il a beau se rouler par terre..., pourquoi *moi* est-il si obstiné... Inutile de dérailler complètement jusqu'à devenir dingue..., *moi* devrait mourir pour qu'au moins *lui* vive... Combien de fois faudra-il *le* tuer pour que *moi* meure... Trop fatigué..., à dix-sept ans..., vieilli trop tôt..., enfant vieux qui n'arrive pas à se laisser mourir... Cet air vert tendre saturé du cœur enfant..., cette respiration qu'on a envie d'abandonner et qui reste impossible à interrompre..., *pou-ou-ouh*... et cependant, pour que *moi* devienne *lui*..., pour que les deux fassent un..., pour devenir un animal-tombe avec le corps tout entier recouvert de ces herbes vert tendre... Et si jamais par hasard il était dévoré par des animaux-tombes ?... Cela se produira-t-il ?... Alors... on verra... comment tous ces types morts se remuent dans la mort..., ces animaux-tombes peut-être plus effrayants pour lui que les serpents..., on ira voir ça... Aujourd'hui même, promis, même s'il faut attendre jusqu'à minuit..., en courant de bon cœur le risque de devenir leur proie... Pour se faire dévorer, on ira à quatre pattes... jusqu'au sommet du mont s'il le faut... tout en se faisant mordre... *pou-ou-ouh*... Si, à ce moment-là..., s'il y a ici un animal-*pater*..., s'il en est vraiment ainsi..., *lui*, le paternel ne le laissera pas dévorer par d'autres animaux..., quitte à se faire dévorer lui-même... Ce sera mieux... de devenir la proie du paternel..., mais... cependant... est-ce que le paternel est vraiment là ?... Le paternel était toujours absent..., il y avait seulement la *mater*, qui errait toujours dans un autre monde... Maintenant, même la *mater*... *pou-ou-ouh*... Cette *mater*...

Où est-elle donc passée, la mère ?...

Le vent, dehors

Là-bas, la lumière et l'obscurité mènent à bien leur accointance dans une totale intimité. Si on lève les yeux, on voit le plafond plein de taches sombres semblables à des chauve-souris entre lesquelles les rayons lumineux se diffusent en une douce vapeur à partir des longs et fins tubes d'éclairage qui brillent d'un éclat métallique. Sans confondre leurs teintes, les innombrables rayons émanant de chaque tube descendent lentement déposer en dessous leurs différentes nuances de couleur et en échangent les molécules, comme un baiser qui ne serait que du sentiment dépouillé de tout désir physique. Cela provoque une nouvelle variation d'éclairage : le brouillard de lumière devient plus épais, effaçant peu à peu les frontières entre ces diverses nuances de couleur. Enfin, les rayons se réfugient dans les bras de l'obscurité qui règne tout en bas, près du sol.

Pour le moment, cette entente quasi liquide entre lumière et obscurité dégage une impression de vide, on ne sait pas bien pourquoi. Peut-être parce que les rares piliers sans ornement qui soutiennent à grand peine cet espace vide ressemblent à des ruines ? Entre les piliers sont disposées en désordre des tables et des chaises qui dessinent une composition plastique abstraite, dont on ne parvient plus à retrouver le sens. Les filles de salle, qui jusqu'il y a un instant se faufilaient d'un air affairé entre ces obstacles, sont maintenant rassemblées dans un coin de la pièce et leur contour se liquéfie aussi, comme si leurs corps avaient déposé la cuirasse de raideur qui les protège le reste du temps. Il

n'y a qu'une chose qui donne une impression de fermeté, c'est l'allure de Madame, la patronne : assise à la caisse, tout à côté de la porte d'entrée, sous un éclairage de couleur bronze, elle s'appuie contre le mur, la tête renversée en arrière, figée telle une statue de bronze.

Ici d'où sont visibles tous les recoins, ici pourtant séparé de *là-bas* par une transparence, il est en train d'attendre un signal : les mots que cette statue lancera quand elle redressera son buste. Et elle ne bouge pas sans raison précise, il le sait par expérience au bout de ces deux dernières années. À cette heure, où la fatigue et la lassitude accumulées depuis midi pétrissent tout son corps comme une pâte de chair informe, d'une manière beaucoup moins agréable que l'effet produit par l'alcool, il est toujours avant tout suffoqué par la présence de la boule de lumière rouge sombre de 40 watts accrochée au-dessus de sa tête et qui pèse si lourd : elle l'écrase en permanence de sa lumière couleur sang de mort, tout au contraire des lumières qui règnent là-bas.

À cette heure, donc, la musique qui va et vient entre son oreille gauche et son oreille droite s'est figée elle aussi comme du sang de mort. Lorsque par instants il arrive à se ressaisir, il se rend compte vaguement malgré lui de la sinuosité rythmique des sons qui ondulent à travers les écouteurs du casque posé sur son crâne comme un panier profond renfermant la tête d'un condamné à mort. Mais ça ne dure pas : une seconde après, dans sa conscience qui a bien vite reperdu toute capacité d'attention, même une explosion assourdissante ne pourrait stimuler son audition. Pour lui, en ce point terminal de sa tranche horaire, la musique n'est plus qu'une gravure rupestre. C'est peut-être parce qu'il est terrorisé à l'idée que, même avec un corps à l'état de pâte informe comme le sien, il pourrait se pétrifier en couleur rouge sombre que son regard s'est jusqu'à présent acharné à fouiller dans les profondeurs de là-bas avec une folle intensité.

Ici, ce même regard remplace à peu près tous les mouvements de son corps.

Revenu ici après être allé là-bas en traversant toute la salle, voilà que sans raison ledit regard se contracte à fond pendant un très court intervalle de temps. Peut-être est-ce pour cela que, alors qu'il surveillait comme toujours le disque noir du microsillon de trente centimètres en train de tourner sous son nez, il s'étreint tout à coup la poitrine comme pour repousser un intérieur prêt à jaillir à gros bouillons ? Ça fait un bout de temps que cela n'est plus un symptôme inédit : il ne se rappelle pas depuis quand il est habité par le pénible sentiment que cette pénible activité consistant à faire tourner onze heures par jour des chansons en changeant de disque à peu près toutes les trois-quatre minutes, est à la fois un moyen de gagner sa vie et un combat sans merci pour éviter le naufrage. Quel naufrage ? Celui de sa conscience, qui finit par sombrer dans le noir abîme sans fond creusé de plus en plus profond par les disques qui dessinent indéfiniment leurs spirales à la vitesse de 33 tours 1/3 à la minute.

Ce symptôme se produit surtout quand il reste l'esprit vide, le regard absent, après avoir lancé un long morceau parce que là-bas il n'y a plus de clients. À ce moment précis donc, il était déjà en train de se laisser emporter par la fascination hypnotique des tours avec une sensation de nausée parce qu'il avait un bref instant relâché sa vigilance après avoir mis *Get Ready* qui dure vingt-cinq minutes. En se répétant que, heureusement, la chanson n'en étant pas encore au bout du premier quart, un dispositif d'alerte au tréfonds de lui-même a suscité comme ça une douleur éprouvante et désagréable sans quoi il aurait pu être jeté au fond de l'enfer dont on ne revient pas, il se caresse la poitrine de la main en faisant des cercles : le regard, oui, c'est surtout le regard qu'il ne doit perdre à aucun prix — et il essuie la sueur froide de son front. En même temps, il recommence à regarder avec attention, mais cette fois le côté d'ici, où plus rien ne devrait le surprendre.

D'abord, sur le côté droit, son regard perturbé parcourt sans s'y arrêter les 1246 disques microsillons (presque tous piratés[1]) avec leurs pochettes écornées, rangés verticalement par ordre alphabétique des noms d'artistes sur les quatre étages de rayons installés le long du mur. Puis soudain, il se dirige vers la partie inférieure : là en bas, invisibles de l'extérieur, sont collées quelques photos découpées dans *Penthouse* représentant des femmes occidentales nues dans des poses érotiques ; mais il ne sait plus, tellement c'est loin, à quelle époque ces images, maintenant froissées et salopées, ont été capables de l'exciter. En fait, pour ce qui est d'être loin, il en va de même pour son souvenir d'avoir griffonné en secret une chose dite poésie avec le stylo noir et le carnet noir qu'il garde enfermés dans le mince tiroir plat juste au-dessous de la platine du tourne-disque.

Toutefois, il lui arrive encore de feuilleter des recueils de poèmes. S'il en subsiste quelques uns qui rendent encore son cœur capable d'éprouver une émotion, c'est sans doute certains des recueils qui sont rangés de l'autre côté, sur le mur de gauche, juste au-dessous du poster des Beatles teinté de psychédélisme. Ces recueils, il fait des efforts pour les remplacer par des nouveaux et pour les lire chaque fois qu'il trouve un moment. Encore un peu en dessous se trouvent treize poupées indiennes alignées sur l'étagère pour la décoration, qui prennent un air moqueur chacune dans son style : on dirait qu'elles ont une sacrée envie de se moquer de lui tel qu'il est là ! Quand il donne une petite tape sur leur tête à ressort à l'une ou à l'autre, leurs rires explosent devant lui, secouant l'arrière de leur chevelure qui se reflète dans le long miroir horizontal recouvrant le mur. Ces rires désordonnés, que lui renvoie le miroir de derrière, lui tombent littéralement dessus, son visage se fige en prenant une couleur rouge sombre et il devient pour ainsi dire un portrait de l'angoisse.

1. On sait que pendant longtemps — de 1950 aux années 80 — la Corée du Sud, pays aussi pauvre que curieux de modernité, a été le paradis des copies sauvages de livres et de disques.

Ici, saisie par son regard qui remplace son corps entier, cette angoisse occupe la totalité de sa conscience.

Mais l'angoisse qui occupe la totalité de sa conscience déferle encore bien davantage lorsqu'il se penche en avant, le dos à angle droit et en pliant les genoux, pour entrer ou sortir par la porte à glissière aménagée au bas du mur de gauche et dont le sommet lui arrive à peine à mi-cuisse. C'est sûrement pour ça qu'une fois qu'il est installé ici, il refuse autant qu'il le peut d'en ressortir pour aller là-bas. Il ne va pas aux toilettes avant de ne vraiment plus pouvoir se retenir, et pour le dîner, il préfère manger dans son réduit chaque fois que c'est possible, quitte à s'accroupir sur le sol dans une position mal commode après avoir repoussé sa chaise dans un coin, de façon qu'on ne puisse pas l'apercevoir de l'extérieur. Parfois, s'embarquant dans des extravagances d'imagination, il va jusqu'à se demander s'il ne pourrait pas faire aussi ses besoins sur place ! Même à ses propres yeux, cela semble être un miracle qu'il ait réussi à passer sans jamais s'absenter, à part ses journées de congé deux fois par mois, deux années complètes dans un espace si étroit, enfumé, sentant le renfermé, où l'on ne peut même pas faire trois pas.

Il a beau prendre cette question très au sérieux, il n'arrive pas à comprendre l'attachement pathologique qu'il porte à cet endroit. Pour une tierce personne, à première vue, ici n'est rien d'autre qu'un recoin de là-bas. En fait, ces deux mondes, ici et là-bas, que sépare sans transition une immense vitre — on devrait plutôt dire un mur de verre — sont deux espaces tout à fait différents. Ici, avant tout, aucun échange de paroles. Cela ne veut pas simplement dire qu'il est seul, occupé à un travail solitaire : avec ce mur de verre, un mur acoustique couvre efficacement les sons produits là-bas par les chansons qu'il programme. Il n'aurait jamais imaginé que les choses pourraient être déformées à un tel point par le simple fait qu'au milieu de tous ces sons on n'entende jamais ce que les gens disent : le spectacle muet de ce qui se passe là-bas vu depuis ici est un mélange surréaliste d'actes dépourvus de sens.

Bien sûr, ici et là-bas ne sont pas totalement coupés l'un de l'autre. Si le mur acoustique présente une différence avec le mur de verre, c'est qu'il peut être aussi un moyen de communication, à un autre niveau du fait qu'il est du son tout autant qu'un mur. Un moyen de communication ? Devant cette question qu'il s'est parfois posée à lui-même par la suite, il est resté souvent incertain. Oui, on peut voir les choses comme ça. C'est bien une relation entre deux que d'offrir ici la musique demandée là-bas en fonction d'un contrat implicite. Pendant un certain temps, il avait souhaité naïvement, quoique avec une grande intensité, y découvrir une nouvelle possibilité de communiquer mise à sa disposition, mais il n'avait pas mis longtemps à réaliser que ce rapport de demande et de service à sens unique était bien loin du vrai dialogue dont il rêvait.

Levant tout à coup les yeux, peut-être parce que ce souvenir suscite en lui une certaine amertume, il palpe à tâtons avec l'antenne de son regard l'autre côté, ou plutôt le mur de verre qui isole l'autre côté. À vrai dire, tant qu'il ne tend pas la véritable antenne, celle qui permet de toucher, il ne lui est pas facile de percevoir du premier coup l'existence de cette vitre. Non seulement elle est toujours entretenue propre et limpide, mais en plus elle esquive d'une étrange façon l'angle de réflexion de l'éclairage, si bien qu'on a souvent l'illusion qu'ici et là-bas ne forment qu'un seul espace, sans séparation. En fait, ce qui autorise à constater de façon définitive, donc par une configuration claire et nette, qu'il y a là un mur transparent, c'est l'inscription inversée marquée sur la vitre avec de la peinture acrylique bleue : « XOꟼ ƆIƨUM ».

Ici, le langage inversé devient la marque visuelle de l'angoisse qui occupe la totalité de sa conscience.

De là-bas, lui-même peut lire ça : « MUSIC BOX ». Mais dès qu'il est revenu ici, il ne peut le lire qu'en écriture vue de dos. En même temps, presque instinctivement, il comprend — avec le même effroi que si une lame de rasoir lui coupait l'artère d'un poignet — que cet ordre inversé du langage est la part

de lui-même qu'il lui faut assumer. À l'époque, il y a deux ans, lorsqu'il venait d'être libéré de l'armée où on avait dû l'envoyer pour avoir imprimé et distribué des poèmes « séditieux », quand il n'avait finalement pas été admis à reprendre ses études pour un cursus de deux ans dans le département de création littéraire — département où il avait été accepté de justesse avec une préparation renouvelée d'un an après l'examen externe qui lui avait donné l'équivalent du baccalauréat —, à l'époque, donc, une telle situation faisait de lui la proie d'un véritable sentiment d'infériorité devant l'écriture inversée : il la tenait pour le signe d'une infirmité.

Au départ, ce sentiment d'infériorité s'était manifesté par l'impression qu'il était un animal enfermé ici afin d'être regardé de là-bas pour le plaisir. Il avait donc interprété cette situation comme un jeu cruel : ces gens l'avaient enfermé dans une cage pour se moquer de lui. C'est vrai qu'ils lui demandaient sans arrêt des morceaux de musique appartenant à des catégories imprévues, cachés sous une rubrique quelconque ou qui n'existaient nulle part dans le stock. À peine avait-il posé l'aiguille sur le disque, il devait profiter des trois ou quatre minutes disponibles pour fouiller partout à la recherche d'un autre disque ; et si par hasard il n'avait pas le morceau demandé, il devait vite le remplacer par un autre ; et dans ce cas-là, il lui arrivait souvent de rater le bon enchaînement des chansons ou d'égratigner le disque en positionnant mal l'aiguille. Alors il se mordait les lèvres et baissait la tête, le visage brûlant à cause de leurs moqueries qu'il n'entendait pas.

Naturellement, il éprouvait une vive irritation devant les jeunes de son âge, là-bas, qui donnaient l'impression de bénéficier d'une totale liberté. Chaque fois qu'il jetait un coup d'œil furtif de l'autre côté, il ne manquait rien de tout ce qui s'y passait, depuis un quelconque geste de la main ou le mouvement d'un dos qui s'incline lentement pour boire un café jusqu'à l'éclat des dents ou la lueur d'un discret regard frôleur du coin de l'œil,

depuis une faible expression de mélancolie jusqu'à un rire aux éclats. Tout seul, pressentant ces signes minuscules qui frémissent dans l'obscurité la plus retirée et imaginant que c'était l'indice d'une moquerie à l'égard de ce pauvre mec en train de saloper la musique, il ne savait pas comment s'en sortir. Et si jamais ils le regardaient en face, *aaahhh*...

Or — oui « or » —, à peu près six mois plus tard, les positions entre eux et lui étaient complètement inversées. C'est sans doute à ce moment-là qu'il est enfin arrivé à occuper son espace en le maîtrisant plus ou moins à son gré. Il avait fini par connaître tous les disques disponibles sur place et par découvrir le moyen de recopier sans perdre de temps les classements et les articles des magazines *Billboard* ou *Cash Box*, et il avait passé des matinées entières à errer dans les quartiers de Cheong-gyécheon ou d'Itaewon[2] à la recherche de précieux disques piratés qui manquaient. Lorsqu'il était devenu assez compétent pour recommander une chanson choisie par lui en y ajoutant un petit commentaire et parfois même une plaisanterie, et qu'il avait eu le courage de laisser de côté certaines chansons en fonction de l'ambiance là-bas, la situation s'était d'elle-même transformée du tout au tout.

Ce renversement de situation s'était produit grâce à une prise de conscience tout à fait simple. En deux mots : là-bas n'était qu'un espace plein de gens qui se rassemblaient de leur propre initiative pour se laisser dominer par la musique, et lui-même pouvait donc se métamorphoser en détenteur du pouvoir musical capable de manipuler à sa guise leur comportement, en apaisant par une toute petite dose de chansons la soif de ces malheureux qui cherchaient de l'eau au milieu du désert. Il était sûr que le problème venait de leur erreur : ils le confondaient avec la musique. Comme c'était lui qui était présent devant eux sous une

2. Itaewon est un quartier commerçant de Séoul où se trouvait un camp de l'armée américaine.

forme visible alors que c'était uniquement la musique entraînante du rock qui les ensorcelait, ils le prenaient pour la musique.

Mais ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est qu'à l'époque l'image de lui-même qu'il voulait mettre en avant par rapport à eux n'était pas quelque chose comme celle d'un dominateur imposant un charisme musclé, mais plutôt celle d'un sorcier ou d'un magicien tout en os. Il se peut que cela ait été dû à l'influence de la musique de Grateful Dead qu'il leur passait souvent durant cette période, sans parler du cliché figurant sur la pochette : même si son corps à lui était loin d'être un tas de muscles, ce qui l'avait captivé était justement cette image d'un crâne fantastique en train d'émerger du fond du néant à travers une brume de lumière floue — image qui possédait un magnétisme mystérieux. Étrangement, le désir d'une telle image avait pris naissance dans une question qu'il se posait à lui-même : est-ce que les expressions cruelles qu'ils lui avaient adressées jusque là n'étaient pas déjà une demande acharnée, masochiste, qu'il les amène à lui obéir ? Et dans ce cas, quel rapport y avait-il entre ce désir et la question qu'il se posait ?

Bien que tout ait ainsi baigné dans une obscurité poétique, on aurait dit qu'à cette époque il menait lui-même sa propre vie comme si c'était son désir même qui l'avait ensorcelé. À partir de ce moment-là, contrairement à l'image de lui qu'il avait rêvée, la masse de chair de son corps avait continué à se couvrir de sueur et à dégager de la vapeur comme s'il s'adonnait à un sport violent. Peut-être était-ce la brutale manifestation physique de la certitude d'être véritablement vivant ? Il n'avait guère le temps de se demander par quel paradoxe absurde il se lançait désormais de bon cœur dans toutes ces activités, qu'il avait supportées jusqu'ici seulement avec l'idée d'accomplir un devoir professionnel. En fait, c'était autre chose, c'était bien plus que ça. Car pour projeter pleinement sur elles ce désir qui l'avait envahi, il avait tout fait pour incarner la passion de devenir un « professionnel » vraiment digne de ce nom.

En ce temps-là, était-ce alors son angoisse qui avait fait surgir cette passion ? Ou était-ce la nouvelle passion qui avait supplanté cette angoisse ?

En tout cas, c'est de son talent de metteur en scène qu'il a pris conscience en premier lieu, le jour où il a senti vivement qu'il avait besoin d'une sorte de jeu théâtral, fût-il imaginaire, pour arriver à unir cet ici et ce là-bas que tout séparait. Il a d'emblée commencé à se consacrer à des recherches pour savoir de quelle façon mettre en scène la musique avec un maximum d'efficacité. En somme, la question qui lui paraissait fondamentale, essentielle, d'autant plus qu'elle donnait l'impression d'être évidente au premier regard, c'était : comment relier ces diverses chansons sur le plan temporel pour en faire une histoire et comment les disposer sur le plan spatial pour en tirer une sorte de décor où faire vivre des acteurs ? Il ne pouvait recourir qu'à son intuition acquise par l'expérience, puisqu'il n'avait pas reçu de formation spéciale dans le domaine musical. Avec une étrange confiance en lui, il s'était mis sans hésiter à suivre son instinct.

Parfaitement autodidacte, ses tâtonnements avaient consisté en toute modestie à classer les chansons selon leur degré d'intensité acoustique, en gros dans trois catégories : fort, moyen, faible — système qu'il avait raffiné et compliqué petit à petit à force d'expérience pour les subdiviser en : extrafort, fort moyen, fort léger, etc. —, jusqu'à des distinctions psychologiques prenant en compte l'heure, la saison, le temps qu'il faisait, les nouvelles du jour, etc. Il était allé jusqu'à dessiner sur une grande feuille de papier une sorte d'arbre généalogique en examinant le genre de chaque morceau ou de chaque artiste : style, instrument, façon de chanter, tonalité, thème des paroles etc., et à schématiser les différentes résonances affectives, par exemple, entre les groupes Pink Floyd et Yes, ou bien entre des chansons comme *Sweet Lorraine* et *July morning* dues pourtant au même groupe Uriah Heep. Cette manière de procéder paraissait puérile même à ses propres yeux, mais à sa grande surprise le résultat avait suivi : les gens de là-bas semblaient s'enthousiasmer de plus en plus pour le type d'ici.

Évidemment, il était aussi indispensable de prendre soin de ses expressions ou de sa gestuelle en tant qu'acteur, c'est-à-dire de se mettre en scène sous leurs yeux. En se balançant légèrement selon le rythme de la musique, en relevant ses cheveux d'une main tout en fumant une cigarette, en conservant un léger sourire avant de fixer intensément le regard de l'autre qui le regardait : ayant endossé toutes sortes de jeux d'acteur de ce genre, il se transformait d'une manière bizarre en un être semblable à un grand point d'interrogation posé devant eux. Peut-être par cette métamorphose avait-il envie de leur rendre telles quelles les moqueries qu'il avait reçues d'eux auparavant ? Mais même dans ce cas, il avait sincèrement souhaité que cette moquerie reste son jeu à lui seul, qu'elle ne s'inscrive que sur le verso inconscient de leur conscience. Que ce soit comme une caricature poétique débordant de tendre compassion alors même qu'il se moquait. Que ce soit comme du discours en écriture inversée tel celui de la vitre qu'ils ne pouvaient pas voir.

Or — une fois de plus « or » —, encore six mois plus tard, il a eu beau regarder vers les sommets, il a fini par sentir avec la semelle de ses chaussures que la source de son enthousiasme pour la mise en scène montrait elle aussi la semelle de ses possibilités... Entretemps, plus ce théâtre doté d'un encadrement schématisé devenait habile, plus il devenait ennuyeux, tandis que ses compétences en matière de mise en scène trahissaient de plus en plus clairement leurs limites : du fait qu'il était un amateur, cela dépassait ses capacités d'ouvrir une fois de plus un nouvel horizon. À vrai dire, ce n'était pas une simple question de compétences, c'était quelque chose de beaucoup plus grave, et vouloir réduire ses compétences à ce niveau-là revenait à s'abandonner soit au désespoir soit à la résignation. Alors, la doublure de tendre compassion cousue sur ses moqueries était-elle l'ultime problème ? Le problème fondamental n'était-il pas, dans ces conditions, le fait qu'un certain envers constituait la doublure de son cœur ?

En tout cas, son attachement tardif au langage en écriture inversée avait vu le jour dans le cadre de cette interrogation. Et cet attachement s'était développé jusqu'à susciter en secret la drôle d'idée qu'il pourrait fabriquer un nouvel espace de liberté tel qu'ici puisse devenir autosuffisant en se passant de là-bas. Alors un beau matin, il avait acheté un cahier, il l'avait ouvert à la dernière page, et le stylo dans la main gauche il s'était mis à écrire en lettres inversées de droite à gauche. Là, il avait même éprouvé un plaisir très particulier à sentir son corps se tordre. À partir de cette date, dès qu'il avait un moment, et au bout d'un certain temps en trouvant exprès des moments, il s'était jeté à fond dans cette niaiserie. Au début, il écrivait de travers et de façon tordue à peine quarante ou cinquante lettres à la minute, mais en peu de temps il était arrivé à en écrire facilement cent-vingt presque sans faute ; du coup il s'était décidé à tenir son journal en écriture inversée. La première ligne du premier jour, dont il se souvient en toute clarté, disait : « Ceci m'est réservé à moi seul. »

Si cela lui était réservé à lui seul à ce moment-là, est-ce que l'angoisse qui de nouveau l'embrume maintenant jusqu'à hauteur des genoux ne serait pas aussi un « quelque chose » d'autosatisfaisant pour lui seul ?

Aujourd'hui, en remâchant dans sa tête les premières lignes de son journal, il détache son regard des lettres inscrites à l'envers sur la vitre. Un instant, dirait-on, il a un sourire amer à son propre égard. Comme si ses prunelles ne focalisaient plus, il semblait que les lettres en écriture inversée imprimées sur sa conscience étaient en train de pâlir et de s'effacer. Mais à l'instant suivant, un bruit assourdi vient de le réveiller : un grésillement ronge sa conscience pâlie, le morceau est terminé, le microsillon tourne à vide. Récupérant en vitesse sa concentration, il en pose rapidement un nouveau à la place, d'un geste presque instinctif —, un autre qu'il avait déjà préparé. Et en laissant son corps s'écrouler sur sa chaise, il se dépêche de guetter du coin de l'œil la réaction de là-bas. Madame est toujours figée comme

une statue de bronze, très exactement dans la même position que tout à l'heure.

Il cligne des yeux en se frappant la nuque deux ou trois fois. Sur ce, quelque chose comme une minuscule convulsion émerge de ce cœur qu'il a étreint tout à l'heure et gagne le bout de ses doigts. C'est une sorte de signal que son corps envoie à sa conscience chaque fois qu'il a besoin d'un « voyage » hallucinatoire. Bien que ce soit un signal extrêmement faible, il ne lui reste pas assez de force morale pour le refuser. Et comme il n'y a justement là aucun destinataire à qui envoyer une moquerie doublée de tendre commisération, il pourrait sans problème s'offrir ce petit « voyage ». On dirait qu'il a pris sa décision : d'un seul coup, il tend la main et augmente brusquement le volume de l'amplificateur. L'obscurité et la lumière qui se mêlent intimement se débattent un instant avec violence, au moment même où le son râpeux de *In-A-Gadda-Da-Vida* l'attrape par le poignet. Enfin, il allume sa fumette d'hallucination.

La fumée d'extase voltige *pchitt-pchitt* telle un papillon dans la tête vide le battement d'ailes agite sa clochette en émettant un tintement *drelin-drelin* les sons hallucinés coulent dans les veines sur un rythme excité *kung-tchak-kung-tchak* tout le corps bat très fort *boum-boum-boum-boum* la peau gonfle se tend explose d'un seul coup les gouttes de sang giclent et éclaboussent le plafond des fleurs rouges tombent à flots *brouf* leurs racines arrachées du mur qui se fendille s'entrelacent dans l'air les Indiens au visage tatoué avec des fils de couleur bondissent dans tous les sens comme des balles de caoutchouc les poils entremêlés des moustaches étrillées ondulent en devenant des arcs-en-ciel les femmes ayant une écume de rire aux lèvres barbotent avec énergie *sluip-chluip* entre les cuisses des corps nus les cumulus en forme de barbe à papa en train de surgir descendent en s'épanouissant un labyrinthe de voix coquettes et excitées s'ouvre dans ce moule en amas cotonneux parmi les airs un tapis de sons à cinq couleurs s'enroule sur

lui-même et au bout s'ouvre un ciel d'azur dans l'encadrement d'une fenêtre, or

or, cela ne serait-il pas précisément ce qui est réservé à lui seul, la dernière chose qui lui reste, son naufrage ?

……dans le ciel dégagé de couleur noire s'est levée une lune plus-que-jaune, glaciale... En suivant la lueur de la lune, qui se dépose comme du givre sur les branches d'arbres défeuillées le long de la rue, il se dirige en zigzag vers sa pension de famille. Il titube. Il marche sans les contourner dans les flaques couvertes d'une mince couche de glace sur laquelle ses pas font entendre de petits craquements. Laissant pendre les bras du fait de sa fatigue et des séquelles de la fumette, son corps avance pour faire reculer l'obscurité en se contorsionnant, en remuant tel un animal unicellulaire qui agite ses pseudopodes. Par lui-même, il ne peut ni ne veut savoir où se dirige son regard : il flotte quelque part dans le vide, ou bien quelque part au-delà du vide, sans se préoccuper de ce qu'il désire. Mais enfin, dans quelle intention demeure-t-il si obstinément coiné dans cet état-là ? Mais enfin, en cet instant précis, pourquoi donc n'est-il rien d'autre que cette locution adverbiale complexe « mais enfin » ?

Il est chaque fois dans cet état-là dès qu'il s'échappe de son *ici*. Tout à l'heure, après le point culminant de l'extase, quand l'épuisement encore plus écrasant qu'avant, mêlé aux désordres de l'hallucination en train de se dissiper, commençait à se diluer petit à petit dans les profondeurs de sa conscience vide, Madame avait fait enfin un mouvement du poignet à peine perceptible tout en déplaçant lentement sa lourde silhouette de bronze : il était exactement 23 heures et c'était le signal pour l'autoriser à sortir de son trou. Pourtant, bien qu'il l'ait attendu avec tant de fébrilité, lorsque le signal avait été réellement donné, sa confiance en lui pour s'échapper de cet endroit s'était considérablement affaiblie. Dans le *là-bas*, il n'y avait plus aucun d'« eux » et les rues hors de là-bas devaient être aussi toutes vides, car le couvre-

feu[3] approchait ; mais son angoisse était devenue presque de la peur sans qu'il sache bien pourquoi. Alors est-ce pour ça que maintenant, dans les rues, son regard est comme suspendu en l'air ? Parce qu'une peur écrasante n'arrête pas de lui tirer les chevilles vers le bas ?

Enfin, il tourne dans la ruelle où se trouve sa pension de famille. Soudain, pas très loin, au bout d'une vingtaine de pas, au moment précis où il attaque sous la veilleuse l'escalier au fond de la ruelle en luttant contre le sentiment que ça n'en finit pas, un cri clair et net lui frappe la nuque : « Hey, Mister DJ ! » Il sursaute et s'arrête aussitôt. En même temps, son intuition lui dit que c'est elle —, celle dont il n'a jamais entendu la voix. Un frisson de tout son corps lui confirme son pressentiment que ça ne peut être qu'elle. Est-ce que finalement elle l'a poursuivi jusque chez lui ? Mais enfin — c'est le cas ou jamais de dire « mais enfin » —, pourquoi donc l'approche-t-elle de façon si hardie ?

Sans bouger de l'endroit où il est planté comme un piquet, il se retourne d'un mouvement indécis. Mais, tiens ! personne... Il lui semble pourtant qu'il vient de voir quelqu'un se glisser derrière un poteau électrique. Comme il voudrait qu'elle se montre, toujours sans bouger il surveille attentivement ce coin-là... Personne ne sort de derrière le poteau, aucune ombre suspecte ne se trahit. Alors, c'était une illusion ? Une hallucination ? L'obscurité, repoussée par la lumière languissante de la veilleuse accrochée au poteau électrique, dégage un espace désert qui se déploie comme une scène vide. En contemplant d'un air rêveur ce grand espace circulaire, il tremble en songeant aux pénibles heures d'insomnie qui l'attendent cette nuit immanquablement, si ce qu'il a entendu était bien une hallucination...

Mais qu'est-ce que c'est encore que cette angoisse en forme d'hallucination qui ne se manifeste à terme que comme un fantasme ?

---

3. Le couvre-feu n'a été complètement aboli qu'en1988.

Passage du journal écrit à l'envers [N-B : ici remis à l'endroit] : Chaque nuit sans exception, quelque chose qui ressemble à de légers restes de lueur à peine perceptibles enveloppe doucement le corps. Cette lumière crépusculaire ne triomphe de l'obscurité que juste sur les contours de ce corps et toute cette masse passe la nuit les yeux ouverts. Ce volume est exactement enfermé dans une étroite grotte à peine éclairée, car la faible lueur de conscience est entourée d'un épais voile de noirceur. Couvert d'une sueur qui n'arrête pas de couler à cause de l'atmosphère suffocante, ce corps ne peut faire mieux qu'attendre dans l'incertitude qu'une graine d'imagination vienne tout à coup s'implanter dans la chair. Impossible de savoir d'où elle provient, ni quand et pourquoi elle survient, ni même ce qu'elle est vraiment, mais en tout cas, dès qu'elle a pénétré dans la chair, la graine de pensée germe, prend racine et pousse à toute vitesse au milieu des os avant de s'épanouir en une énorme touffe d'herbe vénéneuse couleur de sang, qui brille comme la peau d'un serpent. Le corps qui gémit sous cette couleur végétale sent que les racines qui se ramifient dans tous les coins lui sucent le sang. Toute sa chair se contorsionne, se fendille, finit par se déchirer en mille morceaux. Alors ça devient répugnant : chacun de ces morceaux de chair se transforme en asticot et commence à remuer. Or, voyez un peu comme c'est curieux ! chacun de ces innombrables asticots n'est-il pas en même temps la larve d'une sensation qui reprend vie ? Et en effet, une infinité de petites jouissances nées du frottement l'une contre l'autre de ces larves en train de se tortiller de façon anarchique, émergent des profondeurs, comme un halètement. Dans l'obscurité au sein de laquelle la lueur crépusculaire de la conscience a fini par se fondre, avec ce corps qui pourrit et se décompose à force de servir de nourriture aux asticots, qui devient un être gazeux impalpable en expansion dans le vide, l'impression ressentie à ce moment-là sans que rien ne s'y oppose est celle d'une liberté parfaite.

Ouvre les yeux. Cherche le paquet de cigarettes dans l'obscurité totale en tâtonnant autour du chevet. En allume une tout en restant couché. Accablée sous le poids de l'obscurité, la fumée s'écoule des commissures de ses lèvres. L'éteint après quelques bouffées. Ferme un moment les yeux qui commençaient à cligner. Les rouvre. Cherche le paquet de cigarettes dans l'obscurité bleu sombre en tâtonnant autour du chevet. En allume une, toujours couché. La fumée dilue un peu l'obscurité à mesure qu'elle s'y infiltre. L'éteint après quelques envolées de fumée. Ferme un moment les yeux qui recommençaient à cligner... Rouvre les yeux. Cherche le paquet de cigarettes dans l'obscurité bleu-gris en tâtonnant autour du chevet. En allume une, toujours couché. La fumée dessine vaguement les grandes lignes de la chambre à mesure que se répand sa couleur blanchâtre. L'éteint après quelques longues aspirations. Ferme un moment les yeux qui recommençaient à cligner...

Mais très vite il rouvre les yeux : la lueur grésille déjà sous ses paupières. Il se les frotte avec le dos des deux mains. Allons, endors-toi une bonne fois ! Il referme les yeux. Peine perdue. Il finit par les rouvrir. Et cherche encore une fois ses cigarettes. La fumée s'exhale mollement, chargée de longs soupirs. C'est étrange : il savait par expérience qu'il souffrirait des diverses pensées et images nées au cours de l'insomnie, mais à la fin, vers l'aube, s'étant échauffé tout seul jusqu'à se livrer à une masturbation opiniâtre, d'ordinaire ses paupières s'alourdissaient sous l'effet d'un sommeil abyssal de sorte qu'il pouvait reprendre des forces pour la journée — mais cette nuit a été tout à fait différente. Comme il n'arrivait pas à s'endormir, bien qu'il ait passé la nuit à se démener sans réussir à éjaculer, il accueille le matin comme de la poussière sèche qui se serait accumulée en plus ou moins d'épaisseur selon les endroits. Ce corps allongé qui baigne dans son épuisement a quelque chose d'extraordinaire, on dirait une momie sur le point de tomber en miettes. Comment dire ? Ça ne semble plus être son corps à *lui*.

Alors, ce corps serait donc... à *moi* ?

En fin de compte, si quelqu'un a l'air d'avoir perdu *lui*, c'est bien *moi*. Quand cette pensée me vient, je sens une grande chaleur dans mon dos[4]. En me tournant sur le côté, je pense tout de suite après que c'est peut-être parce que la logeuse a bien chauffé la pièce, puis je me demande pourquoi, si c'est bien ça, je ne m'en aperçois que maintenant... Et donc je me remets sur le dos. Mais cette fois, je ne sens aucune chaleur dans le dos. Pourquoi ça ? Est-ce que ma sensibilité est en panne ? Est-ce que j'ai perdu non seulement *lui*, mais mes sens eux-mêmes ? Je fais descendre tranquillement les mains pour me tâter les cuisses : la chair se laisse attraper entre les doigts, mais je n'ai aucune réaction méritant le nom de sensation... Est-ce que par hasard j'aurais perdu la vie ? *Pff*, n'importe quoi !

Ne sachant que faire, je commence par rester couché. Combien de temps suis-je ainsi resté les yeux ouverts tout en faisant semblant de dormir ? Je perçois une présence qui intervient : « Eh bien voyons, jeune homme ! Il est presque onze heures ! Vous ne vous levez pas ? » Aussitôt, je pousse un soupir de soulagement car la voix affectueuse de la logeuse devrait m'obliger à reconnaître que je suis bien vivant. Mais à la seconde suivante, bel et bien redevenu vivant, je vois le drame : Quoi, il est onze heures ?

« Déjà ?... Il est si tard ?

– Vous ne vous sentez pas bien ?

– Non, ça va, je me lève tout de suite. »

Je m'assieds, d'un coup. En même temps — très désagréable —, mon dos ressent un petit coup de froid... Mais pour le moment je n'ai pas le temps de m'occuper d'une farce de mes sens.

Pour me débarrasser des restes de la lueur crépusculaire de l'insomnie dont la brume m'enveloppe toujours, je me passe les mains sur tout le corps en frémissant d'horreur comme pour

4. Rappelons que généralement en Corée le chauffage est par le sol et que la literie repose directement sur le plancher, sans sommier.

faire tomber les asticots. Bien que ce soit une chambre où l'on a du mal à deviner l'heure parce que la lumière ne s'y infiltre pas de toute la journée, il n'est pas normal du tout que je sois en retard à ce point, complètement arraché à l'orbite des horaires quotidiens. Dans ces conditions, est-ce que je pourrai réellement retrouver mon trou avant midi ? Ces derniers temps, au fur et à mesure que ma passion pour là-bas était en train de s'affaiblir, je me levais régulièrement vers les dix heures, et après avoir fait avec lenteur tout ce qu'il faut faire le matin, avoir parcouru distraitement le journal et préparé les magazines de musique, etc., je déjeunais d'un brunch. Et je quittais la pension au plus tard à onze heures et demie. Alors aujourd'hui, pour y arriver...

Submergé d'angoisse, je bondis hors du futon. Mais tout de suite mon geste se désunit : toutes mes forces abandonnent mes jambes et je dois m'asseoir sur la chaise. J'ai l'impression qu'il manque quelque chose sur le bureau. C'est ça, au bout du compte, je crois que j'ai oublié quelque chose... Oui, mais quoi, au fait ? J'ouvre les uns après les autres tous les tiroirs de ce bureau que je n'avais pas touchés depuis longtemps. Toutes les choses sont toujours à leur place, recouvertes d'une fine couche de poussière intacte. Je les referme à mesure, en m'efforçant de concentrer mon attention. Je contemple au-dessus le calendrier accroché au mur : rien à faire, rien ne me vient à l'esprit. En compensation, je me rends compte que quelque chose me bourdonne dans les oreilles. Qu'est-ce que c'est encore que ce bruit ?

Je me relève comme on remettrait debout son propre corps en lui tendant la main et je regarde attentivement tous les recoins de la chambre. Puis je me dirige vers ce bruit qui ne vient pas de la chambre, mais sans doute de dehors. Après avoir hésité pendant un temps assez long, comme il n'y a pas d'autre solution, j'ouvre largement la porte munie de papier amidonné en guise de vitre, ainsi que les volets : *ouiiich*, quel froid ! Au moment de sortir de la chambre, un violent coup de vent désordonné me repousse à l'intérieur par sa seule puissance. Finalement, il semble bien que

c'était le bruit du vent qui se forait un chemin dans le vide en fonçant comme un fou à travers le corridor de la ruelle. Ayant fait quelques pas en arrière dans la chambre, les bras croisés en me tenant les épaules, le buste recroquevillé, je jette un regard désemparé en essayant de prendre le pouls à ce vent qui retentit si bruyamment.

Cela ne serait-il pas l'amorce d'une autre angoisse que devrait connaître *moi* d'ici, mais non *lui* de là-bas ?

.....le vent se lève. Et il faut tenter de vivre ? Tel que je suis, comme ça ? Le soleil de ce début d'hiver se laisse effacer par le vent qui le recouvre d'un voile blanchâtre. À cause de cette bise inquiétante, mes entrailles qui crèvent de faim se glacent à leur tour : je n'ai finalement pas eu le temps d'avaler la moindre cuillerée de riz et me voilà en route pour retrouver mon trou. En moi, à cet instant, il n'y a pas d'autre souhait que d'y retourner le plus vite possible et de m'ensevelir dans la musique. Pour surmonter la difficulté d'une marche qui déraille de plus en plus, je ferme souvent les yeux de mon cœur afin de faire apparaître cette accointance entre l'obscurité et la lumière, là où même en plein jour c'est intime comme en pleine nuit. Dans mon champ visuel où mes yeux grand ouverts voient plutôt les choses en noir, apparaît bientôt le panneau familier portant l'inscription : *Café. Musique de rock / La Maison des Rocs*. Soulagées d'arriver enfin, mes jambes retrouvent un peu de force.

Je rassemble toute l'énergie que j'ai accumulée peu à peu en comptant mes pas et je m'arrête d'un coup pour de bon devant *La Maison des Rocs*. Mais je deviens pour de bon le point d'exclamation du désespoir et je finis par me figer sur place : la porte est fermée. Sur le papier collé dessus est portée au feutre rouge l'indication « Jour de fermeture régulière ». C'est seulement quand le point d'exclamation s'est affaissé sur lui-même que les faits évidents cachés derrière ma conscience commencent à émerger : je le savais, qu'aujourd'hui c'est le jour de fermeture habituel, Madame me l'avait répété une fois de plus ! Pourtant,

j'avais eu envie de l'oublier. Et j'avais envie de m'enfermer dans mon réduit, quitte à être tout seul. Parce que je n'étais pas sûr du tout d'avoir les moyens de faire face à l'événement prévu pour aujourd'hui. L'événement ? Oui, c'est bien un événement : aujourd'hui, il est possible que j'aie la chance d'entendre véritablement la voix de celle que j'ai rencontrée hier soir sous la veilleuse grâce à une hallucination auditive.

Tout au bout de la rue se lève soudain un tourbillon qui se précipite dans ma direction en apportant des rouleaux de poussière glacée. Est-ce que c'est elle ? Est-ce qu'elle s'approcherait sous ce déguisement ? Mais enfin, comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Le temps où je me consacrais au théâtre est passé ; le temps où je me passionnais pour l'écriture inversée est passé ; selon mon horloge interne, cent ans ont passé depuis l'époque où je me noyais de plus en plus profond dans le marécage du temps, suffisamment pour que mon corps s'encroûte dans la boue de l'habitude. Alors, au moment où je ne pouvais plus tenir le coup à moins d'ouvrir d'une façon ou d'une autre les vannes du temps, ce qui m'a séduit a été justement un voyage hallucinatoire. Or, à cause d'un petit malentendu à propos de la préparation de ce trip, qui était déjà devenu un nouveau geste quotidien, elle s'est trouvée impliquée dans ma vie. Regrettant que les choses n'aient pas tourné autrement, je sombre encore une fois dans l'inquiétude.

Est-ce que oui ou non il s'agit toujours de l'angoisse occupant la totalité de ma conscience ?

..... je crois que ça s'est passé il y a une dizaine de jours. Ce jour-là, il n'y avait pas du tout de vent. Tout en préparant le travail de la journée, à midi pile comme d'habitude j'ai fait démarrer mon morceau-signal, *Hey, Mr. DJ*. Elle était déjà là, assise toute seule. En fait, au départ, c'est tout, il n'y a rien eu d'autre. Peut-être lui avais-je prêté attention un instant parce qu'elle était l'unique cliente et il est possible que j'aie été intrigué par le fait qu'une telle fille soit là comme ça, à telle table, à

telle heure — c'est peut-être pour ça qu'un malentendu a pu se produire ? En tout cas, un instant plus tard, elle m'a fait parvenir un bout de papier avec le titre du morceau qu'elle souhaitait écouter. Ce n'était qu'un acte tout simple dû au hasard. Mais je me suis exalté jusqu'à faire pousser un germe de malentendu à ma façon : sur la note était écrit : « Hey, Mr. DJ / Lucy in the sky with diamonds (Beatles) ».

Au cas où ce n'aurait pas été elle qui l'avait écrit de sa main, ça devait vouloir dire qu'on m'avait transmis un message spécial. En plein dans le malentendu à ce propos, j'avais mis la musique prévue pour répondre à ce message, et gonflé d'espoir j'avais fredonné les paroles. « *Picture your self in a boat on a river ~ With tangerine trees and marmalade skies ~ Somebody calls you, you answer quite slowly ~ A girl with kaleidoscope eyes ~* » Puis j'avais augmenté brusquement le volume, pour le diminuer ensuite quand était arrivé le passage où sont repris en chœur les mots : « *Lucy in the sky with diamonds* ». Car selon le contrat usuel de communication, cela signifiait aussi que j'acceptais l'échange avec l'autre : le passage en question est une formule imagée pour dire « LSD » en regroupant les trois initiales de « *Lucy* », « *sky* » et « *diamonds* » — et c'était bien cette drogue-là qui m'emmenait dans mes trips hallucinatoires.

Après avoir mis un nouveau morceau à la suite de celui-ci, qui venait de se terminer, je me suis précipité dans les toilettes, où j'ai tâtonné d'une main sur l'étagère installée dans un coin. Or, il n'y avait rien ! Il aurait dû y avoir là-dessus un paquet de cigarettes contenant autre chose que du tabac ; dans ce cas-là, je n'aurais eu qu'à l'emporter en laissant de l'argent en contrepartie. Or, il n'y avait rien... Très embêté, je suis revenu vers ma platine et j'ai lancé *Magical mystery tour* que j'avais préparé pour le cas où une erreur surviendrait dans la mise en contact. Du coup, comme cette fois non plus elle n'a eu aucune réaction, je l'ai fixée avec un regard intense, comme assoiffé, en faisant passer *Please, please me*. D'une part j'étais très pressé, puisque je n'avais

plus un brin de came sous la main, mais de l'autre je voulais agir de connivence avec elle parce que je me demandais si elle ne me jouait pas une farce.

Mais il y avait un malentendu complet de mon côté, et à cause de mon regard provoqué par ce malentendu, elle aussi elle l'a entretenu. Voici ce qui s'était passé. Le titre de la chanson qu'elle a demandée un instant plus tard était inattendu : *A man needs a maid* ; dès le départ, donc, elle n'avait rien à voir avec le trip ! Je suppose que ce n'est que par un hasard imprévisible qu'elle avait utilisé le code spécial de communication, car ceux qui s'occupent du trip ajoutent avant le titre de musique demandé : « Hey, Mr. DJ », et c'est précisément là le code secret qui les distingue des autres clients. Or, il semble bien qu'elle avait justement été inspirée par le titre du morceau-signal que j'avais mis en commençant, et qu'elle avait tenté de rejouer le même coup… Il faut dire que le livreur change chaque fois, pour que le secret soit bien gardé, mais mon erreur, puisque erreur il y a eu de ma part, c'est de ne pas m'être rappelé que jusqu'ici on n'avait jamais envoyé une femme faire la livraison.

En tout cas, agacé et même furieux, j'ai affiché un sourire acide. Puis, tout en la dévisageant, j'ai commencé à lui lancer des moqueries qu'elle ne méritait pas. Par exemple en choisissant comme projectiles des chansons agressives du genre *A woman left lonely* ou *Aimless lady* et même *Happiness is a warm gun* (ce qui signifie : Le bonheur, c'est une bonne queue) — quoique cette dernière soit un peu vulgaire ! On dirait qu'à un moment donné, elle s'est rendu compte que ces titres la visaient : elle a fait la grimace. Vu la vitesse de sa réaction, j'ai deviné qu'elle avait entendu pas mal de chansons, mais lorsqu'a été diffusé *Lady in black*, elle qui jusque là avait gardé la tête baissée, elle l'a relevée d'un coup et elle s'est tirée après m'avoir fusillé du regard.

Or, dès le lendemain elle était de nouveau là. Puis tous les jours. À la même heure. Ensuite elle a demandé des tas de chansons diverses en occupant sa table à peu près deux heures, avec

un air rêveur. Je n'ai pas mis longtemps à comprendre qu'elle se servait de ces chansons pour communiquer avec moi tout comme j'avais fait avec elle. Ses messages étaient tellement clairs : *L'homme morose*, *Un est le chiffre de la solitude*, *Tu n'as besoin de rien d'autre que d'amour*, *On ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut*, *Ne me demande pas pourquoi*... Ces messages, aussi infantiles que transparents, ne cessaient de m'arriver sans désemparer. Avant que je m'en sois rendu compte, elle s'est immiscée au cœur de mon temps, elle y a occupé une position solide et elle a pris en moi de la consistance. Nouvelle barre d'angoisse !

Mais est-ce que cette nouvelle angoisse était vraiment venue de quelque part au dehors ? Est-ce qu'elle n'était pas déjà là, cachée quelque part ?

Revenons donc à ce qui s'est passé il y a trois jours. Il m'est venu à l'esprit qu'au moins pour me débarrasser de cette angoisse, il me fallait d'abord vérifier ce qu'elle avait en tête. Après avoir fait jouer la musique qu'elle m'avait demandée, tout en restant dubitatif, j'ai diffusé *Smiling face for me* et je l'ai regardée en affichant un air indifférent : elle m'a regardé en face avec un grand sourire sur les lèvres. J'ai été passablement étonné qu'une communication sans paroles puisse prendre de telles proportions, mais il m'était insupportable que quelqu'un que je ne connaissais pas du tout sème ainsi le trouble dans ma vie. Après mûre réflexion, je lui ai lancé *I am a rock* : « Il y a des livres pour moi / La poésie veille sur moi / Équipé d'une bonne armure / Je suis enfermé dans mes murs / À l'abri dans un utérus / Je ne touche personne / Personne ne me touche / Je suis un roc, je suis une île / Le roc ne sent pas la douleur / Et l'île ne pleure jamais. »

Elle s'est rebiffée en demandant sur le champ *Tell the truth*. Très embêté, j'ai commencé à trouver que ça ne pouvait pas durer comme ça. J'avais beau réfléchir, cette fille-là me restait absolument impénétrable. Comment pouvait-elle s'obstiner à m'approcher comme ça, avec de telles exigences, alors qu'on n'avait

jamais eu l'occasion d'échanger un seul mot ? Je m'attachais malgré moi à elle de plus en plus, d'un lien que je ne m'expliquais pas. Du coup, je débordais d'impatience et j'avais le sentiment que je ne pouvais plus rester comme ça sans prendre une décision. Le mot « décision » est tout à fait étranger à mes habitudes mentales, mais au fond, si tout cela a démarré par la faute d'un malentendu causé par le hasard, est-ce que le mieux n'était pas de tout confier une fois encore à ce même hasard ? Finalement, je me suis décidé à mettre un terme à mon hésitation sur le mode des paris.

Ce petit jeu des paris, comme lancer en l'air d'une chiquenaude une pièce de monnaie, consistait à adapter mon attitude à la façon dont elle réagirait à mon mode de communication. Alors hier, je me suis mis à la contempler d'un air tendre, une cigarette non allumée entre les lèvres, après avoir mis à la suite de celui qu'elle avait demandé un morceau un peu long, *Light my fire*. Son regard et le mien se sont affrontés en traversant en ligne droite chacun de nos espaces respectifs. « Allons jusqu'à la fin de cette chanson ! » me suis-je répété dans ma barbe. Or, au moment où le rythme de la musique commence à s'exalter, au bout d'environ quatre minutes, son visage s'est tout à coup éclairé. Elle a alors sorti de son sac quelque chose qu'elle a posé sur la table, elle s'est penchée en avant puis s'est levée et approchée du guichet : elle a poussé d'un geste brusque ce quelque chose vers moi, s'est retournée et s'en est allée sans se retourner. Durant ce bref intervalle de temps, je n'ai pu que reconnaître ma défaite, et j'en ai ressassé l'amertume un bon moment.

Sous mes yeux déconfits qui venaient de suivre son dos en train de s'éloigner d'un air victorieux, il y avait ce qu'elle avait passé par le guichet : une boîte d'allumettes — une véritable bombe ! Dans la boîte, une allumette avec un bout de papier plié en huit. Prenant un air résigné, j'ai gratté l'allumette pour allumer ma cigarette et j'ai lentement déplié le papier. Une écriture fine disait : « Demain

c'est jour de fermeture. Je vous attendrai à quinze heures au café La Corbeille à côté du cinéma *Danseong-sa* dans le troisième secteur de l'avenue Jongno. » Ça alors ! Ça ressemblait fichtrement à une convocation ! Mais le plus extraordinaire, c'est que ma résignation s'est transformée peu à peu en exaltation. À l'instant où je me suis rendu compte que j'allais être obligé de répondre à sa demande, mon temps qui était au calme plat a relevé la tête et j'ai senti au bout de mes doigts des picotements cuisants — une véritable souffrance.

Après avoir ainsi perdu à ce jeu gratuit, après avoir accepté une promesse tacite et après avoir senti monter en moi une exaltation teintée d'autodérision, voilà que mon corps, maintenant, refusait de se plier au programme prévu, on se demande bien pourquoi.

Si je laisse de côté l'angoisse occupant ma conscience, est-ce que c'est l'angoisse du corps qui s'installe, indépendamment de celle-ci ?

.....le vent se lève. Est-ce que ça vaut la peine de tenter de vivre ? De vivre une vie comme celle-là dans un vent comme celui-là ? Sous le vent, le paysage de la ruelle déserte penche sur le côté. Je me détourne lentement de la fenêtre par laquelle je regardais dehors en appuyant la tête contre le carreau. La femme est assise, toute nue, sur le coin d'un lit minable, à côté d'un chauffage d'appoint. Elle n'a pourtant pas l'air d'avoir froid. Même pas la chair de poule. Ses lèvres donnent une impression niaise avec leur rouge bon marché, mais elle ne manque pas d'attraits. Juste ses seins qui tombent un peu trop pour son âge supposé. Jambes croisées, une main au-dessous du nombril, ses yeux vides dirigés sur moi, elle entrouvre un peu les lèvres : sentant qu'elle va dire quelque chose, je remue la tête de droite à gauche, car le moment n'est pas encore venu.

Pour occuper mon temps, je déambule de long en large dans la chambre, à pas lents. Une chambre pas très propre et qui manque de raffinement. Sur le papier peint taché du mur, je vois par endroits des graffitis imbéciles. Parmi eux : « Ma jeunesse

est en train de pourrir ! » Tout ce qu'il y a dans la chambre, c'est un lit, un poêle à briquettes de charbon, une armoire, une coiffeuse et une chaise. Si on tient vraiment à tout dire, des choses traînent négligemment par terre : une vieille radio, une poubelle en plastique, un rouleau de papier toilette, un truc qui ressemble à une boîte de médicaments. À part ça, aucune décoration, pas même un tableau au mur. Le plafonnier, une ampoule à incandescence, se balance un peu : on dirait qu'il y a un léger courant d'air dans la chambre. « Ah, mais... ! » Agacée, la femme a fini par se manifester. Ça se comprend, car ça fait déjà une heure qu'on est comme ça tous les deux. Je lui ai promis de la payer suffisamment, mais ça ne doit pas être facile pour elle de supporter cette attente que j'ai voulue, cette situation que j'ai mise en scène.

Je regarde ma montre : trois heures moins dix. J'adresse à la femme un signe de la main. Elle me jette un coup d'œil en coin, ouvre la couette et s'allonge en prenant un air fatigué. Je m'approche du lit et regarde avec attention, de haut en bas, son corps défraîchi. Son visage se crispe, mais les courbes de son corps restent détendues, et même relâchées. Ça vaut aussi pour moi : je ne sens pas se lever le moindre désir. J'attends encore un peu. Trois heures moins cinq. Saisi d'angoisse par un sentiment de devoir qui m'étreint petit à petit, je regarde son visage pendant un bon moment en ouvrant et fermant les mains. Elle tend le bras : je le repousse, et je fouille dans la poche intérieure de mon blouson accroché à la chaise à côté. Si je veux que le paysage soumis à ma conscience s'entoure d'une brume d'extase, il me faut d'abord de la fumette.

Son visage s'efface petit à petit. Une fois effacé, il devient une sorte d'éponge un peu transparente qui se jette sur moi ; la vague éponge qui s'est collée à moi pompe mon centre ; mon centre pompé connaît une décharge électrique accompagnée d'une sensation de picotement ; la décharge électrique descend vers le bout de mes pieds sous la forme d'un liquide visqueux ; le liquide

écoulé remonte vers le sommet de ma tête comme de la sève ; la sève arrivée en haut jaillit au-dessus de ma tête comme un jet d'eau ; le jet d'eau qui a jailli éclabousse l'air en s'éparpillant sous forme d'embruns ; les embruns font que le soleil jaune flotte comme un ballon de baudruche ; le soleil ballon éclate en ouvrant un abîme blanc ; l'abîme blanc ouvert fait bouillir une lave rouge ; la lave rouge bouillante fait se soulever la mer bleue ; la mer soulevée fait se dresser un escarpement noir ; l'escarpement dressé devenu un aéronef de métal fuse dans l'espace entre les étincellements d'étoiles et

et : où se trouve le chemin pour tout effacer, y compris l'angoisse du corps, de façon que *et* ne soit plus *et* ?

.....le vent se lève. Est-ce que j'arriverai à vivre ? Pour faire quoi ? Maintenant, afin de vérifier que plus rien n'a de sens, me voici au café La Corbeille. En sortant de la chambre de la prostituée où j'avais passé presque deux heures sans rien foutre avant de me décider, j'ai d'abord descendu l'escalier plein de craquements, puis je me suis farci la ruelle de « Jongno trois » avec un certain malaise ; ensuite j'ai traversé la rue où le calicot « *Yushin*[5] est la solution pour que le peuple survive » était durement secoué par le vent. Il est déjà dix-sept heures. Néanmoins, je ne me pose mollement dans un coin qu'après avoir fouillé des yeux tout le café, comme si je la cherchais. L'envie de m'évaporer dans les airs pèse sur ma nuque. Bien qu'avec la prostituée je me sois vidé pour la journée de toute mon énergie, il reste toujours un bout de question dont je n'arrive pas à me débarrasser : pourquoi a-t-elle voulu me voir ? Comme ça, aveuglément ? Pourquoi « aveuglément » ? Le mot « aveugle » me remet un instant en mémoire un souvenir lointain —, ma jeunesse.

Avec le regret d'avoir vieilli trop tôt, je me trouve à l'instant même entouré par un vacarme extrême qui tout d'un coup pé-

5. Il s'agit de la constitution dictatoriale imposée par le régime militaire de Park Junghee pour installer définitivement son règne en octobre 1972.

nètre en moi. Je regarde partout autour : un fabuleux tohu-bohu de paroles ! Venant des gens autour de moi, une marée de mots qui sortent de tous les coins me tombent dessus tous en même temps, me frappent durement et me causent une douleur aiguë comme s'ils allaient m'exploser le crâne et me foutre la cervelle en bouillie. Dans cette ambiance-là, où sont passés mes mots à moi ? Et en plus, où est passée ma musique ? Ce n'est qu'après avoir secoué la tête une bonne fois que je m'en rends compte : chose curieuse, il n'y a pas de musique dans ce café ! Je me lève et je cherche un téléphone. Pour essayer de retrouver mon trou. Je compose donc l'unique numéro que je connaisse, celui de La Maison des Rocs. *Dri-ing*, *dri-ing, dri-ing, dri-ing*... Mon trou, aujourd'hui, s'obstine à ne pas me recevoir. Découragé, je raccroche le combiné en me mordant les lèvres.

Ressorti en vitesse dans les rues mais sans pour autant savoir quoi faire, je me replie face au vent, semblable à une virgule inutile rejetée dans la marge du texte. Du même coup, le temps s'arrête, si bien que le paysage reste suspendu pendant de longues minutes. Et puis tout à coup, toujours sans que je sache quoi faire, le temps transformé en grumeaux écarlates s'effondre sans prévenir. Je ne sais plus où je me trouve, ni pourquoi je suis là, mais la dernière couleur du temps s'est laissé avaler par une teinte rouge sombre, au milieu d'un espace vide, entre deux croupes de montagne éloignées. Quelle inversion de l'espace a soudain surgi là ? Quelle force cachée au loin veut emporter le temps ? Les arbres dépouillés qui bordent l'avenue font trembloter leurs branches en menant à son terme l'affaissement de la lumière. L'asphalte exsude une obscurité glaciale. L'obscurité glaciale me gèle peu à peu les chevilles.

Ayant de nouveau la tête froide, je sens qu'il ne faut pas me laisser geler comme ça. Je redresse mon corps refroidi avec toute la force de ma lucidité et je me mets en marche sans chercher à m'orienter. Sans chercher à m'orienter, mais à la recherche de quelque chose. Oui, bien que je sois dans la position ancienne,

celle où je recevais des moqueries, je voudrais en ce moment m'immerger dans la musique. C'est parce que j'ai laissé passer ma chance que je m'égare ainsi sans destination précise : la musique est pour moi comme un oxygène, auquel je ne fais pas attention quand je suis dedans, mais dont je ne supporterais pas d'être privé. À la suite de cette pensée, il me vient à l'esprit cette question : Au fait, est-ce que je pourrais vivre uniquement de musique ? Néanmoins, j'ai en priorité un besoin pressant de simplement respirer. Dieu merci, je découvre un panneau faiblement éclairé brillant au milieu d'un chaos de néons : *Le Périmètre de sécurité / Discothèque*. Je cours dans cette direction en me démenant comme un fou.

Au moment où j'arrive juste devant, je sens une impulsion aveugle de m'en retourner. Toutefois, en lisant la phrase écrite sur le mur de l'entrée : « À vous les vérités du rock : amour, liberté, jeunesse ! », j'ai la certitude que ce slogan n'est d'aucun intérêt pour moi mais, sans conviction, je me débarrasse de cette impulsion. En revanche, ma conscience se met à bouillir sur la mélodie d'une guitare électrique qui filtre de l'intérieur de la salle comme une fleur de plâtre sur laquelle on vient de verser de l'eau chaude. Accroupi sur mes talons dans le premier coin venu, sans plus tarder j'allume une fumette d'hallucination. Tout mon corps se fige progressivement comme du plâtre et à l'intérieur de mon corps figé je plonge dans un chaos de sensations diverses. Cependant, chose étrange, la lueur de ma conscience ne s'éteint pas complètement. Et de l'autre côté de cette faible lueur, sur la frontière indécise entre la conscience et l'au-delà de la conscience, ah ! la voilà, elle, miroitante, pure hallucination. Elle qui pour moi ressemble toujours à un point d'exclamation dressé bien droit, tout au contraire de moi, et en même temps la chose du monde la plus incompréhensible…

Est-elle par hasard un être capable d'arriver à vivre même une vie de point d'interrogation immédiatement transformé en point d'exclamation ?!

.....le vent se lève. Et si je pouvais vivre malgré tout ? D'accord, mais comment ? Selon son habitude, mon corps fait reculer l'obscurité et il avance en se contorsionnant et en remuant tel un animal unicellulaire qui agite ses pseudopodes. Ne disposant de rien d'autre que de mes sens acharnés à retrouver le chemin de ma chambre, je tourne dans la ruelle de la pension et passe sous la veilleuse accrochée au poteau électrique qui troue l'obscurité exactement de la même façon qu'hier. Or, là encore comme hier, au moment d'attaquer l'escalier au fond de la ruelle, je suis arrêté par un cri clair et net, exactement le même qu'hier : « Hey, Mister DJ ! » Ce cri a pourtant, oui ! quelque chose de fondamentalement différent. J'ai une intuition : il s'agit sans aucun doute de la voix d'une personne réelle. Elle, celle-là même que je m'obstinais à ignorer, s'approche encore une fois de mon dos, elle est toute proche. En même temps, la prise de conscience tardive de toutes ces circonstances s'incruste dans mon corps en un point d'exclamation tout à fait simple : m'a-t-elle donc attendu ici sans bouger pendant toutes ces heures glaciales ?!

J'ai beaucoup de mal à réprimer le geste d'étonnement et d'embarras qui me fait trembler, comme s'il y avait dans mon dos un de ces miracles qui ne peuvent arriver qu'aux autres et jamais à moi. Une tristesse inexplicable et une joie inexplicable se mélangent d'abord, comme l'accointance intime entre la lumière et l'obscurité, et puis tout à coup ce mélange intime se met à tourbillonner comme le vent que j'ai subi toute la journée. Je m'efforce de maîtriser ma conscience tourbillonnante. Sur ce, du centre vide de cette tornade jaillit avec violence un désir insensé. Aveuglément, oui, aveuglément... autant que cette femme-là en train de m'appeler dans cette tardive obscurité glaciale. Et moi, de mon côté, est-ce que je ne pourrais pas d'une façon ou d'une autre essayer de lui faire face ? Est-ce que je ne pourrais pas une bonne fois essayer de m'arracher à ce temps dans lequel je suis emprisonné et qui est mon lot à moi seul ? Et une fois que mon être serait devenu vraiment musique,

ne pourrais-je pas tenter de me couler dans cet espace de vie ? Bien que cela me cause un désespoir encore plus grand, j'ai envie maintenant d'essayer encore une fois de miser tout mon être. Encore une fois. Miser tout mon être. Sur une vie où il faut s'engager pour savoir ce qu'elle est. Comme dans un pari de jeunesse...

En redressant mon dos de point d'interrogation très arrondi pour le transformer en un vrai point d'exclamation, je me retourne en direction de la veilleuse.

Écrire une lettre

Mais enfin, quand et comment une lettre comme celle-là avait-elle pu être écrite ? Au bout d'un aussi long désir d'en écrire une comme celle-là, incroyable est ce sentiment d'embarras, dans l'atmosphère de malaise qui émane des feuilles blanches et du stylo à côté du vieux dictionnaire anglais sur la table à manger !... Jamais une chose pareille ne s'était produite jusqu'ici. Les doigts de la main gauche sont pris d'une secrète nervosité, en proie à une folle envie de fumer réapparue soudain après environ neuf mois d'abstinence au nom de la santé. Peut-être est-ce parce que les feuilles vierges de format A4 préparées pour l'écrire étaient très différentes des formulaires, registres ou blocs-notes qui recouvrent mon bureau au travail ? Être capable d'une remarque de ce genre prouve, dirait-on, que les sens ne sont pas totalement émoussés, mais très vite le soupçon change d'objet et se reporte sur le stylo. Bien sûr que ce stylo, posé en travers sur les feuilles blanches, est le même qui est utilisé tous les jours pour le travail au bureau, et pourtant une subtile incertitude se fait jour : il y a tout de même quelque chose qui n'est pas tout à fait pareil. Il devient tout à coup évident — curieuse découverte ! — que les petits carrés argentés dessinés sur une partie du tuyau ont vu leur couleur virer au gris sale, tandis que le capuchon qui a été retiré du côté de la plume encrassée d'encre pour être enfilé sur l'autre bout porte des traces d'égratignures très nettes. Mais ce qui suscite plus que tout le soupçon, c'est sans doute le fait de constater avec tant de netteté ce qui s'affiche avec tant d'évidence. Du

coup, le stylo suscite maintenant une impression mêlant une vraie tendresse à un réel sentiment d'étrangeté, impression qui est ressentie et admise sans difficulté. Et puis émerge le vague souvenir d'avoir passé pas mal de temps en sa compagnie, ce qui extrait de la mémoire le rappel inattendu des grands efforts accomplis jadis pour changer délibérément d'écriture ; sur quoi se greffe bientôt une idée saugrenue qui n'empêchera pas la rédaction de la lettre de persister à s'imposer : est-ce que l'écriture cursive utilisée jadis pour écrire de la poésie ne serait pas plus indiquée pour écrire la lettre en question que l'écriture typographique apprise et adoptée ensuite en commençant à travailler dans un bureau ? Tout en essayant d'ignorer la façon dont la main s'active discrètement pour faire semblant d'aller saisir le stylo, l'esprit se concentre pour se remémorer la forme brève et arrondie des lettres un peu penchées, dépourvues d'arêtes vives, dont il se pourrait que seul le bec de la plume se souvienne... Faute de résultats concrets malgré des efforts soutenus, une subite impatience décide qu'il faut faire confiance à la main. Il devient alors manifeste, sans aucun doute possible, que la main droite est en pleine tension.

Vous...

Constat immédiat : il va falloir stimuler cette main qui hésite à continuer après avoir à peine écrit un seul petit mot. Ce constat dûment établi confirme que c'est bien ce qu'il fallait faire : elle doit simplement être perturbée parce qu'elle ignore ce qui s'obstine à l'empêcher d'écrire cette lettre ; mais peut-être qu'en continuant d'écrire n'importe quoi, à force la lettre finira par s'écrire ? Dès lors, l'action doit suivre immédiatement le constat :

[…] envoyer cette lettre, c'est souhaiter votre malheur. La recevoir vous apportera du malheur. Il faut que vous y succombiez. Malheur à vous ! voilà mon souhait.

La main devient presque aussi dure que du plâtre et le cœur craque d'un seul coup. Tout le corps est envahi par un tourbillon vertigineux dont la violence emplit déjà la tête. C'est à peine si la pensée parvient à se ressaisir au milieu des idées qui naissent en désordre dans cette cervelle : il n'y a aucun moyen d'empêcher le vide d'un cœur démoli d'être aussitôt rempli par un désespoir comme celui qu'on sent quand tout est irrémédiablement gâché. Une parfaite division déchirante entre rêve et réalité se laisse pressentir, et la pressentir est tout à fait aberrant : ce que révèlent ces caractères qui se succèdent en se contorsionnant de manière laborieuse comme un serpent malade est d'une extrême puérilité ; contrairement aux intentions de départ, ce qui est effectivement écrit n'est qu'une plaisanterie minable gribouillée par un jeune chiot. L'esprit épouse la réalité confuse qui se manifeste devant les yeux : le stylo tombe de la main, la main libérée repousse doucement de côté les feuilles de papier pour saisir celle de tout à l'heure sur laquelle elles étaient posées. Et puis tout à coup, réalisant qu'il ne faut pas laisser échapper ce qui lui vient, l'esprit tâche de se reprendre : tout ce désordre n'est dû qu'à cette abominable *Lettre de chance* ! Un texte en anglais, tapé de façon maladroite, mal photocopié, donnant l'impression que les caractères s'échappent d'un poing fermé en glissant entre les doigts comme des asticots : impossible de ne pas subir passivement cette angoisse qui soulève le cœur. Et ensuite, comment l'oublier ? le tout début de la lettre réapparaît comme s'il levait la tête de sa propre initiative : « Crois en Dieu de toute ta sincérité, Il te reconnaîtra et Il éclairera ta route. » Même dans ce mélange d'angoisse et de désespoir un regret se fait jour, celui de n'avoir ni la capacité ni la force d'aller fouiller dans les Bibles en coréen où ce passage se trouve peut-être traduit autrement. En fait, un autre sentiment est déjà là, mêlé à celui-ci sans affleurer à la claire conscience ; et la même colère se répète, comme une rumination, à propos de la phrase qui suit la précédente : « Cette prière vous est envoyée pour votre chance »... Il faut trancher de façon

catégorique, maintenant que l'esprit se trouve dans de nouvelles dispositions : compte tenu de l'apport de la colère, il est devenu impossible de voir clair dans cette masse de sentiments. Suite aux grands efforts pour retrouver un peu de bon sens, le doute s'amplifie : enfin quoi ! comment peut-on être réduit à un état aussi lamentable ? Le doute a beau s'amplifier, il faut se résoudre à admettre que rien n'a changé. Impossible de prendre au sérieux une hypothèse du genre : Si seulement cette lettre ne s'était pas trouvée dans la boîte aux lettres ! La seule chose qui soit bien certaine, et cela fait froid dans le dos, c'est qu'elle y était. Voici ce qui s'est passé, dans l'ordre chronologique. En l'apercevant dans la boîte du 37-510, un certain trouble s'est fait jour, une légère surprise due au fait qu'aucun nom et aucune adresse n'étaient écrits ou tapés sur l'enveloppe que la main s'était dépêchée d'attraper ; tout au long de l'escalier, c'est l'absence totale d'adresse d'expéditeur qui s'est avérée choquante ; à l'arrivée devant la porte de l'appartement, c'était déjà le désappointement de constater que ce n'était là que le produit d'une sorte de jeu infantile, dont le contenu avait même été mentionné parmi les faits divers des quotidiens. Et pourtant, non seulement il avait été impossible de la jeter à la poubelle en pénétrant dans la pénombre du salon étroit et désert, mais en plus, un étrange désir d'être complice avait réussi à s'imposer... Alors, il avait fallu lire attentivement le contenu déjà vaguement connu, en cherchant dans le dictionnaire d'anglais et en corrigeant même parfois des fautes d'orthographe. Au bout de quelques passages lus et relus à haute voix, des paquets d'injures avaient commencé à bouillir. Ensuite, ça avait été la déambulation de long en large en respirant à pleins poumons pour calmer le cœur qui battait fort, comme s'il allait se mettre à flotter au-dessus du corps. Enfin était venu le moment de l'autosuggestion, sur la base incertaine mais pressante du projet envoûtant d'écrire quelque chose de différent. Du coup, en guise de dîner, recherche de feuilles blanches pour écrire, remplissage du stylo et finalement nettoyage des mains à l'eau et au

savon. Revoir en pensée à plusieurs reprises la dernière scène de ces souvenirs risque de réveiller dans le cœur un feu qui était sur le point de s'éteindre. La décision s'impose encore une fois : si ça paraît puéril, c'est parce qu'une certaine dose de conformisme est parvenue à s'imposer ici et qu'en plus, une fois qu'on a commencé il faut aller jusqu'au bout, on n'a plus rien à perdre. Cette consolation conduit à réagir par une supplique : « Allez, la main, on oublie la feuille froissée et on reprend le stylo ! »

Mon souhait et ma conviction, avec toute ma sincérité, est que cette prière de malheur parvienne sous vos yeux accompagnée de frissons de fièvre. Vous avez été choisi comme le premier destinataire à recevoir cette lettre de malheur. Il se peut que la mienne ne soit pas la première ? Je pense qu'il pourrait y avoir eu un jour quelque part quelqu'un qui aura été saisi par le même désir ardent qui m'anime en cet instant. La lettre qu'il aurait écrite aurait peut-être vu sa circulation interrompue, à cause de la stupidité de celui ou celle qui l'aurait reçue. Ou plutôt, il se peut qu'elle soit toujours en train d'être secrètement transmise de quelque part à quelque part : si c'est le cas, l'espoir du salut s'accroît encore davantage... Oh ! gloire à tous ceux qui ont déjà été possédés par cet esprit de malédiction !

Vous en particulier, puisque vous avez été choisi, vous allez faire un premier pas en vue de compléter votre malheur en accomplissant ce devoir destiné à propager du malheur à travers ce monde. Ce que j'appelle votre devoir, c'est d'envoyer de nouveau, dans votre style à vous, une lettre de malheur à quelqu'un que vous aimez de tout votre cœur. C'est exactement ça : si vous avez bien compris cette prière, vous avez compris que vous ne devez pas copier cette lettre telle quelle : il faut que ce soit le texte d'une prière de malheur qui vous soit propre à vous seul, un texte rédigé par vous-même. Vous ne devez être qu'une lettre unique, et écrite de votre propre main soigneu

Cette dernière phrase est bizarre… et d'abord fautive ! Cette appréciation émane d'une voix brusquement surgie de

l'intérieur de la personne qui monologue ici. Sans doute est-ce toujours la prise de conscience de la main hésitante qui..., mais peut-être y a-t-il eu des erreurs voulues parce que l'idée de continuer à écrire était vraiment trop écœurante ? Cette fois se trouve rejetée, non sans une certaine irritation, cette duplicité de la pensée qui consiste à redoubler chaque fois l'expression des idées comme si c'était une habitude invétérée. Le contenu de l'appréciation se résume à ceci : le sujet et le prédicat ne vont pas ensemble. Conclusion : il suffira de remplacer « *vous ne devez être* » par « *ce ne doit être* »... À la relecture, accompagnée de grandes efforts pour condenser clairement la pensée à l'intérieur même du texte de la lettre, on dirait que le contenu du troisième paragraphe est apparu trop tôt — une manière de faire beaucoup trop simpliste. En fait, il aurait mieux valu commencer par une vision globale des choses. *Je pens*(...) : et si j'arrangeais un peu dès maintenant ? Mais par ailleurs *je pen*(.....) : Est-ce que ce n'est pas une idée ridicule de vouloir se donner au préalable une vision globale d'une pareille niaiserie ? *Je pe*(.....) : je vais peut-être commencer par enlever ce qui ne me plaît pas ? *Je p*(.....) : avant tout, l'expression « une lettre » n'était-elle pas une erreur ? *Je*(.....) Par exemple, supposons qu'un mari ait envoyé à sa femme une lettre anonyme et qu'il ait réussi à lui communiquer le sens qu'il sous-entendait ; puis, que la femme envoie à son mari une lettre de réponse, et que ces lettres circulent en circuit fermé, seulement entre eux : le malheur de tous les deux s'accomplirait parfaitement, un point c'est tout... Non, dans ces conditions, ça ne devrait pas marcher. C'est de mauvais augure qu'une *lettre de chance* circule trop ici ou là, comme une fille des rues, mais il ne faut pas non plus, à l'opposé, provoquer un circuit fermé. Il faut quelque chose qui vous rende malade, discrètement et lentement quoique grièvement, jusqu'à la moelle des os, une fois qu'on a mordu à l'hameçon. Au départ, la *lettre de chance* était peut-être comme ça. Et cela resterait vrai même si l'on ne succombait pas à la superstition ? Quelle qu'en puisse être la raison, il ne fau-

drait en aucun cas interrompre l'engrenage de cette lettre ? Une chaîne secrète entre les êtres humains, un formidable enchaînement d'êtres humains... Enfin, au moins un tel désir a-t-il quelque chose de passionné ! Oui, bien sûr, une passion de ce type rend les gens fous ; mais comment en est-on arrivé à cette ignominie ? Et dire qu'il faut non seulement en recopier une vingtaine — comme on a utilisé le mot *copy*, on voulait sûrement dire une photocopie à la machine ? —, mais en outre les envoyer dans les 96 heures : en peu de temps, la terre entière serait recouverte de papiers bons à jeter, ça ne ferait jamais qu'une pollution de plus ! Par-dessus le marché, ce qu'on appelle la chance, c'est toujours une question d'argent : un tel a trouvé soixante-dix mille dollars par hasard, un tel a gagné sept cent mille dollars au loto... Ce foutu fric : le fric, le fric, le fric, c'est merveilleux ! En fait, j'ai un peu le rouge au front d'écrire une chose pareille sans avoir trop réfléchi : déjà, pour cet appartement de 60 mètres carrés,... Bon, passons ! Tiens, maintenant, la faim ! Envie de manger un bol de nouilles instantanées. Quand la faim est là, c'est toujours le nez qui commence par se rappeler leur odeur. Alors, il n'y a plus qu'à mettre à chauffer cette casserole sagement posée sur la cuisinière ? Mais quand le plat arrive effectivement là, l'envie a disparu et alors c'est l'embarras, ou même la honte. Enfin, il ne faudrait tout de même pas aller jusqu'à avoir honte quand il s'agit simplement de manger, mais... Mais bon, enfin, qui donc a bien pu envoyer cette lettre ? Cherchons d'abord sans sortir du bureau ? Eh bien... ça ne doit probablement pas être un homme. Pour ce qui est de monsieur Jang, l'ivrogne à la dégaine de camionneur, comme il a une femme qui ressemble à une renarde et trois petits qui ressemblent à des lapins, il a sûrement déjà trop à faire pour assurer l'ordinaire... Quant à monsieur Kim, bien qu'il soit encore jeune et célibataire, il ne donne pas du tout l'impression de... enfin, avec ses lunettes à monture dorée et ce regard qui fait penser à un homo, lui, on ne sait jamais ce qu'il peut fabriquer dans sa petite chambre mal

éclairée... Non, après tout, pourquoi pas plutôt mademoiselle Yi ou mademoiselle Bak ? Mais je n'arrive pas à les associer réellement à une lettre comme ça. Mademoiselle Yi, dont les yeux adressent des sourires à n'importe qui ? Mademoiselle Bak, qui dit qu'elle est au comble du bonheur quand elle lit de la poésie au café dans un coin calme : est-ce qu'elle a seulement dit ça en sachant ce que c'est, la poésie ? Enfin, elle n'a qu'à se marier, elle verra ! En tout cas, prétentieuse comme elle est, elle trouverait que faire ça est ridicule, tandis que mademoiselle Yi, qui ne s'intéresse qu'à son maquillage, il n'est pas tellement vraisemblable qu'elle ait un esprit aussi éclairé, et en plus, il est difficile d'imaginer que cette lettre si maladroitement tapée soit son œuvre... Alors, qui ? Serait-ce par hasard la jeune Jeong-Ah, qui travaille au *Lemon Tree*, celle dont le coin des lèvres trahit la mélancolie ? Ou bien quelqu'un d'autre que je ne connais pas ? Mais comment ça : un inconnu ? Ah ! avec tous ces noms et adresses qui pullulent comme des teignes dans l'annuaire du téléphone, ça ne vaut même pas la peine de l'ouvrir... *Aïe, aïe*, pourquoi tout à coup cet affreux mal de tête ? On dirait qu'elle va éclater... C'est comme si quelqu'un, une main invisible avait donné un coup sur l'arrière du crâne... Pour vous arracher à une rêverie futile et saugrenue, comme faisaient les profs, à l'époque où on portait encore l'uniforme de potache ? Oui, ça doit être ça : pour vous remettre dans le droit chemin dont vous étiez en train de vous écarter ! Un égarement fatal, à deux doigts de la catastrophe ! Mais enfin, à quoi ça sert de discutailler ? Ce qu'il faut faire à cet instant précis, est-ce que ce n'est pas de trouver ce qu'on appellerait la première illumination, autrement dit cette impulsion qui fait battre le cœur à cent-soixante pour mettre sur pied une hypothèse vraisemblable, quelque chose de solide... Allez, on reprend son souffle, on y va piano-piano ! Bon, comment s'y prendre ? Eh bien !... oui, c'est pas mal, c'est même bien, ça : éclairer d'une façon convaincante quelque chose comme un aspect concret du malheur. Et l'insérer tout de suite, à peu près

entre le premier et le deuxième paragraphe, non ? Allez, quelque chose comme ça :

Jusqu'à présent, vous viviez trop dans le confort. Les malheurs que vous dites avoir vécus sont tellement nuls — guère plus graves que la malchance du chien d'une famille riche qui passe une journée sans trouver un os dans sa gamelle —, que vous avez oublié ce que c'est qu'un véritable malheur, à moins que vous ne l'ayez jamais su. Mais ce qu'est cette vie dans le conf

Non, ce n'est pas ça du tout ! ça non plus, ça ne va pas... Voyons, en effaçant déjà la dernière phrase qui a été interrompue au milieu, et en enchaînant de cette façon :

[...] Mais vous tomberez bientôt dans un affreux marécage de malheur, puis vous vous débattrez là-dedans. Si vous travaillez dans un bureau, vous serez d'abord chassé de votre emploi, vous serez mis à la porte sans savoir pourquoi et vous n'arriverez plus à trouver un job, si bien qu'un jour vous vous disputerez avec vos meilleurs amis, vous serez brouillés avec eux sans plus jamais réussir à vous réconcilier ; après avoir envoyé balader vos parents en ignorant leur existence par suite d'un ressentiment absurde, vous serez victime d'une malédiction qui vous fera perdre votre mari si vous êtes mariée et vos enfants l'un après l'autre s'ils sont restés avec vous.

Non, ne faire que perdre, ce n'est vraiment pas assez : le temps permet d'oublier la douleur d'une séparation due à la mort. Il vaut mieux effacer la fin et continuer par :

[...] votre mari sera mis en prison parce qu'on l'aura calomnié à son bureau,

Finalement, on dirait bien que ce message s'adresse à une femme... Mais qui ?

[...] peu de temps après, votre enfant perdra les deux jambes ou les deux bras dans un accident de voiture ; il aura une atteinte au cerveau et restera débile, et vous devrez mettre en vente votre pavillon pour survivre, mais vous vous ferez escroquer et dépouiller par un agent immobilier véreux, alors vous vous retrouverez à la rue, sans toit et sans argent ; à force d'errer partout pour vous nourrir et entretenir vos enfants, avec votre tête ravagée vous ne trouverez personne qui acceptera de vous acheter ni votre visage ni votre corps ; et puis, dès qu'il sera libéré de prison, votre mari vous laissera froidement tomber, de sorte qu'à la fin vous étranglerez vos enfants, vous les enterrerez en cachette et vous souffrirez affreusement d'une maladie incurable, condamnée à gémir sur le sol glacé de votre chambre sans même arriver à mourir,

Il y a de quoi devenir fou : tout ça est beaucoup trop banal ! Décidément, c'est toujours la même incapacité de sortir du niveau d'imagination qu'on trouve dans les hebdomadaires. Après tout, c'est normal de ne pas y arriver quand on essaie de décrire le malheur sans avoir l'expérience d'un malheur qui vous ait traversé tout entier, du sommet du crâne au bout des orteils. Mais peut-être ceux qui font partie des destinataires d'une lettre comme celle-là trouveraient-ils que c'est déjà assez affreux comme ça ? À moins que peut-être ça leur paraisse tellement extravagant qu'ils ne réaliseraient rien du tout ? De fait, les malheurs éventuels indiqués dans la *lettre de chance* étaient à peine de perdre son emploi ou de voir mourir sa femme... Pour des gusses et des nanas qui ont la tête bien remplie parce qu'ils ont fait des études, il se peut que ce soit un cas horrible de perdre l'homme qu'on aime, puis — ironie du sort — de se faire piéger par un type qui vous répugne malgré son luxe et sa richesse, de devenir pour lui masochistement une esclave sexuelle incapable d'admettre la situation et de vieillir comme on pourrit en perdant peu à peu tous ses rêves. Et alors... ? Eh bien ! Si cette lettre est destinée à des gens comme ça, le procédé n'est-il pas dès le départ une erreur ? Si

tout au début ça commençait par leur jeter au visage des paquets de merde au lieu d'essayer de leur faire du blablabla pour les persuader bien poliment d'accepter ma prière de malheur, malgré les pressions exercées par leur conscience... Celui qui ne reconnaîtrait pas cette intention profonde n'aurait qu'à déchirer simplement la lettre pour rester heureux comme avant ! Mais ça peut tout de même aller, car en principe on n'a pas besoin de ce genre de destinataires, qui regretteront plus tard, c'est sûr et certain, quand ils seront devenus des vieillards hideux presque à bout de souffle. En continuant à écrire sans rien changer, le risque était de faire croire aux imbéciles qui refuseraient de l'accepter qu'il leur suffisait de ne pas l'approuver ! Or, ce qui fait vraiment envie, c'est de toucher des gens qui à cause de cette lettre se tordront réellement de douleur en poussant de grands gémissements. Une graine bien vivace qui grandira en eux peu à peu pour devenir un jour un énorme agrégat de vrilles dotées d'une force titanesque... L'être humain qui sera touché sans que personne l'ait réellement touché se détériorera tout seul rien qu'à attendre la réalisation de cette menace. Ah ! l'être humain !... Mieux vaut commencer au tout début par des injures célébrant son avenir...

Hé, les charlots et les nénettes bon chic bon genre qui recevrez cette lettre, là, vous qui ressemblez aux terribles virus qui parasitent le bout des pattes des mouches habituées à sucer le cul des cochons, charlots et nénettes dont le visage est luisant de gras et qui cachez dans votre slip de grand luxe une bite molle et une foufoune maigrichonne, vous qui n'êtes même pas capables de prendre votre pied pour cause d'éjaculation précoce ou de frigidité, et qui en plus présentez des symptômes névrotiques de grands débiles faisant preuve de cuistrerie alors qu'ils sont en réalité complètement ignares, quel

Merde ! Pourquoi est-ce qu'il faut écrire des trucs comme ça, au fil de la plume ? Comment espérer régler la situation après avoir ainsi contredit à l'aveuglette tout ce qui précède et tout ce

qui suit en se laissant aller étourdiment à un tel monologue ? Si ça ne s'arrête pas tout de suite, ça n'aboutira à rien. Il faut avancer en définissant clairement l'acte qui est en train de s'accomplir. Allons, la belle pensée, on se ressaisit !...

Long intervalle.

Assis. Sans arrêt assis. Sans arrêt sans arrêt assis. Ce n'est que maintenant que s'impose l'horloge accrochée au mur. Une main se tend tout à coup alors que le corps reste figé comme une statue. Cette main attrape automatiquement la lettre froissée, qu'elle ramène et redéplie grâce à la collaboration de l'autre main. Sur les motifs irréguliers tracés par les plis se lisent à voix basse, sans intention particulière, les noms étrangers soulignés — Welsh[1], Paul Anthony[2], Constantin Dix[3], Carl Dedic[4]. La lettre est reposée telle quelle sur la feuille remplie à peu près aux deux tiers par une écriture qui se détériore de plus en plus. Mis debout avec hésitation. Corps déplié à la verticale, les yeux parviennent au niveau du bord de l'abat-jour de la lampe qui met un rond de clarté sur la table. Au-dessus du niveau des yeux, la lumière qui filtre à travers l'abat-jour, tressé de façon lâche et qui ressemble à une corbeille suspendue à l'envers, projette sur les murs l'ombre agrandie de cet objet comme une énorme chose en forme de filet. Enfermée dans une grille qui ressemble à ce filet, la silhouette fait semblant de s'arracher les cheveux à deux mains. S'agite pour que l'ombre plate de cette forme projetée évoque l'agitation d'un dinosaure se tordant de souffrance. À la suite de ces gesticulations, quittant la chaise par le côté, elle fait quelques pas en arrière en trébuchant. Aussitôt, bute contre le dossier du canapé rustique et chancelle. Comme si de rien n'était, retrouve l'équilibre et reste debout les bras croisés. Se tourne sur la gauche. Un,

1. Mark A. Welsh, né au Texas en 1953, général de l'US Air Force.

2. Acteur et dramaturge canadien, né à Winnipeg en 1973.

3. Constantin X (Doukas), empereur byzantin, 1059-1067.

4. Guitariste actuel, jouant dans plusieurs groupes Underground australiens.

deux, trois : trois pas. Pour discerner nettement, en dépit d'une vue faible, le contour des chaussures posées face aux pointes des pieds de façon symétrique par rapport aux pieds, il faut cligner des yeux. Comme la couche d'obscurité déjà bien épaissie qui repose sur le sol ne permet pas de saisir les détails, le regard se déplace sur un petit tableau accroché au-dessus du placard à chaussures. Dans ce cadre flou se donne à voir une gravure coloriée ou un dessin aux crayons de couleur de Picasso, de la taille d'une carte postale : l'image de quelques fleurs dont deux mains tiennent les tiges de chaque côté permet de compléter, grâce aux habitudes de la mémoire, la partie restée floue parce que noyée dans l'obscurité, en restituant le titre incertain oublié mais qu'on peut deviner. Les yeux restant fixés sur le même coin, seul le bras gauche se tend sur le côté et palpe la surface rugueuse du papier tapissant le mur comme si c'était un grouillement d'asticots dégoûtants. La main rencontre avec une petite commotion électrique imaginaire les deux commutateurs jumelés, puis choisit celui de gauche. L'actionne en le relevant d'un coup sec. Au bout d'un court intervalle de temps, grâce au reflet sur le verre du cadre, dont l'image se superpose tout à fait avec ce qui s'était donné à imaginer, les yeux constatent que derrière le dos, sur la gauche, l'obscurité est chassée par la lumière après quelques hésitations chaotiques. Lent retournement sur place. Pas de regard frontal, et pourtant un seul coup d'œil saisit l'ambiance rigide du salon étroit envahi par la lumière. Tout en feignant l'indifférence, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, sept pas dans la direction de la chambre à coucher, juste en face. Une fois là, la porte est tout doucement poussée. Regard de côté, très attentif, à travers l'interstice entre le chambranle et la porte qui s'est arrêtée à mi-chemin avec un petit bruit, en butant contre une malle invisible. Constat résigné qu'il n'y a là qu'un lit, ouvert en désordre, occupant la moitié de la chambre, et qu'il n'y a rien à examiner avec attention, quelque effort que l'on fasse pour regarder avec attention. Sans changer de position, avec une réelle indifférence,

déplacement de côté d'une seule grande enjambée permettant de se retrouver en face d'une porte identique et parallèle à celle de la chambre. Cette fois, sans même l'ouvrir, entrevision sans grand intérêt d'une armoire de formica très ordinaire, d'un bureau de métal d'un style ancien rarement utilisé et d'une bibliothèque en plaqué de quatre étagères où les livres sont empilés n'importe comment. Recul d'un pas comme sous le coup soudain d'un frisson d'horreur. En même temps, retournement vers la droite. Puis, en longeant la vitrine parallèle qui se trouve sur la gauche, un, deux, trois, quatre, quatre pas en la grattant des ongles de la main gauche comme pour l'égratigner. Une fois devant le vitrage à châssis d'aluminium, dégustation sans véritable trouble d'une scène de baiser rappelant un film de divertissement à travers la fenêtre allumée de l'appartement 510 du bâtiment d'en face : un jeune couple enlacé en train de s'embrasser sur la bouche comme s'ils voulaient se donner en spectacle. Déjà plein d'ennui par avance, décision de tirer un pan des rideaux blanc crémeux pour couvrir le carreau et déplacement sur la droite en faisant un, deux, trois, trois pas. Le buste s'étire par dessus la télévision pour finir de fermer les rideaux en tirant l'autre pan en sens inverse. Ensuite, inclination plus accentuée devant la télévision pour l'allumer. Bruit de tonnerre et d'orage donnant une illusion peu crédible, puis lutte désespérée d'une légion de fourmis naviguant dans un bateau en forme de champignon sur une mer déchaînée, en pleine tempête sentant l'artifice : devant pareille scène, il n'est vraiment plus possible ni de voir ni d'entendre quoi que ce soit ! Le dessin animé est coupé avec un geste manifestant la révolte devant une si totale invraisemblance. Après un pas de côté à droite, puis deux pas en arrière dans le style militaire, choc contre l'arête latérale du canapé occupant comme prévu l'angle du L en diagonale. Ayant buté contre l'accoudoir, il faut se laisser tomber sur les coussins en pliant l'arrière-train en forme de V afin de poser le dos contre l'autre accoudoir, puis, utilisant par réflexe les fesses comme pivot, basculer perpendiculairement vers la gauche.

Après avoir posé les bras sur les accoudoirs et croisé les jambes exprès pour adopter une posture sarcastique en contemplant la photo encadrée dans la vitrine d'en face — à cette distance, seulement capable de discerner que c'est une photo en couleurs —, le buste se penche sur le guéridon avec précipitation pour attraper l'annuaire du téléphone découvert tout à coup au bas du champ visuel centré sur le cadre. Ouverture avec moins de précipitation. Le nez sur la page ouverte, l'index parcourt la colonne de noms. Arrête sa descente machinale sur un nom un peu bizarre : YI Gweng-hyung. La main tire le téléphone plat vert pâle, décroche le combiné et appuie à la suite sur les sept chiffres composant le numéro de la personne nommée Yi Gweng-hyung non sans un brin d'anxiété. Après la série mécanique des chiffres ayant chacun une intonation différente, l'oreille perçoit le signal de l'appel, *biiip-biiip*, puis le silence de l'appareil jusqu'à un déclic. Aussitôt, une voix douce de femme âgée : « Allô ! » Balbutiement : « Ah !… euh… je suis bien… chez... monsieur Yi Gweng-hyung ? » en dressant l'oreille avec une certaine nervosité. « Oui, effectivement. – Ah ! c'était bien ça. Donc... euh... c'était juste pour vérifier… Merci, excusez-moi. » d'un ton embarrassé. Combiné aussitôt raccroché. Debout d'un seul coup. Murmure d'une voix marquée par un sentiment d'absurdité : « Il est donc vrai que cette personne est en vie. Ça, alors, je vous jure !... ». Lentement, un pas à gauche, un, deux, trois, trois pas en avant, d'une allure rêveuse, en contournant la table. Retournement vers la gauche. Approche pressée des objets posés sur ladite table qui un instant avaient été mis à l'écart de l'attention pendant qu'emprisonné dans une cage d'ombres. La chaise est tirée tout près de la table et occupée par un dos bien droit. La *lettre de chance* est repoussée de côté, le stylo est saisi, la plume dirigée vers l'espace vide en bas de la feuille :

– Chacun de nous est vivant selon son numéro dans l'annuaire. Le vrai malheur ne commencera que lorsque j'aurai bousillé tout ça

pour en faire un mélimélo pas possible.

– La maison est une prison (quelle prison ?). Faisons exploser cette prison étroite !

– Il faut tordre et démembrer un corps qui a l'habitude d'imiter le cinéma.

Sans bouger, les yeux se posent sur ce gribouillis qui ne présente pas le ton d'une lettre mais ressemble à des graffitis barbouillés sur un mur de pensées impossible à franchir. La voix murmure en pesant ses mots, comme si elle luttait de toutes ses forces pour ne plus s'engager dans une voie où la main se précipiterait obstinément contre la volonté de son propriétaire : « Qui est là en train d'écrire ? Et d'écrire quoi ? Est-ce que cette main, ce stylo sont en train de raconter leur histoire tout seuls, à leur fantaisie ? » À cet instant, quelque chose qui est devenu difficile à réprimer s'impose et rajoute comme des paroles en l'air : « Ces paroles que je viens de prononcer, d'où sortent-elles tout à coup, et pourquoi ?... »

Intervalle d'un clin d'œil.

Les ondes des paroles qui traversent les airs en sortant de la bouche se diffusent sans qu'on les voie, puis disparaissent. Les lettres tortueuses écrites sur la feuille de papier d'une manière si cabalistique se présentent sous forme de traces d'encre qui ressemblent à peine à des signes. Le stylo, quittant la main qui le tenait, repose sur la table comme un corps de métal long et arrondi. Les particules émises par la lumière rouge de l'ampoule à incandescence se réfléchissent avec éclat à la surface de ce métal et traversent aussitôt le tamis peu serré de l'abat-jour pour se mélanger avec les autres particules de lumière qui forment un revêtement mixte avec l'obscurité sur les murs et au plafond. Au-dessous des placards de couleur vert pâle avec des formes très géométriques installés sur deux parois de la cuisine, l'évier et le plan de travail en inox brillant, flanqués de la cuisinière à gaz et du frigo d'un blanc laiteux étincelant, présentent comme toujours au regard qui les examine leur forme matérielle inchangée, immuable.

Long intervalle.

Quelque part dans le champ visuel, durant un instant, une matière solide d'une dureté confirmée présente de légères convulsions, qui ne durent pas. Presque en même temps, la chaise glisse en arrière avec une sorte d'hésitation et se débarrasse du corps qui pesait sur elle. L'air alentour fait pression sur le volume du corps en modifiant d'un coup sa densité par réaction à ce changement. Le frigo, qui se dresse là avec sa stature imposante, ouvre sa porte d'une manière ostentatoire. En contradiction avec cette attitude, les aliments crus qui le remplissent dans un grand désordre récusent froidement la main. La bouteille de coca, à moitié vide et fermée avec un bouchon, refuse elle aussi de se laisser empoigner. Et soudain tout le contenu de l'appareil se déverse d'un seul coup, de quoi vous clouer sur place. Quelque chose chuchote d'une voix ferme : « Il ne pourra plus nous avaler ! » Une autre chose ricane : « Qu'est-ce qu'il est, lui, pour avoir le droit de nous traiter comme ça lui chante ? » Une autre encore vibre près de l'oreille, avec une résonance lointaine : « Dès maintenant, c'est d'abord toi qui devras succomber au malheur. Toi le premier ! » Voilà la chaise qui proteste ; le sol de vinyle flanque une gifle à l'intrus ; la poubelle lui piétine le dos : « Eh ! pauv' vieux, t'as vraiment si mal ? T'exagères pas un peu ? » Et voilà l'air qui l'aide à se relever en le palpant d'une manière hypocrite : « Regarde comme le monde a déjà changé ! » Un mouchoir en papier roulé en boule s'enfonce brutalement dans ses narines, y provoquant une douleur sourde : « S'il pense à ce qu'il a fait jusqu'ici, il ne risque pas d'éprouver un sentiment d'injustice ! » Un bol s'élève et vient se poser à l'envers sur sa tête : « *Hue, hue !* Allons-y ! ». La poupée en bois de la vitrine du salon crie : « Amène-le ici ! » *Tsrrr tsrrr* : « Mais d'abord, moi, qui suis Monsieur le Téléphone, j'ai envie de m'amuser avec lui ! » L'appareil lance la mèche de fouet qui était enroulée sur elle-même comme un ressort, l'enroule autour de son poignet et tire : « Allô ! » Le combiné imite la voix de sa femme : « Oui ? – C'est toi ? – Oui. – Je rentrerai tard ce soir,

la réunion des enseignants va sans doute finir très tard. Est-ce que tu as dîné ? » Allez, mon gaillard, réponds : « Oui. – Bien. J'essaierai de rentrer aussi vite que possible. » On lui propose de jouer à la dînette comme font les enfants : pourquoi ce type est-il si peu joueur ? « Entendu. – Bon, eh bien, à tout à l'heure ! » *Clic*. « Tu n'as pas l'air d'avoir encore retrouvé tes esprits, alors fais le poirier, tout de suite ! vas-y ! » Ça, c'était l'horloge sur le mur, qui en un éclair lui agrippe les chevilles et tient son corps debout la tête en bas. Le bol dégringole avec le même vacarme que s'il jouait de la batterie, à cause des bonds qu'il fait en tournoyant par terre, puis il chantonne : « Venez voir par ici ! Regardez cet animal comme on en voit peu ! » Ensuite, c'est un foulard qui vient en flottant de quelque part pour lui masser le visage ici et là : « Comme il est mignon !... Allons voir si son machin est un peu utilisable ? » Déjà, le pantalon déboutonné avec la braguette ouverte carillonne avec coquetterie : « Qui veut profiter de l'aubaine en premier ? » La porte de la chambre prend un ton moqueur : « Il ferait mieux de traiter l'affaire de la main à la main, non ? » et elle lui fait un croche-pied en reculant en douce, si bien qu'il tombe dans la chambre et que la chemise de nuit de sa femme qui traînait par terre s'enroule autour de ses jambes. « Bienvenue à toi, pauvre connard qui n'arrives plus à écrire de la poésie ! » grondent les livres. « Occupez-vous de lui ! À plat ventre, et en avant pour les pompes ! Et on décolle le ventre du sol ! Allez, salopard ! Maintenant la tête et les pieds dans la merde, on rampe sans traîner ! » Le revêtement de sol en vinyle fait glisser la tête qui s'efforce d'avancer, mais le canapé lui attrape un bras et le tire vers lui, puis donne un avertissement à la ronde : « Taisez-vous, vous autres ! » avant de le prendre dans son giron en guise de coussin, enveloppant son buste de mollesse, tandis qu'il est agenouillé par terre. Et il l'excite lentement au-dessous de la ceinture avec ses courbes moelleuses, puis ouvre une fente entre le coussin pour les fesses et le siège lui-même pour se mettre à aspirer le centre de son corps tendu. L'aspiration est si intense qu'elle fait

trembler puissamment toute sa chair avant de lui soutirer son suc et de l'avaler. « Ça y est ! On arrête là pour aujourd'hui ! » lance tout à coup le canapé, qui rendurcit sa surface en manifestant une grande froideur. Les rideaux qui flottent avec légèreté reçoivent le message : « Il faut sécher ça lentement, jusqu'à ce que ce soit bien sec et tout ratatiné. » Le courant d'air se renforce avec des ondulations enveloppantes : « Il a peur de nous ? Pourtant ça vient à peine de commencer ! Mais il aura bientôt l'habitude et il dira qu'il ne peut plus vivre sans cette humiliation. Sauf qu'à ce moment-là, ce ne sera plus une humiliation... Bon, et si on allait voir ce que donne cette première expérience en fait d'écriture ? Allons, allons, ne t'inquiète pas trop ! Tu n'as qu'à considérer que c'est un simple exercice, puisque, en fait, le niveau est encore assez bas. » Dans la cuisine, contre toute attente, la plupart des objets l'accueillent avec un regard amical. La table et les chaises se remettent d'elles-mêmes dans la bonne position. Le stylo se lève languissamment, incline son corps pour l'appuyer sur la phalange du médius et attire le pouce et l'index sur sa partie cintrée. En buvant une goutte d'encre à la pointe de la plume, la feuille de papier se tortille légèrement comme un enfant qu'on chatouille.

Mets-toi à poil et salis partout en te roulant de tout ton long. Et fais couler ton sang à l'envers en faisant le poirier. Et médite en te démenant à fond. L'inspiration entrera tout droit en toi par le trou de balle et t'enflammera tout le corps. Sans lâcher ce feu qui te dévorera, accouple-toi avec tout ce qui te tombe sous la main. Tous les moyens seront bons : les yeux, le nez, la bouche, la poitrine, les doigts, les pieds. Les chiens et les chats aussi te recevront avec enthousiasme, et même une chaise ou une bouteille de bière t'aimeront. C'est ainsi qu'ils deviendront tous sacrés.

« Non, rien à faire, je n'y arrive pas ! Comment me sortir de là ? » hurle le peu de conscience qui s'est brusquement réveillé devant la *lettre de chance*. Celle-ci lui murmure quelques mots de consolation à voix basse : « Hé, vieux, je t'ai dit que tu n'avais pas

besoin de t'énerver et d'enrager comme ça ! Viens voir, je vais te montrer où j'en suis. » Abandonnant sa main à la *lettre de chance*, le visage renfrogné se lève, et se laisse conduire devant la cuisinière à gaz à l'autre bout de la cuisine qui est resté relativement sombre. La casserole à cuire le riz, qui regardait sans rien dire, se pousse sur le côté avec un raclement métallique. *Clac*, la cuisinière allume un cercle de feu bleu, comme si elle était déjà prête. Sans hésiter, la *lettre de chance* met un de ses coins en contact avec une pointe de feu. Perplexe, l'esprit s'éteint devant l'essor naturel de la flamme rouge qui s'élève à mesure que le papier noircit. « *Aïe*, ça brûle ! » : le papier en feu se jette dans l'évier sans réfléchir. « Moi, je ne sens pas que ça brûle. Allez, salut ! » C'est le feu qui brûle le papier pour l'anéantir, ou sinon c'est le papier qui se brûle lui-même pour faire vivre le feu : dans tous les cas, le papier en feu qui s'épanouit et la cendre en train de s'éteindre ne forment plus qu'un, puis s'envolent avec légèreté pour s'évanouir en poussière. L'âme du général Welsh décolle en poussant un hurlement, *eeeuuu-haaak*, comme un esprit mauvais qui s'enfonce très loin dans le vide. Paul Anthony et Constantin Dix à leur tour se tordent en hurlant sous les brûlures de l'incendie. « Où est passé le feu ? Et le papier ? Et le papier en feu ?... », la main tâtonne dans le vide. Ce vide commence à dégager une odeur forte : l'odeur de brûlé de ce qui se consume sans flammes. Une odeur louche, peut-être produite au départ par le tas de livres en train de se transformer en un tas de cendres, s'est infiltrée depuis l'autre côté par l'interstice de la porte fermée et s'est tout de suite mélangée avec l'odeur âcre de charbon brûlé dégagée par l'armoire de bois, ensuite s'est mêlée à l'odeur de renfermé provenant de la couette de coton roulée en boule, aux odeurs volatiles acides du formica, de la laque, des peintures, etc., à l'odeur répugnante de produits chimiques émise par les vêtements, par le plancher en vinyle et par le tissu synthétique du canapé qui sont aussi en flammes, et puis à cette mixture d'odeurs déjà écœurante s'ajoute la violente odeur de métal fondu née dans le téléviseur, la

radio et le lecteur de cassettes qui éclatent, sans compter l'odeur âpre du verre qui est devenu un liquide bouillant, l'odeur du bruit de l'ampoule qui explose, l'odeur de la lumière qui s'émiette et se propage dans toutes les directions, l'odeur de l'électricité qui jette des éclats aveuglants, l'odeur de l'eau qui se réduit en vapeur, l'odeur fétide de plusieurs centaines de cafards qui sortent par ci par là à cause de la chaleur et qui se font griller en agitant leurs petites pattes maigres, l'odeur amère du café en poudre qui dégouline partout, l'odeur du riz qui noircit avant même de cuire, l'odeur des vêtements qui roussissent dans la penderie, l'odeur de la peau en sueur qui rougit sous l'effet de la température, l'odeur des protéines d'une masse de chair qui cuit en même temps que les cheveux tout collés qui charbonnent en dégageant de la fumée : l'ensemble de ces odeurs s'agite jusqu'à se transformer en un tourbillon fabuleux chaotique cosmique d'odeurs odeurs odeurs...

Tout se laisse emporter dans cette tornade de feu s'élève en tourbillonnant à une vitesse épouvantable jusqu'à une hauteur insondable et se décompose en miettes alors la sensation matérielle va-t-elle enfin disparaître pour toujours jusqu'à ce qu'elle se disperse sous forme de particules ou plutôt jusqu'à ce qu'elle se réduise en électrons elle traverse un tuyau de sons qui ne peuvent s'entendre qu'à l'intérieur puisqu'ils sont devenus spontanément du vent après être passés dans le nid des atomes qui coulent totalement mélangés emmêlés dans les ténèbres cosmiques d'une immensité vide et après avoir été poussés violemment dans l'infini la place qui était le nouveau point de départ après un long voyage à travers le chœur grandiose et mystérieux des âmes des choses s'enfonce maintenant doucement l'endroit où j'ai sombré de la même manière comme si je surgissais légèrement avec la légèreté des esprits et une légèreté qui a même abandonné sa légèreté c'est une maison de transparence et là toujours le même endroit où tout existe alors que rien n'existe et où je suis alors que je ne suis pas cette maison est placée dans un

monde tout à fait différent mais finalement pas du tout différent tout est revenu là dans le miroitement d'une force mystérieuse qui n'est même pas un miroitement dans le pointillé en trois dimensions des particules dans une forme d'âme ici je vais et viens entre l'intérieur et extérieur des murs je caresse le cœur du bois en introduisant la main dans la table et je change de corps avec la porte en toute liberté puisque les lettres qui sont abandonnées déchirées dispersées pourries ou brûlées qui ont subsisté par hasard et qui viennent d'être écrites sur la table le souhaitent puisque je le souhaite moi aussi en accord avec leur volonté elles se mettent autour de moi pour graver des hiéroglyphes sur ma peau je danse avec l'air qui clapote et me roule en m'associant aux gestes de plusieurs dizaines de millions d'années empreintes dans les airs je me jette pour nager indéfiniment dans la mer bleue qui est dans le cadre je bois l'eau de la mer je laisse couler de l'eau de mer je fais tomber les gouttes d'eau du vide autour du corps du vide je mêle mon corps avec celui de ma femme de vide sur le sable resplendissant qui flotte sans fond la nature s'approche pour mélanger sa chair avec ma femme les oiseaux et moi en même temps tous les lieux de son corps où j'ai envie de pénétrer s'ouvrent pour que je mélange ma chair avec la sienne et en même temps avec les fleurs et les oiseaux ma femme et les oiseaux et les fleurs et les pierres et encore le ciel et encore mon sac et ma tasse et les vitres seront ainsi avec moi ici éternellement ne retourneront jamais là-bas plus jamais.

..... du rêve qu'il a fait pendant un instant les yeux ouverts, voilà qu'il se réveille. Sortant de sa position figée, il s'ébroue, *brrr !* debout sur ses deux pieds. Chaque chose occupe sa place dans le silence, telle qu'il l'a vue dans son rêve, mais d'abord avec la sensation d'une autre caractéristique de forme et de substance qu'il examine. Pour éteindre la cuisinière qui darde ses flammes bleues artificielles, il saisit le bouton qui résiste et le tourne avec un raclement métallique. Puis il se retourne et revient dans le

salon désert éclairé par un tube fluorescent, pour s'écrouler sur le canapé. Il sent une sueur épaisse sur tout son corps. « Putain que j'ai faim ! », il ramène à grand-peine sa pensée à ici-maintenant. Pendant ce temps, dans son cerveau, il est par ailleurs en train de prolonger la chaîne d'idées qui lui brûle les lèvres avec le désir de définir le sens des comportements singuliers qu'il a eus dans la maison pendant ces dernières heures. Dans sa tête, maintenant, désespérance et incertitude croisent confusion et doute : il semble que quelque chose ait changé, quoiqu'il ne sache pas très bien quoi ; ou plutôt, il faut que quelque chose change, mais il n'est pas sûr du tout d'y arriver ; et d'autre part, si ce changement consiste dans le contenu de ce rêve qu'il vient de faire les yeux ouverts, il est peut-être allé trop loin, pour rien, à en perdre la boule. Qu'est-ce qu'il souhaite donc ? Ou plutôt, son souhait n'était-il pas dès le départ une vaine chimère qu'il a déployée simplement pour tuer le vide du temps, au lieu d'être ce qui était conservé sincèrement dans son cœur pour y germer ? Dès le retour de sa femme, dont il sait déjà qu'elle rentrera tard, il l'oubliera, en tirant son petit corps contre lui... Avant même de mettre fin à ce doute, il sursaute, pressentant la présence de quelqu'un de l'autre côté de la porte d'entrée.

– Ding-dong ! Ding-dong !

Sans avoir eu le temps d'apaiser les battements de son cœur surpris comme s'il était coupable, il se dépêche de se lever, saute par-dessus le dossier du canapé, court vers la table et, plutôt à tâtons tellement il s'est précipité, fourre d'abord le stylo dans la poche de son pantalon, puis froisse et écrase dans son poing le papier à lettres où il a gribouillé d'une écriture presque illisible, après une courte hésitation — « Qu'est-ce qu'on va foutre de ça ? » — il le jette dans la poubelle à côté du frigo... Comme suppression de preuves, il y a mieux : avec une petite gêne, il se passe la main sur le front, respire profondément à plusieurs reprises et c'est seulement à ce moment-là qu'il se dirige vers la porte d'entrée. En même temps, il essaie d'ajuster son expression

en se dégourdissant les muscles du visage. « Qu'est-ce que c'est ? » Sa voix n'a-t-elle pas un peu tremblé ? Aucune réponse de l'autre côté. « Pourquoi tu me réponds pas ? » En mettant un brin de ton badin dans sa voix, il tourne le double verrou et ouvre largement la porte. Horreur ! Il n'y a personne, là dehors... Il étire son corps dans l'air frais de cette nuit de printemps précoce pour regarder plus bas dans l'escalier : seule une obscurité épaisse se colle à l'extérieur contre la fenêtre, au milieu de la volée de marches déserte. Est-ce que ça veut dire que c'était une hallucination ? Ce bruit, ses oreilles ne l'auraient pas réellement entendu ?... Appuyé sans conviction contre le montant de la porte, l'air désemparé, il se contente d'observer la lumière déshéritée du tube fluorescent.

Une île dans un estuaire

— *fantasme de Cheo-yong*[1]

Une île au milieu des gens,
Y vivre ferait ma joie...

Jeong Hyeon-jong, « Île »

1. Cheo-yong est censé être l' auteur et le personnage central d' un chant de huit vers, rédigé vers 875 dans le royaume de Shilla qui occupait le sud-est de la péninsule coréenne ; ce chant appartient à l' histoire de la Corée et tout le monde le connaît. Il a donné naissance à une célèbre danse masquée, que l' on exécutait même à la cour de la dynastie Joseon, pourtant fondée sur un confucianisme puritain et qui a duré cinq siècles, jusqu' à la fin du dix-neuvième. Voici la célèbre légende qui est en arrière-plan : le roi était allé se promener au bord de la mer de l' est en un lieu nommé Gae-un-po ; il s' égara dans un brouillard qui s' était levé tout d' un coup et son astrologue lui conseilla de construire un temple pour apaiser le roi-Dragon de la mer de l' est ; satisfait de l' offrande, le Roi-Dragon apparut sur terre avec ses sept fils, dont l' un, Cheo-yong, s' installa dans la capitale ; le roi lui assura un statut important à la cour et lui offrit une femme d' une beauté extraordinaire, mais un soir, en rentrant chez lui, Cheo-yong découvrit un autre homme dans son lit auprès de sa femme : elle était si belle que le Démon des épidémies s' était transformé en homme pour coucher avec elle ; au lieu de manifester sa colère, Cheo-yong se retira après avoir dansé en chantant : « *Ayant flâné tard dans la nuit / Au clair de lune par les rues, / Au moment d' entrer dans mon lit / J' aperçus quatre jambes nues / Dont la moitié m' appartenait. / Les deux autres, à qui étaient ? / Les deux miennes du début, / Que faire si ne l' étaient plus ?* » ; ému par la beauté de cette âme magnanime, le démon des épidémies se mit à genoux et jura que plus jamais il n' entrerait par une porte sur laquelle il verrait le portrait de ce héros. Voilà pourquoi le nom Cheo-yong signifie « le Lieu (*cheo*) [avec] Visage (*yong*) ». Et telle est l' origine de cette danse où l' on porte le masque de Cheo-yong.

Peut-être est-ce parce que ça se passait toujours au coucher du soleil ? C'était chaque fois la même chose, c'est sûr : vos pas débarquaient devant cette habitation sans qu'ait été suffisamment approfondie la question de savoir pourquoi ils étaient toujours ainsi attirés là-bas. Tout à fait sur la droite, c'est-à-dire vers la petite fenêtre de la pièce occupant l'extrémité orientale devant laquelle ils se précipitaient en premier, se déployait chaque fois un dessin en pointillé créé par la lumière, aussi vague que vertigineux. Sur le fleuve géant qui progressait par amples brassées sans pourtant faire d'éclaboussures, tirant sans hâte toute sa masse comme pour la maîtriser, flottaient avec légèreté d'énormes quantités de feuilles de ginkgo jaune foncé ainsi que de feuilles d'automne rouge clair, dont les ondulations rythmées accompagnaient le mouvement de ce corps d'eau. Elles en encombraient l'image, car elles réfléchissaient des éclats éparpillés comme des milliers de milliards d'écailles d'eau. Inutile de vérifier et revérifier, il n'y avait aucun doute : comme par magie, ces motifs lumineux en mouvement étaient l'effet de la réflexion irrégulière de ces feuilles mortes bariolées. Si l'on imaginait que ce n'était pas ça, il suffisait d'incliner la tête en direction de la fenêtre en se penchant très bas : ces écailles d'eau, c'étaient bel et bien les feuilles mortes de la lumière. En réalité

dans cet endroit il n'y avait pas de saisons, on était toujours en automne. C'était valable même les jours, très rares, où d'épais nuages couleur de cendre

descendaient jusqu'au niveau des yeux. Par un jour comme ça, la couleur gris foncé délavée qui donnait une impression de saleté ne réfléchissait guère la lumière, mais au moins la forme des feuilles mortes que berçait mélancoliquement le courant se détachait avec plus de netteté. Quelquefois, et aussi bien par jour clair, comme l'angle du soleil changeait subtilement en fonction de la saison et de l'heure, il y avait des moments inattendus où les petits éclats de lumière avaient soudain l'air de pétales d'azalées et de forsythias, ces fleurs qui feignent d'ignorer la montée de la sève printanière, ou bien des roses presque noires qui ne s'épanouissent qu'au plus fort de l'été. Il y avait même des moments où c'était la sensation de couleur qui changeait, si bien que les petits éclats de lumière évoquaient les feuilles vert foncé des arbres du plein été, quand la sueur vous colle dessus, ou bien à l'inverse les flocons de neige qui dans une froidure blafarde flottent curieusement sur l'eau, sans fondre, comme un duvet. Mais tout n'était que mirage d'un instant : au bout de quelques clins d'yeux, que la forêt au-delà du fleuve soit verte ou défeuillée, ce qui clapotait sur l'eau, c'était finalement des feuilles mortes d'automne bariolées. Durant les quatre saisons, ces innombrables feuilles mortes d'automne,

nul ne savait finalement d'où elles affluaient ainsi. Les hypothèses, bien sûr, ne manquaient pas. Pour parler en utilisant une distinction subtile, si l'intellect restait absolument incapable de préciser de quelle source provenaient ces feuilles, les sens étaient tout à fait à même de repérer au moins de quel endroit elles arrivaient, fût-ce de manière très approximative. Du point de vue topographique, en particulier, elles venaient sans aucun doute de l'est, de là où le soleil monte et s'élance chaque matin ; c'est le vent qui amenait les feuilles mortes pour les déposer en abondance sur les eaux, depuis quelque part très loin à l'extrémité orientale où commence à s'ouvrir la grotte noire de la nuit, derrière la brume que le globe du soleil, en repliant le bras qu'il avait étendu jusque là-bas, a semée au moment de plonger dans

la mer de l'ouest à l'autre bout du demi-cercle qu'il a parcouru durant la journée. Mais cet endroit-là, dont on pourrait dire en effet qu'il atteint le degré extrême du mystère, ne suscitait aucune envie d'aller voir vraiment de quoi il retournait ; il laissait imaginer que, faute de mieux, un jour on finirait peut-être par s'y rendre, mais il se produisait alors quelque chose d'étrange : à l'instant où naissait ce sentiment,

vos pas repartaient en arrière.

Quittant la pièce à l'extrémité orientale pour aller dans la direction où le bras du soleil se replie, ils se dirigeaient comme prévu vers l'endroit exact où ils devaient s'arrêter, selon un plan fixé par la réaction instinctive née lorsqu'ils étaient venus en ces lieux pour la première fois, c'est-à-dire juste en face de la porte vitrée de la véranda qui occupe la façade le long du salon donnant sur le nord. Dans ce vaste paysage, le fleuve qui jusque là suivait sa pente sans histoire forme brusquement un S, sans doute à cause de la colline rocheuse qui occupe solidement la rive d'en face. Au sommet de cette éminence se dresse un pavillon de style ancien — portant un nom en trois caractères dont le milieu échappe à tout souvenir : *Yeong* (靈)-quelque chose-*lu*(樓)[2] —, un pavillon d'une allure imposante, entouré de quelques pins. Au pied de cet édifice, une falaise abrupte et noirâtre forme comme un large paravent. Le fleuve tourne après avoir buté sur la falaise où le ressac roule les éclats lumineux des feuilles mortes en s'ourlant d'une écume blanche à chacun de ses reflux. Peut-être était-ce à peu près à cet endroit que la lumière se brisait en petits éclats emportés par le courant, parce que c'est à peu près à ce moment-là que le soleil était sur le point d'achever sa course. En tout cas, à cet endroit, les files de feuilles mortes qui donnaient au fleuve

2. Jusqu'à la fin du 19ème siècle, la culture coréenne a subi l'influence de la culture chinoise, et beaucoup de documents sont écrits en chinois ; mais comme la langue coréenne est très différente de la langue chinoise, les deux peuples prononcent les mêmes caractères de façon différente. Voici le sens de ces deux caractères : *yeong* signifie « spirituel, sacré, merveilleux », *lu* désigne un « pavillon ».

ses tresses de couleur vive se décoloraient peu à peu, et comme si ces petits éclats blancs de lumière s'étaient amoncelés silencieusement en se laissant porter par le courant,

sur la rive de ce côté où s'est formé un *muldoridong* — un village-presqu'île entouré par un cours d'eau[3] —, une plage de sable blanc s'étendait calmement tout autour des maisons. On aurait dit qu'il y avait un belvédère sur cette rive du fleuve. Rien que de penser à la hauteur de la falaise qui au bout de vos pieds tombe presque à pic juste devant la véranda de cette habitation, cela vous donnait le tournis. Mais étrangement, cette plage de sable blanc vous faisait en même temps ressentir dans vos muscles la conviction intime que tout corps qui tomberait de là-haut serait recueilli dans ses bras. Sans que pour autant il vous prenne l'envie de vous jeter en bas en faisant un pas dans le vide : l'endroit qui suscitait au fond du cœur une envie réelle de s'y jeter était ailleurs, mais là, il fallait attendre encore un peu davantage — jusqu'à ce que l'encre noire perle depuis le fond du sable blanc, car c'est seulement quand ce moment était venu que l'endroit où l'on avait vraiment envie de se jeter devenait ce paysage qu'on avait vraiment envie de voir : l'île. Une île qui ne commençait à émerger qu'à la bonne heure du jour, auréolée des dernières lueurs d'or de ce monde. Et comme cette île n'était visible qu'à travers la fenêtre de la pièce à l'extrémité occidentale de l'habitation, vous observiez d'abord uniquement les changements de la lumière sur la plage, puis, lorsque vos sens vous assuraient qu'était à peu près arrivée

3. L'exemple le plus célèbre de *muldoridong* (presque-île dans une rivière) est Ha-hwe-ma-eul, village dont le nom est un synonyme de ce mot. Très riche d'héritages culturels (restes d'une grande école confucéenne ainsi que de la danse masquée qui, entre autres, sert d'arrière-plan à ce récit) et ayant bien conservé son allure ancienne, ce village de la région sud-est, est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Mais le récit évoque surtout un village analogue situé en face du port de Bop-seong-po, sur l'estuaire (comme le suggère le titre de ce récit) d'un fleuve qui se jette sur la côte sud-ouest. Mais comme ce récit se passe sur la côte ouest, alors que Gae-un-po — à l'arrière-plan de l'histoire de Cheo-yong — est situé sur la côte sud-est, il paraît évident que l'auteur a mélangé tout cela pour construire une géographie et une topographie fictives.

l'heure où les oiseaux migrateurs viennent se poser à la file dans la forêt de bambous de cette île, vos pas se dirigeaient jusqu'à cette fenêtre, et,

au-delà de l'île, sous la forme d'un fil doré prêt à s'effacer, l'horizon marin de l'ouest barrait l'espace bleu sombre qui se présente comme une étendue plane en deux dimensions. Sur cet arrière-plan, l'île avait l'air d'un *jang-seung*[4] étendu de tout son long à l'extrémité de l'estuaire, côté mer. Ce *jang-seung* avait l'air de concentrer sur lui toutes les dernières lueurs d'or de l'horizon prêt à s'effacer. Un peu plus tard, une fois que l'horizon s'était englouti d'un coup, les bambous de l'île frôlés par les pans de la jupe de l'obscurité commençaient à éparpiller de doux éclats de lumière dorée en ondoyant au gré du vent. Cette barre d'or qui ne s'éteindrait jamais de toute la nuit, même aux heures les plus noires, s'élevait peu à peu en l'air si bien que vers minuit elle atteignait presque le niveau des yeux pour offrir sa masse lumineuse à la vue du spectateur en lui donnant l'impression qu'il pourrait la toucher. À un tel moment, l'habitation qui servait de belvédère pour admirer l'île faisait l'effet d'être cette île elle-même, et du coup votre corps, ayant peur de marcher sur un oiseau migrateur endormi couvant ses œufs dans la forêt de bambous, se laissait clouer sur place tel quel, semblable à un *jang-seung* planté debout. Étant donné cette réaction quasi instinctive,

à une heure encore très loin de minuit mais déjà proche de l'instant où l'horizon commence à devenir un peu flou, votre corps devenu noir était déjà en train de se figer en imaginant ce qui se passerait dans quelques heures. Dès lors, l'obscurité qu'il accueillait dans cette pièce ne pouvait être elle aussi qu'un corps solide, noir et dur. Tout seul, ce corps ne pouvait plus faire quoi que ce soit pour sortir de cet état, et le

4. Le *jang-seung* est un poteau totémique à figure vaguement humaine dressé souvent, pour éloigner les mauvais esprits, à l'entrée d'un village ou près d'un lieu de culte chamanique.

temps qu'il fallait passer ensuite à attendre que quelqu'un vienne le faire fondre était à la fois long et bref. Se raidissant, les lèvres toutes sèches, il semblait être sur le point de s'émietter, et du coup le temps passé à souffrir ainsi paraissait long ; néanmoins, relativement bref sur le plan psychologique était le temps passé à patienter dans la certitude que quelqu'un ferait bientôt son apparition. Ce quelqu'un, c'était une autre obscurité : pas de nature solide, mais de nature aérienne. Une obscurité qui venait d'un lieu inconnu s'infiltrer en silence dans cette pièce, et dont le dos était entouré d'un mince contour d'ombre semblable à un léger voile de vent — voilà ce que c'était. Et ce quelqu'un, c'était elle. Quand elle imprimait sur votre dos comme une marque brûlante l'ombre qui silhouettait son visage et les ondulations de sa longue chevelure, votre corps fondait en frissonnant. C'est alors, phénomène qui était encore plus difficile à croire, qu'une voix ressemblant à l'automne émanait de cette ombre brûlante. Après s'être détachée de votre dos, avec toujours la fraîcheur propre à la saison régnant sur cet endroit, l'ombre prenait la forme

d'elle : « Ah ! Te voilà ? »

Depuis la troisième visite en ces lieux, lorsque le tutoiement était devenu de rigueur, la réponse à une question par une question était elle aussi devenue rituelle. « Où tu étais passée ? On ne te voyait plus ! » Sa silhouette ne répondait pas aux questions, mais en compensation elle avait l'air de sourire en gardant le silence. La première visite s'était passée dans cette même pièce sans qu'un mot soit prononcé du début à la fin ; cette attitude consistant à garder bouche close de façon systématique avait quelque chose de pesant. Mais lors de la deuxième visite, il avait été impossible de museler l'envie de savoir : « Excusez-moi, c'est vraiment la mer, au-delà de cette île ?... C'est bien la mer de l'ouest ? Vraiment ? » Rien n'était plus étrange que son expression muette. « On a simplement longé le fleuve Han tout au long du chemin jusqu'ici, et on n'a pas roulé très longtemps depuis Séoul ; en plus, d'après la carte, à cause de la ligne de cessez-le-feu il est pratiquement

impossible d'atteindre l'estuaire rien qu'en longeant le Han[5]. » Ce n'est qu'alors qu'elle avait répondu, d'un air qui semblait dire qu'elle regrettait quelque chose : « Ce qui est sûr, c'est que c'est bien la mer. Ça ne ressemble pas à la mer, à votre avis ? Vous voyez ces quelques points qui brillent là-bas, au coin de l'estuaire ? C'est Gae-un-po. *Gae* (開) qui signifie «ouvrir», *un* (雲) «nuages» et *po* (浦) «bord de mer». » Là-bas, en effet, étincelaient quelques points lumineux faisant penser à des étoiles. « Alors, comment s'appelle cette île ? – Il paraît qu'elle n'a pas de nom. Pas plus que *là*[6] ». *Là* pour là-bas, donc *ici* pour ici : « Alors, qu'en est-il d'*ici* pour ce *là*-là ? » Sur quoi le *là* de cet *ici* avait éclaté de rire avec une voix de gorge chargée de ténèbres qui s'était tout à coup imprégnée d'une inquiétante aura de séduction. Ce n'est que la troisième fois que *là* avait désigné *ici* en utilisant le pronom « toi », sans pour autant que

« moi » soit distinct

en tant que « moi » — probablement parce qu'il y avait beaucoup de « toi » qui venaient dans ces lieux. Non, au fond : dire qu'il n'était pas « distinct » est une manière de s'exprimer inappropriée, car il n'est pas question de dire que d'innombrables « toi » s'étaient mêlés en tant qu'innombrables « moi » de telle sorte qu'il aurait été impossible de mettre à part un « moi » propre à « moi ». Plus exactement, dès le départ, « moi », en fait, n'existait pas. Lorsqu'elle disait « moi » pour se désigner elle-même, ce pronom n'était pas

5. Le Han est le grand fleuve qui traverse d'est en ouest le nord de la Corée du Sud en passant à Séoul.

6. C'est un privilège de la langue coréenne d'utiliser librement les adverbes et par exemple d'employer *là* et *ici* pour désigner par le lieu qu'elles occupent des « ombres » qui ne sont pas encore des personnes (ou qui n'auraient pas à le devenir) — c'est-à-dire en somme pour remplacer les pronoms personnels. Nous avons respecté cette manière de faire grâce à laquelle notre auteur peut faire apparaître progressivement devant nous des sujets qui ne sont au départ que des positions dans l'espace-temps. Nos pronoms français auraient en effet impliqués d'emblée une marque de genre (*lui/elle*, *celui/celle*) ; or, le coréen ne marque pas le genre, mais en revanche il multiplie les marques de politesse et de niveau de langue, de sorte que refuser de recourir à des pronoms, personnels comme démonstratifs, permet d'éviter ce qui deviendrait vite l'ébauche d'un marquage d'identité : supérieur *versus* inférieur, en âge, en statut social, en sexe, en proximité dans la famille et en amitié, etc...

différent d'un nom propre puisqu'il représentait l'unique réalité de cette habitation dans la mesure où il ne correspondait qu'à *là* de là-bas, autrement dit à elle seule en ces lieux. Le (Moi) équivalent à *ici* était mis entre parenthèses, évoquant la niche de chien placée à l'extérieur de la porte d'entrée — à moins de décréter que « moi » était carrément absent de ( )... Au bout du compte, est-ce que le corps de cet *ici* avait quelque chose comme un nom ? Dans l'obscurité de cette pièce, en ne tenant pas compte du pronom, le nom même était déjà oublié : rien de rien. Et même, à la réflexion, ce n'était pas que ce nom ait été oublié après avoir existé : il semblait que dès le départ il n'y avait jamais eu de nom. Et dans ce cas, peut-être qu'il est plus conforme à la vérité de dire que là-bas il n'était jamais donné aucun nom : rien de rien. Ça restait son privilège à elle seule de conduire depuis cette pièce jusqu'au salon ce corps-*ci* ensorcelé par l'île illuminée d'or qui ne pouvait même pas disposer d'un pronom pour se désigner lui-même. Or,

c'est peut-être la quatrième fois, sinon la cinquième, que dès que les pas ont eu franchi le seuil elle s'est écriée tout à coup en s'empoignant les cheveux : « Je sais, maintenant : toi, tu es Cheo-yong ! Cheo-yong : *Cheo* (處) qui signifie «le lieu» et *yong* (容) qui signifie «le visage» — tu sais ça, n'est-ce pas ? » Hochement de tête avec un air stupide. Et elle a ajouté, comme si elle parlait toute seule : « Moi, je m'appelle Man-hi. Ça, tu ne le savais pas ! *Man* (滿) qui signifie «être plein» et *hi* (喜) qui signifie «la joie». » Cette manière de parler comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait naturelle et d'alléguer chaque fois les caractères chinois semblait extravagante, ce qui a suscité une grande envie de faire dériver la conversation vers une plaisanterie : « À part celui-là, combien d'autres noms possèdes-tu encore ? » Mais elle a répondu d'un air très sérieux : « Je ne sais pas... peut-être une trentaine ? » Et, toute remplie de joie, elle a poursuivi comme si elle était toute seule : « Ça y est maintenant, j'ai l'impression que cette fois, ça va marcher... Oui, installe-toi et repose-toi un peu. Bois tout l'alcool

qui te tombe sous la main. Détends-toi autant que tu pourras. Je sais que ce n'est pas facile de grimper jusqu'ici ! » Pourtant, à cette époque-là, c'était relativement moins pénible de monter jusque chez elle, car l'appartement ne se trouvait encore qu'au troisième ou quatrième étage ; ensuite, ça s'était élevé d'un étage à chaque visite et

à la dernière, on en était au vingt-huitième ou trentième ! Heureusement, entretemps, certains étages avaient disparu, entre le dix et quelques et le vingt et quelques, si bien qu'elle était en fait redescendue d'une dizaine d'étages, mais en tout état de cause on se retrouvait fatalement à deux doigts de perdre la boule. Faute d'ascenseur, l'escalier en colimaçon n'en finissait pas de tourner : une véritable descente aux enfers ! Au fur et à mesure qu'on montait de marche en marche sur cette structure métallique trouée de partout et ouverte à tous les vents, le cœur lui aussi finissait par se trouer, et avec de gros trous ! Il n'était pas rare que le vent glacé aille vous paralyser les chevilles après vous avoir traversé en passant par les trous du cœur, et chaque fois par réflexe il fallait s'accrocher à la rambarde, les mains humides de sueur refroidie, les doigts tout engourdis et la peau cuisante ; en même temps, la respiration s'accélérait peu à peu, le cœur cognait de plus en plus dur, et pour finir une légère fièvre vous montait au front. Alors, assis à un palier durant une pause, le temps de fumer une cigarette, se posait la question tellement embarrassante : Pourquoi est-ce que je reviens sans cesse dans cet endroit insensé ? Comme l'édifice penchait un peu, elle l'avait baptisé la Tour de Pise. On avait l'impression que c'était un immeuble résidentiel en forme de tour, dont la construction mal engagée avait été interrompue, ou alors, la décision de l'abattre ayant été prise, il attendait d'être démoli. De toute façon, il était difficile de comprendre quel intérêt il présentait, car le bâtiment était si étroit et si élevé que les appartements avaient plutôt l'air de nids d'oiseaux. Hormis son nid à elle,

les appartements des autres étages étaient abandonnés, à l'état de ruines, murs

disparus. Tous vides, bien entendu. Le temps passé à regarder le ciel en face à travers ces espaces déserts où il ne restait que des piliers de béton s'achevait chaque fois sur un émerveillement : comment ce logement pouvait-il se déplacer ainsi en montant à une altitude encore plus élevée ? Même les esprits des revenants auraient sûrement trouvé ça difficile à avaler ! Mais parfois, à des endroits où même le plafond s'était écroulé — de sorte que deux étages n'en faisaient plus qu'un —, si bien qu'on bénéficiait d'une vue dégagée, cette merveille se révélait éphémère ; car au cas où quelqu'un se serait laissé envelopper dans le fleuve de ce crépuscule se déversant à flots de tous côtés comme une eau libérée par une digue rompue, il n'aurait guère été qu'une feuille morte d'automne ; et si jamais le vent du sud, qui se renforçait à proportion de la hauteur, en était venu à provoquer un tourbillon, il aurait éclaté en un noyau d'écume dans les vagues furieuses du soir tombant. Et de fait, pas mal de jeunes voyous avaient dû être emportés comme ça. Leurs traces étaient visibles : il traînait encore par-ci, par-là des bouteilles de *soju* brisées, des tas de mégots, des lambeaux de couvertures usées, des slips tachés de sang, etc. Est-ce que par hasard elle avait émigré vers le haut, et même de plus en plus haut, pour éviter les intrusions de ce genre ? Peut-être que la niche à chien avec marqué : « Attention, chien méchant » installée devant sa porte d'entrée, ainsi que les masques de toute espèce semblables à des faces de spectres qui couvraient les parois de son salon, étaient là pour faire peur aux éventuels visiteurs indésirables ? Dans la pénombre du salon, sur les parois d'obscurité

tous ces masques accrochés formaient des guirlandes d'une noirceur encore plus profonde, comme s'ils étaient des figures façonnées par les coulures desséchées d'un sang noir suintant de ces sombres parois. Quand elle allumait des bougies et de l'encens en quelques points de son salon, les masques ouvraient doucement leurs paupières et contractaient un peu les traits de leurs visages. En fait, la première rencontre

avec eux avait laissé des stigmates, comme si un lépreux était venu vous mordre et mâchouiller une main. Le masque avec lequel on se trouvait nez à nez en débarquant avait justement une tête de lépreux : la peau semblable à une écorce brun foncé bourrée de hideuses excroissances, un nez décomposé avec des narines rongées sur le devant, des dents aiguës comme celles d'un fauve et, en plus, il braquait sur vous des prunelles bigleuses qui vous lorgnaient de travers avec un regard d'autant plus impressionnant que ses yeux n'étaient pas tous les deux de la même couleur. Quant aux autres masques, avec leurs yeux crevés, sans prunelles, les paupières déjà remontées, ils donnaient eux aussi la chair de poule, comme si des langues de serpents allaient soudain pointer par ces trous. Mais une fois que vous étiez un peu enivré par le parfum de cet intérieur, votre angoisse prenait une puissance de séduction difficile à expliquer avec la seule intelligence. Un pouvoir émanait aussi d'elle,

une angoisse étrange, qu'il a donc fallu accepter dans son intégralité dès le moment où elle a accroché au-dessus de ces masques un nouveau panneau sur lequel était écrit : *Mang-he-jeong* (望海亭 : « Belvédère sur la mer »)[7]. C'était peut-être à la cinquième visite, ou la sixième, peut-être même la septième. À peine ce panneau — une planchette de la longueur d'un bras où l'on avait sculpté en relief les caractères recouverts de pigments bleus — avait-il été accroché, la pièce s'est soudain remplie d'une brume épaisse ; et peut-être parce qu'elle avait brûlé beaucoup d'encens, sa silhouette embrumée est devenue de plus en plus floue. Alors, question toute bête venue d'*ici* : « C'est donc Mang-he-jeong… C'est beau, comme nom ! La mer te manquait à ce point ? » Au lieu de répondre, elle a demandé : « Toi qui as été poète, elle doit te manquer plus qu'à moi, non ? » Le temps du passé dans l'expression « as été poète » a provoqué une

7. Les idéogrammes donnent *mang*, « regarder », *he*, « mer » et *jeong*, « pavillon, kiosque », autrement dit : lieu de recueillement d'où l'on contemple la mer.

certaine gêne, mais l'idée que ce n'était pas invraisemblable a fait ressurgir un vague souvenir. « Pour qu'elle vous manque, il faut pouvoir se rappeler... or, pas le moindre souvenir ! – Forcément, puisqu'il s'agit de souvenirs de onze cents ans ! – Comment ? » C'est le seul mot qui a pu sortir, et de justesse, en réaction à cette affirmation catégorique déstabilisante. « Ça te reviendra un jour. À l'époque, tu étais arrivé de la mer. – Quoi ? » Quand on est à ce point choqué, les idées dérivent dans tous les sens. « Attends : comment s'appelait-il, déjà, ton pavillon sur l'autre rive ? – *Yeong-chui-lu*. » *Chui*, voilà le caractère du milieu, régulièrement oublié bien que la question ait été posée maintes fois depuis. « Et qu'est-ce que ça veut dire, *chui* (鷲) ? – Aigle. – Aigle ? » Dans ce lieu, où l'on aurait dit que ce mot nouveau éveillait un fantasme et que ce fantasme était justement la réalité, un aigle fantôme est entré en plein vol par la porte de la véranda du nord et en un clin d'œil, à grands battements d'ailes, il a emporté toute la brume ; et aussitôt, comme si cela avait été ce dont elle était vêtue,

quel choc ! elle

s'est retrouvée indubitablement nue. Et même, elle n'était pas simplement nue : surprise tout aussi frappante, un serpent noir dessiné comme un tatouage entourait de plusieurs tours enchevêtrés la totalité de son corps nu. Cela n'avait rien d'un tatouage ordinaire : dès qu'elle a eu soulevé délicatement celui de ses seins où figurait la tête du serpent pour lui donner un baiser, comme si elle était en train d'exécuter un tour de magie le tatouage s'est animé, a pris le volume d'une grosse corde et a commencé à se détacher de son corps. Lorsqu'il a eu quitté ses chevilles, le serpent a traversé le plancher en esquissant quelques sinuosités pour venir s'enrouler, *chlui-chlui*, autour des chevilles d'*ici* et s'enfiler aussitôt dans les jambes du pantalon pour monter en s'enroulant au milieu d'horribles crépitements d'électricité. Le vêtement qui se gonflait et se tendait à mesure que le serpent grimpait par-dessous s'est dégrafé de l'intérieur et est tombé : a fait son apparition un autre corps

nu — à qui était ce corps ? — tatoué comme le sien un instant avant. On aurait dit que ce corps-*ci* était prisonnier, sans pouvoir s'en échapper, du même filet de tatouage dont pendant ce temps elle s'était débarrassée pour redevenir tout à fait blanche. Le serpent dressait la tête bien droit à l'entrejambe de son nouveau prisonnier. Elle s'en est approchée, en focalisant son regard là-dessus comme si elle était prête à l'éliminer en y mettant le feu, mais soudain elle a plié les genoux, a incliné le buste et lui a donné un baiser. Sur ce, ledit corps s'est allongé par terre sur le dos, d'une manière à la fois naturelle et parfaitement irréelle, sous l'effet des étranges contorsions et des palpitations du serpent en train de reprendre vie. Posant son index au milieu avancé de ses lèvres serrées, *chut !,* elle s'est alors installée sur son ventre d'un mouvement souple, puis sans cesser de sourire

elle a attrapé quelque chose dans un tiroir d'obscurité, comme si elle avait l'intention de faire un nouveau tour de magie. Elle a déployé sur la poitrine du corps étendu sous elle un objet roulé plusieurs fois sur lui-même. C'est seulement quand elle l'a soulevé en approchant de la bougie qu'il a été possible de reconnaître, encore que vaguement, une feuille de papier de bois de mûrier découpée en ovale, sur laquelle étaient tracées des lignes courbes représentant les traits d'un visage. Après avoir observé attentivement le dessin d'un air sérieux, avec son index elle a percé un à un des trous pour les oreilles, les yeux, les narines et la bouche. Et après l'avoir replacé sur la poitrine en le soutenant de ses mains dans un style très cérémoniel, elle s'est doucement penchée dessus pour le lécher depuis le haut du front jusqu'à la pointe du menton. Sa langue, guère plus longue que la langue du serpent, a parcouru scrupuleusement tous les coins de ce visage. Sa salive était claire comme l'eau de source qu'on utilise pour se laver le visage le matin, mais comment une salive aussi claire pouvait-elle être si adhésive ? Elle a enduit le dessin de salive en vue

de le coller sur le visage afin qu'il ne puisse plus jamais s'en détacher et

elle s'est préparée à introduire dans son corps à elle le corps à qui appartenait le visage modifié par ce masque de papier. Quand elle a eu fini de frotter tendrement son visage contre le visage-au-masque, elle s'est décidée à introduire avec délicatesse dans son entrecuisse la tête du serpent dressée bien raide. La tête du serpent a pénétré en s'enfonçant sans résistance à travers la fente crépusculaire de sa chair qui s'est resserrée peu à peu. Comme s'il fallait rappeler à nouveau son nom : « Tu t'appelles Man-hi, hein ? C'est bien ce qu... » — la voix s'est malgré elle muée en un gémissement irrépressible, peut-être parce que la grosse corde de serpent formant un nœud avait d'un seul coup fait pétiller, sous forme d'étincelles couleur de perle noire qui couraient sur tout le corps, des sens inconnus qui dormaient dans chaque recoin de la peau. Ainsi qu'elle l'avait dit, c'était peut-être là une sensation rare et précieuse qu'on ne revit qu'au bout d'onze cents ans... Malgré la très longue durée de la volupté inédite qui s'est répandue partout avec une splendeur quasi éblouissante, aussi longue que ce serpent qui était lui-même d'une longueur tout aussi impossible à mesurer que la lenteur de ses mouvements, au moment où la queue du serpent a disparu dans les ténèbres de son corps à elle, cette volupté a donné l'impression que l'appartement tout entier était en train de s'écrouler. Et, peut-être parce qu'elle avait déjà fait pénétrer une fois tout le corps du serpent en elle, chacune des visites depuis ce jour-là a comporté un rite consistant à remettre un nouveau masque de papier par-dessus le précédent, sans que pour autant cette belle accointance extatique se reproduise de nouveau : hélas ! juste après cela, elle disparaissait subrepticement... Cette-fois-là, au bout d'un moment, pendant que toujours dans la même extase, le buste redressé, elle continuait à se contorsionner toute seule en attendant que le serpent

introduit tout entier dans son corps finisse par s'endormir, derrière son dos

un voile écarlate s'est déployé en toile de fond autour de ce qu'elle ressentait dans son corps avec une telle intensité : un feu de bois, qui flambait sans qu'on sache à quel moment il avait été allumé. Des étincelles crépitaient et s'envolaient en dansant, d'innombrables globes oculaires roulaient au-delà d'une fumée âcre. En écrasant ses seins contre la poitrine du masque, elle a paru ressentir un certain embarras : « Tiens, ils sont déjà tous rassemblés ! » Quelques coups d'œil aux alentours : c'était vrai, les autres masques descendus du mur se trouvaient là, en cercle autour du feu de bois qu'ils avaient allumé, s'activant pour l'alimenter. Elle leur a fait signe avec la main de se retirer, ordonnant d'un ton geignard comme pour dissimuler son embarras : « Ouvrez vite la fenêtre, maintenant que vous avez fait du feu, sinon on ne pourra bientôt plus respirer ! » Le premier qui s'est relevé était le masque avec un visage moitié blanc moitié rouge, à qui le délicat tracé des yeux et de la bouche conférait une réelle élégance, avec même une légère touche occidentale. « Celui-ci, il a deux pères, et il ne sait pas lequel est le vrai ! » : pendant qu'elle chuchotait ces mots, le masque en question a tiré d'un geste alangui un voile épais : le rideau installé sur la porte vitrée du sud et qui restait fermé toute la journée dans ce salon ouvert par deux vérandas sur le nord et le sud. Comme la porte vitrée du nord n'était pas fermée, une fois que la porte vitrée du sud s'est trouvée grande ouverte,

un coulis d'air s'est frayé son chemin à travers la pièce en suivant la trace de suie du plafond, la fumée du feu de bois a trouvé une issue tandis que la chaleur du feu diminuait. À la périphérie du rayonnement de la flambée, le froid s'est jeté tout de suite sur la poitrine d'*ici* ; pour profiter davantage du feu, il a fait des efforts en contractant ses muscles et en soulevant d'un coup son corps à elle, pour saisir ses propres genoux en les serrant dans ses bras, mais dans cette nouvelle

posture le devant rôtissait tandis que le dos gelait. Juste à côté de lui, le dos appuyé contre la tête d'un lion accroupi de la taille d'un homme, elle caressait la crinière ébouriffée en murmurant d'une voix rêveuse : « En tout cas… ça ne fait pas très longtemps que ça m'était arrivé : j'aurais sans doute pu aller jusque là avec n'importe qui, mais avec toi j'aimerais aller encore plus loin… Il faut qu'on aille plus loin… Jusqu'à la mer, là où l'on s'arrache à l'estuaire… Pour ça, il faudra que tu tiennes bon… » Bien que ses paroles aient eu l'air pleines de signification, il n'était pas évident de saisir ce qu'elles voulaient dire. Du coup, nouvelle question, extravagante : « Ces masques, c'est toi qui les as fabriqués, tous ? – Évidemment ! Certains avec du bois, d'autres avec des calebasses ou des écorces de pin, ou même avec du papier. Mais pour ce qui est du tien, je suis en train de le fabriquer d'une façon très particulière. » C'est à peu près en même temps qu'elle s'est levée et,

avant de s'en aller avec le masque de singe qui avait bondi sur une de ses épaules, elle a dit : « Hier, j'ai déjà commencé à le fabriquer, ton masque, et je vais de ce pas le continuer. Alors, va t'amuser sans moi avec tous ceux-là. » Et elle a disparu dans l'obscurité, hors de la lumière du feu de bois. Un homme comme celui-*ci* au visage couvert d'un masque, même fait d'une simple feuille de papier, il n'y avait aucune raison qu'il ne puisse pas s'entendre avec les autres masques ! En plus, parmi eux, il y en avait un de joueur, avec des lèvres épaisses, de gros sourcils et de grands yeux tombants : il a penché la tête à gauche et à droite à plusieurs reprises et a fini par faire un signe comme pour proposer de venir s'amuser sur le tapis. Mais son geste n'a pas rencontré d'échos, sans objection précise. Pourtant, ça n'aurait tout de même pas été une mauvaise idée de lui sourire, en guise de remerciement pour son amabilité ? Hélas, le papier du masque collé sur le visage d'*ici* était si raide qu'il devait afficher plutôt une expression renfrognée. À défaut d'autre chose, faisant semblant de n'avoir rien remarqué

avec une bouteille de *soju* à la main, une succession de pas a eu l'air de le conduire jusqu'à la véranda. Mais ça aussi, c'était une erreur ! Car dans sa précipitation, il avait oublié que depuis tout à l'heure il était tout nu. Mais c'était déjà trop tard : une fois parvenu sur la véranda, comme quelqu'un qu'on aurait poussé, il est devenu un vrai tremble des pieds à la tête — à cause du froid terrible. Et c'est ce froid terrible, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, qui d'un seul coup lui a désembrumé la tête. Au bout de plusieurs belles gorgées de *soju* avalées avec de violents frissons, l'ivresse a fini par gagner l'extrémité des jambes, et dans les oreilles,

boum boum, les battements du cœur ont commencé à résonner avec force. Des battements de cœur qu'on devait retrouver souvent par la suite dans ces lieux. D'où venaient-ils ? C'est ce jour-là que la question s'est posée pour la première fois, en particulier à cause de l'accointance et du froid dû à la nudité, mais aussi parce que tout ce qui concernait cet endroit était voilé d'incertitude et que cette incertitude était teintée de mélancolie : la ténébreuse étendue plane et les hauteurs du ciel emplissaient les yeux dans lesquels l'alcool — quel ridicule ! — avait cédé la place à l'eau... Ce jour-là, la lune était dans son dernier quartier, mais sa lueur floue semblait misérable, comme les battements d'ailes laborieux d'un insecte pris dans l'immense filet de l'espace. C'était exactement ça : les étoiles qui scintillaient d'un éclat d'une grande pureté ondulaient partout dans le ciel comme les mailles du filet serré que dessinait leur ponctuation — le filet infini de l'univers. Déployant en rond et en spirale l'immensité de l'espace, on aurait dit qu'elles amenaient jusqu'ici une tornade de vibrations prenant naissance sans interruption au centre reculé des ténèbres dont on ignore où il se trouve et qu'on ne pourra jamais atteindre, ce noyau très profond du très lointain zénith. Est-ce que ces vibrations étaient vraiment la pulsation des étoiles ? Soudain, on aurait cru que leur danse naturelle venait

se déployer en toute clarté devant les yeux et que le corps d'*ici* se mettait spontanément à remuer au même rythme :

lorsque ce corps s'est retourné vers le feu de bois, les masques dansaient déjà dans le salon. Les champions de cette séance de danse, à laquelle il avait assisté pour la première fois le jour de sa première accointance, étaient certainement les lions, par exemple celui dont le mufle équipé d'énormes moustaches pointues roulait des yeux rouges tout en faisant voltiger sa crinière de papier, ou alors celui avec un maquillage multicolore à la façon des Africains ou des Amérindiens, ou encore celui qui dilatait ses narines à l'extrême en levant des sourcils dorés, voire celui à la crinière coupée au niveau du menton qui affichait des taches de rousseur sur le museau et sur la mâchoire en laissant flotter ses bajoues tombantes. Étaient venus s'y mêler Bibi[8] exhibant des crocs monstrueux avec ses cornes et sa peau couverte d'écailles de poisson, ou le nommé Dambo, au mufle de tigre, à la peau rayée et au sourire perpétuellement satisfait. Ils dansaient tous ensemble en agitant bras et jambes sur un rythme syncopé. Les autres masques qui les entouraient, incapables de rester assis tranquillement, jouaient des hanches eux aussi. Ils ont réussi à fabriquer un vrai foutoir de gesticulations chorégraphiques : l'un agitait les bras debout sur une jambe, un autre pivotait en l'air sur toute sa longueur en lançant une main après l'autre depuis sa nuque, un troisième tournait la tête de gauche à droite en gardant les bras étendus, celui-là mimait les ondulations de la houle, un pas en avant un pas en arrière, en battant des ailes... Mais sur la véranda, où il faisait glacial, avec l'impression d'avoir été chassé loin de là puis poussé jusqu'au bord de la falaise, et conservant de surcroît le sentiment d'une certaine distance entre un côté et l'autre, à

8. Bibi est un personnage de la farce masquée traditionnelle ; il vient de la commune de Go-seong et porte un sifflet de bambou dont le son, *bii-bii*, justifie son nom.

l'intérieur de la conscience d'*ici* s'est creusé un sillon de plus en plus profond ; et de même,

tout ce qu'il pouvait voir se retirait de plus en plus derrière un écran. Le corps était tendu depuis si longtemps déjà que peu à peu les oreilles ont paru devenir sourdes. À mesure que les bruits s'éloignaient, les gestes tourmentés qu'affichaient les masques sont passés à la surchauffe, sont devenus plus confus à force de contorsions, comme s'ils ne supportaient plus la contrainte de l'écran, comme s'ils allaient finir par le faire éclater pour s'en échapper ; mais ces gestes se sont transformés malgré eux en un hurlement muet au sein duquel les masques se débattaient, totalement prisonniers de cet écran et bien loin d'en être libérés. À lui seul, ce hurlement donnait déjà le vertige. Mais dans cette scène, il y a quelque chose d'autre qui a aidé l'ivresse à se dissiper, une sorte d'illusion d'optique : une série de mouvements, répétés de façon régulière, qui se réfléchissaient en miroir en se superposant à chacune des figures de cette danse chaotique. C'était une impression curieuse que celle d'éprouver un sentiment cohérent en même temps qu'un vertige : voir en même temps deux images s'entremêler et se différencier l'une l'autre. De cette expérience d'un sentiment à double face — comme prendre tout mouvement pour de l'immobilité ou bien vivre sans se presser une éternité où le temps n'existe plus tout en ressentant une anxiété née du temps qui passe —, le moment où sur l'écran les danseurs ont commencé à se déshabiller et où enfin tous, dans une parfaite nudité, se sont entremêlés

en a été le climax en même temps que le terme sans appel. Au moment suivant, c'était comme si le temps s'était mis à passer très vite à mesure que se défaisait le nœud d'une éternité restée jusque là immuable : brusquement, les corps nus gluants de sueur se sont affaissés, réduits à l'état de mollusques, abandonnant d'un seul coup la vivacité de leurs mouvements chaotiques, et ils ont aussitôt commencé à

se désirer les uns les autres. Ils chahutaient et se laissaient aller à des gestes obscènes, mais en même temps, ces masques toujours attachés solidement chacun à son visage et qui donnaient l'impression de flotter chacun pour soi au-dessus de son corps nu, telle une lune noire, tous ces masques, donc, exprimaient en même temps leur concupiscence avec une diversité et une liberté aussi grandes que celles des visages qu'ils représentaient. Leurs désirs lascifs se sont accordés sans hésitation, leurs accointances se sont réalisées sans retard. En un clin d'œil, les couples mâle-femelle, ou quelquefois de même sexe, en train de se frotter nus l'un contre l'autre, se sont dispersés çà et là en quête d'une chambre. Une fois vide, l'espace s'est d'un coup rempli de silence, à tel point qu'il a suscité un sentiment d'absurdité, comme si tout cela n'était qu'un bal de fantômes. Une question stupide s'est alors posée, un peu tard il est vrai : Mais enfin, combien y a-t-il de chambres dans cet appartement ? Et puis, incitées par l'envie d'avancer en repoussant cet écran, les jambes d'*ici*, encore tremblantes, ont retrouvé des forces. Comme la danse avait laissé subsister dans le salon une douce chaleur, elles sont allées s'accroupir tout près du feu de bois, qui n'était pas complètement éteint, et son cœur s'est senti tout égaré comme au sortir d'un cauchemar. Sur le plancher, des vêtements que les masques avaient ôtés et jetés n'importe comment traînaient en désordre : sans doute sont-ils toujours pressés comme ça ? Une fois qu'il a eu suffisamment réchauffé son corps puis enfilé les premiers vêtements qui lui sont tombés sous la main,

ses pas étaient sur le point de quitter cet appartement, sans intention précise : or, dans l'entrée[9], impossible de retrouver ses souliers. Idem dans l'armoire à chaussures aux tiroirs mal jointifs et même dans la niche du chien à l'extérieur

9. Qu'il s'agisse d'un domicile privé ou de l'intérieur d'un lieu public, la politesse exige en Corée que l'on quitte ses chaussures en arrivant et qu'on les range dans l'entrée prêtes à être reprises en partant.

de la porte. Et pareil pour les vêtements entassés en vrac dans le salon : quoique revenu farfouiller de nouveau pour retrouver en même temps ses jeans, sa chemise et son blouson, ils n'y étaient pas non plus. Il paraissait difficile de quitter ces lieux — un peu plus tard, elle lui jetterait ce reproche à la tête : « Espèce de bon à rien de poète, tu ne peux pas partir parce que tu n'as plus de chaussures ? » —, mais pour le moment il n'y avait rien d'autre à se dire que : Bon, tant pis ! Est-ce que c'était le masque de marchand de chaussures, avec son air faux jeton, qui les avaient dérobées en douce ? Quelle supposition minable, pour un détail qui ne méritait pas qu'on chipote à ce point ! Alors, tel un moribond, son corps s'est mollement allongé près du feu dont il ne restait plus que de la braise. À ce moment-là, dans un vague sommeil, sa voix à elle a dit une chose bizarre, comme si elle arrivait quelques jours à l'avance : « Chez moi, il n'y a jamais eu personne qui n'ait pas perdu ses chaussures ; dorénavant, tu n'as qu'à venir pieds nus. » Venir pieds nus ? Sans chaussures ? Après avoir ainsi grommelé, plongeon paisible dans un sommeil noir insondable qui ne laissait pas de place au rêve, peut-être parce que des rêves de danse masquée, on en avait déjà fait d'avance en pagaille. Même dans cet état de torpeur, à un moment au moins il y a eu le bruit vague de quelqu'un fermant la porte vitrée et tirant les rideaux. C'est donc couché sur le côté, les bras serrés autour des genoux repliés, dans une position pas très différente de celle du fœtus, que

le réveil a eu lieu — une fois de plus au coucher du soleil. Le plancher du salon, qui était toujours vide, avait été débarrassé et nettoyé. Sur les murs, les masques étaient accrochés bien à leur place. Ce qui aurait été sympathique, ç'aurait été d'appeler celle dont les bras avaient fait tout ça, mais encore aurait-il fallu connaître son nom ! Un nom comme Man-hi venait bien à l'esprit, mais est-ce que c'était vraiment son nom ? À ce moment-là, rien ne permettait de le tenir pour tel. Alors, quoique tout courbatu, ce corps éveillé s'est lentement relevé. La

première chose à trouver, c'était de l'eau. Le robinet installé dans un coin du salon, à un endroit qu'on ne pouvait pas exactement appeler une cuisine, ne donnait pas d'eau — comme prévu. Mais à côté du bouchon de vidange complètement obturé par un paquet de cheveux, il y avait un récipient à moitié rempli d'eau où flottait une petite louche en plastique. Une eau tellement trouble qu'elle n'avait pas l'air potable, et pourtant avalée de bon cœur, à grandes lampées. Là, dans cet appartement, comment est-ce qu'elle mange ? Comment est-ce qu'elle vit ? Est-ce que même elle y vit vraiment ? La faim et les courbatures de tout le corps interdisaient de se poser davantage de questions. Alors, en avant ! C'était la première et la dernière occasion de partir avant le coucher du soleil... De quelle façon l'escalier métallique plein de trous a été descendu, les jambes flageolantes comme si elles allaient se poser sur le vide, avec en plus des pieds engourdis par le froid, on dirait que cela a été chassé de la tête tout de suite et de façon délibérée. Tout ce qu'il y a à ajouter, c'est que ç'a été une vraie chance qu'à cette époque-là la hauteur de l'immeuble n'ait guère dépassé quelques étages, mais

une fois arrivé en bas,

ce qui l'attendait au pied de l'escalier, c'était une forte fièvre, quelque chose d'affreux ! Absolument incapable de bouger, et de surcroît sans le moindre moyen de réagir à cette immobilisation, combien de jours de lit avait-il dû souffrir dans cet état ? Or une fois de plus — une fois de plus « or » ! —, c'est elle qui a compris tout de suite que cette fièvre ne guérirait pas en restant à souffrir comme ça : « Si tu veux que ta fièvre baisse, il faut que tu viennes chez moi. » Sa voix à l'autre bout du fil, le jour où elle avait pris l'initiative d'appeler, était pleine d'une tendre sollicitude ; elle vous donnait le sentiment que vous aviez retrouvé votre femme après l'avoir perdue. Elle a précisé qu'elle n'était pas très rassurée d'être allée loin de chez elle pour téléphoner et a ajouté avec beaucoup d'insistance qu'elle allait attendre son malade. Il n'empêche que lors des retrouvailles, effectivement, elle n'est

apparue comme toujours qu'au moment où les pas se sont arrêtés devant la pièce à l'extrémité occidentale. Il a été bien expliqué que la fois d'avant, ce n'était pas l'envie de partir qui avait manqué, mais que partir n'avait pas été possible faute d'avoir retrouvé des chaussures. Sur quoi elle lui a jeté à la tête ce reproche : « Espèce de bon à rien de poète, tu ne peux pas partir parce que tu n'as plus de chaussures ? », et puis elle est allée jusqu'à déclarer d'un air sérieux : « Chez moi, il n'y a jamais eu personne qui n'ait pas perdu ses chaussures ! » Aussitôt, avec le sentiment que ces mots semblaient faire écho à quelque chose qui résonnait déjà dans la tête, la question a jailli : « C'est bizarre : tu n'as pas déjà dit la même chose la dernière fois ? » Elle, mine de rien, a appuyé son front contre le sien et a répondu par une question : « Ta fièvre ne serait-elle pas une maladie pour chamane ? Tu es en train de me dire que tu avais par avance entendu mes paroles ? Si c'est le cas, il n'y a plus qu'à te confier à une *mudang*[10]... » Ce jour-là en particulier, réanimés comme toujours par cette femme qui parlait à voix très basse face au mur,

il y avait des masques rassemblés en groupe dans un coin. « Choisis ! – Choisis quoi ? – Une *mudang*, pour guérir ta fièvre. » Ricanement ! Pourtant, il n'y avait rien en cet endroit qui paraisse contredire ses paroles : sur les masques de Chamane, il y avait en général une fine raie qui partageait la chevelure en deux, des pastilles rondes bien rouges sur les joues, le front et la bouche écarlates ; d'ordinaire, le plus gros du visage était blanc, mais parfois il était rose comme celui d'une nouvelle mariée. La première à être rejetée a été une Chamane rose, qui avait même les paupières écarlates avec les cils du haut retroussés et qui respirait la lubricité. « Désolée, mais ce masque de jeune *mudang* peut aussi être considéré comme un masque de fée ! » a déclaré sa voix à elle, d'un ton

10. La *mudang* est la chamane, l'officiante du chamanisme coréen — dont la particularité est qu'on y compte, encore à l'heure actuelle, beaucoup moins de chamans que de prêtresses guérisseuses et devineresses.

moqueur plein d'ironie. Ensuite, ça a été le tour d'un masque de femme âgée, au front ridé, avec un nez crochu tombant devant les lèvres, qui dégageait une réelle méchanceté : « Non, celle-là, elle doit s'enflammer trop facilement ! » Elle y allait ainsi chaque fois de son commentaire, et cette façon de faire donnait l'impression qu'elle ne ressemblait pas à celle qu'elle était d'habitude : un rapide coup d'œil sur son visage a permis de noter qu'il portait les traces d'une grande tension. Comme les autres masques marqués d'une légère allure de chamane ne différaient pas sensiblement des femmes ordinaires, il était difficile de faire un choix, mais l'un d'entre eux a sauté aux yeux : un détail mal identifié répandait une aura étrange. « Le masque, là-bas, avec une coiffe en forme de cône, c'est aussi une *mudang* ? » Avec son regard absent et sa bouche ouverte, sauf au milieu où les lèvres restaient collées, il donnait l'impression d'avoir même de gros trous dans la poitrine. « Oui. – Alors c'est ce masque que je choisis. – Pourquoi ça ? – Il a l'air triste. » Elle l'a donc déposé avec un grand luxe de précautions sur le plancher et

a placé sa propre tête juste à côté. Bougies et encens étaient déjà allumés, mais elle, au lieu de se déshabiller en même temps que l'autre — peut-être parce que la brume n'était pas encore là ? —, elle s'est installée telle qu'elle était sur le ventre d'*ici*, cuisses écartées et genoux sur le sol ; et une fois qu'elle en a eu dégagé les épaules en faisant descendre la chemise, ses lèvres se sont contentées d'imprimer çà et là tout autour du cou des suçons intenses à croire qu'elle voulait en boire le sang ou y injecter le sien. Et puis, avec les mêmes gestes rituels qu'auparavant, elle s'est mise à lécher minutieusement la peau du visage pour y coller un autre masque de papier. Au bout du compte, il a fallu rester couché sans avoir le temps de vérifier dans le miroir si cette figure était la même que celle qu'elle avait collée la veille. Dommage ! Au fait, est-ce qu'on le verrait, ce masque, une fois loin d'ici ? Au-dessous des paupières qui se refermaient

doucement sur cette question vouée à rester sans réponse, un seul désir s'est manifesté sous la forme de la scène perçue à ce moment-là : une excitation joyeuse appelant vite le serpent qu'elle cachait en elle pour qu'il vienne enlacer les deux corps et les mêle en un seul encore plus longtemps que la veille... On aurait dit que cette scène, elle l'avait elle-même regardée à la dérobée, car elle a émis un sifflement : « Le masque de Cheo-yong comportait certainement plusieurs couches. Il est devenu un visage après être passé par toute une série de superpositions de divers visages. » Pendant qu'elle disait ces mots analogues à une incantation,

d'une seule

grande enjambée est arrivé, en avance de plus d'une dizaine de jours, le soir d'une journée bien postérieure, peut-être celle où un ressentiment contre elle avait débordé de manière intense. En effet, après quelques jours sans revenir — furibond de colère en réaction à ce qui s'était passé la veille —, un grand sentiment d'affection a fini par réapparaître, qui a balayé cette irritation pleine de rage. Ses premières paroles ont été exactement les mêmes que les autres fois : « Ah ! Te voilà ? » Silence. Planté là en train de contempler le naufrage de l'horizon doré. Puis, comme si ce n'était qu'à ce moment-là qu'elle réalisait, elle a essayé d'obtenir une réponse : « Tu as tellement envie d'aller là-bas ? » Réponse, du bout des lèvres : « Cheo-yong était venu de l'est. Donc, pour retourner au point de départ, il faut aller à l'est, vers la mer. – Non, s'il venait de l'est, il faut aller à l'ouest ! Enfin, si on continue à faire le tour, ça reviendra au même. – Il paraît qu'en réalité il venait d'Arabie[11]... – Arabie ou Afrique, cela signifie sans doute qu'il s'agit d'un endroit lointain où personne n'est jamais allé. – On a dû se demander si c'était un animal ou un fantôme, et d'où il sortait, cet être qu'on n'avait jamais vu et dont jamais de la vie on n'avait entendu parler. – On devait aussi en avoir peur et, tout au moins, le trouver

11. Il semble qu'à l'époque supposée de Cheo-yong il y ait déjà eu des échanges commerciaux par mer avec les marchands du Moyen-Orient ; en tenant compte de certains traits des représentations de ses masques, on peut en effet imaginer que le héros est venu de cette région.

mystérieux… – Un tel être disposait peut-être d'un machin très grand et très vaillant ? » *Ha ha !* Voilà qui s'appelle sauter du coq à l'âne ? « Mais où tu veux en venir ? – C'est toi qui as choisi comme *cheo-yong* un petit truc pas plus gros qu'un doigt ! – Toi, pour ta part, tu n'étais pas mal du tout ! – Mais quand même moins bien que le Tueur aux abattoirs ! Un vrai lion-monstre, celui-là ! – *Aïe !* ce n'est pas encore fini, la jalousie ? – Il n'est pas question de jalousie : je me demande seulement ce que c'est, à la fin, ce jeu consistant à mettre un masque à l'autre, si on se conduit tous les deux comme ça… – Je te l'avais dit : c'est pour aller ensemble là-bas, très loin, au-delà de tout… – Mais pour y faire quoi ? » Au lieu de répondre, elle a passé ses bras autour de la taille de cet autre-*ci* et d'une très grande enjambée, elle a remis le temps au jour dont on ne sait plus si c'était la septième ou huitième visite, ou peut-être même la neuvième, sinon peut-être déjà la douzième ou treizième… Comme ses deux mains, même si elles paraissaient différentes de l'autre fois, s'étaient immobilisées au même endroit, il a cru qu'elle allait d'abord reprendre son souffle et s'est dit qu'il fallait ouvrir les yeux pour la prendre dans les bras, mais — ça alors ! — celle d'où sortait cette respiration haletante, ce n'était déjà plus elle, c'était le masque de la Chamane à l'air triste ! Est-ce que, entretemps, elle avait eu le temps d'en changer ? Le cœur qui formait un tel souhait a observé attentivement à la lumière du feu de bois : aucun élément ne permettait d'en être certain. Il se pouvait que ce soit elle, la personne qui, juste au moment où il avait levé la tête, sortait sur la terrasse par la porte vitrée tout en tirant les rideaux ; toutefois, à cause des masques tout autour — en particulier à cause du masque de Chamane qui l'a aidé à se relever en lui soutenant la tête de ses mains aux doigts entrelacés —, il n'avait pas été possible d'y prêter attention plus que ça. Le masque de Chamane a sorti d'une de ses larges manches une longue pipe bien garnie et la lui a mise dans la bouche avant d'aller prendre au feu un brandon pour l'allumer. Pensant que

c'était là un remède pour guérir la fièvre, il a aspiré un grand coup. En guise de tabac, ça s'est révélé être plutôt des herbes séchées —, sans doute une plante contenant une substance très puissante, car au bout de quelques bouffées de fumée âcre qui piquait la gorge, sa tête a été prise d'un fort vertige, et un peu plus tard sa vision elle-même s'est trouvée déformée. C'était comme si on regardait à travers un verre convexe : le masque de *Chamane* approchait en s'agrandissant et s'arrondissant, puis s'éloignait en rétrécissant,

après quoi, elle s'est mise debout très lentement. Ralentissant de plus en plus, doucement comme s'il ne s'agissait pas d'un mouvement mettant en jeu les membres de son corps, le masque de Chamane qui brandissait ses bras comme des ailes a arrêté de remuer, à croire que rien n'avait bougé, puis, encore plus lentement cette fois, elle a levé un pied la pointe vers le haut et ensuite, encore un peu plus lentement, a pivoté sur une jambe comme un oiseau sur une patte — cette lenteur ne connaissait pas la moindre hésitation, un vrai miracle ! C'était tout à fait le contraire de la danse des *chamanes* telle qu'on la voit d'habitude dans les cérémonies ordinaires du *gut*[12], qui consiste à sautiller sur le rythme rapide des instruments à percussion, *jang-gu* et *kkwaeng-gwa-ri*. Là, une musique jouée par un archet sur un instrument à cordes inconnu s'est répandue, offrant des modulations qui donnaient l'impression d'envelopper les objets de sons jusqu'à faire fondre les frontières entre les formes en tressant des dizaines de milliers de fils arc-en-ciel après avoir pétri tout un éventail de couleurs — une musique qui vous incitait à vous exclamer spontanément : Ces notes-là ne peuvent avoir été produites que par les étoiles ! Vu que le masque de Chamane gagnait en durée ce qu'il perdait en énergie, le résultat a été qu'à

12. Le *gut* est la cérémonie de base du chamanisme coréen par laquelle on essaie par une danse et des conduites et offrandes rituelles d'amener les âmes des ancêtres soit à rester à l'écart des vivants dont elles pourraient avoir à tirer vengeance, soit à apporter d'heureux auspices aux enfants innocents.

chaque mouvement cette musique tendait vers le rythme le plus lent du monde. Et la tristesse émanant de ce tempo est devenue infinie : plus il ralentissait, plus elle augmentait. Le temps du monde qui perlait à travers les larmes s'étirait à l'infini, et à mesure que ce temps s'étirait

la vie de ce monde semblait également s'étirer à l'infini. Le même étirement a gagné la danse des autres masques autour du masque de Chamane. Car ils s'étaient enfin levés, avec lenteur, l'air indifférent, et tout chancelants, ils dansaient comme si chacun d'eux tressait un motif représentant sa vie. Une vie qui n'était rien d'autre qu'un travail d'araignée mangeuse de temps, occupée à filer sa longue et fine soie de durée avec des mouvements dont le ressort se détendait de plus en plus, prolongeant la lenteur du masque de Chamane — parti bien avant eux —, de sorte qu'une toile de temps a fini par remplir cet espace tout entier. Il en est allé de même pour la lenteur avec laquelle ces masques ont ôté l'un après l'autre leurs vêtements : allez comprendre comment on avait pu en arriver là ! Une fois qu'ils ont tous été nus, ils ont eu l'air d'araignées prises dans une toile qu'elles avaient elles-mêmes tissée et qui se retrouvaient victimes les unes des autres... Que s'est-il passé au moment où l'araignée au masque de Chamane s'est approchée toute nue pour proposer une accointance ? La séduction a progressé si lentement qu'elle laissait ouverte en permanence la possibilité de reculer : c'était la première fois que ça se produisait. Mais le mouvement du cœur, qui était encore plus lent que cette séduction, a peu à peu autorisé l'entente entre les corps avant même d'avoir interrogé les premières impressions pour qu'elles lui disent s'il se sentait ou non séduit. Alors, c'est à pas hésitants que s'est déroulée la marche vers la chambre en vue d'une seconde accointance, et c'est pendant ce même trajet que la structure de cette habitation semblable à une toile d'araignée, que sa structure nocturne

a répondu à l'énigme de la veille. La solution était tout à fait naturelle : il est apparu évident que

durant la nuit les chambres de l'appartement se multipliaient à l'infini, comme la division cellulaire d'une amibe. En tout cas, le masque de Chamane dans les bras, lorsque la première porte s'est ouverte il y avait déjà dans un coin de la chambre deux corps d'obscurité en train de se coller l'un contre l'autre, et au même instant sur les trois autres murs se sont ouvertes des portes par lesquelles sont entrés d'autres masques. Alors il a fallu les suivre, en empruntant la porte de gauche : là aussi, l'obscurité était en train de s'en donner à cœur joie. Est-ce qu'il y avait cette fois encore une porte sur chaque mur ? Le tâtonnement sur la droite a abouti comme prévu à une porte, et dans cette pièce l'obscurité était en train de gémir. Du coup, l'exploration a visé la porte d'en face : longue errance, errance sans fin, à la recherche de l'ouverture de la chambre située dans la chambre elle-même située dans la chambre... Une fois arrivés enfin dans une pièce vide, quelle kyrielle de masques sont encore passés par là ! Mais quel qu'ait été le charivari aux alentours, l'ivresse des sens a profité d'une ambiance suffisamment tranquille pour que la frontière entre les corps s'efface et qu'ils se mêlent en imitant la fusion des cellules d'amibes. Sans doute fallait-il tenir compte des herbes pharmaceutiques prescrites par le masque de Chamane : le corps entier donnait une sensation de mollesse évoquant un stratocumulonimbus ! Dans l'état onirique où se trouvaient ces deux corps, il était tout à fait impossible de savoir si l'ondulation lente au cours de laquelle se mélangeaient leurs deux activités — aspirer par le haut de la tête et être aspiré par le bout des pieds —

était une continuation de l'accointance ou si celle-ci s'était vraiment interrompue. L'état onirique de la conscience était en train de s'égarer dans un désordre total : la sensation d'être enserré dans le vagin de cette obscurité ressemblait à celle de l'être dans le sien à elle, alors que la sensation d'être touché par les bouts de seins de l'obscurité était différente de celle qu'auraient donnée les siens à elle. C'est la première

fois qu'a été expérimenté personnellement le cas où une extrême confusion engendre l'impulsion de détruire. Pas moyen de savoir comment on en était arrivé à ce résultat, puisque l'ivresse était toujours là... Un sentiment de révolte a surgi brusquement, telle une nausée : un désir irrépressible de vérifier si ce masque de Chamane était elle ou non a fait exploser cette lenteur qui paraissait incapable de s'arrêter. Un revers de main tranchant a fait sauter le masque, le masque éclaté a commencé à agoniser... Les mains tendues pour vérifier au moins par le toucher les courbes du visage de l'obscurité, invisible dans ces trop noires ténèbres, ont agrippé et tiré à grand peine les mains du masque qui essayaient de protéger son visage à tout prix, pendant que la partie inférieure de son corps serrait aussi fort qu'elle pouvait. Prenant pitié de ses poignets frêles qui perdaient peu à peu leur force, une main tendre est allée palper ce visage qui avait fini par renoncer à se défendre : *aaah aaah !*

il n'y avait pas de visage !

Au début, faute de pouvoir prendre pour un visage une masse de chair ferme qui ne présentait aucun relief, les mains ont exploré encore une fois depuis les épaules jusqu'au sommet de la tête en se disant qu'il y avait erreur, mais non, rien n'avait changé, ce visage de chamane n'était qu'une masse de chair en forme d'œuf, sans bouche ni nez ni yeux. Quelle a bien pu être la manière de réagir là-devant ? Ce souvenir aussi a été perdu, presque volontairement, comme celui de la descente de l'escalier l'autre fois. Effacé de la mémoire sur laquelle s'empilent sans cesse des voilages ! En tout cas, elle, elle était déjà au courant de ce qui s'était passé : « Ne refais plus jamais ce geste-là ! C'est une règle, ici. » Ce qui aurait vraiment été intéressant à entendre, c'était une explication de ce visage étrange, mais elle s'y refusait, restant dans une ambiguïté énigmatique : « Les masques ont tous des figures différentes, mais leurs noms sont toujours des noms communs. Tu dois déjà le savoir, probablement ? Des séances de danse masquée, on en trouve en divers endroits, mais les masques

qui s'y rassemblent portent tous des noms banals : Piquet, Queue de cheval, Yeux clignotants, Chamane, Mandarin, Gentilhomme, etc. Pour les subdivisions, c'est à peine si on classe, par exemple, les bonzes en Bonze galeux, Bonze aux yeux exorbités, plus huit Bonzes aux habits couleur de cendre ! Alors est-ce que les apparences différentes dans le détail ne seraient pas simplement les vestiges d'un espace ou d'un temps particuliers ? »[13] Puis elle s'était tue, et

il a fallu bondir à un autre jour pour que surgisse la question : « Pourquoi donc Cheo-yong est-il un nom propre ? Et toi-même, tu as bien dit que tu t'appelais Man-hi ? » Une expression qui semblait dire « Pauvre imbécile ! » a effleuré son visage — la même tristesse que celle du masque de Chamane l'autre fois. « Je voulais dire : est-ce que Cheo-yong était déjà un nom propre il y a onze cents ans ? » Là, elle a aussitôt secoué la tête : « Si ce nom s'entend comme un nom propre, c'est peut-être parce qu'il nous est devenu peu familier à cause du fait qu'il est très ancien, non ? Et pour le nom de sa partenaire, que j'ai découvert la première fois, ça doit être pareil ; mais là, un malentendu a plus de chances de se produire, puisqu'il y a très peu de temps qu'il a été déterré... – Mais enfin, pourquoi est-ce que tu tiens tellement à fabriquer ces masques ? » À la réflexion, aucune question ne pouvait être aussi bête que celle-ci. « Pourquoi est-ce que j'ai fabriqué ces masques jusqu'à maintenant ? Moi non plus je n'en sais rien. Peut-être parce que je voulais accepter d'éprouver toutes ces expressions ? Et dans ce cas, est-ce que j'avais à me soucier de ce que moi, je deviendrais après ?... Une seule chose est évidente : tout ça a commencé avec ton apparition. Auparavant, moi aussi je portais tout le temps un de ces masques, me contentant de les remplacer l'un par l'autre. Or, au moment où tu es apparu, je me suis rendu compte que tu te préparais à aller encore

13. Ces personnages, tout comme Lion, Singe, Marchand de chaussures etc., forment la célèbre danse masquée de Bongsan (en Corée du Nord) dont le cérémonial a les mêmes caractéristiques de *mime* que celles de Ha-hwe, ici.

plus loin, alors j'ai rejeté les masques que je portais jusque là. Avec quelle impatience j'ai attendu de voir réapparaître ce visage qui avait disparu tout le temps que je portais des masques ! Et maintenant, voilà que je prépare un dernier cirque pour tous les masques qui ont existé jusqu'ici ! » C'est la dernière fois qu'elle s'est laissée aller

à une confession aussi longue, et c'est peut-être à cause du regret qu'elle en avait éprouvé que cette nuit-là elle a elle-même dansé une danse masquée. À sa manière habituelle, elle a collé un masque de papier supplémentaire sur le précédent, puis elle a commencé par la scène où le masque de la coquette Bunae[14] fait sa mijaurée entre le masque de mandarin et celui de gentilhomme, pour finir par la scène où on fait des avances au masque de nouvelle mariée, dont on pense qu'auparavant durant la nuit elle s'est dévergondée avec le masque de moine paillard. Le masque de Bunae — sans savoir au départ que c'était devenu le sien — avait un nez à peine busqué et, avec un fin sourire aux lèvres et une chevelure nattée avec soin, il jetait de tendres regards avec des yeux dont les coins retombaient un peu en forme de croissant. Elle penchait en avant puis redressait alternativement ses épaules à droite et à gauche en laissant flotter les pans de sa jupe. Sa danse de séduction, allant et venant entre un côté et l'autre pour donner à imaginer de qui elle était amoureuse, révélait une grande habilité à exciter les hommes. Puis, peu après l'arrivée du masque de tueur aux abattoirs avec son visage noir et sa crinière de lion portant son tranchoir et des testicules de buffle, le masque de Bunae s'est soudain métamorphosé en elle, tandis que le masque de mandarin et celui de gentilhomme se prenaient à bras le corps pour se battre afin de gagner le cœur de la coquette. Quand elle a eu retiré le masque de Bunae, elle s'est collée contre le masque de tueur aux abattoirs, qui était en train de s'entremettre entre les masques de

14. Personnage appartenant comme les précédents au folklore de la danse masquée de Ha-hwe, dont le scénario est amalgamé, avec maintes déformations, à la légende de Cheo-yong.

mandarin et de gentilhomme en leur expliquant que les testicules de buffle étaient excellents pour augmenter la virilité, et elle s'est mise à l'effleurer avec des mouvements de hanche, faisant sentir à tout son corps autant qu'à ses yeux ses pouvoirs d'allumeuse. On avait beau se répéter que ça ne pouvait pas être elle, que c'était quelqu'un portant un masque qui la représentait,

en tout cas, c'était bien

elle. Ça ne pouvait être qu'elle puisqu'elle était la seule personne dans cette habitation à détenir le privilège d'ôter son masque. Il y avait là de quoi susciter tout à coup un pressentiment inquiétant, et de fait, elle a sauté sur le masque de tueur aux abattoirs pour se couler dans ses bras. Ensuite, lorsque tous les masques ont arrêté de balancer les épaules en dansant, se sont déshabillés et se sont mis à chercher chacun un ou une partenaire, ce cœur-*ci*, non content de battre à la folie, s'est enflammé comme du bois sec. Mais empêché par plusieurs masques qui se bousculaient à la recherche d'un partenaire et retenu par le masque de nouvelle mariée qui s'évertuait à l'attraper par un bras, il n'a pas réussi à les rattraper, elle et le masque de tueur aux abattoirs, avant qu'ils entrent dans une chambre tout là-bas au bout. Le feu qui dévorait ce cœur a enflammé le sommet de sa tête jusqu'à ce qu'il charbonne, mais c'est le corps entier qui a fini par se consumer et s'affaisser d'un coup. Longtemps après que l'agitation aux alentours a eu reflué comme la marée basse, il est apparu, sans que cela ait eu des conséquences particulières, que ce jour-là il n'avait jamais quitté un seul de ses vêtements. À ce moment-là, c'est le masque de nouvelle mariée qu'a découvert son regard engourdi en train de béer sur le vide. Ce masque de nouvelle mariée, qui reculait les bras croisés devant la poitrine au lieu de cacher son bas-ventre, braquait sur lui un regard terrifiant, glacé comme du givre en plein été, débordant de honte et frémissant de colère. Un grand sentiment de culpabilité a submergé cette pièce abandonnée, comme une marée montante

mais, peine perdue, le

mal était fait : il n'y avait plus maintenant qu'à attendre, tout seul

dans le salon désert. Attendre le moment où elle reviendrait. Car sans aucun doute elle allait revenir : tout ce dont on avait besoin était d'un peu de patience pour tenir bon jusque là. En fait, la porte du temps s'est rouverte beaucoup plus tôt qu'il n'était prévisible : la porte franchie, elle s'est dirigée à petits pas vers la pièce à l'extrémité occidentale, avec l'air décidé de quelqu'un qui a une chose précise à faire. Sa poitrine remuait doucement, les bouts de seins pointés comme dans les chaussettes traditionnelles[15]. L'homme qui s'est précipité vers elle pour la retenir a tiré profit d'une autre façon de la patience qu'il avait accumulée durant l'attente, en posant à voix basse la question : « Pourquoi tu te conduis comme ça ? » Sa réponse a été seulement : « Quoi, "comme ça" ? » et il a fallu avoir une bonne dose de patience pour empêcher le ton de monter. Mais, à force de retenir la voix, c'est la gorge qui s'est soudain serrée. elle, heureusement, elle a débité tout ce qui lui venait à l'esprit : « Tu veux dire que j'ai couché avec le tueur aux abattoirs ? Mais toi, tu t'es offert la chamane, la lourdaude, la jeune marionnette et toutes celles qui te sont tombées sous la main ! » C'est seulement à ce moment-là qu'une voix étranglée a pu se donner libre cours : « Tout ça, c'est toi qui m'as amené à le faire ! » Interloquée, elle a ravalé ses paroles, du genre : « Tu parles ! comme si elles n'avaient pas été déjà en toi, ces envies ! Est-ce que par hasard ça ne serait pas plutôt que je t'ai servi uniquement de soupape de sûreté ? » Cette fois, après la voix, c'est la tête qui est restée interdite. Au bout d'un instant d'hésitation, elle a ouvert la porte de l'autre pièce et par la fenêtre, en face de la porte, une vague de lumière dorée

s'est mise à onduler : les bambous caressés par le vent... Le désir aveugle de se précipiter là-bas, sur cette île qui flottait en l'air à la hauteur de l'appartement, elle l'a freiné en prenant un ton de consolatrice : « Impossible de gagner cette île par là, il faut prendre un autre chemin. »

15. Allusion aux *beo-seon*, chaussettes pointues traditionnelles.

Vu depuis la fenêtre elle-même, le gouffre noir était vaste, profond. Et des tréfonds les plus secrets du visiteur qui s'efforçait de contenir son excitation émanait une voix pressante : « Tu as bien dit que sur cette île les noms n'existent pas ?... Ne pas avoir de nom, c'est justement ce que je voudrais ; si je suis venu te voir, c'est parce que j'avais envie de ne pas en avoir. Et toi, au contraire, tu affiches un nom et tu fabriques un masque à ce nom... À quoi ça rime ? » Petit silence. « "À quoi ça rime ?" n'est pas la bonne question... Il se pourrait bien que ce soit là le vrai moyen d'effacer les noms. Pour le moment, le nom de Cheo-yong est attaché à toi ; par la suite, ce ne sera plus ton nom, mais celui de ton masque. Tu ne tarderas pas à l'arracher et du même coup tu rejetteras le nom. » Petit silence. « Si ça doit se terminer de cette façon, pourquoi ne pas se passer de nom dès le départ ? » Petit silence. « Eh bien ! même si aucun nom ne sera plus nécessaire une fois que tu seras allé là-bas, ils resteront au moins nécessaires en ces lieux, non ? Comment dire ?... C'est quelque chose comme une étape dans la recherche du chemin pour aller là-bas. » À partir de cet instant, on aurait dit qu'elle s'éloignait peu à peu ; la voix si aimable qui commençait à prendre du champ a ajouté une précision tout à fait réaliste : « Maintenant, je retourne fabriquer le masque. Comme on ne sait jamais, prends bien note d'une chose : il t'est interdit d'entrer dans la pièce où je travaille. S'il se produit la moindre souillure, tout sera perdu. Tu as bien compris ? » Elle a secoué les mains, comme pour se débarrasser de ce mot énigmatique de « souillure »,

puis elle les a posées sur le visage du futur Cheo-yong. Le masque de papier était assez épais, même s'il restait impossible de connaître le nombre exact des couches superposées vu que le compte des jours était interrompu depuis on ne sait quand. Comme il était toujours en cours de fabrication, la sensation au toucher changeait chaque jour et, sans doute pour la même raison, le partenaire de l'accointance changeait aussi chaque jour. Mais à force d'en caresser la surface rêche et rugueuse

comme un visage de lépreux, probablement à cause de la superposition de figures différentes, il s'est souvent fait jour une envie mortelle de le déchirer et de quitter ces lieux, malgré les mots ésotériques sortis de sa bouche —, tous ces mots qui s'étaient accumulés dans la tête en autant de couches que le masque en comptait. Sans doute cette sensation d'être étouffé n'était-elle pas réservée à un seul : parmi les séances de danse qui avaient lieu dans cet endroit, il y en avait une où les masques jouaient à se griffer violemment le visage. Si on en avait vraiment envie, on pouvait aussi les arracher, comme par exemple le masque de Chamane. Le problème, c'est que le masque de Cheo-yong était différent. Sans doute parce que la fabrication des autres était achevée tandis que celle de celui-là ne l'était pas encore ? Bref, inutile d'ergoter, il n'y avait pas moyen de trouver la limite séparant le masque du visage : il avait mûri, il s'était fondu avec le visage, ne laissant aucun interstice entre la chair et lui. Dans ces conditions-là,

si vraiment on avait tenu à l'arracher, est-ce qu'il y aurait eu un autre moyen que de faire éclater en miettes le visage ? Nul ne sait ni depuis quand, ni pourquoi planait cette soudaine envie autodestructrice d'emprunter le tranchoir du tueur aux abattoirs et de se le planter dans le crâne ; mais comme si le cœur devenait de plus en plus cruel, ce n'était pas la première fois que des images de ce genre s'imposaient et il était même certain que cela avait déjà paru être une idée amusante. Dès lors, est-ce que par hasard ce seraient ces images chimériques qui ont introduit dans une des séances de danse ouvertes ici un abattoir où le tueur s'était défoulé en se livrant à une danse pesante de tueur de buffles ? Ou peut-être le contraire, c'est-à-dire une séance d'abattage qui avait suscité de telles images ? Inutile de se taper la tête contre les murs, sa mémoire n'était pas assez bien organisée pour permettre de reconstituer un enchaînement chronologique. En fait, dans cet endroit, à mesure que le temps passait, voilà ce que donnait le

souvenir : étant donné que les séances de danse finissaient toujours dans la confusion et qu'à la fin d'un tour de danse on se rhabillait en remettant les vêtements de n'importe qui, il arrivait souvent que les danses d'une séance se mélangent pêle-mêle avec celles de la séance précédente si bien que l'ordre chronologique était perturbé jusqu'à un total embrouillamini. Mais pour la séance de l'abattoir, ç'a été différent. Bien sûr, il n'était pas question de savoir si elle avait précédé une autre présentant une scène de ménage entre conjoints éprouvés par la misère et la famine, ou si elle en avait suivi une où c'était un pauvre malade qui se plaignait en gémissant d'être persécuté par un fonctionnaire corrompu, mais parmi les séances reconstituées telles quelles,

tout ce qui est resté imprimé dans la mémoire avec le plus de netteté, c'est la séance d'abattage. En somme, si l'on cherchait à établir une hiérarchie dans ce foutoir où tous se mélangeaient à égalité en toute liberté — sans se demander si la paire de cuisses de la nuit précédente appartenait à cette femme ou à cette autre —, une telle séance fournirait un bon exemple, et même le meilleur de tous, dans cet arsenal dramatique et choquant. Pendant que le masque de tueur aux abattoirs défonçait le front du buffle puis le dépouillait de sa peau et lui coupait les testicules, la nature environnante a pris également une couleur dramatique : dans ce salon, qui entretemps était déjà arrivé à un étage assez élevé, a soudain sévi un vent violent accompagné d'éclairs de chaleur. Ce vent a soufflé tellement fort qu'il a mis le feu de bois sens dessus dessous, rendant l'atmosphère sombre et angoissante, et les gros éclairs qui zébraient sans arrêt le ciel ont accentué cette violence en découpant de façon chaotique et clignotante chacun de ses éclats au point d'évoquer un éclairage psychédélique ; mais en même temps, le côté poignant de cette violence se présentait avec tellement de vivacité que l'imagination croyait entendre le tonnerre alors qu'il n'y avait que du silence. Cette nuit-là, pour attraper d'une main avec impatience

non seulement les testicules du buffle encore tout dégoulinants d'un sang imaginaire mais la main sanglante que le masque de tueur tendait au hasard vers les autres qui étaient en train de se déshabiller avec cette fois une frénésie toute particulière, alors que de l'autre main il empoignait les couilles du même masque de tueur après avoir rudement repoussé sur le côté les autres masques qui l'entouraient,

à coup sûr il n'y aurait pas eu *ici* assez de force sans les fumigations quotidiennes de ces herbes médicinales qui séchaient dans un coin de la véranda. Toutefois, quand avec le masque de tueur aux abattoirs on a eu pris possession d'une chambre dans ce labyrinthe, toute cette force-*ci* s'était enfuie de sorte qu'il ne restait rien d'autre à faire que de lui confier un corps sans doute soumis aux effets de ces substances qui à ce moment-là avaient atteint son cerveau au point d'embrouiller le réseau nerveux de sa conscience malgré ses efforts pour résister. Peut-être parce que c'était la première fois qu'il était question de faire l'amour avec un homme ? Ou peut-être parce que son masochisme avait envie d'en faire l'essai ? En tout cas, cette nuit-là, le masque de Cheo-yong inachevé qui a couché avec le masque de tueur était devenu une femme. Bien qu'il y ait eu au début une certaine gêne, due au fait qu'il y avait déjà eu des contacts entre eux, même très brefs, le rude toucher de ces mains de boucher a fait émerger, en s'en occupant de manière active, toutes les excitations sexuelles possibles que recèle un corps d'homme. Du coup, en se contorsionnant, ce corps qui ne pouvait plus se retenir a laissé échapper de faibles gémissements avec une voix aiguë de jeune adolescent. Et ces gémissements ont fait gonfler cette poitrine lisse ainsi que cet entrejambe qui, à mesure que la taille était étranglée, se resserrait en repliant vers l'intérieur des plis profonds ; le liquide épais qui suintait entre ces plis dégoulinait en abondance sur les cuisses à cause de l'excitation due au jeu de la langue — un jeu à la limite du supportable — et à un moment donné, il a semblé

que le tronc était de part en part transpercé d'un seul long trou allant des fesses jusqu'à la gorge ; après quoi, tout de suite, comme un suc, une forte odeur de menthe a jailli aux deux extrémités. Ce parfum, qui s'est propagé depuis les ongles des mains jusqu'à ceux des doigts de pieds à vous donner le vertige était inoubliable, même si pour autant

l'accointance avec un homme

n'a pas imposé une définitive transformation en femme. Il n'y avait pas eu de décision préalable évidente d'aller voir de quoi il retournait, mais lorsqu'il y a eu la rencontre sexuelle avec le masque de moine paillard, qui était justement le partenaire suivant, c'est celui-là qui a été traité comme le masque de nouvelle mariée, peut-être parce qu'*ici* se souvenait de l'avoir refusée sous prétexte qu'elle s'était déjà dévergondée, de sorte que cette fois, le masque de Cheo-yong a été l'homme d'un homme. Est-ce que par hasard le regard du masque de tueur aux abattoirs était le même lorsqu'il traitait en femme le masque de Cheo-yong ? Jouant en l'occurrence le rôle du masque de nouvelle mariée, qui avait couché avec lui, le masque de moine paillard est apparu passablement pervers : c'est surtout lorsque l'homme de ce couple s'est montré crûment prêt à le maltraiter en faisant de lui son jouet qu'il s'est senti moralement écœuré et vaguement horrifié, mais son corps était tellement éperdu de désir qu'il est venu s'offrir en se collant contre lui comme une sangsue. En face, de toute évidence cette sensation d'être serré entre les fesses d'un homme devenu une femme procurait un plaisir physique très différent et aussi voluptueux. De surcroît, le plaisir nettement sadique de regarder le crâne du moine au visage écarlate et en plus gravement couvert de gale, de voir cette femme qui était un homme en train d'accepter de tout son être l'autre qui aurait voulu le refuser mais qui n'y arrivait pas, ce plaisir sadique était ce qu'*ici* avait un immense besoin d'éprouver de nouveau. C'était comme avoir besoin de sa drogue. À cette différence près qu'à ce moment-là, contrairement à un tel

désir qui ressemble à du feu, c'était quelque chose qui ressemblait à de l'eau,

un sentiment de délivrance inondant peu à peu tout le corps, sentiment impossible à expliquer par référence à quoi que ce soit. Sans répondre à la question proprement liée à une prise de conscience — est-ce que ce sentiment de délivrance était authentique à ce moment-là ? —, ce qui en tout cas a été vraiment extraordinaire, c'est qu'avait disparu la poignante obsession de n'avoir pas encore pu voir au moins l'allure de son propre masque. La première question qui a surgi au lendemain de cette nuit passée avec le moine paillard a été quelque chose du genre : comment ce masque a-t-il été modifié par le changement de partenaires entre les deux masques, celui de tueur et celui de moine ? Or, chose surprenante, contrairement à ce qui s'était passé jusque là, cette curiosité ne causait pas un tourment très important. Comme il n'y avait aucun miroir dans cette habitation, il était impossible de se voir avec son masque ; et à l'extérieur, une fois parti, aucun miroir n'en réfléchissait plus l'image : donc, chacun avait parfaitement compris qu'il fallait se résigner. De toute façon, après cette nuit d'accointances successives avec le masque de tueur et celui de moine, son cœur a commencé à déborder du sentiment d'être libre, tel un bol plein d'eau distillée : à croire que si on mettait à diffuser des gouttes de peinture de toute sorte dans de l'eau très pure, on jouirait en toute liberté des dessins enchanteurs qu'elles dessineraient en se répandant comme une fumée dans l'eau. Et pourtant à ce moment-là, sans doute trop enivré par cette exaltation,

il n'existait plus le moindre souvenir du masque de nouvelle mariée, qui en un sens avait été négligé, pas plus que de celui de moine paillard, qui en un sens avait été objet de moquerie. Du coup, il était évident que n'avait même pas pu être imaginée une conspiration vengeresse épouvantable que les deux seraient en train de fomenter en secret. Le jour de la vengeance était à

la fois lointain et proche, puisque dans l'intervalle plusieurs jours avaient été aspirés par le trou noir de la mémoire. Les symptômes d'un oubli volontaire s'étaient déjà un peu manifestés dès le début, mais il était absolument incroyable qu'un laps de temps si long, et non une simple tranche chronologique, ait pu être coupé d'un seul coup. De toute façon, il est à peu près sûr que même durant cette période coupée il n'avait pas dû y avoir le moindre changement concernant ce que l'on dansait en mimant les mouvements dansants des étoiles qu'on apercevait depuis la véranda : il se serait accouplé comme un chien avec tous ceux qui lui seraient tombés sous la main. Mais dans ce labyrinthe d'obscurité, quels délires pourrait susciter ce désir à la fois masochiste et sadique auquel il venait de prendre goût ? C'était ça, en vérité, ce qu'il avait envie de revivre. De nouveau « mais », dans cette situation, tout ce qui pouvait s'enchaîner dans sa tête, encore que d'une manière bien vague, n'était rien d'autre que le décalage temporel entre l'avant et l'après, séparés

par ce trou ou cet abîme de temps qui s'était figé dans un état trop dur et trop profond pour que quoi que ce soit en puisse être retranché. Au bout de quelques jours à tâtonner dans un état confus, impossible de se rappeler comment s'étaient déroulées ces nuits, depuis la première nuit d'accointance où avait été collé le premier masque de papier, en continuant par la nuit du masque de chamane, celle avec le masque de Bunae et avec celui de Tueur aux abattoirs, puis toutes les autres nuits en vrac, enfin la séance d'abattage d'un buffle par le tueur qui, elle, a imprimé un souvenir net dans la mémoire et qui semble avoir eu lieu aux alentours de la dix-sept ou dix-huitième visite, plus la nuit avec le moine paillard qui lui a immédiatement succédé, c'est-à-dire aux alentours de la dix-huit ou dix-neuvième. Par la suite, le moine paillard a pris le risque d'une vengeance féroce la veille du jour où un ultime *gut* devait avoir lieu dans la rue. Comme c'était le dernier jour pour les séances de danse masquée, autrement dit l'avant-dernier jour de ce séjour en ces lieux, c'était

donc le vingt-huitième ou le trentième jour. Or, ses souvenirs ne reprenaient qu'au jour d'avant, c'est-à-dire le vingt-septième ou le vingt-neuvième. Par conséquent, cela faisait en gros presque une dizaine de jours qui étaient tombés dans l'oubli avant que la mémoire fasse un saut jusqu'aux trois derniers jours. « Tu avais envie de te tuer. Et il est sûr que tu en as encore plus envie maintenant. Mais même si tu mourais, tu devrais faire en sorte de pouvoir au moins te ressusciter en partie ! Tu as bien compris ? Car il te reste encore une chose plus importante à subir avant de devenir différent de ce que tu étais il y a onze cents ans. » Sa voix à elle est l'unique chose qui a résonné dans cette vallée de l'oubli. Enfin, peut-être n'était-ce là aussi qu'une illusion de ce côté-*ci* à laquelle le Cheo-yong en voie de formation avait envie de croire ? De toute façon, ces paroles ont jeté un pont capable de franchir cette vallée, et

déjà !

le long travail pour fabriquer un masque de papier susceptible de durer éternellement, tout autant que les séances de danse masquée permettant d'endurer tout ce laps de temps, indéniablement cela était enfin sur le point d'arriver à son terme. Au bout du pont en question, le masque de nouvelle mariée était en train de l'attendre. Dès la première rencontre et le premier regard sur ses yeux bridés, ses pommettes saillantes suggérant une farouche avidité, son nez rond et ses lèvres un peu tordues sous l'effet de la rancune, il avait été facile de deviner que c'était un personnage tout à fait capable d'inventer quelques perfidies sournoises et qui ne se contenterait pas de s'être amourachée du masque de moine paillard en attendant le jour de son mariage. La séance de danse masquée s'était effectivement déroulée ainsi, mais il n'était tout de même pas imaginable de voir ce masque-là sortir pour continuer hors séance. Tout cela avait constitué un ensemble de jeux totalement irréels, et pourtant il semblait que le cœur participant au jeu éprouvait cette irréalité comme du réel. Malgré tous les efforts pour trouver une bonne

excuse, il subsistait toujours une sorte de regret à propos de la façon dont avait été traité le masque de nouvelle mariée la veille de l'avant-dernier jour. En plus, ce jour n'était-il pas précisément celui où devait se dérouler la cérémonie de son mariage ? Et néanmoins, tout au long de la traversée du pont de l'oubli, quelque chose de caché dans la vallée de la mémoire enténébrée s'est libéré, comme une sombre force de femelle,

disons plutôt

quelque chose comme l'odeur du sang. Car pendant que tout le monde se jetait gaiement dans une folle ambiance, le masque inachevé s'est laissé gagner tout seul par une impulsion violente irrésistible. Excité par cette pulsion longtemps réprimée, il a férocement grincé des dents durant la scène où le masque était en train de faire la bégueule comme il convient à une nouvelle mariée face à un masque de nouveau marié un peu niais. Et à force de serrer les dents en les faisant grincer, cela s'est achevé sur la décision d'un véritable coup d'éclat : enlever la nouvelle mariée au moment où tout le monde était à poil en plein foutoir ! Mais comme c'était le jour de son mariage, le masque de nouvelle mariée s'accrochait au masque de nouveau marié. Une fois débarrassé de celui-ci à coups de pieds, ayant fait tomber d'un coup de poing la belle qui hurlait, il l'a prise sur son épaule, comme une bête tenant sa proie dans la gueule, et s'est précipité vers une chambre. Au moment de pénétrer dans la chambre la plus éloignée, il a fallu stopper sous peine de perdre haleine, juste devant cette chambre ouvrant sur une chambre qui elle-même se trouvait à l'extérieur d'une chambre ouvrant sur une chambre. Et là, dès qu'il a eu jeté à terre le masque de nouvelle mariée qui venait de reprendre ses esprits, il a complètement perdu la tête et s'est livré à des actes de violence compulsifs. Sans doute tout cela, ou bien tout à partir de ce moment-là, était-il du pur fantasme : transpercé de coups de boutoir portés dans tous les trous de son corps couvert d'ecchymoses, déchiqueté et mis en morceaux, le masque de nouvelle mariée de ce fantasme s'est retrouvé écrasé

sur le plancher, réduit à une masse sanglante ressemblant à un énorme caillot avec quelques lambeaux de chair. Mais même si ce n'était qu'un fantasme, étant donné que ledit fantasme avait été tellement cruel,

il se peut que le masque de nouvelle mariée soit apparu dans la séance suivante avec un faciès étrangement déformé, comme s'il avait passé toute la nuit à se nourrir de venin de vipère. Bien sûr, la séance de l'avant-dernier jour était conçue dès le départ en vue d'un dénouement tragique où, à cause de toute cette violence, on devait voir couler le sang affreux du masque de nouveau marié. Toutefois, c'est avec horreur qu'on pressentait que ce scénario se superposait ingénieusement à celui qu'avait rédigé une main cachée en vue de mettre le point final aux comportements qu'on avait eus dans cette habitation où tout ce qui arrivait tournait à la confusion. Comme dans un cauchemar invraisemblable, tout s'est passé dans une ambiance de chambre nuptiale. Voici dans le détail ce qui s'est passé. Une fois entré avec le masque de nouveau marié dans la chambre nuptiale, le masque de nouvelle mariée a d'abord connu de bons moments de jouissance avec lui ; elle l'a ensuite bercé jusqu'à ce qu'il s'endorme. Puis elle a sans bruit ouvert le coffre d'où est lentement sorti, une hache à la main, le masque de moine paillard qui était caché dedans et qui s'est approché du masque de nouveau marié profondément endormi avec des allures de messager de l'autre monde. Ensuite, avec un visage rouge au départ mais qui est devenu noir pour une raison inconnue et dont le milieu de la lèvre inférieure était relevé jusqu'au nez, tout comme le masque de tueur aux abattoirs mais armé cette fois de méchanceté au lieu de naïveté, le masque de moine paillard était à deux doigts d'assommer le masque de nouveau marié quand — pas de chance ! — le masque de Cheo-yong s'est trouvé justement assis au chevet du masque de nouveau marié : car ce que visait le visage hagard du moine, qui tout à coup s'est mis à grandir à mesure qu'il approchait, ç'a été — surprise à en tomber à la

renverse ! — ce masque-*ci* hors séance, et non le masque de nouveau marié en séance. *Aaah !*

au même instant, son corps ratatiné de terreur a basculé sur le côté, ou plutôt quelqu'un l'a poussé, et le coup de hache n'est pas arrivé à destination : le tranchant de la lame a juste effleuré son visage. Le cœur en marmelade[16], l'air estourbi, il a regardé le moine qui reculait en ricanant, feignant d'avoir simplement voulu le surprendre pour rigoler, puis il a senti une fine entaille allant d'un coin du front jusqu'au-dessous de l'oreille en passant au ras de la paupière. Une faible douleur s'est d'abord infiltrée avant même qu'il ait réalisé qu'il avait été éraflé ; sa main spontanément passée dessus s'est révélée trempée d'un liquide épais —, du sang. En plus, pas du sang fantasmé : du vrai sang. Le cœur toujours en marmelade et qui maintenant battait comme un fou, sa main plaquée sur la plaie avait beau appuyer fort dessus, le sang n'avait pas l'air d'être près de s'arrêter de couler. Chaud et visqueux, il dégoulinait en se répandant sur les côtés et imprégnait lentement les vingt et quelques couches de papier superposées du masque, si bien que ce visage-*ci* se sentait de plus en plus mouillé. Indifférent à tout ça, l'entourage était en train de se laisser embarquer dans un ultime foutoir. Seul le masque de grand-mère qui l'avait poussé au moment de l'agression a approché la tête tout près de la plaie. Après s'être incliné un instant sur le côté — impossible de savoir si c'était la curiosité ou une inquiétude née devant un masque de papier qui se couvrait de taches de sang —, ce masque de grand-mère l'a ramassé en le prenant sous les bras pour le relever. Qu'est-ce qu'il allait donc faire ?

Il l'a emporté dans une chambre où jamais personne n'était entré. Avec beaucoup de

16. Le texte parle ici d'un « cœur de trionyx » — nom d'une tortue aquatique carnassière répandue dans les pays chauds — faisant allusion à un dicton peu compréhensible en Occident : « Le cœur du trionyx surpris est paralysé par un couvercle de chaudron », proche de notre « Chat échaudé craint l'eau froide ». Et la métaphore du texte esquisse l'image d'une tortue qui rentre sa tête dans sa carapace.

gentillesse et la lenteur d'une vieille dame, il a déchiré un bout de son vêtement du bas, qu'il venait d'ôter, pour envelopper la plaie. Et voilà que tout à coup il a prononcé des paroles saugrenues : « Dis donc, grand-père… » Grand-père ? C'était déjà surprenant qu'un masque parle une fois entré dans une chambre, mais en plus, l'appeler « grand-père » ! Ça voulait dire que le masque de papier qui avait été collé ce jour-là offrait l'apparence d'un grand-père ? « Dis-moi, est-ce que tu as envie de construire la Grande Muraille avec moi[17] ? Si ça te dit, je t'apprendrai un vrai secret. » Le masque de Grand-mère était déjà en train de lui retirer son pantalon. Un secret ? Malgré son visage de vieille, le corps qui portait ce masque n'était pas celui d'une vieille femme, sauf que, au moins dans ses gestes, il bougeait avec une lenteur en accord avec son aspect. Ses efforts pour attirer l'autre corps au-dessus du sien n'ont suscité en lui aucun trouble : les sillons des rides, c'est tout ce qu'il a perçu comme sensation jusqu'au moment où elle a réussi à faire grandir son sexe — qui avait du mal à se dresser parce que tout cela était déconcertant — pour finalement l'introduire dans son entrecuisse. Pendant ce temps, une goutte de sang a filtré du tissu qui enveloppait la plaie et est tombée sur une joue de son masque ; une langue est subrepticement sortie de la bouche plus ou moins édentée et rétrécie à cause du réseau serré de rides verticales, pour lécher cette goutte et la déguster avec des *slurp !* À la suite de quoi elle a ronchonné ces paroles : « Celui-là, là-bas, c'était pas le masque de nouvelle mariée… Visage différent… Ah ! j'ai trouvé, grand-père : c'était le masque de Bunae ! » Ce qui est alors tombé sur le front raviné du masque de grand-mère

avait de quoi

inquiéter : c'étaient de vraies gouttes de sang. Sur ce, d'un coup, l'accès de fièvre est réapparu. Une fièvre bizarre : seul le visage

17. « Construire la Grande Muraille de Chine en une nuit » est une manière détournée de dire passer une nuit d'amour.

était brûlant — montée de sang, peau écarlate, affreuse sensation de brûlure —, tandis que le reste du corps perdait ses couleurs, devenait blême et glacé. On aurait dit qu'on vous arrachait la tête du tronc. Une douleur si atroce que, finalement, il a été durant un certain temps impossible de retourner dans cette habitation. C'est seulement une fois revenu là-bas, après avoir regagné tant bien que mal la maison, que la plaie au visage, qui continuait à suinter tout en donnant l'impression qu'elle cicatrisait, a commencé à se fermer. Peut-être était-ce parce qu'il était malade ? En tout cas, le jour de ce retour là-bas en particulier, tout a paru nouveau dès l'arrivée au sommet de l'interminable escalier de fer, depuis les flots de feuilles mortes qu'on pouvait admirer une fois dans la pièce de l'extrémité orientale jusqu'au paysage de l'estuaire du fleuve que l'on contemplait depuis l'extrémité occidentale en passant par la falaise en forme de paravent qu'on voyait de l'autre côté de la véranda au nord. De même pour sa personne à elle : l'aspect chaleureux de sa silhouette et la fraîcheur de sa voix, que la sensibilité d'*ici* a reconnus dans tous les détails. Dans le salon, bougies et encens brûlaient comme d'habitude. Lorsqu'elle a enduit avec sa salive le visage du masque, elle avait du sang sur la langue : « Maintenant que j'ai nourri le masque avec du sang, ça y est, il est fini : cette couche de papier est la dernière. » Et dès qu'elle l'a eu collée bien uniformément sur le visage, le sang a cessé de couler et la brûlure du visage n'a pas mis longtemps à s'apaiser. À ce moment-là,

et cette fois *ici*, c'est le cœur qui s'est embrasé. Un doute a percé au creux de la poitrine, comme une langue de feu lancée par la flambée qui venait d'être allumée : en somme, cet écoulement sanglant, c'est elle qui l'avait programmé pour nourrir le masque avec du sang ? Au milieu du silence des masques qui étaient là assis en rond comme dans une cérémonie zen, sans musique puisque les séances de danse étaient terminées, la brûlure de ce soupçon impossible à faire taire a chuchoté ceci : « La dernière fois, le masque de nouvelle

mariée n'a-t-il pas par hasard été remplacé pour danser par le masque de Bunae ? Et est-ce que par hasard ce n'était pas toi, en fait ? » Sans quitter sa posture zen, elle a répondu avec des mots qui n'avaient pas l'air d'une réponse : « Je t'avais dit de ne pas essayer de lever le secret des masques dans cette habitation. Ne pense pas qu'il y a un visage derrière le masque : le masque est le visage. Et le masque est continuellement en train de changer. » Tous les masques présents se sont levés avec lenteur. Et sur un rythme très lent, sur un ton presque monocorde, ils ont récité en chœur le poème : *Ayant flâné tard dans la nuit, au clair de lune par les rues de notre ville capitale ~ Ayant flâné tard dans la nuit, au clair de lune par les rues de notre ville capitale* ~ Ils ont commencé à former une longue file en continuant à répéter ce passage. Le premier de la file a tiré les rideaux de la façade sud et ouvert la porte vitrée. Ils sont sortis sur la véranda et ils ont joint les mains, les yeux levés vers le ciel : là-haut, une pleine lune littéralement argentée créait dans l'obscurité un grand trou de lumière. « Allez, Cheo-yong, il faut aussi te mettre au bout de la file ! Mais écoute-moi bien : quand elle se dispersera commencera pour toi un très long pèlerinage, à faire tout seul, qui durera au moins trente jours. Et de toute façon, tu devras revenir ici à la fin. Tu reviendras. Sois en convaincu. Et alors... » Et alors,

est-ce que l'endroit où il faudra revenir sera cette île ? La tête de la procession est ressortie de la véranda pour pénétrer dans la pièce la plus proche et tous les autres ont suivi. Lorsque Cheo-yong est allé se mettre à la queue de la file, longue longue comme un serpent, elle, elle n'était déjà plus là. Comme les autres nuits, passé cette porte il en a surgi une dans chaque mur, et la file s'est donc divisée en trois. Puis encore en trois dans la pièce suivante, et encore en trois dans la suivante, de sorte qu'elle diminuait en se divisant ainsi chaque fois. Ce n'est qu'au bout de vingt et quelques divisions qu'enfin il s'est retrouvé tout seul. Dans cette pièce où il n'y

avait plus personne à suivre, ses pas n'étaient plus disposés à avancer. Quel sens cela pouvait-il donc avoir de choisir chaque fois une porte à l'aveuglette dans ce puzzle de pièces qui se multipliaient à l'infini ? Comment retourner au point de départ en tâtonnant dans ce labyrinthe où il fallait sans arrêt se confier au hasard, pendant trente nuits alors qu'on paraissait n'en avoir même pas encore passé une seule du soir jusqu'au matin ? On n'aurait pas plus de chance qu'une étoile sur les milliards du ciel ! Est-ce de ça qu'elle avait dit qu'il fallait être convaincu ? Comme si une chose se réalisait parce qu'on y croit ! Croire au hasard... Est-ce que quelque chose y serait caché qui ne relève pas du hasard ? Si les points d'interrogation qui se multipliaient comme les pièces d'un puzzle se sont soudain

transformés en points d'exclamation, c'est à cause du sentiment profond que ce quelque chose de caché ne faisait pas l'objet d'une conviction, mais bien l'objet d'un doute. Si ça se trouve, ce quelque chose, c'était elle ! C'est ça : depuis qu'à la suite de la première accointance il avait été question de fabriquer un masque, ses fuites incessantes imposaient des points de suspicion ! Peut-être qu'elle avait un projet mystérieux ! Et peut-être était-ce pour cela qu'elle souhaitait m'emprisonner, moi[18], pour toujours !... Sous l'effet des points de suspension, les pas saisis de doute se sont tournés en sens inverse. Et voilà qu'il y avait fixé sur la porte qu'on avait dû refermer en arrivant un masque de papier qui répandait dans le noir une faible lueur phosphorescente. Vu de plus près, c'était le masque d'un vieillard au visage tout ratatiné. Mais une fois qu'on était ressorti par cette porte, il y avait aussi sur une des trois autres

18. C'est la seule fois dans tout ce récit que l'auteur utilise le pronom personnel de la première personne du singulier (à part dans les dialoques). Le reste du temps, l'auteur laisse vacante la place du sujet. Cette absence systématique est en quelque sorte structurelle, « je » étant toujours en formation ; il fallait donc la faire entendre et nous l'avons rendue comme nous avons pu : le français se passe de *je/me/mon* beaucoup moins facilement que le coréen.

portes de la pièce un masque de papier identique fixé de la même manière, et dans la pièce d'avant, celle d'où on était ressorti en empruntant cette porte là, même chose... Au bout du compte, ces masques-là semblaient être des panneaux indicateurs permettant d'arriver jusqu'ici depuis le salon. Dans ce cas, il ne restait plus qu'à remonter la filière ; apparemment il n'aurait pas de problème pour repartir. Dans ce cas, c'était peut-être une preuve d'amour de sa part à elle, confirmant que son Cheo-yong pouvait revenir pour peu qu'il en ait envie ? Voilà qui incitait à lui faire confiance et à partir. Alors dans ce cas, est-ce qu'il fallait revenir sur ses pas selon ce qu'elle suggérait ? Mais jusqu'où y avait-il de ces feuilles de papier affichées, comme les dessins qui, paraît-il, avaient été collés les uns par-dessus les autres pour fabriquer son fameux masque ?... Avec des points de suspension,

les pas perplexes se sont mis en marche sans attendre. Est-ce que le doute triomphe ainsi de la conviction ? Le salon où ils sont revenus en se posant douloureusement cette question était désert. Lumière des bougies, odeur de l'encens, rien d'autre. En longeant le mur d'où avaient été décrochés les masques de toute sorte, ils ont conduit Cheo-yong dans la pièce à l'extrémité occidentale. Il devait être minuit. De l'autre côté de la fenêtre, l'île flottait paisiblement, ainsi que l'abîme en bas qui l'en séparait. À cette heure-là, cela évoquait le trou noir où se perd le temps ; et le temps disparu par ce trou, ce n'était pas seulement un vide de dix jours ! Si l'on jetait un regard rétrospectif sur le passé, tout était noir, comme la première fois lorsqu'ils s'étaient sentis attirés l'un par l'autre, lorsqu'elle avait décidé d'inventer son Cheo-yong. Le temps passé dans cette habitation où les nœuds de la causalité sont incertains, où les traces laissées par les comportements étranges semblent jetées çà et là, sans cohérence, tantôt fantasmes, tantôt réalité, est-ce que ce n'est pas un temps proprement légendaire ? À seulement compter le nombre des visites dans cette habitation, cela faisait à peine

une trentaine, et la saison là-bas était toujours l'automne alors que la saison hors de là-bas, si c'était l'automne, on y était sans nul doute arrivés après avoir fait le tour des saisons depuis l'hiver précédent... Un temps qui avait dû s'étendre sur à peu près un an, cela ne faisait-il qu'une séance de danse masquée d'essence légendaire ? Non. Le moment n'était pas encore venu de plonger dans la légende. Cette mise au point a été suivie d'un sentiment de grande urgence. Obéissant à une intuition,

il s'est mis à examiner avec attention à l'aide d'une des bougies du salon les deux murs autres que celui de la porte par laquelle il était entré et celui de la porte vitrée en face. Elle, elle faisait toujours son apparition en provenance de la pièce à l'extrémité occidentale : peut-être qu'il existait quelque part dans les murs de cette pièce une porte dérobée que l'on ne pouvait pas repérer au premier coup d'œil ? Comme par hasard, un dessin estompé est apparu sur un de ces murs. Vu de près, cela représentait un masque qui ricanait en silence : bouche largement ouverte faisant remonter les joues, nez charnu, grandes oreilles, et quant aux yeux, quatre — un en haut, un en bas et deux de chaque côté. Aussitôt qu'il a eu appuyé doucement sur ce masque, le mur a effectivement bougé, découpant un rectangle. Comme l'obscurité était telle qu'on ne pouvait pas voir à un pas devant soi, dès son entrée ses pieds ont buté sur quelque chose. En approchant la bougie, sur le plancher gisait un écriteau où était écrit en relief, comme pour celui du salon : 新房寺, *Shin-bang-sa*... autrement dit : *chambre nuptiale consacrée*[19]. Mais enfin, où est-ce qu'elle avait voulu accrocher ça ? Il fallait la trouver, elle, ne serait-ce que pour lui poser la question. Faisant très attention où il mettait les pieds, tenant toujours sa bougie

mais une main tâtonnant dans le vide, il s'est avancé prudemment : l'espace devant lui ne faisait que

19. Littéralement : *Nouvelle-chambre-temple*. En d'autres termes : « le lieu consacré où se passe la nuit des nouveaux mariés ».

s'approfondir en une sorte de long corridor. C'était comme si l'on s'enfonçait dans le ventre d'un serpent, avec la sensation que l'obscurité était agitée de mouvements péristaltiques. Enfin sont apparus, accrochés aux murs de cette obscurité, les masques de papier qui étaient collés sur les portes par lesquelles la procession était passée tout à l'heure. Depuis les visages typiques de revenant, de dragon, de lion, de singe, de petit enfant, de marchand de chaussures, de piquet, de mandarin, de queue de cheval, de gentilhomme, etc., jusqu'à ceux de tueur aux abattoirs et de moine paillard ; et tout à la fin, celui de grand-père. Elle avait donc superposé tous ces visages différents pour fabriquer le visage de Cheo-yong ? Fasciné par ces masques, il a continué à avancer pendant on ne sait combien de temps. Tout à coup, juste en face de lui, *grrr-rrr !*, un grondement sourd s'est fait entendre, qui sortait d'un gosier éraillé et conférait à l'obscurité une sorte de crispation. La première chose à apparaître a été une forme de chien gigantesque : assis bien droit en appui sur les pattes de devant, les oreilles dressées, sa langue dardée dévoilant des crocs pointus, ce ne pouvait être que l'entrée des enfers ! En déplaçant la bougie, à côté de ce chien il y avait étalé sur le plancher une sorte de matelas avec des couettes amassées dessus. En approchant un peu plus, les couettes étaient en train de remuer. *Oh ! oh !*

de la couette ont émergé quatre jambes ! Ça devait finir comme ça ! Cheo-yong s'est senti sur le point de s'effondrer, la tête qui tourne, un vertige, les jambes en coton… Ce qui a tenu son corps debout, à cet instant-là, c'est un peu la même expérience que si un esprit prenait possession de vous : une mélopée surgissant au milieu de violents frissons, qui s'est infiltrée de partout, soutenant les paroles du poème comme un peu plus tôt, quand la procession avait commencé à pénétrer dans le labyrinthe : *Au moment d'entrer dans mon lit / J'aperçus quatre jambes nues ~ Au moment d'entrer dans mon lit / J'aperçus quatre jambes nues.* Comme

tout à l'heure, là encore, deux fois le même passage. Sur ce, deux jambes se sont repliées subrepticement et les deux autres ont rejeté la couette en même temps qu'un buste se relevait : c'était elle. Ou plutôt non, ça semblait être elle, mais à cause du masque de papier qui couvrait son visage, ce n'était pas certain. Le masque, sur lequel était dessiné le visage triste d'une chamane, a commencé à se crisper ; le changement d'expression se renforçait comme dans la danse du masque de Chamane triste, sur un rythme infiniment lent, manifestant une douleur qui s'accentuait, de plus en plus vive et intense : « Te voilà revenu, déjà ? En arrêtant tout ça, comme ça, alors qu'on s'est avancés si loin ? » La voix qui monologuait ainsi était bel et bien la sienne ; mais était-elle bien en situation de lui en vouloir ? Embarrassé et incapable de trouver une réplique,

sans trop réfléchir il a aussitôt posé la bougie par terre et ouvert la bouche en espérant qu'au moins ce même chant de Cheo-yong en jaillirait de nouveau, mais elle a pris la parole avant lui et l'en a empêché : « Ce poème-là, tu ne peux pas chanter la suite, elle doit maintenant être modifiée. » En même temps, quelque chose est sorti de la couette en faisant un faible bruit, *chlui-i-i* : il n'a pas fallu longtemps pour constater que c'était encore le serpent. Il s'est enroulé autour du corps de l'actuel Cheo-yong, en commençant par les chevilles, comme il l'avait fait quand ce masque avait été collé pour la première fois sur le visage du futur Cheo-yong. Puis il lui a déchiré d'un seul coup tous ses vêtements et s'est immédiatement imprimé comme un tatouage partout sur sa peau. « Deux jambes sont à moi, les deux autres étaient à toi. Ce serpent, c'était toi que j'avais en moi… » De quoi se sentir couvert de honte ! Toutefois, l'échange de paroles a repris, avec ces mots risqués avec le plus grand calme : « Mais enfin, ça y est, le masque est terminé, et pourtant toi… – Le tien est fini, mais le mien, j'ai à peine trouvé un nom et commencé comme ça à… » Elle n'a pas réussi à finir sa phrase. Puis : « Il faut que je puisse

aussi aller là-bas, sur cette île, avec toi... » À la fin, sa voix s'est mouillée. Non seulement dans la voix,

mais aussi sur son masque

de papier des larmes sont apparues et ont coulé en abondance, si bien que les lignes d'encre noire dessinant le contour de ses yeux ont commencé à baver. Comme si elle devait d'urgence régler le problème d'une façon ou d'une autre, elle a fouillé dans l'obscurité avec des gestes où se révélait son extrême épuisement : « Je souhaitais ne pas avoir à m'en servir... » C'était une natte de paille. En s'allongeant dessus, elle a dit : « Comme ça, tu emmèneras ce serpent, puisque c'était toi. » Puis elle a commencé, comme si elle célébrait un rite, à lui caresser le corps avec beaucoup d'ardeur tout en l'embrassant sur la bouche. En revanche, au contraire de la dernière fois, elle ne l'a pas serré très fort en entier : le serpent collé comme un dessin sur sa peau a dressé la tête, tout roidi, au moins à ce moment-là. Elle a léché le tour de cette tête puis l'a prise toute entière dans sa bouche pour la sucer avec douceur — on aurait dit qu'elle n'en avait jamais assez. Au bout d'un moment, le suc du serpent a débordé de ses lèvres, comme un sang blanc affluant de la pointe des orteils autant que du sommet du crâne. Elle a réaspiré ce qui débordait à l'extérieur, puis a tout avalé. Si on peut également nommer accointance un rapprochement de ce genre, cela a été la seconde et dernière accointance avec elle. « Il est possible que la prochaine fois ne soit pas loin. Au moins, j'ai déjà trouvé mon nom. » Incapable de rien faire d'autre, il a attiré vers lui ce visage

ruisselant de larmes et

tout aplati, à part les trous. Face à face avec lui, elle s'est mise à arroser son masque à lui de son souffle brûlant. Et au moment où cette chaleur a été à peu près transmise aux profondeurs du visage au-dessous, elle a soulevé lentement le masque. Extraordinaire surprise : le masque de Cheo-yong, qui était si parfaitement collé, s'est détaché en restant tel qu'il était et s'est retrouvé entre ses mains. « Ça, tu me le laisseras en partant. Pour ne pas risquer

d'être oublié. » À ce moment-là, pris d'une peur soudaine, il a essayé de se toucher le visage en pensant que peut-être… Mais il a fallu se résigner. Voilà que cette fois non plus le visage n'était pas là, car tout comme le visage avait disparu lorsqu'on avait retiré son masque à la chamane, sous le masque de Cheo-yong tout visage avait disparu : à la place, il y avait seulement une masse ronde de chair sans relief, et c'était un mystère qu'il arrive malgré tout à voir et à entendre. Elle a retourné le masque pour bien montrer la face et a marmonné une antique incantation : « *frontz large, longs surcilz, yeulx grands et ouvertz, naz arqué, buche grande à lèvres espoisses, dentz de pourcellaine bien arroyées, menton poinctu…* » Le masque de Cheo-yong portait une coiffure de fleurs comme un ornement de catafalque, ainsi que des anneaux d'or aux oreilles ; on aurait dit que du sang, répandu à la suite d'une hémorragie, s'était infiltré en profondeur dans la peau du visage — un visage coloré de rouge sombre

en train de regarder le visage

informe de son propre corps avec l'air de sourire, de s'attrister ou d'être en colère : si on le tournait dans un sens, c'était une tête effarée de revenant, et si on le tournait dans l'autre sens, c'était une tête de vieillard. Elle a enfilé une cordelette de paille tressée dans le masque, et après l'avoir attaché sur son propre visage, elle a gardé un instant les yeux fixés sur le plancher avec ce masque pour visage, comme si elle se disait que maintenant tout était achevé. Enfin, portant ainsi le masque de Cheo-yong, elle a commencé à enrouler la natte posée sur le plancher : le masque arraché, le visage semblable à un fantôme à tête d'œuf et le corps tatoué d'un serpent ont été roulés dans la natte. Après avoir été ainsi mis dans le rouleau et solidement ficelé avec une cordelette de paille tressée, le corps a roulé sur lui-même en faisant plusieurs tours. Et c'est justement alors que se sont soudain épanouis partout des rayons de soleil très intenses, sortis de nulle part, et que ces flèches de lumière ont volé à travers les airs comme des poignards pour aller se planter d'un coup dans les prunelles de ces yeux qui pourtant n'existaient

plus en tant que formes déterminées même s'ils restaient actifs dans l'esprit : à l'instant même où ils étaient condamnés à perdre la lumière en même temps qu'ils la voyaient, ces mêmes yeux ont cru apercevoir, comme dans une illusion, une nuée d'oiseaux prenant leur vol au fond du ciel bleu ainsi que les roseaux qui se penchaient sur la natte de paille où était enveloppé le corps dont ils faisaient partie. Le cœur aussi a semblé convaincu que c'était dans le marécage de cette île que son corps était en train de s'enliser comme dans une illusion. Illusion ou pas,

si maintenant le corps

s'immergeait et se noyait dans ce lieu inconnu ressemblant à un marécage, tout allait se terminer là. Or, comment un tel fantasme a-t-il pu se poursuivre avec tant d'obstination ? Et d'abord, est-ce que c'était vraiment un fantasme ? Lorsqu'il s'est cru presque immergé dans le marécage, quelque chose comme des crochets pointus ont transpercé la natte. D'après ce qu'il ressentait, il a deviné que ce devait être les serres d'un oiseau gigantesque. Il a entendu un bruit majestueux de battements d'ailes d'une ampleur suffisante pour jeter une ombre sur la mer, et il a compris qu'il faisait la traversée emporté par ces griffes. Puis la natte toute imprégnée de l'eau du marécage a été déposée quelque part, probablement sur un lieu élevé où le vent pouvait souffler en toute liberté. Et là, l'oiseau géant s'est mis à becqueter la chair nue du visage sans visage. Du sang devait gicler, mais ça ne faisait pas mal. Au bout d'un moment, comme s'il avait suffisamment lardé cette tête de coups de bec, l'oiseau s'est attaqué au paquet enveloppé dans la natte. Celle-ci a fini par se défaire, et une fois que le corps s'est ainsi trouvé libéré de ce qui l'enveloppait, il s'est rendu compte, lui, que c'était aussi pour libérer son visage que l'oiseau l'avait becqueté ; mais à ce moment-là,

l'oiseau géant

était déjà en train de tournoyer bien loin dans le ciel, pas plus gros que la pupille de l'œil. C'est alors que soudain, les yeux qui avaient été aveuglés se sont ouverts et apparemment tout ce

qui était aux alentours s'est mis à tournoyer. S'il a jamais existé un seul « moi » dans ce monde, c'était peut-être ces yeux là en cet instant précis. Car ce « moi » s'est trouvé jeté tout seul dans le pavillon sur la falaise vertigineuse longée par le fleuve. Sur l'autre rive du fleuve, qui faisait un coude en butant sur la falaise de ce côté-ci, une plage de sable fin et blanc formait un *muldoridong* ; derrière cette plage, une pinède faisait comme une longue muraille et, au-delà, des crêtes s'étageaient sur plusieurs niveaux à mesure qu'elles s'éloignaient. On aurait dit que là-bas, sur la plage, le vent du sud avait embrouillé son fil : en un instant, une tornade s'est élevée. La colonne de sable jaillissait sans fin, comme pour dresser un pilier en plein ciel, avant de s'éparpiller pour retomber de tous les côtés une fois arrivé tout en haut. Ce spectacle qui se déployait dans un large espace en réfléchissant la lumière dorée du soleil de midi, est-ce que justement ce n'était pas les battements d'ailes de l'oiseau qui l'avait amené à cet endroit-là ? Cet endroit d'où la tornade a jailli avant de s'envoler d'un coup, si bien

qu'il n'est plus demeuré personne et que par conséquent

il ne me serait plus possible désormais de revenir dans cette habitation, même si pourtant

là au pied restait un improbable œuf d'oiseau

tout seul.

Expérimentation d'un adultère pur

1

– Ah ! ces flèches de soleil couleur de plomb... Elles éblouissent à vous brûler les yeux, et on dirait qu'elles pèsent une tonne.

– Tu connais l'expression *plein à ras bord* : là-bas, c'était le plein été, un été vraiment plein à ras bord, tout à fait comme dans cette expression. Pourtant, on se demande comment le feuillage pouvait être aussi dense, et vert à ce point-là.

– Par une chaleur pareille, on ne peut même pas bouger !

– Si, si, on pouvait bouger, à condition de rester tout en bas, à ras de terre.

– À ras de terre ?

– Oui, et de bouger un minimum, et même rien qu'à l'ombre.

– À condition encore que ce soit l'ombre de cette forêt là-bas, tu vois ? Tout au fond du paysage, près de l'endroit où l'eau fait entendre un léger chuintement.

– Oui, c'est ça, tout là-bas : dès qu'on mettait les pieds dans l'eau fraîche, on commençait à respirer, et encore, tout juste !

– Tiens ! On dirait qu'il y a quelque chose qui bouge vaguement, ici. On voit mal parce que c'est pris de trop loin. Peut-être des gens ? Mais là, ce n'est pas toi ? Ou vous deux ? Pourquoi est-ce que ça n'a pas été pris d'un peu plus près ?

– Je préfère toujours que ce soit de loin, dans la mesure du possible.

– Pourquoi de loin ?

– Il y a des choses qui sont belles vues de loin.

2

– Cette fois, les rayons du soleil palpitent à leur gré, on dirait qu'ils ondoient. Comme si la lumière était découpée en petits morceaux de papier de couleur qui voltigeraient au vent de ci de là. C'est une rivière ou ce sont des rayons qui miroitent à la surface d'une eau agitée ?

– Continue ta description.

– C'est bien une rivière. Je vois une rive avec des vagues d'herbe qui ondulent. Et de gros troncs de saules, juste au bord, qui ont l'air de laver leur longs cheveux dans la rivière. Et puis, par vagues, la stridulation des cigales qui ressemble à des sons électroniques. C'est peut-être à cause de ce bruit-là que le paysage me donne tout à coup une impression d'irréalité...

– Je crois plutôt que c'est le cadre de l'image qui donne cette impression.

– À l'intérieur de ce cadre, il y a autre chose qui bouge. Dans un coin du décor, à l'ombre du gros tronc, là, tu vois ? L'image est plus nette que tout à l'heure. C'est bien un homme et une femme. Peut-être que c'est encore vous deux ? Appuyés contre le tronc, en train de vous frotter l'un contre l'autre à qui mieux mieux... Enlacés, presque collés, on dirait un couple de serpents blancs. Laissant voir par inadvertance des coins de peau. Les mains dans les cheveux l'un de l'autre. Deux bouches qui s'aspirent sans reprendre souffle. En plein jour, en plein air, c'est tellement passionné que ça aussi, ça a l'air irréel.

– Il s'agit peut-être d'une réalité irréelle, mais c'est la réalité telle qu'elle était, et telle qu'elle est encore. Au bout du compte, les réalités réelles ne sont pas toutes réalistes : ils sont dingues, ces deux-là !

– Dingues de quoi ? Et comment ?

– Ne pose pas de questions, contente-toi de décrire. Je t'ai dit que si j'avais besoin de toi, c'était parce que j'ai envie d'entendre quelqu'un utiliser des mots pour représenter tout ça.

– Oui, mais moi, j'ai envie de poser des questions. Décrire, est-ce que ça n'implique pas qu'on ait envie de savoir ?

– Bon, alors, pose-les ! Mais juste le minimum. Partageons le minimum des choses dont chacun de nous a besoin.

– J'ai l'impression que ça ne doit pas être un minimum, que ça devrait même finir par être le maximum. Et tu ne pourras pas l'empêcher, maintenant que tu as fait appel à moi, alors ne reste pas trop renfermé en toi-même. Et tâche de répondre comme ça te vient. Je reprends : dingues de quoi ? Et comment ?

– Ça, en fait, je n'en sais rien. Tout s'est passé trop brusquement.

– Bon, d'accord. Pour commencer, je vais faire un détour. Pourquoi est-on moins loin maintenant que tout à l'heure, pour enregistrer ?

– Parce que je m'étais laissé aspirer de plus en plus. Comme ça. Par la force des choses. Tout près. Pratiquement à l'intérieur !

3

– C'est bizarre, je crois qu'il y a un œil qui les regarde d'en haut. Peut-être à cause de l'angle de vue qui limite le champ ?... J'en étais sûr : de ce côté-ci, il y a une fenêtre. Au deuxième étage, non ? Et maintenant, le dos de quelqu'un qui les regarde d'en haut commence à apparaître. Et la personne qui montre son dos nu...

– C'est moi.

– Toi ? C'est toi qui te regardes ?

– Oui.

– *Pfou-ou !*... Après tout, pourquoi pas ? C'est aussi une façon de procéder.

– En fait, ce n'est pas un simple dispositif technique. Je n'avais pas le choix, c'était à la fois la réalité et la vérité.

– Mais si on va un peu plus loin, toi qui tournes le dos, là, ce n'est pas toi ?

– Si ! Lui, là, qui n'est pas moi, c'est justement moi. Autrement dit, c'est quelqu'un qui joue le rôle de « moi », comme un acteur. Car tout ça ressemble pour ainsi dire à un film. Parce que c'est une expérience utilisant ces procédés.

– Dis-moi plus concrètement de quelle expérience tu es en train de parler.

– Eh bien ! Comment dire... Ça non plus, je n'arrive pas à l'exprimer avec des mots. Peut-être parce que c'est quelque chose qui m'est toujours obscur à moi-même ? Ou peut-être parce que le concret ne se perçoit qu'à travers les mouvements réels du corps et non à travers des mots abstraits ?

– Quoi qu'il en soit, avançons un peu... Bon, finalement, là-bas, c'était où ? Si on englobe complètement cette image de toi en train de t'approcher à poil de ta compagne à poil, et donc l'image de ton acteur à poil en train de s'approcher de l'actrice jouant ta compagne à poil, ou alors si l'on fait disparaître très très loin le côté extérieur pour ne garder visible que l'intérieur de cet espace, on a tout à fait l'impression de gens qui se laissent vivre, d'un moment de détente dans un état de grande relaxation et de sérénité totale. Sans compter qu'on n'entend rien. Pas le moindre son.

– À un instant très précis comme celui-là, je pouvais sans problème cesser de me regarder. Les yeux de mon esprit s'étaient fermés d'eux-mêmes et du coup, je n'étais plus qu'un simple corps à poil. Et donc j'étais en train de rêver, avec mon corps à poil plein de vie et de mouvement.

4

– Un rêve tout à fait dépourvu de couleur, alors ? C'est pour ça que ça se change soudain, comme ça, en une image en noir et blanc ? L'eau monte depuis le fond noir ; en un rien de temps, la chambre s'est transformée en aquarium et les vagues frôlent le plafond ; un homme et une femme s'élèvent lentement depuis le fond en lâchant des bulles ; les mouvements ondulatoires de leurs corps un peu flous, qui ressemblent à de l'eau, qui fendent l'eau, qui se roulent dans l'eau, se suivent tout le long du dos, puis des reins, des fesses, des cuisses, des mollets, jusqu'au bout des pieds... Avec des mouvements de bras comme des herbes aquatiques en train de s'enrouler les unes autour des autres...

5

– Est-ce que tu devines ce que c'est, cette image apparue là par derrière, subrepticement ?

– De la réalité en couleur qui succède à du rêve en noir et blanc ? Mais enfin, qu'est-ce que c'est, tout ça ? Un paysage irréel, qui donne du décor une impression encore différente de celle de tout à l'heure — un paysage plutôt surréel, je dirais. Des lignes courbes rouges, incroyablement douces, sont en train de se diviser en plusieurs fils...

– Décris-moi ça de manière très concrète. C'est seulement de cette façon que tu arriveras à repérer des indices permettant de sentir les choses.

– Il se pourrait que ce soient des dunes de sable dans un désert noyé de crépuscule. Comme si un chameau allait surgir de là-derrière, avec son pas lourd. Ces fronces très fines copient les ondulations du vent ; et on dirait qu'elle sont toujours sur le point de glisser pour remodeler leurs plis... Et puis ces vallées profondément creusées entre les courbes, sur lesquelles une

ombre épaisse s'est jetée voracement comme si elle voulait tout recouvrir, tout engloutir...

– Un désert... Si on faisait tomber des gouttes d'eau dessus, est-ce qu'elles s'y infiltreraient sans bruit et sans laisser de traces ?

– Eh bien ! Je n'étais pas allé jusqu'à voir ça comme ça, mais à y bien réfléchir, je devine dans ces lignes une étrange élasticité... J'ai plutôt l'impression que tes gouttes, je pourrais les faire rouler d'une chiquenaude, comme des billes. Le contour d'un corps liquide en train de se condenser ? Attends un peu : les lignes commencent à bouger doucement. Elles étaient donc vivantes. Elles ont l'air de respirer en silence. D'un souffle longtemps retenu, sans doute. Leurs mouvements ondulent de plus en plus largement. D'un seul souffle, sur un même rythme. Comme si la nature tout entière, là, formait une seule vie.

– La nature ? Oui, bien sûr... Quoique ce soit en dimensions très réduites.

– En dimensions très réduites ?

– Oui, on a filmé d'extrêmement près une partie très restreinte.

– Quelle que soit cette chose-là, elle me donne l'impression que mon pouls lui-même était en accord avec elle. Si belle. Si mystérieuse.

– Il y a des choses impossibles à reconnaître parce qu'elles sont trop éloignées, il y en a aussi qui le sont parce qu'elles sont trop proches. Il y en a qui sont belles tout en étant impossibles à reconnaître, et peut-être le sont-elles parce qu'elles sont mystérieuses du fait qu'elle sont impossibles à reconnaître. Alors celles-là... Non, arrêtons, laissons-les telles quelles, elles aussi. De peur que le changement de décor ne conserve une impression de ce genre quand il réapparaîtra après le bref écran noir.

6

– On est de nouveau dans l'eau en noir et blanc. Des écailles brillantes poussent sur vos corps. Des nageoires s'épanouissent. Vos aisselles se transforment en vessies natatoires... Vous étiez libres à ce point ?

– Par instants, oui. Une sorte de rêve délicieux au milieu d'un sommeil peu profond.

– En somme, vous étiez dans un aquarium...

7

– Je ne me suis rendu compte que plus tard de ceci : le problème ne réside pas dans le fait de regarder l'objet de très loin ou de très près. Le problème est de voir l'ensemble en le situant entre ces deux extrêmes.

– Par « entre », tu veux dire quoi... ?

– C'est vrai que ça manque de précision. Que les limites sont incertaines. Qu'il y a trop de largeur et un trop grand nombre de plans l'un après l'autre. Mais dans la pratique, pour s'en faire une idée il suffit d'établir un contact direct par le toucher.

– Par exemple, est-ce que c'est là-bas qu'on rencontre cet « entre » ? Ça donne une impression complètement différente de la chambre qu'on a vue tout à l'heure, tu sais, l'aquarium ; et c'est seulement maintenant que ça devient tout à fait réaliste, même si c'est paradoxal. Tout, y compris l'éclairage, est rudimentaire, presque bâclé. On dirait tout à fait une chambre d'hôtel de passe : on fait vite la chose et on s'en va aussitôt après.

– Ce genre d'endroit n'est pas « entre » par nature. En soi, mêler son corps à un autre peut toujours comporter de la passion, avoir une sorte de pureté. Ça peut même recéler un brin de mystère, comme dans la scène précédente. Le problème réside dans ce qui se passe après : au moment où l'on jette un regard rétrospectif

en se disant que là, c'était un endroit de ce genre. Alors, là se transforme en « entre ».

– C'est pour ça qu'on exhale une longue bouffée de cigarette en affichant un tel sentiment de vide ?

– Lorsqu'on regarde dehors après avoir ouvert les rideaux, cet « entre » se transforme en espace clos. Il prend de la consistance.

– Mais pourquoi est-ce qu'à ce moment on s'obstine comme ça à ouvrir les rideaux ?

– Ce qui est inévitable, il vaut mieux l'aborder de front, non ?

– Mais qu'est-ce qu'on cherche à vérifier de plus ?

– On ne vérifie pas, on regarde comme ça aux alentours pour trouver un repère. Un repère qui permette de deviner où peut bien se trouver cet « entre ».

– Quoi comme repère, concrètement ?

– Des signes divers, par exemple des bâtiments, des enseignes, des bruits, des passants... Et si jamais il y a quelqu'un qui lève le nez vers ce côté, sa tenue, ses gestes, son regard, etc.

– Mais ce regard-là, à l'extérieur, qui à cet instant précis se dirige d'en bas vers ce côté, ce n'est pas le tien ?

– Non, c'est le regard d'une tierce personne, car là-bas est déjà un « entre ». « Être entre », est-ce que ça ne veut pas dire : être en relation avec d'autres ?

8

– Mais on dirait qu'à cet instant-là, le regard d'en bas dirigé vers la chambre a quelque chose d'un peu particulier. On sent immédiatement que c'est un regard qui insiste, même si on ne voit pas les yeux puisqu'on a seulement le spectacle dont ils bénéficient. Je reçois ce regard comme tellement incandescent qu'il pourrait mettre le feu à la fenêtre de la chambre ! Sans doute parce qu'il fait très clair, en plein jour, en plein été... Pas du tout un regard dû au hasard. Peut-être dû à la jalousie ?

– Pas si vite ! Mais c'est vrai, dans une relation, quel que soit le regard et qui que ce soit qui regarde, on dirait que finalement un regard de ce genre est difficile à éviter.

– Celui-ci s'abaisse lentement, s'arrête sur la porte d'entrée de l'hôtel. C'est peut-être normal, mais on n'est pas sur une avenue : plutôt dans une de ces ruelles où se trouvent souvent les hôtels de passe... Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? *Ha-ha*, vous deux sortant de l'hôtel, avec des lunettes de soleil, à un pas de distance l'un de l'autre, l'allure pas très à l'aise... *Ha-ha-ha !*...

– Qu'est-ce qui te fait rire ?

– C'est tellement banal !

– Il y a des cas où on ne peut pas faire autrement qu'être banal. D'autant plus qu'on est en train de retourner dans la réalité quotidienne en quittant un rêve bien refermé sur lui-même. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils ont un air tellement minable sous cette grande lumière de plein jour. Mais tu as raison, dans une rue comme celle-là, il n'y a pas de masque aussi nul que des lunettes noires.

– Parce que, en fait, c'est un masque qui ne cache rien ?

– Parce que, en fait, c'est un masque qui ne change rien.

– Change ? Qu'est-ce que tu veux que ça change ?

– N'importe quoi ! Tout !

– C'est-à-dire que tu veux d'un seul coup changer au minimum ce monde en une nuit noire comme tes lunettes ?

– Si c'était en mon pouvoir...

– Arrête de dire n'importe quoi !

– J'ai dit ça tout en sachant que c'est n'importe quoi. N'empêche que c'est aussi une réalité indéniable qu'un égal désir remue l'intérieur de ces deux-là, non ?... En tout cas, grâce à ton rire, une chose est devenue évidente : ce regard d'alors n'est pas un simple regard, il n'est pas seulement brûlant de passion. Ton regard occupé à pourchasser celui-là a eu des lubies : ce regard-là pouvait très bien être produit par la jalousie, c'est sûr, mais tout aussi bien par un désir de se moquer méchamment. Il est même

possible que ce soit tout simplement de l'envie, ou un naïf souci de moralité, ou bien encore le regard d'un professionnel de la surveillance. Loin d'être simple, il est au contraire très complexe. Un esprit compliqué chez qui tout cela se mélange n'importe comment arrive à déformer l'image de ces deux-là d'une drôle de façon. Allez, continue ton exploration.

– *Aïe !* On dirait qu'elle a marché sur une crotte de chien ! Elle s'est tordu la cheville, elle titube, elle tombe par terre, sa jupe courte toute retroussée. En plus, *oh là là !* lui qui s'était penché précipitamment en battant des bras à tort et à travers titube à son tour et tombe juste à côté d'elle ! Ils se relèvent péniblement, dans un nuage de poussière, le derrière et les mollets tout sales, les vêtements en désordre. Ils boitillent, avec une de ces allures ! À la fois ridicules et pitoyables...

9

– Un aquarium noir et blanc. Si fragile, puisque ce n'est qu'un réservoir en verre plein de désirs sans épaisseur et sans énergie tout juste capables de suspendre le temps durant une fraction de seconde. Bien vite, la pression du temps fait éclater les parois de verre de cette chambre de désirs, et l'eau de temps qui remplissait le modeste volume d'une seule pièce se déverse dans la rue tant et si bien que les deux poissons rejetés ensemble s'agitent sur le macadam au milieu des éclats de verre qui étincellent.

– Ça ne peut pas se terminer sur cette vision...

– Non, on va faire en sorte que ça ne s'arrête pas là. C'est pour ça qu'on s'est engagés dans cette expérimentation.

– Mais pour le coup, on ne va pas tarder à se fatiguer — et alors, la fin sera vite là. Et puis, même si on fabriquait un nouvel aquarium avec des désirs renouvelés, la réalité le rebriserait, à l'infini. À force de se répéter comme ça, à la fin...

– C'est pour ça que je voulais changer tout ce qui est possible avant qu'arrive la fin.

– Tu as un moyen ?

– Peut-être l'expérience actuelle consiste-t-elle précisément pour nous ici à trouver ce moyen. Même si elle me donne l'impression d'être un pari sans espoir.

10

– Qu'est-ce qu'il est en train de chercher, ce miroir noir ? Qu'est-ce qu'il cherche à refléter ? Un miroir qui occupe tout l'écran, avec des courbes bizarres... Il bouge tellement vite de droite à gauche que je ne peux pas arrêter l'image ! Les couleurs aussi donnent une impression bizarre. Déjà ternes au départ, elles se diffusent au hasard en se décolorant doucement. Puis elles réapparaissent peu à peu en faisant comme des taches.

– Ça ? C'est les lunettes de soleil ! Avec le décor de la rue qui se reflète dedans, n'importe comment, à mesure qu'elles regardent tout autour !

– Ah ! c'était donc ça !... Voilà, c'est seulement maintenant que ça devient fixe. Maintenant seulement que je vois imprimées, sur chaque verre séparément, les deux moitiés du décor déformé de la rue.

– C'est vraisemblable, comme ça ?

– Pourquoi est-ce que tu veux que ce soit vraisemblable ? Il s'agit tout bêtement d'une rue ordinaire.

– Non, je te demandais si c'était déformé de façon vraisemblable.

– Sur un des verres, la porte d'un bus est en train de gonfler en s'ouvrant. Est-ce à cause de la scène précédente ? Ça ressemble au ventre d'un gros poisson, d'où sortent à flots des gens dont le ventre aussi a l'air tout gonflé. En revanche, le côté des visages se rétrécit, les yeux rapetissés réduits à une fente donnent

l'impression de regarder de biais dans toutes les directions.

– Nos yeux ne sont-ils pas par hasard faits dès l'origine pour qu'on se voie les uns les autres avec des déformations ? Autrement dit, ce que nous voyons là en croyant que c'est une image fidèle, est-ce que ce ne serait pas en fait une image déformée de l'original ? En revanche, si ce qui apparaît déformé était bien l'image originale...

– Dans ce cas, l'image vraie de ta compagne reflétée sur l'autre verre aurait des fesses anormalement grosses ! À partir des fesses, son buste serait en forme de pyramide écrasée et son visage avec un menton en galoche... Je vois mal la forme de ses yeux puisqu'ils sont derrière les lunettes noires.

– Est-ce tu vois aussi quelque chose se refléter dans les lunettes de la femme telle qu'elle est elle-même reflétée dans les lunettes de l'homme ?

– Je vois même les lunettes de l'homme à leur tour reflétées dans les lunettes de la femme déjà reflétée dans les lunettes de l'homme ! Elles font comme une tache sur ces visages tristounets, tout petits et comme aplatis, une vraie bouillie de feuilles de navet séchées.

– Et le dos de l'homme ?

– Vaguement. Sans qu'on discerne rien de précis.

– Est-ce qu'il se pourrait qu'il y ait des yeux, là-bas ? Par exemple les tiens ?

11

– Rue pleine de confusion, dans l'œil d'une caméra qui progresse en oscillant...

– Masse de bruits dus à ces saletés de voitures qui affluent vague après vague...

12

– C'est sûr que ce sont des bruits, mais est-ce que sont des échanges de mots entre les gens ? Une vraie marmelade de paroles de toute sorte déversées par une foule de gens qui parlent tous en même temps et disent chacun une chose différente. J'ai l'impression d'entendre plusieurs sortes de patois, des mots anglais, des bouts de mots français... De toute façon, aucun son n'offre un sens compréhensible... J'ai l'impression d'être dans un dépôt d'ordures de mots.

– De temps en temps, ma chambre aussi est comme ça. Je suis tout seul, mais des seaux de paroles se déversent du plafond et me tombent dessus d'un coup. Je suffoque comme si j'allais mourir accablé sous un poids insoutenable.

– C'est peut-être parce que tu penses aux mots contenus dans tous les livres qui s'entassent sur les rayonnages de tes quatre murs ?

– Oui, c'est peut-être ça aussi, en partie. Mais ce qui me crève les oreilles et me fait éclater le crâne, ce sont les divers bruits de mots plus vifs, plus violents, émis par des voix vivantes tout alentour de moi. Il y a tellement de mots tellement mélangés que je ne peux jamais rien comprendre. Seulement par-ci, par-là une injure, une raillerie, des rancœurs, des cris déchirants — rien que les sons qui correspondent à des sentiments comme ça. Ça surgit, ça résonne, blablabla. À croire qu'on a passé au mixeur et réduit en bouillie des masses de mots. Ça va jusque là !

– Tiens ! Voilà maintenant que tu transpires ! Et drôlement, même ! Je devine qu'il y a de quoi s'arracher les cheveux.

– Dans ces cas-là, tu sais, il n'y a qu'une seule chose que j'attends...

– ... la sonnerie du téléphone passant à travers l'océan des bruits ! Sans doute un coup de fil d'elle ?

– Un seul son net, et tous les bruits parasites s'effacent. Rien qu'une voix !

– Si tu en es là, tu es gravement atteint... Mais alors, comment se fait-il que ton visage ne s'éclaire pas ?

– Parce qu'elle est ailleurs. Parce qu'elle n'est pas avec moi.

13

– Tiens ! une situation tout à fait identique à celle de tout à l'heure, sauf que cette fois c'est l'homme, c'est toi qui téléphones au milieu du vacarme.

– C'est lorsqu'il arrive que mon attente reste vaine.

– Pourquoi tu raccroches, alors que la sonnerie a à peine commencé ? Et puis tu appelles de nouveau. Et tu raccroches de nouveau : c'est quoi, ce cirque ?

– C'est un signal indiquant que c'est moi. Un code pour qu'elle m'appelle si elle peut.

– Et si elle ne répond pas directement à ton appel ? Ou si, même ayant reçu ton signal, elle ne t'appelle pas ?...

– Ça veut dire qu'elle est avec quelqu'un d'autre. En tout cas le plus souvent.

– Quelqu'un d'autre ?

– Son mari.

– Ah ! oui...

14

– La situation est claire et nette, mais parfois — je pense que ce « parfois » s'est produit assez souvent — il m'est arrivé d'aller vérifier la chose de mes yeux. Parce que ça m'était insupportable. À un endroit d'où je pouvais apercevoir les fenêtres de chez elle. C'est ridicule, tu trouves ?

– Pas tellement ridicule, mais ça évoque les paroles d'une rengaine populaire : au lieu de « La fenêtre est éteinte... », il y

aura une lumière tamisée à la fenêtre...

– Et même, cette fenêtre comportera quelque chose de beaucoup plus provocant que les paroles de ta rengaine...

– Deux ombres floues apparaissant dans l'encadrement de la fenêtre pour échanger un baiser, et cette double silhouette dégageant un parfum d'érotisme ? Quelque chose comme ça ?

– Les rideaux sont largement ouverts au lieu d'être bien fermés !

– Et alors ?

– Ça veut dire qu'on veut me faire contempler la chose en toute clarté. Une scène où elle embrasse son mari avec beaucoup de passion.

– Parce qu'elle sait que tu la regardes ?

– Oui. Avant, j'étais toujours derrière la fenêtre de l'escalier de l'immeuble en face de son appartement, au même étage, et un jour elle m'a aperçu.

– Elle a compris que c'était… toi ?

– Bien sûr, elle l'a su tout de suite, bien qu'on ne se soit jamais parlé. Une intuition.

– Mais qu'est-ce que c'est, cette femme-là, une vamp ? Un démon femelle ?

– N'essaie pas sans arrêt de rattacher ça à une rengaine ou à un film à l'eau de rose ! Si elle était un démon femelle, il faudrait qu'elle soit dotée de l'esprit du Mal ? Et d'un amour démoniaque ?...

– Franchement, ces mots-là sont un peu ridicules. C'est quoi, à la fin, l'idéologie de cet esprit diabolique, de cet amour démoniaque ?

– S'il te plaît, ne me bouscule pas comme ça ! Quelle avalanche ! C'est difficile pour moi aussi, parce que les mots ne me viennent pas facilement. Et c'est bien pour ça que je me suis lancé dans ce boulot avec toi, non ?

15

– On aboutit maintenant à une foutue scène de discussion idéologique, on dirait ? Dans un coin sombre d'un bistrot, les yeux dans les yeux, l'air attentif... Ça alors, mais qu'est-ce que vous faites de votre langue, tous les deux, au lieu de vous en servir pour parler ? Vous avez l'air de préférer les baisers brûlants capables de faire fondre les mots, hein ?

– Les deux ont laissé les mots de côté pendant longtemps. Jusqu'au plus tard possible ! Bien sûr, ils préféraient les baisers et les caresses capables de faire fondre les mots, et c'est pour ça qu'ils cherchaient toujours des endroits comme ça. Des endroits retirés et sombres où les gens du même milieu qu'eux ne vont jamais, à la fois près et loin. Toi, tu les connais, ces endroits ? En général une ruelle pleine de petits hôtels et de cabarets où les femmes mariées viennent prendre du bon temps avec des gigolos... Ils étaient toujours obligés d'aller chercher de tels endroits mesquins sentant le renfermé !

– Tu veux dire qu'à cause de ça tu te sentais pitoyable, indigne de brasser de grandes idées ? Ou bien tu veux insister sur le fait que fondamentalement tu étais différent, bien que placé dans la catégorie des gigolos ? Ou encore, tu veux dire que les femmes mariées qui s'arrangent avec des gigolos ont une façon de penser bien à elles, une idéologie intégrant l'adultère ?

– Tout cela mériterait d'être discuté très au-delà de ton ironie facile ! Mais il ne semble pas que l'essentiel de notre discussion actuelle porte là-dessus.

– *Pfou-ou !*... Pardon... T'énerve pas ! C'est évident que toi, tu as du mal à m'exposer les choses de ce genre, et sans doute que moi, ma réaction a été excessive.

– Ce n'est pas grave, il n'y a pas de quoi t'excuser. D'ailleurs, je serais assez curieux de faire le tour de toutes les réactions possibles.

16

– Maintenant que l'écran est apaisé, moi aussi je vais me calmer. On dirait que voilà pour la première fois une scène très quotidienne, non ?

– Tu trouves plutôt apaisée cette scène mouvementée ?

– L'ambiance est mouvementée, certes, mais ce qui est mouvementé reste du quotidien. Du mouvementé-apaisé ou de l'apaisé-mouvementé, quelque chose comme ça.

– Si tu vois les choses ainsi, il va falloir que je m'excuse. Car ton apaisé va se transformer bientôt en embarrassant.

– Tiens ! Plein d'affiches de cinéma sur les murs. Où est-ce qu'on est ?

– Dans le bureau d'une société cinématographique avec laquelle l'homme est en relations.

– Ah ! oui, c'est ça. Mais... question en passant : une fois que tu as eu laissé tomber la poésie, ou plutôt — sinon cette formule va te mettre en colère —, lorsque pour gagner de l'argent afin de pouvoir écrire vraiment de la poésie tu t'es lancé dans la rédaction de scénarios, est-ce que tu as eu un peu de succès ?

– Pas vraiment. C'est vrai que je suis relativement bien traité grâce à mon étiquette de poète, mais les films n'ont pas terriblement bien marché. Et ces temps-ci, à cause de cette fichue expérimentation personnelle, je ne peux même pas m'occuper d'autre chose.

– Ça ne doit pas être bon non plus pour ta sombre affaire de cœur. Tu ne ferais pas mieux, pour la retenir auprès de toi, de te montrer acharné au travail, quoi que tu fasses ?

– Ça, c'est de l'histoire tout à fait banale ! Elle, elle n'accorde guère d'importance aux trucs de ce genre, même si ça me surprend chaque fois. Et ça augmente encore mon embarras.

– Ah ! Voilà : c'est bien elle, ici ? Qui fait un rapide sourire des yeux puis reprend aussitôt un visage impassible ?

– Oui, c'est elle. Et c'est là-bas que je l'ai rencontrée pour

la première fois. Pour discuter du design et du copyright pour la publicité quand on tournait les films *Régions d'exil* et *Souffle infiniment violent* dont j'avais écrit les scénarios... Et même, un jour, elle m'a dit qu'elle me donnerait un titre pour amorcer un sujet à développer : *Contraint à la folie*[1].

– Poursuivons. Là, tu passes devant elle sans lui faire aucun signe. Dans cette séquence, où est-ce que tu allais, comme ça ?

– Vers son mari.

– Quoi ?

– C'est le patron de cette entreprise.

– Diable !

– Tu ne sens pas ce qui se passe, là ? Pourquoi la réaction de tous ces gens est-elle si tiède, alors que cet homme que je peux appeler Moi a l'air de les saluer à la ronde avec tellement d'enthousiasme ? Est-ce qu'on ne dirait pas que ça les gêne quelque part de l'accueillir ici ?

– C'est pour ça que tu annonçais tout à l'heure quelque chose d'embarrassant ? Donc, ça signifie que tout le monde est déjà au courant de votre relation ?

– Il paraît que la rumeur circulait déjà, oui. J'imagine aussi que, de façon très curieuse, elle a pu se charger elle-même de faire savoir la chose, même si c'est avec une certaine discrétion. Pour mettre en pratique avec sa propre personne une « idéologie » qui ne se déploie pas en mots.

17

– De nouveau du noir et blanc. Ces pauvres poissons sont en train de se débattre sur le sol tout sec avec une énergie inutile.

1. Ces titres sont un décalque parodique des titres de trois romans de l'auteur, deux traduits en français par les mêmes traducteurs : *Saisons d'exil* (L'Harmattan, 2004) et *Interdit de folie* (Imago, 2010), ainsi qu'un roman non traduit dont le titre devrait être rendu par : S*ouffle infiniment bas*.

Est-ce qu'ils essaient de presser la venue de la mort parce que c'est trop douloureux ?

– Peut-être aussi que les soubresauts de leur désir de survivre ont une puissance fabuleuse. Ou peut-être que la voix de la mort et celle du désir ne font qu'un.

– J'entends des oiseaux gazouiller confusément quelque part.

– C'est une nuée d'oiseaux qui arrive. Les becs aigus vont les attaquer durement, eux deux, là.

18

– L'autre gars n'a pas encore l'air de souffrir, on dirait ? Il a toujours une expression très sereine. Il a même un sourire en te serrant la main. C'est bien son mari, hein ?... Oui : donc, je voulais relever depuis tout à l'heure que dans cette suite d'images dont on ne sait pas très bien si c'est un film ou des images expérimentales, on n'entend aucun dialogue tandis qu'on entend les autres bruits. Pourquoi ça ? C'est un effet voulu ?

– Est-ce que jusqu'ici des dialogues auraient pu avoir un sens particulier ? D'ailleurs, dans toute cette scène on n'échange guère que des conversations banales.

– Conversations banales, OK !... Donc, cet homme n'est pas encore au courant de ta relation avec sa femme, c'est bien ça ?

– Si, il l'est.

– Ah bon ! Il sait tout, vraiment ? C'est dingue ! Comment il fait, tout en sachant... ?

– Peut-être que ce brave type a lui aussi un pied pris au piège dans la stratégie qu'elle a choisie pour mettre en pratique sa propre « idéologie » ? Elle m'a dit qu'elle lui avait elle-même avoué tout ce qui s'était passé et tout ce qu'elle avait sur le cœur. Alors que lui n'avait aucun soupçon ! Parce qu'elle n'avait pas envie de faire semblant.

– C'est pas vrai ! Avoué quoi ? Et comment ? Quelle confession

sophistiquée a-t-elle pu lui servir pour qu'il admette une telle situation ? Et comment est-ce possible, alors, qu'il ait des rapports sexuels dans leur chambre bien éclairée avec sa femme et que le lendemain il discute sur des questions de boulot avec l'amant de celle-ci ?

– Au contraire de ce qu'on croit, les êtres humains sont drôles. Tout bêtement drôles ! Tu acceptes facilement pour le cas particulier qui te concerne ce que tu ne peux décemment accepter en ce qui concerne les autres. Et c'est encore plus vrai si ça concerne la personne que tu aimes. Cette particularité ne tient pas seulement aux paroles de l'autre, cela vaut aussi, au-delà des paroles, pour les expressions du visage, les gestes, la couleur de la voix, bref toutes les sensations qui ne s'explicitent pas.

– Alors tu sous-entends que ça va continuer comme ça sans aucun problème ?

– On dirait bien que non, hélas ! Disons qu'il a été tellement surpris qu'il lui a fallu du temps pour se remettre les idées en place. Les théories de sa femme, il les a acceptées comme assommé, puisqu'il n'avait pas d'autre solution. Je le connais, ce gars-là, il n'est pas méchant et il a la tête sur les épaules dans les domaines où tout peut arriver, comme celui-ci. En tout cas, c'est sûr que ça lui a été pénible, à en devenir cinglé, de garder son sang-froid dans un moment aussi délirant. Il a sans doute cru qu'il allait perdre la boule...

– Mais toi, là, tu n'es pas gêné de le voir souffrir à cause de toi ? Tu n'as pas un certain sentiment de culpabilité ?

– Si, bien sûr, lorsque ma conscience morale se réveille. Mais qu'est ce que tu veux ? L'adultère, c'est une situation dans laquelle on plonge littéralement, tout en sachant que c'est amoral ou immoral. Soit tu fonces, soit tu renonces.

– Toi-même, tu dis bien que tu souffres en pensant qu'elle est avec quelqu'un d'autre, avec lui ?

– Oui. Pourtant, ma pensée réussit à dériver dans une autre direction. C'est-à-dire que ce n'est pas avec l'idée de cette relation pénible que j'ai envie de couper court, c'est avec la conscience

même de souffrir. En me disant que cette souffrance est stupide.

– Cette chose qui ne cessera d'être purulente, tu crois que tu pourras un jour t'en débarrasser ? Regarde ces regards, qui finalement se dirigent ailleurs en s'évitant l'un l'autre d'une manière gênée : l'homme que tu es regarde obstinément par terre, tandis que son mari regarde en l'air. Oh ! Tiens, la voilà justement qui entre dans le bureau. Plantée là sans dire un mot, elle regarde de ce côté du coin de l'œil. Ces trois regards qui se fuient, ça mérite le nom de tableau, et ça prélude à la naissance d'une relation triangulaire aussi extraordinaire qu'exemplaire, non ?

– Non, c'est le contraire : une esquisse annonçant la disparition de la vielle relation triangulaire.

19

– Une décomposition de la relation à trois ? C'est en cet honneur que les voici tous les trois en train de lever leur verre pour un toast ? Et c'est pour les féliciter que tant de personnes se sont rassemblées là ?

– Mais non ! C'est une réunion des membres du groupe. Sur la droite, le type du milieu aux cheveux tirés en arrière luisants de brillantine, il n'a fait que plagier des films étrangers mais il se vante d'être un metteur en scène qui a eu d'assez bons résultats ; là-bas, celui à la casquette, c'est son prétendu assistant, qui n'est en fait que son domestique particulier ; et ici, la sauterelle qui montre ses épaules, crois-moi ! elle s'est vendue à lui pour obtenir le second rôle dans le film en cours de tournage ; et puis les employés de cette société qu'on a vus tout à l'heure. C'est là un cocktail tout à fait classique.

– Ah ! Mais dis donc ! Ta sauterelle, là, celle dont tu dis qu'elle s'est vendue au metteur en scène, pourquoi est-ce qu'elle vient de se lever pour venir te prendre dans ses bras ?

– Il a dû lui glisser quelque chose comme : Monsieur l'Auteur, là, c'est un mec sympa... Ou : C'est un type qui a le bras long... Il n'y a aucune raison particulière : dans les réunions de ce genre, on ne vient que pour rire et s'amuser comme on peut. C'est exactement de cette façon que j'ai rencontré mon amie. On était complètement bourrés, on s'est tout à coup regardés sans arrière-pensée, puis : « Tiens ! si on s'embrassait sur la bouche ? – OK, pourquoi pas !... » Et alors, nous nous sommes sucé la langue comme des dingues. Les autres nous ont acclamés tous en chœur. Je ne sais pas si c'était une chance ou une malchance, mais son mari n'était pas là.

– Et à ce moment-là, *tac !* tu as été ensorcelé ?

– Ensorcelé ?... Oui, c'est le bon mot. Ensorcelé à mort. À partir du moment où les pointes de nos langues se sont effleurées, on s'est reconnus. Il se peut même que l'affaire ait été bouclée dès l'instant où nos regards s'étaient effleurés. Une fois ensorcelé, quand j'ai ruminé tout ça, il m'a semblé que j'avais commencé à attendre un instant comme celui-là avant même de l'avoir rencontrée. Depuis la seconde où sans m'en rendre compte j'avais imaginé un désir du même genre, qui aboutirait un jour à une rencontre dans des conditions comme celles-là.

– Tu veux dire qu'à cette minute vous avez deviné tous les deux en même temps que c'était ça ? Comment une chose pareille peut-elle arriver ?

– Pur instinct.

– C'est arrivé rien que par instinct ? Ou bien tu veux dire qu'il existe des capacités à part qui sont « pur instinct » ?

– Rien que par la capacité qu'on appelle un pur instinct — ça te va comme ça ? Ce n'est pas un jeu de mots, je l'ai réellement vécu comme ça. Et puis, à partir de cette expérience, j'ai découvert d'autres choses. Des choses de ce genre : les zozos qui chuchotaient sur mon compte me proposent maintenant de venir prendre un pot en me passant la main dans le dos ; les

nénettes qui dans la journée essayaient sans arrêt de baisser leur jupe courte, tu les vois maintenant le soir, sous une lampe tamisée rouge ou bleue, en train de frotter discrètement leurs cuisses contre n'importe quel bonhomme.

– Eh ! Tu t'amusais bien avec ce genre de nénettes, non ? Et maintenant elles t'ennuient ?

– Oui. Si cette femme-là a quelque chose de différent, c'est qu'elle essaie d'être toujours la même, qu'il fasse jour ou nuit. Elle se bat pour effacer cette distinction ridicule entre le jour et la nuit.

– Tu es vraiment dingue de cette femme !

20

– Maintenant, chiants d'oiseaux, foutez-moi le camp !

– Eh ! regarde ça : même sans que tu cries des grossièretés, les oiseaux reculent en titubant, on se demande pourquoi. Des oiseaux avec la tête couverte d'écailles blanches... Des oiseaux avec le bec mouillé de sang noir... Traces des coups de becs donnés pour dévorer leurs proies...

– Peut-être qu'ils sont ivres du sang délicieux et de la chair succulente des autres ?

– Et vas-y donc ! Toi, on a souvent l'impression que tu aimes recourir à des expressions symboliques chicos, sans trop t'occuper de leur sens. Et puis, pourquoi est-ce que tu introduis si fréquemment ces images en noir et blanc, fantastiques ou oniriques ?

– Peut-être parce qu'il y a en moi, dans ce fond noir et blanc, des choses que je n'arrive pas à exprimer totalement avec des mots.

21

– Qu'est-ce que tu éprouves quand tu regardes cette femme qui est secrètement amoureuse de toi en train de retourner à la maison dans la voiture de son mari ?

– Secrètement ?... Secrètement dans un endroit comme une étroite crevasse de sable où les autres font semblant de n'avoir rien vu ?... En tout cas, je deviens incroyablement tolérant devant une chose que je ne supporte pas quand j'ai l'esprit clair, en me disant que demain, c'est vers moi qu'elle viendra de nouveau. Que rien que partager ça est déjà inespéré pour moi.

22

– Cette femme qui vient tout près de l'homme et qui s'appuie de tout son corps en pesant sur son épaule comme si elle était épuisée... Peut-être à cause de l'alcool bu la nuit précédente ? Au moins, ce visage qui donne l'impression que tout s'est effondré sous l'effet de l'alcool, ça vous a quelque chose de réaliste.

– Il restait encore des choses qui ne s'étaient pas totalement effondrées. Les deux étaient d'accord pour penser que l'effondrement devait même continuer en s'accentuant.

– Dis donc, qu'est-ce que ça peut être, les mots que la femme vient de dire à l'homme avec l'air de chuchoter, les yeux fixés sur son profil après avoir péniblement tourné un peu la tête ? Et voilà que l'homme tourne la tête vers elle à son tour, pour lui répondre quelque chose, leurs visages presque à se toucher, à sentir leurs souffles brûlants.

– Des mots qu'ils doivent partager à voix basse, tout en étant aussi étroitement proches que possible, prêts à s'effondrer dans leur chaleur brûlante...

– Bon, mais une telle scène doit-elle toujours être accompagnée d'un dialogue muet ? Dans un moment comme ça,

puisqu'on les montre en train de parler, est-ce qu'on ne devrait pas faire entendre un peu les mots qui s'échangent ?

– En fait, à partir de ce qu'on voit, j'avais prévu un dialogue. Et en plus, avec les mots que je croyais être ceux-là même qu'on avait dits effectivement dans la réalité. Or, en regardant la scène à plusieurs reprises, j'ai commencé à douter de plus en plus de leur authenticité. Surtout en ce qui concerne les mots, mon souvenir devenait de plus en plus obscur. Plus j'essayais de ressaisir ma mémoire, plus la façon dont les mots s'ajoutaient, s'effaçaient ou se déformaient devenait subtile dans ma conscience : elle s'égarait au fil de mon imagination pour rechercher des mots... Il m'est donc devenu impossible d'enregistrer mes paroles dans un dialogue fixé à l'avance. C'est même là peut-être une des raisons pour lesquelles cette expérimentation est restée inachevée jusqu'à maintenant : pas moyen de faire autrement, puisque moi-même je ne peux me conduire autrement. Dans l'état actuel des choses, c'est plutôt moi qui devrais te demander un service : imaginer ces mots-là à ta façon et me raconter toi-même ce dialogue.

– Prise dans mon système à moi, mon imagination manque de liberté. Tout ce que je peux imaginer comme mots qui seraient émis par l'image de cette femme, c'est à la rigueur : « Alors, il vaudrait mieux que je divorce ? Et que je vive plus tranquille seulement avec toi ? »

– Essaie au moins de le modifier consciemment, ton système ! Pars du principe que pour elle, ça n'a déjà pas grand sens de divorcer ou non. Ce qu'elle veut n'est pas être libre d'aller vivre rien qu'avec tel ou tel homme, mais, pour le dire en forçant le trait, d'être foncièrement libre. Et encore, ces mots ne sont pas tout à fait adaptés : disons qu'elle voudrait pouvoir choisir un homme tout en restant libre y compris vis-à-vis de lui...

– Ce n'est pas que ces mots sont inadaptés, car ils ont fière allure, mais ils rencontrent chez moi une sorte de résistance. Au bout du compte, pourquoi une femme comme ça s'est-elle mariée ?

– Bon, si on inversait les données du problème ? En disant qu'elle n'était pas dès le départ une femme « comme ça », mais qu'à la fin elle est « devenue comme ça ». Autrement dit, elle ne s'est pas mariée en cachant ou en réprimant un désir qu'elle avait au départ. Ce désir s'est fait jour chez elle après son mariage. En vivant ce mariage…

– Parce qu'au départ elle ignorait, et qu'elle a découvert peu à peu, qu'il était insupportablement étouffant d'être liée à un mari ? À moins qu'elle ne se soit rendu compte qu'un mari ne lui suffisait pas ?

– On dirait qu'il y a encore quelque chose qui te révolte… S'il n'y avait pas eu cette ironie dans ta façon de me poser des questions, si tu avais eu quelques expressions suggérant qu'on y réfléchisse de nouveau plus sérieusement, j'aurais répondu que tes deux hypothèses sont également valables. Sans pour autant qu'elles soient les seules possibles. Car il faudrait rajouter qu'à sa manière elle aime encore son mari. Le problème réside donc dans le fait que, malgré tout, elle n'a pas pu faire autrement que se mettre dans cette situation.

– Je ne comprends pas du tout ce à quoi tu penses. Est-ce que tu es en train de dire ce que tu dis avec la conviction profonde que tes paroles ont un sens ? Parce que si j'y réfléchis, moi, ça me paraît totalement ahurissant : en somme, elle profite de son mari d'un côté, de toi de l'autre, et pourquoi pas d'un troisième…

– Là tu y vas fort ! Arrête, j'ai déjà deviné ce que tu allais dire. Si tu continues à m'asséner tes jugements comme ça, quoi que tu dises je répondrai que je suis d'accord. Donc, mieux vaut te taire. Je n'ai pas envie d'entendre des banalités un peu trop prévisibles ! Tu ne sens pas que tes paroles trop banales causent actuellement à ces deux-là une véritable torture ? Tu n'as pas vu, tout à l'heure, cette nuée d'oiseaux qui les attaquaient ? Alors, mets-toi bien dans la tête qu'en ce moment ils sont totalement désarmés devant des mots prévisibles, qui menacent de les paralyser justement parce qu'ils sont prévisibles.

– Est-ce qu'ils ne sont pas téméraires plutôt que désarmés, eux qui se sont lancés dans cette aventure la tête haute alors que la grande majorité des gens en sont incapables ?

– Je t'ai dit qu'ils se sont lancés dans cette aventure parce qu'ils y ont été obligés et non parce qu'ils sont téméraires. Ils ne peuvent être que désarmés, car il n'y a pas de mots pour les défendre. Pas de mots nouveaux qui puissent s'accorder à cette scène.

– Mais alors, pourquoi tu continues à donner la parole à une existence aussi bornée que la mienne devant une pareille scène ?

– J'essaie de trouver mes mots à travers des mots différents des miens, parce que les paroles ont toujours besoin d'un tiers. Et tout en veillant à ne pas casser le film.

– Dans ces conditions, puisque tu cherches tes mots, est-ce que tu ne ferais pas mieux de me laisser parler librement, comme ça me vient ? Est-ce qu'une réaction énergique de ma part ne te permettrait pas de trouver les mots dont tu as un besoin urgent ?

– Sûrement pas. Parce qu'en ce moment, rien qu'une chiquenaude peut tout faire basculer. Alors, sans aller jusqu'à espérer des paroles de consolation, j'aimerais bien pour l'instant que tu ne me balances pas des paroles de condamnation.

23

– Depuis que tu me freines, je me sens interdit de parole.

– Ne va quand même pas jusqu'à fermer les yeux ! Attends que les paroles te viennent comme si tu déchiffrais ce que tu as sous les yeux, comme tu le faisais au début en décrivant simplement ce qui apparaît sur l'écran. Reprenons tout. Tu vois, la caméra vient de commencer à s'approcher tout près de leurs visages. De plus en plus près. Jusqu'à ce qu'un gros plan montre seulement sur le point de se toucher les lèvres des deux personnes face à face. Lèvres bleu noir pour l'homme, lèvres couvertes d'un rouge violet pour

la femme : un étrange contraste qui reste une harmonie. Regarde bien, les deux personnes continuent à se chuchoter quelque chose au lieu de s'embrasser.

– Je n'ai pas envie de regarder. De toute façon, même si on approchait la caméra tout près, on n'entendrait pas les voix. Quand on ne voit rien, il n'y a que du silence.

24

– Bon, je continue à te raconter. La caméra quitte les lèvres et progressivement, en passant par l'arête du nez, remonte vers les yeux qui clignent l'un en face de l'autre, puis jusqu'au-dessus de la tête, et une fois arrivée devant le vide elle diminue doucement sa focale pour venir s'arrêter là où elle se trouve à même de les regarder à la perpendiculaire. Alors les crânes arrondis des deux...

– Ça va ! J'ai les yeux ouverts, je vois.

– Ah bon ! Tu vas recommencer à parler ?

– Comme j'ai de toute façon été invité ici pour parler, autant aller jusqu'au bout. Mais comme il faut rester prudent, j'attends d'abord que tu me dises quelles sont les limites que tu peux accepter.

– Par exemple, j'étais prêt à me laisser interroger sur les faits.

– Interroger sur les faits ? Autrement dit, je pourrai te questionner sur ce qui est un peu olé olé et qui tendrait même vers l'indécent ?

– J'y suis prêt, vas-y.

– J'ai envie de te demander, sans doute parce que je trouve très troublante cette position consistant pour la femme à poser ses jambes sur les genoux de l'homme en dévoilant des cuisses blanches, si elle t'a dit qu'avant de te rencontrer elle avait couché avec d'autres hommes depuis qu'elle est mariée ?

– Quand tu as rouvert les yeux après les avoir fermés, je me suis demandé si tu avais changé, mais c'est incroyable, tu n'as pas

bougé d'un poil ! Tu veux vraiment savoir ce genre de choses ? Alors, elle a dit oui, et même que c'était arrivé à plusieurs reprises, quoique chaque fois ça n'ait jamais duré longtemps.

– Et pourquoi ça ne durait jamais longtemps ?

– Elle disait qu'elle n'aimait pas le fait que ça se réduisait de plus en plus à des activités animales.

– Ça signifie qu'au départ elle ne savait pas que ça tournerait comme ça, que c'était des partenaires avec qui ça finirait par tourner comme ça ?... Dans ce cas, il faudrait remonter encore plus haut et que je te demande comment elle en est arrivée à coucher comme ça pour la première fois ? Elle devait avoir en elle quelque chose comme une motivation, ou quelques raisons capables de faire naître un tel désir et de l'amener à se conduire selon ce désir, non ?

– Quand je lui ai demandé, elle a paru avoir elle aussi du mal à trouver les mots, mais si je transmets telle quelle sa réponse : c'était parce que ses sens les avaient trouvés beaux, pleins de charmes inédits procurant des sensations tout à fait nouvelles, capables d'éveiller les lacunes de sa sensibilité... Une fois sous le coup de cette séduction, elle n'avait pas pu s'empêcher de combler ces lacunes en se donnant de tout son corps.

– Tu dis les sens... les sens... Au fond, ça veut dire qu'elle les avait désirés dès le départ de façon animale, tu ne penses pas ?

– Pas forcément. Ce qui relève des sens n'est pas seulement l'affaire du physique. Dans un rire, l'expression du visage touche nos sens, et de même, dans une plaisanterie les mots touchent nos sens. C'est ainsi qu'elle l'exprimait, mais la façon d'accueillir tout cela, est-ce que ça ne relève pas plutôt de l'esthétique ?

– De l'esthétique ?... Eh bien ! quoi que tu allègues en guise de justification, à mes yeux ça revient strictement au même : « Je me suis précipitée vers lui parce que je le trouvais beau, et après avoir joui de lui je l'ai trouvé très ordin... », pardon, j'oubliais que je t'avais promis de ne pas dire des choses de ce genre.

– Au moins, elle et moi, nous ne sommes pas devenus

simplement des bêtes, et nous ne nous sommes pas non plus quittés au bout de peu de temps.

– Jusqu'à maintenant, oui. Jusqu'à maintenant... Mais dans votre situation, vous feriez bien de vous inquiéter et de vous demander quand et comment ça va changer. Car tout change ! Tout dépend du hasard, jusqu'à la dernière seconde. Après tout, ça devrait être une question à examiner à fond... Parce que ça sert à quoi, ton esthétique qui consiste à accueillir sans hésitation des fantasmes dont on ne connaît même pas le véritable sens en laissant l'avenir sous la coupe du hasard ?

– Sens véritable ? Fantasmes ? Servir à quoi ? Ces mots-là, ça fait très très longtemps que je les avais oubliés. Ce sont des mots que je récusais toujours quand elle me racontait pour la première fois une histoire du même genre. Mais tu finiras bientôt par savoir que les mots comme ça ne valent pas mieux que la salive que les gens crachent derrière le dos de ces deux-là sous l'effet d'une jalousie tordue à leur égard.

25

– On dirait que l'écran devient le porte-parole de tes protestations ! Peut-être sentent-ils qu'on regarde leur nuque, à cause de l'œil de la caméra qui est descendu discrètement derrière le canapé ?

– Il ne va pas s'arrêter là, il va descendre encore plus bas.

– Descendre plus bas ? C'est ma foi vrai ! Et jusqu'où ? Au ras du plancher... La caméra plonge même en dessous... Qu'est-ce qui se passe ? On voit le dessus du plancher depuis le dessous : est-ce que le sol est en verre ?

– Ce serait là un fantasme inventé par la caméra pour que les gens comme toi puissent vérifier de leurs propres yeux ce que c'est que ces fantasmes dont ils disent qu'ils n'ont pas de sens. Pour que vous vous demandiez si ces fantasmes ne sont pas en réalité les vôtres.

– Quel effet la caméra cherche-t-elle à rendre ?

– Tout ce qui se voit à la verticale en partant du dessous de leurs pieds : les semelles des chaussures de l'homme et ses jambes, le dessous des cuisses de la femme clairement dévoilé puisqu'elle a posé ses mollets sur les genoux de l'homme, puis au bord du canapé ses fesses bien fermes, enfin l'entrecuisse sombre à peine entr'ouvert qui émerge de la jupe serrée juste au pli de la fesse, tout ça, quoi !

– Qu'est-ce que tu cherches à nous dire ?

– Qu'est-ce que tu ressens devant le bas de leurs corps, quand tu l'observes ainsi discrètement en contre-plongée depuis le dessous du plancher ? Tu n'es pas un peu en effervescence devant cet entrecuisse dont l'intérieur s'ébauche sans se montrer vraiment ? Tu ne te sens pas encore un peu plus énervé ? Tu n'as pas envie d'entrer dans cet intérieur et de profiter de tout ce mouillé en t'y insinuant doucement ? Ces jambes-là, plus lisses et plus sexy, ce sont celles de l'actrice qui joue le rôle de cette femme, alors je te pose la question : est-ce que tu n'aurais pas envie d'entrelacer ton corps à ces jambes-là, au moins dans le film en prenant toi-même le rôle de l'homme ?

– Notre dialogue me paraît dévier de son propos central…

– Nullement. Tout à l'heure, quand la caméra les montrait d'en haut, tu as bien dit en les voyant que cela était troublant, non ? Mais ces cuisses qui t'avaient troublé n'étaient que de la chair nue, un peu molle parce que fatiguée, comme celles de maintenant. Eux deux n'étaient pas en train de s'exciter en s'embrassant sur la bouche et en se caressant, ils n'étaient pas non plus en train de chercher une position pour exciter quelqu'un à l'affût de ce qu'ils faisaient. Dans un instant comme ça, ils n'ont même pas conscience qu'on les observe. Mais toi, là-bas, c'est tout naturellement que tu t'es senti troublé. Dans le cadre de ton observation des choses. Ensuite — ce doit être une manifestation de ta mauvaise conscience —, tu t'es évertué à chercher s'il n'y avait pas quelque chose d'indécent dans la posture de cette

femme, comme si c'était elle qui t'avait allumé. En fait, s'il y a là de l'indécence, c'est simplement dû au fait que tu la considères sous un tel angle.

– En somme, c'est les sens qui ont l'air de ne servir à rien, de mon point de vue, qui finalement...

– Attends, je n'ai pas encore fini, tu vas entendre des mots encore plus blessants. Si tu as voulu ainsi dévoiler un côté indécent chez cette femme pour occulter le même côté présent en toi, c'était peut-être parce que, inconsciemment, tu avais envie de la dénuder encore davantage et d'être excité par quelque chose d'encore plus intime — ce n'était pas ça, par hasard ? Vous tous, là, les seigneurs qui avez l'air de vivre à l'aise sans aucun problème, en réalité vous êtes hommes à saliver en jetant un coup d'œil furtif sous la première jupe venue, enfermés sous un plancher comme ça, couchés à plat dos au-dessous de la semelle de ses chaussures ? Sans avoir le courage d'avancer une seule fois la main, de peur de perdre tout ce que vous possédez...

– Là, tu exagères ! Si tu n'arrêtes pas, je n'aurai plus aucune envie de poursuivre mon dialogue avec toi.

– Je sais bien que j'ai exagéré. Mais tu devrais savoir que le côté où la douleur est toujours la plus grave, c'est leur côté à eux ! Ils souffrent tous les deux d'une mauvaise conscience trop aiguë. Ils sont prêts à tout donner pour apprendre ici et maintenant la vraie raison pour laquelle ils font ça.

26

– Allons, allons, calmons le jeu ! D'ailleurs, l'écran aussi vient de s'éteindre. Trouvons un autre ton. — Tiens, qu'est-ce qui se passe ? L'écran reste éteint. Tout noir. Comment ça se fait, le film n'a pas été développé ?

– Mais non, ce n'est pas ça : j'ai simplement filmé du noir, et je l'ai développé tel quel.

– Ah bon ! Pourquoi ?

– J'ai voulu enfouir quelques-uns des mots qui errent à la surface de ce monde en gardant trace des paroles de cette femme avec sa voix elle-même.

– Et je peux l'entendre ?

– « Les fantasmes, on a envie de les prendre à pleins bras quoiqu'ils soient des fantasmes ou bien parce que justement c'est ça, les fantasmes, non ? Il y a des moments où on n'a pas envie de rater la réalité qui est le fantasme, même si c'est un fantasme. Et il y a des moments où on a envie de jouir d'un fantasme en tant que tel, parce que c'est un fantasme. J'ai voulu me lancer tout entière dans la joie des sens propre à cet instant éphémère, un instant qui serait jouissif même s'il n'avait aucun lendemain… » Non, attends voir : est-ce que ce sont bien les mots qu'elle a vraiment dits ? Ou, là encore, est-ce moi qui ai imaginé qu'elle les av…

– Quoi qu'il en soit, ça revient au même ! Je peux tout à fait admettre qu'il existe chez elle et chez toi quelque chose qui penche dans le même sens et qui est totalement différent de ce qu'on trouve chez les autres.

– On dirait qu'entre nous l'amour commence réellement à s'installer, jusqu'au point de mélanger nos mots pour faire un.

– Ça sonne bizarre, ça. Ça veut dire qu'avant ce moment-là, vous ne vous aimiez pas encore ?

– Auparavant, on était envoûtés par une telle possibilité, par l'idée fantaisiste qu'on peut trouver l'autre digne d'être aimé au point d'avoir le désir de l'aimer à n'importe quel prix. Parce qu'en réalité, qu'on tombe amoureux au premier regard, c'est un mensonge ! Au premier regard, on ne fait qu'être envoûtés. L'amour n'arrive toujours que plus tard. C'est seulement quand on a ouvert la porte de derrière des sens envoûtés et qu'on a poussé plus loin les relations en prodiguant tout son être pour le mélanger à l'autre, que l'amour commence à bourgeonner.

27

– Un rectangle de lumière qui pénètre en force dans l'obscurité. Quelque chose de multicolore, avec des dessins qui bougent dans ce cadre...

– C'est un grand écran. Pour ainsi dire un film dans le film. Ce jour-là, dans un état de grande fatigue, ils étaient entrés dans une salle de cinéma en espérant qu'assister à des fantasmes réalisés leur rafraîchirait les idées.

– Ah oui ! c'est seulement maintenant que je commence à voir la salle qui était dans l'obscurité, avec eux assis au milieu du public. *Hi-hi !* c'est drôle : ils ont les yeux braqués sur l'écran et pourtant leurs mains se touchent, non ? Tu ne disais pas qu'ils étaient très fatigués ? Seulement voilà, ce fantasme-là était troublant !

– C'est une séquence érotique comme on les met en scène pour le cinéma, tu vois bien !

– Quand je vois ça, je me dis qu'il existe quelque chose qu'on appelle un fantasme qui est chargé de médiatiser le désir.

– Mais dans le cas où le désir ainsi médiatisé essaie de concrétiser le fantasme dans la réalité ?

– Eh bien ! Quoi donc ?

– Eh bien ! Dans ce cas, on va le mettre à l'écart. De la même façon que tu considères leur amour comme une exception bizarre.

– J'ai le sentiment d'avoir encore une fois subi un choc, mais c'est quand même une chose de sublimer le désir par un fantasme, et autre chose de substituer directement un fantasme à la réalité.

– On peut vraiment établir des distinctions aussi nettes, tu crois ?... Non, allez, tu n'as pas besoin de faire trop attention à ce que je dis : en ce moment je ne cherche pas à t'agresser, je voudrais seulement que tu les connaisses un peu mieux — que tu nous connaisses mieux, elle et moi —, nous qui essayons justement d'effacer la frontière entre fantasme et réalité. Vu d'un

certain œil, le déclenchement de notre relation a été terriblement simple. Je suis sûr de ne pas me tromper, c'est elle, en cinéphile avertie, qui a déclaré : « Pourquoi est-ce qu'on devrait se contenter de regarder un film, alors que tout le monde rêve secrètement de réaliser la chose ? » C'était tellement inattendu que j'ai répondu sans trop réfléchir : « C'est que quand on regarde un film, on est à l'abri dans l'obscurité. » À quoi elle a répliqué tout de suite : « Mais on le sait, que tout le monde est dans l'obscurité, chacun à regarder en même temps que les autres, alors, pourquoi ces couples ne sortent-ils pas du cinéma en réinsérant cela "entre" eux deux ? » Cette conversation a eu lieu lors de l'avant-première de mon premier film.

– Oui, je vois. Et notre film dans le film, ici, c'est justement ce film-là, ton premier ? Je me rappelle très bien la scène de sexe, ces gestes érotiques qui évoquaient des statues de l'Antiquité.

– C'est ça. On l'a retrouvé par hasard, dans une petite salle où l'on reprojette de vieux films, tu sais, à deux pour le prix d'un. Moi, j'y suis entré parce que j'avais envie de me replonger dans le fantasme que j'avais moi-même écrit, et elle probablement parce qu'elle avait envie de se rappeler les débuts de notre liaison.

– Puisque notre conversation en est arrivée là, j'ai une question à te poser. Qu'est-ce qui lui plaisait en toi au début de votre relation, sur le plan des sens, comme elle dit ?

– Une sensation ressemblant à celle que donne une brise légère.

– D'où peut bien sortir une comparaison pareille ? Tu veux dire une manière d'être très naturelle, formée au fil de ta cohabitation avec les trois femmes différentes dont tu t'es séparé avant de la connaître ?

– Je ne sais pas trop. Peu après notre rencontre, ses yeux brillaient quand elle m'entendait raconter ce genre d'histoires sans y attacher d'importance. Ensuite, elle a ajouté, en substance, que quelqu'un comme moi, il ne fallait pas essayer de vivre avec. Qu'il valait mieux se contenter d'une liaison.

– Une liaison où les sens sont touchés par des sensations qui toutefois restent invisibles comme un souffle de vent ?

– Ça, ça ressemble à un fantasme inimaginable, tout le temps qu'on essaie de déployer le désir pour l'insérer dans l'« entre ». Néanmoins, un tel rêve...

28

– Après un long moment sans qu'on l'ait vu, on retrouve notre écran noir et blanc. Eh bien alors ! ces poissons, ils ne sont pas encore morts ? Sur une large flaque de sang noir, à peine capables de cligner leurs yeux déjà sans vie, avec une respiration sur le point de s'éteindre... Mais... mais... qu'est-ce qui se passe ? Leurs écailles ont l'air malade, on dirait une sorte de mycose, elles tombent toutes seules et *aïe !*... à la place de chaque nageoire partie, dans la plaie, pousse tout doucement quelque chose comme une fine plume blanche ressemblant à une aile.

– On dirait un tour de passe-passe inventé par les derniers soubresauts du désir. Un désir auquel on ne peut renoncer subsiste peut-être même devant la mort ?

– Ne serait-ce pas plutôt une sorte d'hallucination, dans la stupéfaction de regarder la douleur de la mort face à la mort quand on reste à l'écart ? S'il existe un sommeil dans lequel on a envie de plonger pour éviter cet instant douloureux, et s'il existe aussi une douleur qui imprègne jusqu'au fond le rêve rêvé au milieu de ce sommeil même, voilà qu'on rêve encore endormi un rêve dans le rêve, celui qu'on a rêvé pour fuir encore davantage cette douleur — disons une hallucination évoquée par un rêve pendant un rêve, quelque chose comme ça...

– Puisque cette image est présentée littéralement comme un fantasme, le contenu reçu peut aussi changer selon la personne qui le reçoit.

29

– À ce moment, ce qu'on saisit dans la sensation donnée par les couleurs de ce crépuscule est un pressentiment sinistre. Une couleur pourpre épaisse, dépourvue de transparence, colore tout, le ciel, la terre et jusqu'au bas des rues. Un jour d'été chaud et humide, où l'on est déjà couvert d'une véritable écorce de sueur, si l'on tombe sur un soir comme celui-là, on croit vraiment qu'on va crever asphyxié. Car au milieu de ce rouge pourpre, on a l'impression qu'on ne va pas tarder à recevoir sur la tête du sang noir, chaud et visqueux.

– Ça aussi ça dépend de la personne qui le reçoit. Nous… — moi aussi je n'arrête pas de dire nous, alors que je ferais mieux de prendre un peu de distance en continuant à dire « eux » —, oui, à cet instant-là, eux deux avaient le sentiment de s'être jetés, déjà couverts d'une sueur épaisse, en plein dans cette lourde chaleur humide, et ils souhaitaient plutôt que cette chaleur, cette sensation de coller, annihile le monde entier, tout cet « entre », comme si le crépuscule mélangeait le jour et la nuit pour les faire bouillir ensemble…

– Quel nihilisme, tout à coup ! Est-ce qu'ils ont perdu ce qui leur restait de self-control au point d'en venir à souhaiter la destruction du monde entier ?

– Ils voulaient peut-être traverser d'un seul coup le monde de part en part, après avoir fait fondre tout ce qu'il contenait.

– Tiens, surprise ! Voilà que l'écran s'éteint et se rallume sans arrêt, qu'est-ce qui se passe ? On entend les clics d'un obturateur. Un obturateur ? Ah oui ! Quelqu'un est en train de prendre des photos de votre… de leur dos qui s'éloigne d'un pas nonchalant ?

– On dirait bien. Contrairement à ce que les deux pensent, quelqu'un a décidé d'emprisonner dans des images durables ce moment et cet acte, de telle façon qu'ils ne puissent pas se liquéfier et s'évaporer. Un œil parmi d'autres.

– Ça continue avec une belle obstination !

– Au point de vouloir recommander de prendre des poses variées, pour que ce ne soit pas trop simple ni ennuyeux : n'est-ce pas en effet pour cette raison que l'homme attire discrètement la femme contre lui en la prenant par la taille ?

– Ils arrivent tout de même à un endroit où il est impossible d'aller plus loin : devant une porte.

30

– Ça fait vraiment un bout de temps qu'ils n'y étaient pas allés.

– Une femme, là, prend un air joyeux comme pour dire : « Ça faisait si longtemps ! » C'est la patronne du café ? L'air d'une petite trentaine. Quel genre ?

– Pas mal ! Charmante à sa façon. L'esprit large.

– Elle vient s'asseoir en apportant elle-même de la bière. On remplit les verres, on trinque. Ils boivent comme des assoiffés, *waouh !* Comment en sont-ils arrivés à devenir des habitués qu'on reçoit ainsi, sans chichis ?

– C'est là qu'ils sont allés boire le jour où ils se sont rencontrés secrètement pour la première fois. C'était un endroit tranquille et très libéral, bien que ce soit un espace ouvert, d'autant plus qu'on ne risquait pas d'y rencontrer des gens de connaissance. En plus, on n'y était jamais dérangés. Détendus par l'ambiance, à partir d'un certain moment on a échangé des baisers brûlants qui duraient tellement longtemps que quand à la fin on est partis la patronne a dit : « Ah ! comme je vous envie ! Vous reviendrez nous voir ? » Alors on y est retournés. Et on est devenus suffisamment amis avec les habitués pour boire tous à la même table. Là-bas, on était censés être d'anciens amants qui s'étaient retrouvés dix ans après. C'est tout. On n'avait pas besoin de rien raconter concernant le reste de notre vie. Personne ne voulait ni en savoir trop, ni faire savoir quoi que ce soit.

– Mais pourquoi ont-ils un jour arrêté d'y aller ?

– Disons que cette impression de s'amuser en flottant librement en l'air dépassait leurs capacités de l'époque. C'est peut-être pour ça qu'ils ont commencé à ne rechercher que la liberté enfermée.

– Et alors, pourquoi y sont-ils retournés de nouveau ?

– Parce que de nouveau ils ont regretté cet amusement aérien en toute liberté. Car, bien que les moments avec ces gens-là se soient passés dans un endroit limité, c'était au moins un espace ouvert qui les accueillait...

– Et ?

– Il semble qu'ils aient eu envie d'essayer une petite expérience préalable.

– De quel genre ?

– Voir s'ils pourraient partager leurs jeux avec d'autres personnes. Une tentative pour se démolir davantage dont ils parlaient entre eux en chuchotant, une tentative pour démolir quelque chose en nous démolissant nous-mêmes.

– Je ne comprends rien à ce que tu dis.

– La patronne avait une sympathie particulière pour l'homme, bien qu'elle ne l'ait jamais manifesté ouvertement puisque son amante était là. Elle l'avait insinué plusieurs fois de manière détournée. L'homme ne la trouvait pas déplaisante du tout, même s'il n'avait pas un très fort sentiment pour elle.

– Je me disais bien que le crépuscule avait quelque chose de sinistre. Alors...

– Pour savoir s'il y a vraiment un sinistre ou non, il faut aller mettre le feu !

– Eh bien ! Comment est-ce que ça a pris feu ?

– C'est là, sous tes yeux. C'est un jeu dans lequel on ne peut pas se lancer sans avoir déjà bu, mais l'alcool a fini par nous monter au cerveau. Ça, tu vois, c'est une habitude de la patronne : quand elle pense qu'il est temps de jouer à fond, elle commence à tapoter légèrement les joues d'un des autres, comme ça, pour

rien. Et maintenant, c'est donc au tour de l'amante de l'homme. C'est à elle de séduire la patronne, et pas pour rire : elle lui demande si elle ne voudrait pas devenir une seconde maîtresse pour son amant, car elle, franchement, elle a déjà son mari et cet amant, tandis que lui n'a qu'elle.

– La patronne la dévisage un instant, les yeux comme des billes. Et puis elle éclate de rire. Où veut-elle en venir ?

– C'est une femme qui vit toujours de cette façon-là, dans tous les domaines. Elle sait s'abandonner à l'instant qui vient. Et elle se décide sans jamais hésiter.

– C'est comme ça qu'elle est devenue l'objet de cette étrange expérience ?... Ton amie se lève discrètement. Elle s'en va avant les autres ? Personne ne la retient ? Même la patronne la laisse partir ?

– C'est son style, depuis le début.

31

– Encore ce noir... Est-ce qu'il recèle la suite des péripéties ?

– Non, c'est la scène où une panne d'électricité se produit par hasard dans le café du film.

– Et qu'est-ce qui se passe, dans le noir ?

– L'homme attire la patronne contre lui et lui aspire passionnément la langue.

– Elle se laisse faire ?

– Oui. Quoique ce ne soit pas l'étape finale des péripéties.

– Et alors, cette langue, elle était aussi douce que celle de ta maîtresse ?

– Elle était douce, mais avec un goût différent. Forcément différent. Car on ne peut pas imaginer que les femmes soient toutes exactement les mêmes. Et puis, j'ai pensé qu'on doit trouver des partenaires offrant des sensations aussi différentes que possible.

–*O-o-o-oh !* c'est tout ce que je peux émettre, comme son... Ce n'est même pas la voix de quelqu'un en train de jouir qui sort de l'écran, merde !

– Je sais que tu trouves ça difficile à admettre, et même répugnant, mais c'est une expérience que j'avais entreprise dès le départ hors du sens commun.

– C'est extravagant ! Comme ta maîtresse a deux hommes, son mari et toi, il fallait te fabriquer à toi aussi deux femmes, ta maîtresse et une autre... Vous deux, au fond, est-ce que vous vous aimez vraiment ? Ou plutôt, avant de dire vous deux, commençons par toi : est-ce que tu l'aimes vraiment, cette femme ?

– Au départ, mon cœur courait après l'attraction dont mon corps était victime sans pouvoir la rattraper. Maintenant c'est différent : mon corps et mon cœur sont à l'unisson, et tout à fait certains que oui.

– Et pourtant, tu n'aimes pas uniquement elle ?

– Je vois ce que tu veux suggérer. En fait, si je n'aime qu'elle, c'est peut-être parce que je n'ai qu'elle actuellement ?

– Alors, s'il arrivait que tu en aies une autre, tu pourrais continuer à l'aimer tout en aimant la nouvelle ?

– Franchement, je n'en sais rien. Parce que ça ne m'est encore jamais arrivé. Simplement, si je regarde son cas à elle...

– Ce qu'elle a dit littéralement, qu'elle voulait aimer à la fois son mari et toi, tu peux admettre ça ?

– D'abord, je suis capable d'admettre son désir, cette sincérité qui souhaite s'exprimer ainsi, ou qui ne peut que s'exprimer ainsi. J'estime ensuite que c'est une hypothèse plausible. Car pour ma part, je ne crois pas que l'amour soit une inclination unique et absolue. Une relation se noue d'une façon très individuelle et concrète ; donc, je pars du principe que différentes relations individuelles et concrètes peuvent coexister, y compris s'il s'agit de l'amour entre deux êtres. Parfois, je me pose cette question à moi-même : Puisque tu

as renvoyé plusieurs femmes après avoir vécu avec elles et puisqu'elles occupent chacune une place différente dans ta mémoire, qu'est-ce qui se passerait si elles réapparaissaient toutes en même temps ? Est-ce que tu pourrais choisir une seule parmi elles ?

– Est-ce que ton hypothèse est correctement posée ? Tu ne penses pas que ces amours concrètement différentes ont été possibles parce qu'elles se passaient dans des temps différents ?

– Non, je ne crois pas, pour peu que pour ainsi dire on accepte de telles situations sans cachotteries, sans se cacher l'un de l'autre...

– Vu que ta déraison s'aggrave de plus en plus, il me devient difficile de simplement maîtriser ma pensée. Au lieu de courir après les nuages dans le ciel, revenons à notre point de départ. Je voulais te demander ceci : finalement, quel rapport un tel comportement a-t-il avec cet amour entre vous qui avait l'air aussi passionné que tourmenté ?

– L'idée est de conserver jusqu'au bout notre amour tel quel, dans toute sa pureté. Et de le libérer du joug du mot « adultère ».

– Mais comment est-ce possible, en se conduisant comme vous le faites ? À force, cet amour, loin de le protéger et de le libérer, vous finirez par le salir et par tout perdre. Écoute, vieux, tâche de retrouver un minimum de bon sens ! En ce moment, tu ressembles beaucoup à un somnambule à la merci des démons de cette femme et qui erre en plein cauchemar...

– Je sais bien que je ne peux pas te convaincre d'un seul coup. C'est sûr que tout cela doit t'apparaître comme un saut extravagant, puisque l'ensemble du processus est escamoté. Mais dans un moment, tu finiras par comprendre que je suis plutôt trop raisonnable. Que peut-être même être trop raisonnable est la maladie dont je souffre.

32

– J'entends un bruit confus dans l'obscurité, *chuit-chuit !* Ça m'inquiète. Il y a quelque chose d'invisible et de menaçant qui remue par là, avec agilité, sans faire beaucoup de bruit.

– C'est un serpent.

– Un serpent ? *Pouaaah !* Écœurant ! En plus, il a deux têtes... Qu'est-ce qu'il guette là dans le noir, avec ces yeux brillants ?

– Deux poissons en train de se métamorphoser une nouvelle fois en se faisant pousser des plumes.

– Cette forme moitié poisson moitié oiseau, ça aussi c'est écœurant. On dirait un reptile qui sort de l'œuf en brisant sa coquille, ou bien un poussin mutant. Qu'est-ce qu'il est maladroit, à picorer avec son petit bec les écailles semblables à des croûtes de pus qui sont encore collées sur sa peau ! De toute façon, incapable de s'enfuir comme il est, il va se faire dévorer.

– Tant qu'à faire d'être dévoré, autant l'être de bon cœur !

– *Sluich !* Les langues des deux têtes ont eu vite fait d'attraper les deux poissons-poussins. Mais qu'est-ce que c'est, là ? Un vieux serpent édenté ?

– À défaut d'avoir des dents, rien qu'avec la capacité d'absorption que lui donnent sa langue et son gosier, il peut les engloutir tout entiers d'un coup.

33

– Cette enseigne de néon qui luit dans l'obscurité comme les écailles d'un serpent, c'est la porte d'un bar qu'on aperçoit de l'autre côté de la rue. Vu les deux personnes qui l'ouvrent et qui en sortent, tu ne vas pas me dire qu'elle symbolise la gueule d'un serpent, non ?

– Comme tu le sais, un symbole n'est pas quelque chose qu'on associe trop facilement à une image voisine.

– On dirait bien que c'est la patronne avec l'homme qui est toi. Elle le serre fort contre elle, puis elle le repousse. Et toi, tu n'as pas l'air d'avoir particulièrement envie de faire quoi que ce soit qui la contrarie. Vous vous êtes promis de vous revoir ?

– Non. Notre histoire s'arrête là.

– Mais pourquoi vous arrêtez comme ça, alors que tu dis que vous vous êtes passionnément embrassés sur la bouche dans le noir ?

– Le désir, chez quelqu'un, peut à chaque instant bifurquer. Il faut prendre chaque fois une décision, faire un choix, parfois renoncer etc. Nos baisers ont pris fin aussitôt qu'il y a eu de nouveau de la lumière et que nous nous sommes regardés comme si rien ne s'était passé —, après quoi nous avons fini par éclater de rire sans pouvoir nous retenir. Disons que le jeu en tant que tel s'est terminé trop vite, sans être suivi d'un sentiment passionné. Et c'était pareil chez tous les deux. Par la suite, on n'a fait que boire, comme un frère et une sœur.

– La vue qui te montre de ce côté, debout devant la porte, avec un air absent, a légèrement tremblé.

– L'homme, là-bas au loin, doit aussi ressentir ce léger tremblement.

– Et à l'instant même où il l'a reconnue, l'autre, voilà qu'il se dépêche de traverser la rue comme s'il était surpris, et qu'il s'approche d'elle de ce côté-ci.

– Et puis ils vont se prendre dans les bras l'un de l'autre en plein rue.

– C'est ton amie, non ? On dirait qu'elle a attendu là-bas jusqu'à ce moment en regardant par ici.

– Parce qu'elle aussi, elle devait avoir envie de savoir ce qui en sortirait, comme toi. Peut-être même beaucoup plus que toi.

– Quel sentiment devait-elle éprouver, à cet instant-là ? Dans un cas pareil, elle serait d'abord rassurée à court terme, et ensuite plus angoissée avec le temps, n'est-ce pas ? L'assurance d'être

aimée de toi avec l'angoisse de s'être éloignée de son but... Est-ce que par hasard ce serait le contraire, au fond d'elle-même ? L'angoisse vis-à-vis de toi, qui n'as toujours qu'elle, et l'assurance d'avoir raté cette cible aberrante...

– Comment pourrait-on apprécier en termes simples une réaction qui doit être inextricablement complexe ? Finalement, il vaudra mieux passer au moment suivant en fonction du résultat de celui-ci.

– Alors, vers quelle sorte de moment s'en vont-ils maintenant, épaule contre épaule ?

– C'est pour combler les divers sens de l'amour qui n'appartient qu'à eux, en oubliant tout le reste. Pour jouir pleinement de l'adultère pur.

– L'adultère pur ? Ça y est, tu recommences ! À te voir jouer avec des mots qui font oxymore, tu sembles avoir tout de même un certain recul, non ?

– Ces mots ont l'air de se contredire selon une logique empreinte de morale. Mais essaie de sentir les choses d'un point de vue de poète : selon la logique d'un poète, l'adultère est toujours tourmenté. En mode poétique, est-ce qu'il existe un adultère qui ne soit pas pur ? Le problème, c'est que cette légitimité poétique n'est que la légitimité d'une moitié ; et en plus, celle de l'envers, pas celle de l'endroit. Voilà pourquoi j'aimerais qu'on élimine carrément l'expression « amour adultère », en effaçant la distinction entre amour adultère et amour pur.

– Tu veux dire que le moyen d'effacer cette distinction, c'est d'engendrer continuellement des adultères et de les multiplier ?

– Est-ce que ç'aurait été aussi un adultère, si j'étais arrivé à partager un lien amoureux avec cette patronne qui n'avait aucun partenaire ? Je t'assure que ce que j'ai envie de multiplier, c'est l'amour, pas l'adultère.

– Notre conversation commence à pédaler dans le vide. Tout comme votre amour pédale dans une roue d'écureuil !

34

– Il est possible qu'à tes yeux ça ait l'air de pédaler dans le vide, mais cette nuit-là, elle a fait progresser sa vie d'un grand pas : c'est le soir où pour la première fois elle a passé toute la nuit avec moi, sans rentrer chez elle.

– Et alors, ce qui reste le lendemain matin, ce n'est que ça : après avoir joui à fond de ton adultère pur, une fois que tu l'as raccompagnée chez elle, tu n'as plus qu'à regarder s'éloigner son dos, avec l'air aussi misérable que si tu avais marché toute la nuit dans la boue ?

– C'est à tes yeux, sans doute, que ça paraît misérable. Probablement qu'il est impossible à des gens comme toi de trouver admirable quelqu'un qui a commencé à se préparer une vie de vagabond. Mais est-ce que tu sais qu'il est possible que la vie et les sens deviennent intérieurement plus vivants ? Regarde-le qui s'amuse joyeusement avec les enfants du quartier, il les prend dans ses bras, les cajole...

– Bien entendu, ton amie n'a pas d'enfants ?

– Non.

– Ça fait combien de temps qu'elle est mariée, pour ne pas avoir encore d'enfants ?

– Elle a annoncé dès qu'elle s'est mariée qu'elle n'en voulait pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle n'est pas sûre de pouvoir faire face à une telle responsabilité dans un monde comme le nôtre.

– Eh bien dis donc ! Elle a carrément annoncé cette décision au vu et au su de tout le monde ?

– Elle ne voulait sans doute pas être obligée de prévoir l'imprévisible. N'est-il pas vrai qu'en général, un enfant verrouille une telle obligation, surtout pour les femmes ?

– Oui, d'accord jusqu'à un certain point. Mais elle a perdu la joie de donner la vie, le bonheur de regarder son propre double

vivant, l'occasion d'aimer sans réserve quelqu'un de son sang !

– Moi aussi, j'admets l'inverse jusqu'à un certain point. Parce que la perfection n'existe pas.

– Mais il n'est sans doute pas encore trop tard : elle a quel âge ?

– Pourquoi ? Tu as envie de la persuader d'entrer dans ton régime de vie en arrêtant de s'infliger toutes ces souffrances ? Tu n'aurais pas une petite envie de la prendre pour maîtresse, si l'occasion se présentait ?... Non, je plaisante. Elle a vingt-neuf ans[2].

– Vingt-neuf ans ? Attends un peu... Ça fait dix ans de moins que toi. *Pfou-ou !* On dit qu'il est important de bien franchir les chiffres neuf : du moment qu'elle bute sur un autre neuf, elle est au beau milieu d'un happening, *ha-ha-ha !*

– Deux chiffres finissant par neuf se sont rencontrés et ils misent chacun tout leur être en pleine spéculation existentielle — tu ne peux pas comprendre ça ?

35

– On dirait bien que maintenant ladite spéculation est sur le point de se heurter à la réalité concrète, si j'en juge par le dos de cet autre homme misérable qui s'approche de toi par derrière et qui pose une main sur ton épaule. C'est bien son mari, non ?

– Oui. Il est toujours là. On dirait qu'il nous a suivis toute la nuit.

– Et pendant que vous étiez dans votre petit hôtel ?

– Il est resté accroupi sur ses talons de l'autre côté de la rue.

– Sans aucun moyen de réagir ?

– Son seul moyen, c'était son appareil photo.

2. En réalité, selon notre usage, vingt-huit, car en Corée on a déjà un an à la naissance. Mais nous avons conservé le chiffre neuf ici, car il a une charge symbolique : les Coréens pensent qu'un problème de santé, des difficultés imprévues, etc. peuvent survenir à une date finissant par neuf.

– Ah ! C'était ça, les bruits d'obturateur, tout à l'heure ?... Il avait peut-être l'intention de faire un constat d'adultère ?

– Ce n'est pas le genre. Lui, il préfère tourner le dos, sans piper. En plus, il a enduré cette situation parce que lui aussi il aime sa femme… Et puis, comment aurait-il pu préparer un moyen de réagir, alors qu'il n'arrive pas lui-même à bien comprendre ce qui se passe ?

– Mais alors, pourquoi trimballer un appareil photo ?

– Parce qu'avoir avec soi son appareil photo, c'est quelque chose d'instinctif pour les pros de ce monde-là. Et puis, comme il s'est heurté à une situation qu'il n'arrivait pas à piger tout de suite, il a peut-être eu envie de conserver ces moments pour au moins pouvoir les examiner attentivement plus tard.

– En somme, vous avez fait d'un homme naïf un franc imbécile ?

– Ne nous critique pas sans arrêt à tort et à travers. Si on va par là, est-ce que tu sais ce qu'il y a derrière la naïveté de ce mari ? La possessivité égoïste qui conduit à estimer inconsciemment que même des êtres humains sont à moi sans appel ? La négligence orgueilleuse qui a consisté à croire que sa partenaire n'oserait pas le quitter ? Que personne n'oserait la toucher ?... C'est la naïveté des possédants, de ceux qui sont à l'aise parce qu'ils sont propriétaires.

– Tu veux dire qu'on a donc le droit de le dépouiller de ce qu'il a ?

– Les êtres humains ne sont pas dès l'origine des êtres qu'on dépouille et dont on peut être dépouillé. Et tu sais aussi que pour aimer, il faut être deux.

– Mais est-ce qu'il n'y a pas une limite à respecter pour que l'amour mérite son nom ?

– Qui donc a posé l'obligation de tracer cette limite morale et de ne jamais la transgresser ? Ne serait-ce pas par hasard les gens qui jugent que l'amour lui-même est une possession ?

– Ça, c'est sans doute ce que toute la société — ce qu'on

appelle la société — veut par définition.

– Parce que la société est la vérité incarnée ? Si l'entrelacement des êtres humains est la société, elle peut toujours changer selon son mode d'entrelacement, non ?

– Tout le monde cherche à se justifier à mesure que sa vie avance, mais toi, tu le fais y compris pour l'adultère, alors…

– Je t'ai demandé de ne pas dire « adultère » à tout bout de champ ! Il suffit de prendre un peu de recul et l'adultère que tu critiques n'est plus qu'une façon de nouer une relation où deux êtres humains s'entrelacent par amour.

– Alors, ce serait une manière de tomber dans une société pleine de confusion, une société qui aurait perdu son centre de gravité.

– Oui, comme tu dis. Je dirais même : une société « n'ayant aucun » centre de gravité, plutôt qu'une société « ayant perdu » son centre de gravité. Moi, figure-toi, j'aimerais bien tomber dans une telle société pour justifier mon amour.

– Autant faire disparaître carrément la chose appelée société, non ?

– Mais je ne suis pas si simpliste : l'amour aussi est relation, comme la société est relation. Ce jour-là, quand j'ai vu apparaître ce mari en personne, je n'ai pas pu faire autrement que de prendre en compte ce point-là avec davantage de sérieux : l'amour entre ces deux-là n'est toujours un amour qu'au travers d'une relation avec un tiers.

36

– Tiens ! qu'est-ce qu'on voit là ? Deux hommes mal lavés et mal rasés assis en tête à tête devant un rince-cochon, alcool raide et soupe de soja pimentée… Déjà plusieurs bouteilles de *soju* traînent par terre. Et personne ne dit mot !

– Est-ce que tu vois beaucoup de mots à échanger de vive

voix, dans une situation comme celle-là ? J'imagine qu'il ne savait pas quoi faire, qu'il se sentait oppressé, mais la première phrase qu'il a prononcée au bout d'un long moment a été : « Qu'est-ce que vous cherchez ? » C'était une question simple, mais je n'avais rien à répondre. Alors j'ai dit : « Qu'est-ce que vous voulez savoir ? » Et lui : « J'aimerais savoir ce que vous voulez que ça devienne. » Je n'avais toujours rien à répondre. Alors j'ai relancé la question : « Qu'est-ce que vous voudriez, vous, maintenant ? » Réponse minimale : « Je ne sais pas. » Puis, de nouveau, un silence d'incertitude.

– Du coup, vous avez simplement continué à rester là, face à face ?

– Bien sûr que non. En fait, ce moment a été un tournant très important. Car c'est précisément dans l'ivresse de ce matin-là qu'a poussé dans ma tête l'idée d'une véritable expérimentation par le cinéma. Alors, je me suis de nouveau adressé à lui : « J'aimerais dorénavant essayer de savoir moi-même ce que je désire vraiment, et ce que je souhaite que ça devienne : est-ce que vous pourriez m'aider ? »

– T'aider à quoi ?

– À fabriquer ce film : il est producteur de cinéma ! Et si on considère ce que nous sommes en train de faire ici comme une production cinématographique, c'était possible, la preuve ! Donc, on tournerait un petit film, en quelque sorte afin d'expérimenter l'avenir de trois personnes. Bien sûr avec l'éventualité que d'autres personnes s'introduisent au cours du tournage, en tant qu'impliquées dans cette relation.

– Et il est tombé d'accord ?

– Au départ, il a donné l'impression de me prendre pour un type incroyable. Et puis à la fin, il a accepté. En éclatant d'un rire sans joie. Il a dit qu'il valait mieux expérimenter avec des images qu'avec la réalité. Que de toute façon, il ne pouvait qu'être impliqué lui aussi, et qu'il n'aurait jamais un moyen aussi pointu.

– Ça aussi, c'est bien vrai ! Car il y a un bel avantage à pouvoir

regarder avec plus ou moins de distance, et c'est là un bon moyen de différer les choses.

– En plus, j'ai également pensé que l'expérimentation que je voulais essayer avec elle pour la dernière fois serait peut-être en fait trop dangereuse si on la réalisait d'un seul coup dans une réalité comme celle où nous vivons.

37

– Devant le serpent à deux têtes qui est en train d'avaler goulûment ses proies, un imbécile d'oiseau est venu se poser : l'air de ne pas comprendre ce qui se passe, il se met à picorer la terre. Ce volatile fait-il partie de ceux qui picoraient les poissons tout à l'heure ? Quel stupide animal ! Heureusement que les deux bouches du serpent sont remplies par leurs proies, sinon il serait déjà mort ! Ah ! surprise : entre les deux têtes, une troisième a surgi brusquement, *aïe-aïe-aïe !* Elle engloutit l'oiseau d'un seul coup. Un serpent à trois têtes, maintenant : de plus en plus écœurant !

– Il peut encore passer à quatre têtes, ou même cinq...

38

– Alors, l'histoire jusqu'ici, c'était la première tête ? Où commencent la deuxième et la troisième ?

– Ça dépend de la façon de voir les choses.

– Pour parler simplement : dans le cadre de cette expérimentation, j'aimerais bien savoir jusqu'où va la réalité de votre relation, où commence la fiction et à quel moment on passe à la partie intermédiaire qui mêle les deux.

– Eh bien ! Je répète que ça dépend de la façon de voir les choses et de la façon de les faire voir.

– Regarde, là-bas, maintenant on dirait que c'est encore ta chambre. Une femme est entrée, l'air de venir s'emparer d'une proie. Pour autant que je sache, ce n'est pas celle qu'on a vue chez toi... Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est une chose qui a réellement eu lieu ou bien une fiction expérimentale ?

– Depuis la nuit où elle n'est pas rentrée chez elle, elle est devenue plus audacieuse.

– Donc, c'est réel ? C'est ça ? Dès que les deux ont eu pénétré dans la chambre, ils se sont déshabillés à la hâte et une fois nus se sont enlacés : là encore, c'est réel ?

– Pas seulement ça, la suite aussi, même si elle n'a pas l'air plus convenable. Ils ont interrompu brusquement ces gestes si urgents pour installer sur une chaise une caméra vidéo qui était dans un coin, puis ils l'ont approchée tout près du lit et l'ont mise en marche. Ensuite, ils se sont placés là où elle pouvait filmer les fesses et la taille et ont commencé leurs ébats sur un rythme très lent, plein de délicatesse.

– Vous avez fait une expérimentation pornographique ?

– Une fois que nous avons eu pris la décision de lancer cette expérimentation par le cinéma, la première chose que nous avons faite en nous retrouvant, ça a été ça. Tu sais ce qui est filmé là ? La cinquième séquence depuis le début de ce travail, précisément la scène dont tu as dit qu'elle ressemblait à une dune dans le désert. La séance de sexe et son tournage se sont passés comme tu es en train de les voir actuellement, mais ce qui est filmé en réalité à ce moment-là est une toute petite partie agrandie des corps en train de faire l'amour, et on ne sait pas très bien ce qui se passe. Or, toi, tu as vu tout à l'heure un paysage surréel, tu as senti du mystère. Alors, je te pose la question : ce que tu as vu et senti, c'est une fiction ou la réalité ?... Mais en même temps, il y a un autre aspect qui mérite d'être analysé. Cette séquence, j'ai dit que nous l'avions réellement vécue, mais ceux qui sont en train de jouer la scène, ce n'est pas nous, tu sais bien. Elle va bientôt se relier à une autre séquence que nous n'avons pas du tout vécue dans la réalité,

qui n'est qu'imaginaire, dans le but de constituer une histoire. Alors, cette fois, est-ce qu'il faut la considérer comme une partie de la réalité ou comme une partie de la fiction ? Le rapport entre réalité et fiction est vraiment compliqué, non ?

– Je vois ce que tu veux dire. Mais ce que j'ai envie de comprendre est beaucoup plus simple : à partir de quelle étape êtes-vous passés de la vie réelle à une expérimentation ? Et jusqu'à quel point cette expérimentation va-t-elle changer désormais votre vie réelle ? Cette séquence-là, tu as dit qu'elle avait été possible en réalité parce qu'elle, elle était devenue plus audacieuse depuis la nuit où elle a découché. Je voudrais donc savoir jusqu'où une telle audace a pu et pourra être déterminante dans la réalité ? Par exemple — pour moi, ce que ça signifie reste toujours une énigme —, ta maîtresse et toi vous étiez d'accord en disant qu'il fallait multiplier les amours pour que tu essaies de nouer une relation avec la patronne ; dans cette expérimentation, supposons qu'on décrive l'échec de ce moment comme une chose qu'une autre fois, ailleurs, on aurait réussie : dans ce cas, comment cela interviendra-t-il dans la réalité présente et future de votre amour ?

– Comme une éventualité. Parfois comme un espoir, parfois comme une volonté, parfois comme une réalité inéluctable.

– Ce sera toujours comme ça ? Il n'y aura pas des cas où la chaîne de la vraisemblance sera rompue et où la supposée réussite restera un fantasme ?

– C'est possible. Mais je me demande si ça aussi, ce n'est pas intimement lié à une réalité qui oblige à s'accrocher à un fantasme irréalisable.

– Je te demandais ça parce que je pressens que cette expérimentation pourrait pousser jusqu'à un tel fantasme.

– Là où passe cette frontière entre réalité et fiction, cela devient de plus en plus obscur à mesure qu'on s'en approche. Il se peut que cela reste obscur pour toujours. Et ça dépend aussi des façons de voir. Et pour ce qui est de la séquence suivante, je me demande déjà ce que tu vas en penser...

39

– Il me semble que c'est une scène où, avant d'avoir mon avis, tu as montré quelque chose à son mari pour avoir le sien. Qu'est-ce que ton doigt désigne ?

– C'est une scène qu'elle avait envie de lui montrer. En plus, quelque chose qu'elle a voulu que j'amène son mari à regarder, moi en personne.

– Tu veux dire que c'est tout à fait intentionnel ?

– Oui, c'est intentionnel et voulu. À plusieurs égards.

– Pourtant, ce n'est rien d'autre que l'entrée d'un petit hôtel mi-chèvre mi-chou ?...

– Oui. Elle sort de là avec un autre homme. Un autre que moi.

– Tiens donc ! Comme j'ai utilisé toutes les expressions possibles pour dire ma désapprobation, je ne sais plus comment marquer mon sentiment ! Jusqu'où vous allez aller, comme ça ?... Comme tu dis, elle est devenue vraiment audacieuse ! Peut-être parce qu'elle a pris conscience des regards fixés sur elle ? En tout cas elle n'hésite plus comme elle l'avait fait la dernière fois en sortant avec toi, elle lui prend le bras franchement. C'est même plutôt l'homme qui détache son bras sans en avoir l'air.

– Une fois qu'elle a eu pris sa décision, elle a sans doute eu envie de jouer à fond.

– Jouer ? Tu veux dire que ce geste n'est pas naturel ?

– Eh bien !... Il ne l'est pas soit parce qu'il n'est jamais naturel en pareil cas, soit parce qu'elle a estimé qu'il valait mieux afficher ce qui semblait naturel. En outre, pour dire les choses à ta façon, ce n'est pas une situation réelle mais une situation expérimentale, et on ne peut donc rien affirmer là-dessus.

– Mais cette expérimentation devait bien reposer sur des hypothèses préalables, non ? Par exemple, sur le mouvement affectif qui provoque un geste de ce genre ?

– Les hypothèses comme celle-là peuvent être complexes,

elles aussi. Un même geste peut se produire à partir de présupposés différents.

– Tout de même, dans ce cas-là, il me semble qu'il faut avoir un présupposé solide : elle doit absolument être sensible à une nouvelle « beauté sensationnelle » chez ce troisième homme — c'est bien ce qu'elle avait elle-même soutenu ?

– Eh bien !... dans l'idéal, ça doit être comme ça. Mais après tout, à l'étape actuelle, ce n'est que « Eh bien ! » Si j'hésite dans ma réponse — on dirait que je me répète —, c'est que ce geste est justement une expérimentation. En fait, elle avait souhaité que tout cela ait vraiment lieu dans la réalité, mais ça ne lui est jamais arrivé. Autrement dit, il n'y a jamais eu un homme qui l'ait envoûtée. C'est pour ça que ce geste a été programmé et mis en images. Et comme il a été ainsi programmé, sa signification devient délicate à établir.

– Bref, tu veux dire que ce genre de geste peut se produire comme moyen de réaliser un objectif précis indépendamment de sa sincérité ?

– Peut-être... Pas forcément.

– C'est plus problématique, car la fin justifie les moyens, les moyens défigurent la réalité et cela induit une contradiction trop classique : on fabrique un faux amour sous le prétexte de militer pour l'amour pur, et on se détruit sous le prétexte de s'accomplir...

– Peut-être parce que c'est tellement irrésistible, si ça se trouve.

– Irrésistible ? Seulement dans son cas à elle ? Alors les autres, ça ne compte pas ?... Ce visage douloureux du mari, il compte pour du beurre ? Pourquoi est-ce qu'elle le fait toujours intervenir dans cette histoire, sans la moindre raison ? Elle ferait mieux d'agir à son insu, ou de le laisser franchement s'en aller ?

– D'abord, le mari lui-même ne le veut pas. Et puis, est-ce que c'est une chose dont on peut être débarrassé simplement parce qu'on vous laisse partir ? Il faut s'en débarrasser soi-même.

Il est possible que ça sonne bizarre à tes oreilles, mais elle fait peut-être ça pour qu'il arrive à se débarrasser d'elle.

– Ça, c'est comme une violence exercée sur sa conscience à lui ! Couvrir ainsi sa vie de blessures cruelles, ça ne peut pas le mener à s'en débarrasser.

– Tu sais ce que c'était, ce qu'on appelait le carnaval, jadis ? Un moyen utilisé pour jouir de la fête comme d'un futur déjà arrivé, afin de réveiller les consciences et les corps endurcis par le quotidien. C'était justement de la violence, des volées de coups de bâton, jeter les gens à la rivière... Parfois, la violence est une voie de libération.

– On n'est plus au moyen-âge ! Arrête tes sophismes !

– J'ai allégué ce prétexte, mais si je t'avoue ce que j'ai derrière la tête, en fait je ne suis pas non plus très à l'aise quand je dis ça. J'ai l'impression qu'une humidité ténébreuse se lève peu à peu en moi...

– Alors, je pense que tu n'aurais pas dû faire cette expérimentation. Ou qu'au moins, tu aurais dû t'arrêter à cette étape. Car ce qui s'est passé entre vous dans la réalité était déjà excessif.

– Impossible : une fois que j'ai eu poussé la réalité jusque là, je ne pouvais plus m'arrêter. Ce n'est que plus tard qu'est survenu le moment où j'ai été obligé de m'arrêter.

40

– Mais à quelle extravagance es-tu en train de t'abandonner ? Tu as dit que tu avais le cœur ténébreux, déprimé : c'est comme ça que tu fais fondre tes grumeaux de ressentiment ?

– Tu ne ferais pas la même chose si tu rentrais chez toi tout seul un jour comme celui-là ?

– Mais regarde, tu arraches les livres des rayons de bibliothèque, tu les balances par terre, tu les bourres de coups de pied, ça rime à quoi, ça, enfin ?

– Je veux qu'ils partent à la poubelle. Tu sais, il y a ce sentiment que le moment est peut-être venu de jeter quelque chose... Depuis que je suis adulte, j'ai plutôt survécu en jetant de plus en plus. Chaque fois que j'ai connu un échec dans une affaire de cœur, j'ai laissé la femme emporter la plupart des choses qui valaient le coup. Et j'ai toujours jeté ensuite ce qui restait. Lorsque mon dernier concubinage a pris fin, je me suis même débarrassé des disques que j'avais collectionnés à grand peine. Tout ce qui m'est resté, c'était presque uniquement les livres. J'avais envie de garder jusqu'au bout auprès de moi les mots, et maintenant, je crois que j'en ai marre : eux aussi, je veux les foutre en l'air.

– Dans ce cas, il se peut que ce soit les mots les plus purs qui émergent, va savoir ? En te libérant des chaînes du passé... Avec du recul, je me rends compte que tu avais tendance à ne jamais parler de ton passé. Même ces images n'en disent pas grand chose.

– Mais tu étais toujours opposé à mon passé récent, celui que tu connais !

– Et pour elle, comment ça se passe ? Est-ce que tu connais quelque chose de son passé ?

– Pourquoi ? Tu as l'intention de faire une psychanalyse sauvage de cette femme ? Moi, non, merci, je ne suis pas du tout curieux de le connaître ! Il y a eu des fois où des traces de son passé sont sorties de sa bouche sous forme d'images, mais je me suis contenté de goûter ces images en tant que telles. Avec elle, faire avancer les choses à travers des moments comme ça dépasse déjà mes forces.

– Dépasse tes forces ? Pourquoi ? Apparemment, tu dis que tu fais ça pour protéger cette relation et l'endurer jusqu'au bout, mais au fond de toi, c'est dans un sens opposé que ta conviction se renforce ?

– Non, je dois plutôt supporter que ma tête se déchire en trois ou quatre têtes etc.

41

– Cette espèce de serpent a trop bâfré, dirait-on, il a attrapé une indigestion. Pourquoi ses trois têtes rotent-elles à ce point en se débattant ?

– Regarde son ventre : les trois oiseaux qu'il a engloutis l'ont rempli, ça ressemble à des bosses de chameau ! Ils sont encore vivants, ils se tortillent même à l'intérieur de lui.

– Il a l'air d'avoir très mal : peut-être que les oiseaux remuent pour se rassembler en un même endroit ? Trois petites bosses se réunissent en une seule grosse. On dirait qu'il a vraiment de la peine à le supporter. Il devient fou. Et en plus des trois têtes, il lui en pousse encore d'autres ici ou là. Toutes ces têtes s'emmêlent n'importe comment, complètement enchevêtrées.

42

– Je suis arrivé à la conclusion que si je dois supporter tout ça, je ferais mieux de lâcher la bride à l'expérimentation. Elle implique qu'on aille tous jusqu'au bout.

– Alors c'est pour ça que vous êtes en train de construire en petit comité un scénario d'expérimentation ? Vous deux plus son mari... Mais le troisième homme, où est-il passé ?

– Il y a longtemps qu'il a fichu le camp, de lui-même. Il a sans doute trouvé vraiment trop dur d'accepter une relation de ce genre.

– Tous les trois assis à une table ronde, sous l'œil de la caméra qui tourne vertigineusement tout autour...

– Un vrai tourbillon ! Prêt à plonger dans un monde intégralement vide...

43

– Bon, mais où est-ce que vous avez été balancés par la rotation du tourbillon ? On dirait que c'est quelque part à la campagne, au bord d'un fleuve. Et il y a aussi quelque chose comme un hôtel, magnifique. Ah ! Ce ne serait pas par hasard celui où vous vous êtes tous les deux gorgés de sexe dans la deuxième et la troisième séquence ? Si oui, est-ce bien là qu'aura lieu la dernière expérimentation ?

– Pour le moment, on va seulement passer devant en montrant cet endroit vide comme n'importe quel lieu vide. Si on pousse plus loin, le lieu du tournage va apparaître à l'endroit où l'on aperçoit la mer au loin. Il y a là un grand complexe de studios de cinéma. On y a construit un décor provisoire, comme on le fait pour tous les tournages temporaires.

– C'est vrai qu'il y a beaucoup de voitures garées au bord de la route, sur l'arrière. De grands camions avec le logo d'une société de cinéma, visiblement chargés d'appareil de prise de vue... J'ignore quels sont vos états d'âme, mais pour la première fois l'ambiance est bruyante et agitée.

– En effet, on a voulu rassembler autant de monde que possible pour mener à bien en leur compagnie la dernière étape de cette expérimentation. Tous ceux qui sont là, ce sont des pros ou des acteurs... Et je pense maintenant que sans doute c'était mieux comme ça... Finir par une fête extrêmement cinématographique, absolument irréelle ou surréelle — quoi qu'il doive arriver ensuite...

– Une fête ? Ce carnaval-là ? Pour fabriquer une scène de souk moyenâgeux ?

– Tant qu'à parler de souk, dis plutôt une scène de souk à la moderne.

44

– Tout à coup, j'ai l'impression que tout se déroule en accéléré. C'est déjà la nuit.

– Puisque les dernières décisions sont prises, inutile de perdre du temps.

– On a allumé un feu de camp quelque part dans un vaste terrain vague, et on est en train de se déguiser, *waouh !* Une vraie bande dessinée ! Les costumes sont multicolores et chamarrés comme ceux des Indiens du Far West…

– Et ces fleurs dans les cheveux, on ne dirait pas des hippies ? J'ai voulu donner ce genre d'images.

– Des hippies, tu dis ?… Ton incroyable décadentisme repart à nouveau ?

– Si c'est du décadentisme, c'est un décadentisme très pur.

– Après t'être fait tant de fois critiquer, tu emploies toujours ces oxymores ?

– Contrairement à mon habitude, je vais te raconter une histoire de mon passé. Pendant mes années de formation, les hippies étaient très loin au-delà de l'Océan mais très proches de moi, et ils m'ont fait évoluer. À tel point que j'ai référé presque tout mon imaginaire à leurs expériences. Et tu sais ce que je trouvais le plus étonnant chez eux ? Quelque chose qu'on peut appeler une sorte d'expérimentation de la famille, du moins les clans parmi eux qui étaient particulièrement avant-gardistes. Pour ainsi dire de la polygamie… Disons que plusieurs personnes des deux sexes vivaient ensemble comme maris et femmes ; n'importe qui pouvait entrer dans le groupe pour peu que tout le monde soit d'accord ; comme il était impossible de vérifier de qui étaient les enfants, ils étaient à tous les pères et à toutes les mères.

– C'était une société primitive non civilisée, en somme ?

– Il y avait une société civilisée juste à côté, et puisqu'ils vivaient comme ça en étant conscients, c'était une société d'opposition, alternative, de substitution.

– Alternative qui a échoué en essayant de faire faire à l'Histoire un demi-tour déraisonnable, non ?

– Alternative qui a échoué, mais qui permet aux gens comme moi de rêver de nouveau.

– Alternative qui ré-échouera de toute façon...

45

– Maintenant, les innombrables têtes du serpent sont en train de pousser des cris de mort, toutes ensemble. À cause de la douleur de leur ventre déchiré : les oiseaux leur perforent le ventre avec leur bec et sortent comme un rêve irrépressible et indigeste. Un grand oiseau constitué de trois petits réunis s'ébroue, *brrrh*, masse de plumes blanches sous la lueur de la lune, faisant gicler le sang noir du serpent et respirant l'obscurité fraîche de l'extérieur...

– J'entends quelque part un tambour, on dirait des cœurs qui battent.

– Ce battement sort des profondeurs de notre cœur.

– De nombreux acteurs commencent à entrer ici ou là. Chacun avec un masque. Plein de masques différents. Vous y compris, peut-être ?

– Sans doute, oui.

46

– Une construction très bizarre... Comment se fait-il qu'il existe des édifices pareils ? Celui-ci a l'air de manquer totalement d'homogénéité. Au-dessus d'un hall circulaire, au centre, il y a un espace vide de plusieurs étages jusqu'à un plafond. Quatre étages. Et puis des coursives, avec une rambarde, qui bientôt se redivisent en un vrai labyrinthe de couloirs. Partout, d'innombrables

portes, ainsi que des trucs ressemblant à des échelles métalliques qui s'articulent ensemble à la façon d'une toile d'araignée, à partir du rez-de-chaussée puis d'étage en étage...

– En fait, c'était un plateau construit pour tourner un autre film. J'ai oublié le titre : un thriller, avec des séquences où le protagoniste psychotique erre dans le monde de ses hallucinations... Nous avons réutilisé le décor pour notre projet.

– Vous avez bien fait. De toute façon, une fête est quelque chose de transitoire, on construit un plateau, puis on le démolit.

– Tu crois ? C'est inévitable ? Je ne sais pas trop pourquoi, mais ta comparaison ne me sourit guère. Je serais plus d'accord si tu disais que c'est notre vie elle-même qui est comme ça.

– Non. Parce qu'en fait, toi aussi tu dois avoir la même impression : l'idée de réaliser cette fête sur un mode fantastique du début à la fin reflète ce que tu pensais déjà au fond de toi.

– Mais moi, je veux conserver cette séquence une fois que je l'aurai tournée.

– Tu verras bien si ça reste gravé dans ta chair !

– Je ne sais plus que dire... Sauf que, oui, on verra bien.

– Ah ! Ça commence enfin ? Le tambour s'est arrêté, et maintenant il tombe là-dessus une lumière psychédélique.

– Lentement, sous cet éclairage, on fait circuler en rond la fumette, avec une longue pipe qu'on se passe de l'un à l'autre.

– Lentement, lentement, on dirait que la brume de l'hallucination comble le vide à mesure qu'elle s'épaissit.

– Lentement, lentement, lentement, à mesure qu'elle farcit les têtes jusqu'au fond... Encore une fois on entend le martellement sourd du tambour...

– Lentement, lentement, lentement, lentement, on commence à ôter ses vêtements un à un.

– Lentement, lentement, lentement, lentement, lentement, jusqu'à ce que tous soient tout nus. Et quand on entend de nouveau le tambour...

– Lentement, lentement, lentement, lentement, lentement,

lentement, les gens nus avec leur masque se mettent à attraper chacun une des échelles métalliques de la toile d'araignée et à grimper. Presque machinalement. Ici ou là, dans la direction choisie à chaque instant en obéissant à ses sens. Depuis je ne sais quand, j'entends une musique singulière : on dirait un instrument à cordes. Très dépaysant. La gamme semble être divisée en 24, 36, voire 48, et la combinaison des notes donne l'impression de susciter des sensations que je n'avais jamais ressenties jusqu'ici...

– Ça les conduit chacun jusqu'à une de ces innombrables portes, en formant des couples homme-femme.

– Ils se glissent automatiquement par la porte, comme des ombres. Vers un lieu propice à des rêves plus intimes.

47

– Tout ça, ce sont des chambres purement en verre : plafond, plancher, parois. Leurs occupants peuvent voir les autres chambres.

– En haut, en bas, sur les côtés, dans toutes les pièces qu'ils voient il y a un homme et une femme. Certaines pièces restent vides, mais pas beaucoup. On dirait une salle d'exposition de corps nus en trois dimensions.

– À partir de maintenant, chaque couple se lance dans ses gymnastiques ludiques. Gestes les plus lents possibles avec les sensations les plus aiguës. En se caressant, en s'enduisant de salive dans tous les coins, en comblant une à une chaque lacune entre chair et chair, enfin en faisant lien à l'endroit le plus profond...

– Dans ce gigantesque cube de verre, le dessin formé par les silhouettes de tous ces corps se répand de pièce en pièce. On dirait des hauts-reliefs d'un temple quelconque qui commencent à reprendre vie et qui s'animent.

– Ce n'est pas beau, ça ?

– Si, en tant que pur fantasme !

– Alors, ça va. Pour le moment, oublie toute autre pensée, essaie de te laisser ravir par la chose même. Par l'expérience de vivre durant un instant un fantasme à l'état pur.

– J'entends de nouveau le tambour.

– C'est le moment où on change le dessin formé par les silhouettes, les places des boîtes de verre.

– Tous sont en train d'ouvrir la porte et de sortir.

– De nouveau, en utilisant les échelles, ils vont chercher une nouvelle chambre pour y rencontrer le corps d'un autre masque.

– Mais pourquoi ils n'enlèvent jamais leur masque ?

– Parce que c'est le moyen de réaliser leur souhait de changer vraiment d'être.

– Et jusqu'à quand ça va durer comme ça ?

– Toute la nuit. Ils ne vont enlever leurs masques qu'à la dernière minute, juste avant de ressortir dehors.

48

– Sur l'herbe, maintenant, d'innombrables corps nus enchaînent des mouvements rythmés. Ils dansent par groupes, une sorte de danse rituelle.

– En dansant, ils vont faire un autel de leurs propres corps, comme si en harmonisant des gestes variés ils s'unissaient pour former un seul corps, un corps vivant tout à fait nouveau, un organisme gigantesque.

– Ah ! Oui, c'est ça, là-bas...

– Mais...

– Mais quoi ?

– Ce moment est à la fois le sommet et le terme. Maintenant, les premières lueurs de l'aube arrivent...

– Déjà, c'est vrai, les premières lueurs de l'aube se diffusent doucement. *Aaah... aaah !* Aussitôt, voilà l'autel qui s'écroule :

quel retour au néant ! Les corps nus par terre, dans le plus grand désordre, se remettent peu à peu à remuer, comme s'ils se réveillaient d'un rêve, à fouiller du regard les alentours, à se relever en hâte pour se disperser dans toutes les directions comme des fantômes surpris par le chant du coq au petit matin...

– La fête est finie.

– Ça me semble trop brutal. Pourquoi est-ce que tu t'es contenté de traiter la fin d'une manière aussi simplette et brusquée ? À mon avis, ce n'est sûrement pas la bonne façon de mettre en valeur tes intentions.

– J'ai estimé que, puisque le fantasme était poussé à l'extrême, il valait mieux arranger aussi comme ça les derniers instants. J'ai pensé qu'isoler nettement une rêverie en tant que telle, au lieu de la greffer maladroitement sur la réalité, était un bon moyen de la faire durer en tant que telle.

– Mais votre couple...

– Ce n'est pas ton affaire de le regretter !

– Mais non, il n'est pas question pour moi de regretter...

49

– Si l'oiseau qui est sorti en déchirant le ventre du serpent essaie de garder l'équilibre tout en chancelant, est-ce que c'est pour savoir s'il est maintenant en état de voler ?

– C'est en tout cas pour ça qu'il ébouriffe ses plumes en secouant ses ailes largement déployées et en se battant les flancs à grands coups.

– Et c'est aussi pour ça qu'il se met à courir ? En martelant le sol, il essaie de décoller dans les airs grâce à la vitesse acquise. Mais il n'y a que de la poussière qui s'élève, quelle misère !

– Jusqu'à quand va-t-il courir, pouvoir continuer à courir comme ça ?...

– Je ne sais pas plus que toi.

50

– Dans le fantasme, il semblait que tout était trop lent, mais le fantasme lui-même, j'ai l'impression qu'il s'est passé trop vite, trop brièvement. Ce décor provisoire qui a été un instant rempli de ce fantasme nocturne révèle maintenant sous la lumière du matin son apparence squelettique. Et on voit clairement que c'était une construction vouée à être démolie aussitôt après.

– Essaie de sonder les sentiments des trois personnes qui sont assises par terre, là au milieu.

– Ceux en train de recouvrir tant bien que mal leur corps nu avec leurs vêtements… encore tout couverts de sueur et de salive… le visage tout badigeonné de maquillage… ? Qu'est-ce qu'ils vont faire, maintenant ?

– Le mari va partir en premier. Bien qu'il ait toujours l'air désespéré, il s'est sans doute fait son opinion.

– Laquelle ?

– L'idée qu'il ne peut pas mener sa vie comme un scénario de film, et qu'il n'arrivera pas à produire cette expérimentation en un film à succès.

– Et son amour pour sa femme ?

– Ce sera une expression ironique, mais en fait, l'amour qui n'est pas moralement condamnable ne saurait être très solide. L'amour « adultère » est beaucoup plus opiniâtre, parce que c'est un amour dans lequel il faut se jeter à fond, même s'il est immoral. À tel point qu'on ne peut pas tenir si on ne va pas jusqu'au bout.

– Cet homme qui est le mari a en effet enfilé ses vêtements sans se presser, puis il s'en va. Et les deux qui restent ?

– Ils vont se regarder l'un l'autre, sans beaucoup de conviction.

51

– Ah ! L'image a disparu. L'écran blanc dont le cadre rectangulaire est marqué seulement par une lumière crue, tu ne vas plus rien y mettre, désormais ?

– Pour le moment, je ne sais pas quoi faire.

– Si je continue à regarder l'écran blanc, l'intérieur de ma tête aussi devient blanc. J'ai même l'impression que je me suis laissé dériver dans une direction insensée. Mais toi, dans ta position, si jamais ce dernier fantasme pouvait fonctionner d'une façon ou d'une autre dans la réalité, quel résultat crois-tu que tu pourrais en attendre ?

– Ce que nous avons rêvé, à savoir que le mot « adultère » disparaîtrait carrément de ce monde. Effaçant la distinction entre amour pur et amour adultère.

– Finalement, cela ne revient-il pas à multiplier dans la réalité les relations peu raisonnables ?

– Ce qu'on a tenu jusqu'ici pour du bon sens disparaîtrait peut-être, mais il surgirait d'autres formes de bon sens. À mesure que toutes les sortes d'amour sont également admises, chaque amour vit avec son plein sens.

– Oh ! Mon pauvre rêveur, tu ne sais pas que le mot utopie désigne une terre qui n'existe pas ?

– Mais à force d'avancer vers cette terre inexistante, les traces de mes pas peuvent rester au moins comme un sentier sur celle qui existe.

– C'est pour ça que tu essaies de continuer à avancer ?

–Je ne sais pas moi-même si j'en suis capable. Il se peut que je me sois raccroché à la fabrication de ce fantasme parce qu'il est au-dessus de mes forces d'avancer comme ça... Car même si c'est un fantasme que je fabrique, l'acte même de le fabriquer est une réalité. Parce que de toute façon je peux faire bouger un peu la réalité en le donnant à voir.

– Tiens, je ne sais pourquoi, j'ai comme l'impression que

tu vas au moins finir par t'enfermer quelque part pour écrire le roman que tu as longtemps remis au lendemain.

– Dans ce cas, est-ce qu'elle va s'enfermer avec moi en continuant à m'aimer ?

52

– Maintenant, voilà que même l'écran blanc a disparu. Tout est noir. Il est temps de partir.

– Oui. Tu tournes le dos à l'écran, tu pars : pour toi, c'est terminé.

– Tu veux que je te donne un conseil réaliste ?

– Vas-y.

– Tu sais, tout à l'heure, ce… cet oiseau qui courait comme un dératé pour arriver à décoller, fais-lui prendre son essor. Autrement dit, tourne une séquence de vol et puis change cette scène de l'oiseau en train de s'envoler contre une avec un avion — l'oiseau se métamorphosant en avion. Voilà qui serait du réalisme. On a peut-être déjà employé une image comme ça dans la publicité d'une compagnie aérienne !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Que vous deux vous partiriez en avion.

– Drôle d'idée ! Mais enfin, pour où ?

– Quelque part où votre amour ne serait pas relié à un adultère. Sous des regards complètement étrangers, qui n'aient eu aucun rapport avec vous jusqu'ici, et qui soient capables de vous voir seulement comme des amants. Je veux vous suggérer d'aller vivre une réalité tout à fait nouvelle ailleurs.

– Il me semble que là-bas on devrait même trouver un amour tout à fait nouveau. C'est un paradoxe terriblement amer : l'amour qui fait rêver un autre fantasme extrême, est-ce qu'il ne peut pas naître aussi dans une réalité tout à fait concrète ? Et si l'on rejette cette réalité, est-ce qu'on ne perd pas l'amour même ?

– Donc, tu préfères rester dans ces ténèbres ?

– Eh bien ! Pour le moment, je suis dans une impasse... Peut-être que j'ai envie de m'envoler là-haut pour retomber tout de suite après... Dans les vagues de la mer bleu foncé qu'on apercevait au-delà des studios, plonger profond, profond...

Imaginer un dernier amour

Je ne sais toujours pas comment j'en suis arrivé à imaginer un dernier amour sous cette forme-là. Un jour, à trente-neuf ans, condamné à une douleur aiguë qui mettait continuellement le feu à son estomac et qui n'était pas sans cause puisqu'elle était due à l'alcool dont je l'avais tenu plein à ras bord, ainsi qu'à toutes ces cigarettes que je lui avais fait fumer pendant si longtemps, un jour donc où je vivais ainsi dans ma trente-neuvième année, tout à coup — oui, tout à coup — j'ai commencé à avaler par erreur un fil tiré d'un écheveau de chimères qui brodaient sur une aventure d'amour qu'il pourrait connaître aux alentours de soixante-neuf ans. Ce fil d'histoires fictives descendait lentement en lui comme un endoscope qui va examiner l'intérieur de l'estomac et ça lui grattait la gorge au point qu'il a failli vomir sous l'effet d'un reflux tellement horrible que sa femme, en train de fumer allongée à ses côtés en petite tenue, lui a aussitôt demandé, blanche comme un linge : « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui t'arrive ? » J'ai beau essayer de réveiller ma mémoire, je ne peux pas affirmer que lui aussi était en petite tenue sur le lit, mais je suis au moins certain d'une chose : peu après, tout en essuyant avec insistance du dos de la main les petites gouttes de salive grasse qui dégoulinaient aux commissures de ses lèvres, il a entrepris de retrouver son calme en répondant par ces mots tout à fait inattendus, dont j'ai moi-même du mal à croire que c'est lui qui les a prononcés : « On dirait que dans mon inconscient j'ai envie de vivre jusqu'à soixante-neuf ans. » Sur quoi, encore plus

étonnée que l'instant d'avant, sa femme s'est mise à trembler de tout son corps avec tant de violence qu'elle en avait des espèces de soubresauts. Et pourtant, en un sens, c'était une réaction tout à fait normale, car lui qui souffrait jusque là d'une sorte d'aphasie dont il avait presque renoncé à guérir, bien que maintenant ça aille beaucoup mieux, voilà qu'il avait prononcé toutes ces syllabes très clairement, comme si de rien n'était. Au bout d'un bon moment, après avoir entendu l'histoire que j'avais imaginée, elle a sans trop insister corrigé mon interprétation : « C'est peut-être tout le contraire ! Ça veut peut-être dire que tu n'as envie de vivre à aucun prix jusqu'à cet âge-là : plutôt mourir ! » Expression si drôle que j'ai murmuré pour moi tout seul en la reprenant : « N'avoir envie de vivre à aucun prix : plutôt mourir !... N'avoir envie de vivre à aucun prix : plutôt mourir ! » Il m'a semblé que le dernier membre de phrase, « plutôt mourir ! », n'était en fait qu'une figure de rhétorique, une formule sans rapport avec la réalité de la mort, une expression toute faite condensant une pensée, une méditation ou une certaine image de la mort.

..... c'est juste à ce moment-là que lui s'est remis à rédiger, une fois de plus, l'histoire que j'avais imaginée. À plusieurs reprises déjà, il avait détruit la version — toujours la même quoique pas tout à fait identique, un peu modifiée chaque fois — qu'il venait de rédiger en utilisant d'abord un stylo à encre bleue lavable à l'eau, puis la flamme bleue du réchaud à gaz : comme j'avais décidé de ne laisser aucun brouillon derrière moi, il avait pris l'habitude de réduire en cendres les cahiers remplis de mes fictions parce que, quelques années auparavant, il avait vaguement cédé à la suggestion faite par un psychothérapeute d'essayer de mettre sur le papier tout ce qui lui passait par la tête. En fait, à force de rendre ses paroles de plus en plus rares, son état avait fini par s'aggraver jusqu'à révéler une pathologie qui n'était pas une perte de la parole due à un dommage physique du cerveau, mais un symptôme psychique, quelque chose comme un mutisme en public ressemblant à une aphasie motrice. Et donc

il détruisait tout à mesure pour n'avoir rien à montrer au médecin. Cela s'accordait tout à fait avec mon inclination naturelle puisque durant un certain temps j'avais été poète, même si d'un autre côté il m'a semblé que j'avais découvert trop tard la solution radicale, celle-là même. Il n'était presque plus capable de faire marcher sa langue pour parler — à moins que ça n'ait été un refus volontaire ? — et du coup les mots ne s'envolaient pas, pas plus qu'ils ne s'ensevelissaient à la périphérie blanchâtre ou dans les profondeurs noirâtres de son corps ou de ma conscience : au contraire, ils demeuraient tels quels parmi les circonvolutions de mon cerveau, dans un grand état d'effervescence confuse, incapables de se libérer et de sortir de sa bouche. Ce qui l'a conduit à écrire — activité consistant à se servir de lettres distinctes des sons qui composent les mots —, c'est sans doute, je suppose, la peur que ces mots ne finissent par se briser à force de s'entrechoquer brutalement ; la peur de laisser se détériorer réellement la capacité de penser qui ne peut se passer des mots ; la peur que par conséquent il ne se retrouve coupé de moi définitivement. Dans ces conditions, il était tout à fait compréhensible pour moi que même si ses phrases avaient l'air de tâtonner à grand-peine dans les ténèbres d'une tête pleine de confusion — certes, une proposition arrivait toujours à se rattacher à une autre tout en donnant l'impression que dans l'émission de son souffle elle allait rester en suspens, mais ensuite, tout à coup, la phrase s'interrompait en un point quelconque et ses membres se dispersaient comme une sorte de murmure plaintif —, de toute façon lesdites phrases se donnaient beaucoup de mal pour parvenir à présenter une qualité grammaticale acceptable. Pourtant, il y a une chose que je ne comprends pas bien — on dirait que je passe du coq à l'âne ! — : pourquoi s'est-il arrêté justement à ce stade-là du travail de l'imagination ? Comment se fait-il qu'une fois délivré de son long mutisme, il soit resté prisonnier de cette activité d'écriture née justement de ce mutisme et qui devait le compenser, cette activité consistant à rédiger autant de fois la même

histoire bien qu'elle le fasse vomir de dégoût ? Ou bien alors, même si au premier abord on peut raisonnablement dire que ça s'est passé comme ça à cause des haut-le-cœur qui le secouaient, ou bien alors, donc, à y bien réfléchir, il ne s'agit là que d'un jeu de lettres futile auquel on ne peut trouver aucune espèce de justification...

En tout cas, cette fois — et j'ai bien décidé de tout raconter, y compris comment les choses en étaient arrivées là —, addict comme il l'était, il est soudain devenu dans mon imagination la proie de ce dernier amour. Et petit à petit, toutes ces couches de temps, si épaisses qu'on a du mal à les mesurer, sont devenues un peu plus chaque jour de la bouillie sous le poids de cet amour fictif indéfiniment ressassé, qui les recouvre en s'accumulant chaque jour un peu plus. De telle manière qu'aujourd'hui encore, désormais âgé de quarante ans, avec des brûlures d'estomac devenues chroniques, ce travail répétitif de l'imagination s'avère impossible à stopper, à la façon de ces drogues qu'on prend pour calmer une douleur incurable. Et pourtant, jusqu'ici ça ne s'était jamais passé comme ça. Bref, le temps consacré à rédiger cette fiction, le temps perdu dans cet espace sans limites, ça n'en finit jamais non plus ! Le fil de l'imagination en train de pénétrer interminablement dans cette bouche qui fait partie de son corps où réside ma conscience, ce fil se gonfle, enfle en serpentant dans l'intestin grêle, le côlon et le rectum avant de s'échapper tel quel par l'anus en répandant une horrible odeur de pourri. À force de s'entasser autour de moi, cette masse de fil se transforme en un marécage d'excréments. Du coup, plusieurs fois par jour, il a le mal de mer en naviguant au-dessus de ce marais formé d'eau, d'excréments et du fil de mon imagination. Mais à peine avais-je pris conscience du moment où cette imagination se mettait en marche, voilà que le bruit sourd des coups de gong[1] commençait

1. Il s'agit d'une sonnerie qui réglait la discipline de la vie quotidienne durant un stage collectif que, étant enseignant, le narrateur a dû faire en tant que membre des « dirigeants sociaux » sous le régime totalitaire dit « des généraux », dans le cadre du programme *Rénover*

à résonner dans ma tête, comme s'il rebroussait chemin après avoir fait un tour dans le colimaçon de mon oreille interne. Bien qu'elle ne dure qu'un temps extrêmement court, cette pulsation est toujours douce et agréable. Émis par un gong invisible, les sons tourbillonnent dans le noir cylindre de métal épais et s'envolent en se transformant insensiblement en ondes évanescentes qui consolent mon cœur avec de tendres caresses, puis — hélas ! comme cela dure peu ! — ils passent sans que je m'en aperçoive du registre auditif au registre visuel en cédant peu à peu la place à une véritable hallucination. Ne serait-ce que par hallucination — probablement auditive —, ces coups de gong me font sentir qu'il existe dans ce monde au moins une sensation de bonheur, aussi fugace soit-elle. Et néanmoins, l'histoire fictive qui se déroule ensuite survient dans un contexte émotionnel sinistre, qui n'en finit pas de me faire frissonner d'horreur : je l'éprouve réellement avec mon corps bien qu'il s'agisse d'un effet de l'imagination.

Il est de fait que ces coups de gong, je ne les entends plus maintenant qu'en imagination. Pourtant, à une époque, je les ai entendus en tant que réalité sensorielle incontestable, et il n'est pas impossible qu'à une époque je les entende pareillement de nouveau. J'ai l'impression fugitive que je viens plus ou moins de laisser entendre que ces images n'appartenaient pas à la réalité, mais telle n'était pas mon intention : c'était juste une façon de parler. Et j'ai aussi l'impression fugitive d'avoir plus ou moins laissé entendre en utilisant l'expression « à une époque » à la fois pour le passé et pour l'avenir, que distinguer passé et avenir est dépourvu de sens : là non plus, telle n'était pas mon intention.

---

les campagnes — on peut entendre *ma-eum* « rénover l'esprit » dans *ma-eul*, « les villages »... Apparemment, ce stage a causé son aphasie. Le « gong » en question n'est pas comme en Europe une grosse cymbale verticale en métal léger : c'est un lourd tonneau de bronze suspendu verticalement et frappé par une bille de bois actionnée en balancier ; l'instrument assume toutes les fonctions des cloches occidentales. En général, il se trouve dans la cour d'un temple, sur une estrade protégée par un toit et donc dans ce que nous appellerons ici une *tour*, même si elle est carrée et sans murs, car contrairement à nos clochers et beffrois, ce bâti n'est pas installé au-dessus d'un autre édifice.

Cependant, si j'y réfléchis avec assez d'attention, je pense finalement qu'il est tout à fait possible que mon imagination ait vécu les choses de cette façon-là. Car en supposant que lui entende de nouveau ces coups de gong, comme ça, à l'âge de soixante-neuf ans, je n'arrive pas à savoir moi-même quelle différence il peut y avoir entre la situation où il les a entendus à trente ans pour la première fois — puisque cela s'est passé quand il avait juste trente ans — et la situation où il se trouverait, donc, trente-neuf ans plus tard — enfin peu importe que ce soit trente-neuf ou quarante, ou même quarante-neuf ! De toute façon, au bout de trente-neuf ans, le dépôt de poussière de temps qui se serait accumulé serait d'une épaisseur terrifiante. Alors, sous le poids de cette couche blafarde, couleur de cendre, gommant complètement toute autre couleur que la sienne, la sensation de bonheur pourrait elle-même un jour s'évanouir d'un coup, en un clin d'œil, pour un simple moment d'inattention de la part d'un corps décrépit de soixante-neuf ans. Mais étant donné que mon imagination s'est mise en branle à l'âge de trente-neuf ans, âge où l'on imagine que, comme on a encore toute sa sensibilité, la sensation de bonheur durera telle quelle trente autres années malgré la disparition effective du bonheur, peut-être est-il d'autant plus désespérant d'imaginer qu'alors, en l'absence de tout bonheur réel, voire de toute possibilité de bonheur, il ne subsistera plus que la sensation de bonheur éprouvée jadis ? À supposer que dans vingt-neuf ans j'existe toujours, et qu'à l'âge que j'aurai alors je l'imagine, lui, tel qu'il est actuellement — mais comment et sur quelle base une telle faculté de sentir serait-elle encore là ? —, à supposer donc que ça se passe comme ça, je n'aurai aucune espèce de contrôle sur le fait que la sensation de bonheur continuera quand même à subsister tout au long du temps, quelque pénible qu'elle soit devenue et même si je ressens parfois de la rancœur en songeant à l'ensemble des soixante-neuf années que j'aurai vécues.

Durant un instant, au loin, dans les cavernes de l'oreille, les ondes subtiles d'un coup de gong en train de se répandre

en larges cercles à partir de son centre ont dessiné une marée montante de sons, comme si chaque vague se laissait aussitôt recouvrir quelques secondes par la vague suivante avant d'aller se perdre dans les interstices des galets, et puis, durant un autre instant, ces ondes ont quitté là-bas les cavernes de l'oreille en ne laissant derrière elles que du vide, parce que ce n'était pas une marée montante mais une marée descendante : si les instants d'une telle sonnerie éphémère ont pourtant suscité en lui une sensation de bonheur, c'est peut-être parce que les premiers coups de gong entendus quand il avait trente ans le réveillaient chaque fois en l'arrachant à un cauchemar. C'était une époque où à chaque aube il tombait en extase durant une minute, quand il accordait à son corps un peu de temps pour gémir en vibrant sous les coups du gong comme s'il était pendant un instant chatouillé tendrement çà et là par une plume caressante : il était en proie à des cauchemars qui se sont révélés contagieux lorsque j'ai vérifié plus tard, non sans mal, que plusieurs autres personnes du même genre que moi en avaient fait de semblables dans cet endroit innommable. Il y avait de quoi les intimider tous et les laisser la bouche sèche. Pendant des jours, qui n'ont sans doute été qu'une quinzaine au maximum mais dont la durée au niveau du vécu subjectif a largement dépassé les cent cinquante, ces cauchemars me faisaient garder les yeux ouverts tout au long de ses heures de sommeil, s'enchaînant chaque nuit à la façon d'un feuilleton en vertu de la logique de l'imaginaire, qui n'est pas réaliste puisqu'on rêve mais qui sait créer des enchaînements même dans le cadre du rêve. À l'époque, il vivait dans cet endroit nouveau pour lui qu'il tenait à nommer « la geôle », un terme personnel passablement exagéré du point de vue objectif autant que dans son usage courant, enfin, comment dire ? expression très exagérée si l'on en juge d'après les emplois habituels du terme par le sens commun — bien que je ne sache pas très bien ce qu'est le sens commun — : bref, il y menait une vie semblable à celle qu'on mène dans une geôle. Or, ces coups de gong métalliques

s'infiltraient dans les parois de la prison de ces cauchemars et les démolissaient de telle façon que ça le réveillait. Si l'heureux temps de ces sonneries a été tellement court, si la sensation de bonheur n'a pas prolongé ses répercussions dans son cœur une fois les sons disparus, c'est peut-être parce que la vie dans cet endroit-là, qu'il affrontait avec ma conscience (réveillée en même temps que lui), était elle aussi un gigantesque cauchemar devenu un vrai champ de cauchemars, une nouvelle gangue de cauchemars entourant des cauchemars, et il a eu l'impression très vive qu'ils se juxtaposaient aux autres même au moment où il s'est enfin retrouvé, comme on dit, « dans la réalité vraie ». Et là-bas, la frontière entre mon cauchemar à moi et sa réalité à lui se délitait au fur et à mesure que le temps passait.

Il est indéniable qu'à cette époque le gong a existé aussi réellement que le bruit du gong. Claquant des dents dans le froid du petit matin d'un printemps précoce, il avait coutume de regarder au loin en direction de la tour du gong noyée dans le brouillard de montagne qui descendait sur les croupes dont la cour était entourée sur les quatre côtés. Vers l'autre bout de l'immense cour de cet endroit qui n'était pas une geôle mais, suivant le terme officiel, un « Centre de Formation ». Selon le détail des circonstances telles que ma mémoire en a conservé l'image, au moment où les particules du brouillard absorbaient les premiers rayons de l'aube qui venait juste de commencer à se répandre derrière le voile épais qu'elles formaient et où le paysage se déployait entièrement dans un gris pâle un peu verdâtre, il ne manquait jamais une occasion de jeter un coup d'œil à la dérobée vers la tour lointaine, comme s'il regardait quelque chose qu'il ne devait pas voir, tout en simulant avec raideur des mouvements ridicules dont on se demandait si c'était une gymnastique matinale ou si l'on s'entraînait en vue d'une danse masquée sur un air traditionnel adapté au rythme de la marche et scandé par les commandements — tout cela dans une file de gens tous vêtus d'une même tenue bleue qui ressemblait à un uniforme de prisonnier. Au départ, il avait cru que le

statut à l'extérieur du camp de tous ceux qui étaient rassemblés là devait être analogue au sien, mais en fait il y avait dix, cent, mille, une infinité de situations différentes ; en fin de compte, le statut à l'intérieur du camp était le même pour tous, puisque finalement ils y avaient tous été rassemblés. Et ils se regardaient les uns les autres, eux aussi, du coin de l'œil, sans montrer leurs véritables pensées, qui présentaient des différences très variées, y compris la catégorie des types qui exhibaient leur dévouement spontané et celle des incertains — dans mon genre — qui ne savaient pas quelle était leur véritable pensée : il faisait bloc avec ces derniers, en tant que membre de cette masse brumeuse qui en fait n'était pas une masse même si en fait c'était tout de même une masse. En plein midi, sous le ciel bleu cerné par les hauteurs qui bordaient ce fond de vallée, même au moment où resplendissaient les couleurs bariolées dont tout était émaillé, pour une raison inexpliquée je n'avais jamais le courage d'aller jusqu'à cette tour. Comme elle se trouvait très très loin par rapport à la durée de nos temps de repos, qui ne dépassaient pas le temps de fumer deux cigarettes et dont la fin était signalée par un bruit de gong aigu qui semait la panique — bruit différent de celui du vrai gong et plutôt semblable à celui de ces sonnettes où un couvercle rond en métal est frappé par une tige métallique actionnée par un courant électrique quand on appuie sur un bouton, mais de toute façon c'était quand même un bruit de gong —, il paraissait impossible de faire en si peu de temps un aller-retour jusque là-bas. Et pendant la pause du déjeuner, à peine fini de manger vous aviez mal au ventre et donc il fallait passer son temps accroupi.

Pendant les quatre premiers jours de son séjour là-bas, il n'avait pas pu vider ses intestins. Pourtant, il avait sans arrêt faim, alors au repas il substituait à ses joues creuses une gueule béante — on aurait dit qu'il avait gardé cachée dans son ventre, après l'avoir élevée quelque part entretemps, cette *goule* qui lorsqu'il faisait son service militaire se bourrait au milieu de la puanteur des chiottes du pain qu'il achetait en douce au dehors — et

il léchait avec sa langue le fond de son assiette, à la suite de quoi il devait se tenir le ventre pour lutter contre les coliques. Ça allait à ce point qu'il avait l'impression que tout ce qu'il avait avalé fermentait et se transformait en excréments sous la forme d'un boudin gonflé et tortueux qui durcissait comme de la pierre tout au long de ses intestins. Mais les instructeurs (ils fronçaient les sourcils si on les nommait ainsi et exigeaient qu'on les appelle « professeurs »), qui portaient une matraque en plus d'un uniforme faisant penser à la soutane du prêtre d'un groupe ésotérique inconnu, uniforme de couleur jaune pisseux pour contraster avec la tenue bleue de prisonnier, avaient averti dès le départ que ceux qui avaient de l'éducation savaient mieux feindre la souffrance que les autres, et donc, malgré mon impression croissante que si ça continuait il finirait par être rempli de merde jusqu'à l'estomac, il ne pouvait pas faire autrement que garder en lui mon angoisse, la mine verdâtre couleur de caca putride et poussant des plaintes auxquelles personne ne prêtait attention. Après le déjeuner du cinquième jour, il a réussi à évacuer à peine une petite crotte bien sèche, dure et pas plus longue que le petit doigt, qui lui avait fait très mal en déchirant l'anus, si bien que le papier était taché de sang ; il avait regardé ce petit bout de petit doigt de merde en essuyant sa sueur froide : comme j'avais englouti au déjeuner une soupe aux germes de soja, il avait cru dur comme fer que c'était une soupe de doigts ! Parce qu'un type qui se tenait à distance de lui, vu qu'ils ne faisaient pas partie de la même section et que d'ailleurs il n'avait jamais eu l'occasion de se trouver tout près de lui, un type inconnu, donc, s'est insensiblement rapproché de lui alors qu'il était en train de fumer juste avant le commencement du dernier cours de la matinée — c'est alors qu'il a pu lire sur son badge son nom, un tel, avec trois traits, ainsi que son unité de rattachement et la section des dirigeants des communautés d'agriculteurs et de pêcheurs à laquelle il appartenait, et qu'il a instinctivement détourné la tête comme s'il voulait fermer les yeux devant un secret énorme qu'il aurait surpris sans

le vouloir —, pour lui adresser la parole malgré son air inquiet et peu accueillant ; un gars aussi maigre que lui, mais solide et musclé, à qui il manquait les deux derniers doigts de la main gauche. Lorsque ce type a pour la première fois posé sa question en parlant vite, à voix basse et avec l'accent gluant typique de la région du centre : « Vous êtes dans la section des dirigeants sociaux, vous venez de Séoul ? », en un éclair il s'est trouvé plongé dans le noir, mais il a pu tout de même laisser flotter son regard en répondant : « Oui ». Mais à partir du moment où la seconde question a pris le relais : « Est-ce qu'on peut se faire fabriquer une main artificielle, à Séoul ? », il a détourné les yeux à droite et à gauche et s'est mis à les promener tout autour pour éviter de regarder l'inconnu, avant de répondre d'une voix faible qui commençait à chevroter : « Jusqu'ici, il y en avait quelques-uns du côté de la Porte de l'Ouest, mais actuellement... ? » Et à la question : « Est-ce qu'on peut commander seulement deux doigts ? », qui a pratiquement paralysé son regard, il a répondu : « Peu... peut-être, oui » en réduisant au maximum le mouvement de ses lèvres pour qu'on ne le voie pas, et il a fini par fixer ses yeux sur le bout de ses chaussures. Les doigts qui, d'après le gars, avaient été tranchés par une moissonneuse-batteuse qu'il n'avait pas su faire marcher comme il faut, avaient dû être à la fin mastiqués dans une soupe, non en tant que protéines, mais à titre de fibres !

En ce point où la frontière entre cauchemar et réalité devenait ainsi de plus en plus floue, son trou de balle qui, depuis, chaque fois qu'on servait de la soupe aux germes de soja, se débarrassait tous les deux jours de sa petite crotte de doigts, son trou de balle, donc, s'est ouvert d'un seul coup largement comme avec une fermeture éclair pour le délivrer de cette lourdeur qui lui remontait jusqu'à la poitrine : ça a formé une montagne de puanteur qui s'est amoncelée dans la cuvette. Et peu après, à l'aube de la onzième nuit, passée à lâcher des pets atroces qui l'avaient empêché de bien dormir, il s'est retrouvé avec pour le coup une très forte fièvre, comme s'il avait absorbé du froid plein les intestins. Que ce brusque changement de

son état physique ait coïncidé avec le moment où il est allé faire résonner en personne ce gigantesque gong de bronze sous le toit de la tour qu'il n'avait regardée jusqu'alors que de loin d'un regard furtif, ça lui a paru être un hasard tellement extraordinaire que j'ai eu l'impression que cette coïncidence n'était pas du tout extraordinaire. La veille au soir, au cours de la réunion de section, il avait été sélectionné à l'improviste pour aller sonner le gong. Cette fois encore de sa propre initiative sous la volonté d'autrui, en tout cas pour cette tâche, selon l'expression de l'instructeur, de « sonner aux aurores le gong qui permet de commencer la journée d'une façon plus volontariste », il avait passé une longue soirée avec les autres sélectionnés à apprendre la bonne manière de frapper le gong, avec même des exercices en simulation silencieuse dans une salle souterraine où il était descendu par un escalier en colimaçon. Mais une fois qu'il s'est retrouvé au milieu des habituels visages étrangers, j'ai connu une courte nuit agitée, et jusqu'à ce qu'il arrive à la tour, après s'être levé sur injonction de l'instructeur, contrairement à l'habitude, pour affronter en face à face le bruit de ce gong qui le réveillait les autres jours, j'ai été gagné plutôt par une excitation singulière. Le bruit du gong avait miroité devant ses yeux toute la nuit, transposant le bruit en une image de bodhisattva tout svelte en train de monter au ciel agenouillé sur des pétales de lotus un calice entre les mains et laissant traîner derrière lui un motif d'arbre de la Révélation aux allures de brouillard et de nuages, et malgré les flatulences qui n'arrêtaient pas, cette image avait permis de consoler avec un brin de tendresse les pas faits dans l'obscurité en caressant un ventre tout dur — enfin ce n'était qu'un fantasme qui ne tarderait pas à voler en éclats ! Au pied des deux mâts entrecroisés portant l'un le drapeau national, l'autre un drapeau sur lequel, semblait-il, étaient dessinées trois feuilles[2], on pouvait voir

2. Le narrateur veut évoquer le logo du mouvement « villages rénovés ». Trois feuilles d'arbre placées au centre du drapeau signifiaient : travail, effort personnel, coopération. Les jugements portés sur ce mouvement sont divisés : pour les opinions positives, on a réussi à sortir de la faim, de la paresse, de la lâcheté, ce qui a permis un progrès économique à haute

se côtoyer à la surface du gigantesque gong de bronze, que ses yeux ont exploré en traversant avec détermination une fin de nuit où l'on distinguait encore nettement les étoiles : un paysan portant une charrue sur l'épaule, un pêcheur tirant un filet sur son bateau, un ouvrier avec son casque de protection, un lycéen en uniforme et d'autres personnages de toute sorte, sculptés en relief avec une incroyable expression d'enthousiasme et de vaillance dont on aurait dit qu'elle était tout à fait fantastique — mais où a-t-on jamais vu pareille expression dans la réalité ? Le toucher du relief, quand il l'a effleuré de la main, était froid et neutre, comme si la surface granuleuse de la matière brute, cette inégalité rugueuse était la masse de bronze elle-même. Alors qu'il était plongé dans ces sensations du toucher, le bruit du gong qu'il a frappé lourdement à ce moment-là et qui s'est mis à résonner, trop proche pour qu'il l'entende avec les oreilles, a donné à son corps entier des chocs puissants, des chocs pleins de rudesse, de pesanteur, d'une vibration de bronze qui ne s'affaiblissait jamais, comme si elle cherchait à détruire par ce son brut toute son acuité auditive. À un moment, ses intestins ont été secoués sans merci à un tel point que j'ai presque failli perdre connaissance, alors du coup, il est sorti du rang pour courir vers les chiottes à pas de canard. Lorsqu'il en est ressorti, son corps n'était plus qu'une boule de fièvre.

Une image du passé comme celle-là, une fois incrustée dans la mémoire, devient une tache sur l'imagination de l'avenir : maintenant, dans la mesure où il subsiste des choses à éprouver physiquement même s'il n'y a plus de douleurs corporelles aussi affreuses qu'à cette époque, rien n'est changé pour ce qui est de la honte physique qui s'accumule quand on imagine ce qu'on sera à soixante-neuf ans. Sans doute, puisque votre corps ne pourra

---

vitesse ; pour les opinions négatives, ce mouvement créé par le gouvernement dictatorial lui rendait un service idéologique en prônant le sacrifice de l'individu, de la liberté, de la personnalité, enfin de la démocratie, en vantant une sorte de collectivisme et en lançant un développement trop rapide par rapport à la tradition et à la nature —, par exemple en reconstruisant en béton tous les bâtiments de bois et de paille de la campagne.

plus être le vôtre, existe-t-il une autre humiliation à subir : celle de voir vos souvenirs intimes exposés à la vue du public ; car pour ce qui est du corps, il sera le chemin qui mènera au jour le jour jusqu'à la mort, et pour ce qui est de lui dans l'avenir, lui dont l'état physique sera examiné une fois par jour, il ne lui arrivera plus de devenir une boule de fièvre puisqu'un comprimé ou une piqûre quelconques seront à sa disposition à la moindre fièvre, et jamais plus il ne lui arrivera de ne pas pouvoir évacuer sa merde, puisque si jamais il a le ventre bouché un seul jour, dès le lendemain des infirmiers costauds auront vite fait de le coucher sur le ventre, les quatre membres écartés comme une grenouille, même s'il se débat avec toute l'énergie de son corps maigrichon, pour lui déboucher le trou de balle avec l'instrument approprié. Même si je n'ai pas à supporter de telles avanies, moi qui existe grâce à l'imagination, j'imagine quelquefois que je m'introduis dans le gong pour me pendre avec une corde préalablement accrochée à l'intérieur : par un petit matin bleuâtre, à l'instant où ce gong vide est vigoureusement frappé par un gigantesque phallus en bois, dans cette masse de bronze devenue un cercueil de bruit en forme d'hémisphère allongé, les sons sur lesquels reposaient mes pieds s'envolent et je me retrouve suspendu les jambes pendantes comme un corps à un gibet, devenu d'un coup aveugle et sourd à force de me cogner dans tous les sens à l'intérieur de cet espace réduit, dans la tourmente de ce vacarme en train de se répandre partout ; bientôt, mon corps suspendu dans le vide finit par éclater, se déchirer en mille morceaux, se disperser en miettes dans les airs si bien que, ayant perdu sa densité en devenant des sons, il exhale une dernière odeur de chair et se métamorphose en ondes douces qui vont s'infiltrer dans les oreilles d'une femme, s'installer pour toujours dans les oreilles de cette femme objet de son dernier amour, âgée de soixante-et-un ans — chiffre complétant le chiffre finissant par neuf[3]. Oui, quelquefois, je rêve un instant

3. On a déjà indiqué que les chiffres finissant par neuf peuvent apporter des épreuves : au

quelque chose comme ça... Mais comme je ne peux jamais imaginer ce que serait le dessin qu'il sculpterait en relief dans le vide une fois devenu du bruit, la surface de ce gong de l'avenir reste lisse et sans ornement.

Ou plutôt non : est-ce que par hasard ce ne serait pas l'inverse ? Soudain, tout tourne à la confusion. Non, voilà plutôt : est-ce que ce n'est pas au contraire la fiction de l'avenir qui attire particulièrement les images du passé pour les classer en désordre et les déformer ? Dans la confusion s'élève une hypothèse : que ce soit au contraire l'image de la maison de retraite de l'avenir, à laquelle j'aurai confié mes soixante-neuf ans, qui aurait transformé en une geôle cet endroit par où je suis passé ; et mon idée court à la conclusion : le fantasme et le réel se seraient bien engrenés l'un sur l'autre dans ma mémoire, et il n'y aurait rien qui puisse garantir celle-ci et son objectivité. Franchement, j'ai beau la lancer dans le labyrinthe des cellules de mon cerveau pour retrouver à nouveau mes esprits, je ne suis même pas sûr — alors que ça fait à peine dix ans de cela — ni qu'à ce moment-là il ait été sélectionné pour sonner le gong, ni même qu'ait existé dès le départ l'usage de sélectionner un chargé de sonner le gong. Est-ce qu'il a vraiment vu là-bas les motifs sculptés en relief à la surface du gong ? Il est certain qu'il a sans aucun doute existé là-bas un gong, mais est-ce que lui a été vraiment si malade à ce moment-là ? Je n'en sais rien. Il est au moins certain qu'en ce temps-là il avait des tisons coincés dans la gorge, ce qui l'empêchait de fumer. Et si je pousse plus loin, vraiment très loin, est-ce que par exemple il a vécu la guerre en tant que telle dans ma mémoire la plus ancienne ? Je ne me souviens pas du tout de la guerre de 53, année de sa naissance. Pourtant, tout au long de sa croissance, la guerre, l'habitude d'imaginer la guerre s'est infiltrée et s'est répandue sous

---

moment de passer à une nouvelle série surgirait une difficulté qu'il faudrait surmonter. C'est ainsi qu'on préfère éviter, par exemple, de déménager le 9, le 19, le 29 du mois (régi par le calendrier lunaire, bien sûr).

sa peau comme une injection de sensations vraies, comme une cellule cancéreuse de la mémoire. Alors, quel que soit l'endroit où il rencontre une image de guerre, ma conscience et mon inconscient font en même temps frissonner son corps à la façon d'un réflexe automatique, comme lorsque les genoux rebondissent sous un petit coup donné par le médecin : on dirait qu'à la suite d'un vieux film devenu de l'histoire ancienne on passe sans prévenir un nouveau film, sans oublier le bruit métallique produit par la bobine qui tourne. Il y a peu de temps, devant la photo d'une femme qui, dans un désert très lointain, sanglotait près d'un mur écroulé sous un bombardement avec dans les bras son enfant plein de sang, il a perdu l'appétit tandis que son corps de quarante ans était envahi de frissons. De même, — à croire qu'une telle réaction avait gâché les débuts du séjour là-bas, il y a dix ans —, juste au deuxième cours de notre première journée où l'on nous détaillait l'arsenal militaire menaçant de ceux qu'ils nommaient « les fantoches du Nord », incapable de supporter jusqu'au bout son corps dans lequel les asticots de mes cellules nerveuses grouillaient en faisant grand bruit, il a vomi des mots d'une voix étouffée : « Est-ce que vrai... vraiment la guerre va... éclater de nouveau ? » Sur le coup, toute la salle a éclaté de rire, mais il a eu réellement envie d'obtenir une réponse et il a ajouté presque les larmes aux yeux : « Quand... quand est-ce que... la guerre va éclater ? » Mais il se peut que même cette scène ait été insérée dans la mémoire sous l'effet du cauchemar, et par conséquent il est tout à fait possible que j'aie imaginé jusqu'ici non seulement l'avenir mais même le passé. Autrement dit, il se peut que ce soit l'avenir qui est sûrement la réalité qui finirait par arriver, et que le passé ne soit que le fantasme dont tous les moments se sont volatilisés dans les airs. Dans ces conditions, je ferais peut-être mieux de ne plus utiliser une formule telle que « en ce point où la frontière entre cauchemar et réalité devient de plus en plus floue » : au fond, tout n'est que fiction.

Si le passé lui-même est fiction, je me demande si ce moment de mes trente ans n'était pas un interstice ouvert dans mon imagination pour laisser transparaître ma propre angoisse que j'étais incapable de maîtriser. J'essaie de comprendre en me disant : Peu importe, à cette époque, cela aussi c'était la vie ! Mais à cause de ce foutu épisode de la guerre qui a été si déstabilisant — enfin, il n'y avait rien à faire dans une telle situation ! — et à propos duquel au bout du compte il était surexcité et un peu excessif dans ses réactions, cette situation d'être sans défense où ma conscience de ses comportements dus à mon angoisse a fini par s'éveiller et a commencé à se révéler par sa bouche à lui sous forme des délires incontrôlables, cette situation est devenue un tourbillon d'angoisse encore plus profond — par exemple le moment où on l'a sélectionné pour aller sonner le gong — qui a ensuite échappé à l'emprise de ma conscience pour envahir les veines de mon sentiment et lui faire battre le cœur à un point insupportable. Dans la réalité de ma mémoire, qui peut aussi bien être imaginaire, même après avoir terminé son séjour dans la geôle, cette histoire de sélection a très longtemps créé en lui un malaise, car j'avais secrètement peur que cela n'exerce une mauvaise influence sur sa vie ; et pour préciser la raison pour laquelle j'en avais secrètement peur, c'est que c'était une situation qui pouvait aussi être considérée comme déshonorante pour cause de spontanéité ; et pour préciser encore davantage la raison pour laquelle c'était déshonorant, c'est que c'était celui qui s'était montré le plus passif durant l'instruction et dans les activités de la section qui a été finalement sélectionné, selon les sous-entendus que les mots n'affichaient pas. Il se peut que ce soit là un passé imaginaire, mais les regards des voisins ont convergé peu à peu sur lui, qui se disait en aparté : Allons donc, pas moi, tout de même ! Et au moment où il ne savait plus de quel côté se tourner pour les éviter, il s'est trouvé acculé sans échappatoire dans une impasse acceptée par tout le monde sauf lui, au milieu de leurs rires

ricanants délibérément déguisés en plaisanteries. Il se peut que ce soit là un passé imaginaire, mais le fait demeure qu'il a même été obligé de faire finalement son autocritique, du genre : « Je manque d'expérience... je n'y connais pas grand chose... et de ce fait, *euh,* je n'ai été que trop passif depuis *bla bla bla*... » Tout en se mordillant les lèvres, il a pris conscience d'un coup, sans trop le montrer, qu'il fallait suggérer aux autres qu'il agissait ainsi en portant un masque, faute d'une meilleure solution. Le lendemain à l'aube, après avoir tout fait pour mettre un terme à sa diarrhée, lorsqu'il est retourné se présenter à l'appel du matin dans la chambrée du début — bien sûr, dans la réalité ce n'était pas une chambrée, mais du moment qu'il s'agit de fiction, ça ne tire pas à conséquence — et qu'il est allé échanger quelques mots avec l'instructeur à propos de sa fièvre, il a entendu s'entretenir à voix basse les trois personnes dont les lits entouraient le sien : le jeune avocat dont il constaterait trois ans plus tard dans les journaux qu'à sa grande surprise il était devenu éditorialiste dans un organe de presse anti-régime, le membre du conseil d'administration d'un célèbre terrain de golf dont je ne me rappelle plus le nom, et le secrétaire de l'agence de planification de la sécurité nationale dont il a été absolument impossible d'avoir la moindre nouvelle par la suite : « Vous savez qu'à un moment donné il paraît que ce roi des andouilles a été un poète ? Un individu comme ça, on ferait bien de le tenir à l'écart si on veut être tranquilles. » Ils parlaient comme s'ils voulaient qu'il les entende. Du coup, sans même oser demander un comprimé, il s'est résigné à se diriger vers la salle de cours. Et à chaque pas, dans une sorte d'hallucination, il entendait s'infiltrer dans ses oreilles les soupirs de sa femme avec qui ça ne faisait même pas tout à fait un an qu'il était marié et dont le ventre arrondi portait sa future fille, alors j'ai interrogé ma conscience là-dessus et ces soupirs-là ont été doublés — quelle chose bizarre ! — par ceux d'une autre femme, peu familiers à ses oreilles, qui se sont fait entendre comme par un autre canal.

À supposer que vraiment le passé même soit aussi de la fiction, je me demande si ce moment de mes trente ans n'a pas été par ailleurs, dans cette chaîne imaginaire, un trou dû à mon imagination, un trou qui se creusait de plus en plus et dans lequel, au milieu de l'angoisse où il se trouvait, à chaque faux-pas concret quelque chose en dessous de ses pieds venait le tirer par les chevilles. Ce jour-là, — au départ, ça n'était certainement pas de la fiction mais bien la réalité —, habillé n'importe comment, avec la vareuse toute de travers parce qu'il s'était trompé de boutonnière dès le premier bouton, il a traîné à l'arrière tout seul pour passer encore une fois aux toilettes, puis dans sa hâte de rejoindre la salle de classe il s'est égaré, mais lorsqu'il a été enfin installé avec la joie de s'être retrouvé au bon endroit — Ouf, ça y est, j'y suis ! —, il a été tout de suite impressionné par l'étrangeté de l'ambiance. Sur l'estrade de la grande salle de réunion, où régnait une vague d'exaltation prête à déborder même si elle restait encore retenue en attendant les derniers moments de délire — c'était comme un rituel dans une organisation secrète —, un homme grand et maigre au visage inondé de larmes était en train de marteler d'une voix tendue : « Nous devons nous convaincre, ou plutôt non, nous sommes tous convaincus que ce mouvement est un raccourci pour relever notre pays, que c'est la seule voie véritable pour aider à une restauration dynamique et enthousiaste du potentiel vital de chaque individu ! » Quand j'y pense maintenant, ce doit être à ce moment-là que la réalité a fait soudain un bond en direction de l'imaginaire, car à la suite de ce discours, un couteau aux reflets bleuâtres est soudain apparu entre les mains de cet orateur et ce couteau s'est abattu sans pitié sur un de ses doigts : le bout du doigt a sauté et — horreur ! — des gouttes de sang ont giclé jusqu'à son visage à lui. En voyant ça, il a regardé autour de lui : un ou deux doigts manquaient aux mains posées côte à côte sur les genoux de tous les voisins assis sur la même rangée que lui ! Quelle frayeur ça lui a causée ! Le plus proche de lui a sans doute remarqué que sa joue droite, gonflée à force de

réprimer un hurlement, s'étirait encore davantage : il lui a jeté un petit coup d'œil de travers, et tandis que ce regard était en train de remonter lentement vers le badge portant son nom après être descendu jusqu'à ses mains aux poings fermés, il s'est levé doucement et s'est mis à reculer ; c'est alors qu'une voix, dont il était au moins sûr qu'elle n'était pas la sienne, a crié : « Un dirigeant social a osé entrer dans notre vénérable section réservée aux dirigeants des communautés d'agriculteurs et de pêcheurs ! Ça doit être un sale espion : attrapez-le et coupons-lui les doigts ! » Alors, pris d'une peur panique devant les cris de fureur qui débordaient pour converger vers lui, il a rassemblé ses forces autant qu'il a pu et s'est sauvé à toutes jambes. À la fin, dans une sorte d'hallucination, il a vu sa femme sortir d'un lointain très éloigné et accourir vers lui comme une brume printanière, de l'autre côté d'un mur qu'il ne pouvait pas franchir ; mais comme la distance ne se réduisait pas, lui-même a soudain oublié de courir afin que je puisse concentrer ma conscience sur ce qu'il y avait là-bas : l'image d'une femme inconnue peu familière à ses yeux — quelle bizarrerie ! —, s'est superposée à celle de sa femme. Double image tellement perturbante...

En tant que fiction, la fin douce et naturelle de ces souvenirs s'est transformée en un cauchemar hystérique inondé de rouge à cause de la représentation de la punition interminable, rude et peu naturelle, de ces interminables faux-pas. Ce jour-là, le jour où il avait perdu le contrôle de mon esprit et s'était échappé de justesse de la salle du cours consacré aux pratiques concrètes des dirigeants de l'agriculture et de la pêche auquel il avait commis l'erreur de participer, il s'est dirigé vers l'infirmerie en longeant un temps sans épaisseur qui s'étirait indéfiniment ; il s'est appuyé contre un mur qui s'allongeait à l'infini, s'est effondré à terre et a sombré dans un sommeil définitif, qui ne s'arrêterait jamais, pas même trente-neuf ans plus tard. Et mon cauchemar où il vivait, enterré près des racines de plusieurs milliards de cheveux mouillés comme s'ils étaient trempés d'eau parce que toute l'humidité

de son corps s'écoulait sous forme de transpiration, mon cauchemar vécu par lui était dès l'aube du lendemain en train de courir : à la traîne par rapport aux autres membres de la file lancée au pas de course, boitant, essoufflé, il est arrivé avec beaucoup de mal au bord du bassin, devant la porte centrale de la geôle ouvrant sur le monde extérieur. Après que les files de gens au pas de course sont reparties en faisant et refaisant le tour du plan d'eau, il s'est retrouvé là avec quelques autres traînards, debout, complètement nu ; puis, tandis que pétrifié d'horreur comme un escargot dépossédé de sa coquille il croisait les bras en serrant ses épaules pour frotter sa peau qui avait la chair de poule, il a été poussé dans le dos en même temps que retentissait un commandement brutal et il a dû entrer dans l'eau, *haaa !* Mais à sa grande surprise l'eau était à une température agréable. Alors — un long moment après —, abandonnant son corps à l'indolence, il a pu profiter pleinement de la joie de nager à loisir dans l'eau tiède : Ces imbéciles croient qu'ils infligent une punition ! Mais c'était sans doute une erreur de sa part de se laisser surprendre en train de sourire d'un air niais, trop relax pour se rendre compte que des visages grimaçants le regardaient d'au-dessus de la surface : soudain, un long câble métallique noir a été lancé dans l'eau à l'instant où se répandait en cercles un bruit mécanique désagréable, agaçant pour des oreilles d'homme-poisson, et immédiatement, sans même qu'il ait eu le temps de sentir venir la menace, un puissant courant électrique a traversé le bassin, les cellules de son corps ont tressailli en s'agglomérant toutes ensemble, ses nerfs se sont aiguisés au point de se casser, si bien qu'il n'a plus été qu'une convulsion qui remplissait son cerveau de hurlements. Alors, on a vu remonter toute seule flotter à la surface la masse de sa chair paralysée et raidie du côté du bruit du vent-eau. Saisie de peur, ma conscience est pourtant restée assez lucide — chose étrange — pour dire en soupirant devant son corps qu'on repêchait à l'aide d'un filet : Ça, c'est mon doigt ! Et il s'est avéré qu'effectivement, il était devenu un doigt qui avait suppuré et qui

était tombé… Ce n'est qu'à ce moment-là que sa femme l'a rattrapé. Quand ses mains couvertes d'ampoules l'ont sorti de l'eau, lui-doigt, elle, en sanglots, échevelée et en vêtements de deuil, était déjà devenue à son tour, dans cette hallucination auditive et visuelle, une autre femme qu'il ne connaissait pas.

Je n'ose même pas imaginer ce qui va se produire de nouveau d'ici trente-neuf années, au cours des vingt-neuf qui restent en soustrayant les dix ans déjà vécus, c'est-à-dire ce qui va remplir cet intervalle de temps : peut-être suis-je pessimiste par avance, estimant qu'il ne restera même pas la trace des pas qu'on aura faits durant ce laps de temps vécu, comme si le souvenir des trente années écoulées était considéré comme quelque chose qui, vu de loin, ne mérite pas d'être à nouveau évoqué, alors que la mémoire, explorée dans le détail, est formée de mouvements du corps qui sont toujours pleins de vie ; comme si, dès qu'on a eu arrêté de lui courir après à toute allure, croyant que tout le monde courait aussi, l'être appelé « moi » avait été considéré comme une forme aérienne que lui-même ne voyait pas et qu'on pouvait à peine repérer, fermant les yeux par esprit de miséricorde. Mais comme tout se confond sans distinction entre la fiction et le souvenir, peut-être un minimum de transformation sera-t-il nécessaire, bien qu'il soit au-dessus de mes moyens d'imaginer ce qui comblerait en fait ce laps de temps. Il y a néanmoins une fiction au sein de laquelle le souvenir se révélera après coup transformé de fond en comble ; il se peut qu'il ne s'agisse que d'une fiction très éloignée de ce qui se passerait dans la réalité, mais si on regarde la chose tranquillement en négligeant le fait qu'il serait plutôt question de la racine où se rejoignent à la fois ma conscience et mon inconscient pour imaginer la manière dont se comporterait à l'âge de soixante-neuf ans un homme dont personne ne pourrait tracer un portrait lui conférant une allure vive et alerte avec simplement des cheveux blanc, cette fiction consisterait en ceci : étant donné que toute angoisse provient d'occasions grandes ou petites d'entrevoir la mort, à l'âge de soixante-neuf ans, quand

sa chair desséchée ne serait plus que poussière prête à s'envoler au premier contact, il réussirait à oublier la peur de la mort physique — malgré les humiliations physiques inévitables qui restent toujours déprimantes — à laquelle il se serait habitué, parce que depuis l'âge de vingt-neuf ou trente ans il n'aurait vécu qu'en désespérant de connaître une longue vieillesse. J'ai redonné plus de vigueur à mon imagination en me répétant maintes fois ceci : Je suis sûr que lorsque ce jour arrivera, il pourra faire flamboyer avec plaisir le feu de son dernier amour, sans autre prix à payer que sa mort physique. Mais après coup, cette certitude se trouve trahie par un constat indéfiniment ressassé : On ne peut jamais être sûr que la peur de la mort physique disparaisse totalement, comme si on s'en était détaché, car il se peut que la peur de mourir ait été seulement supplantée par une autre peur devenue une obsession plus puissante, et qu'elle soit par rapport à celle-ci restée plate comme un ballon de caoutchouc dégonflé. Dans mon imagination de l'avenir, l'enveloppe rugueuse de cette peur éprouvée par « moi » est faite de mots plutôt que de chair. Comme cet amour à soixante-neuf ans consiste dès le départ en ce qu'un vieil homme arrivé au terme de sa vie se laisse envoûter au premier regard par une femme qui a déjà atteint un certain âge, bien qu'elle soit de quelques années plus jeune que lui, cette angoisse lui rend visite au moment où va atteindre son paroxysme, au bord de l'éclatement, la peur de terminer soudain ce long voyage, proche de sa fin, sans être jamais arrivé à trouver une formule pour mener à bien de quelque façon que ce soit son désir de transmettre pour la partager la vérité de ce dernier amour, tout en réalisant que sa conscience est déchirée — car la sérénité devant le fait d'être en vie, qui résulte comme on dit de longues années d'expérience, peut sombrer dans le ridicule — dans une situation qui vue de l'intérieur est tragique, parce que cet amour est un miracle inespéré survenu en même temps que le compte à rebours de la mort, et qui vue de l'extérieur est comique, parce que ce même amour est anormal, comme s'il relevait de la démence sénile, bref, une

situation tragicomique dans la mesure où intérieur et extérieur se mélangent forcément. Mais où est-ce que sa femme aura disparu, à ce moment-là ? Cette question est une énigme que je n'arrive pas à résoudre, malgré les efforts incessants de mon imagination.

Si j'y réfléchis, étant donné qu'il s'est marié il y a onze ans, à ce moment-là, il y a dix ans, donc, sa femme était bien là — et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle était apparue par hallucination dans un endroit comme la geôle — et comme il n'a jamais changé de femme — enfin, je ne sais pas trop ce que c'est que « changer de femme » —, cette femme est certainement mon épouse actuelle. Toutefois, je me demande dans quelles conditions son propre regard avait croisé le sien à elle pour la première fois ? Dans quel contexte il lui avait avoué son amour ? Où et quand il lui avait demandé sa main ? J'ai beau fouiller dans tous les tiroirs de ma tête, je n'arrive pas à trouver les bouts de papier où tout cela est noté, car à force d'errer si longtemps dans l'imaginaire j'ai perdu presque tous mes souvenirs. Ce qui est à peu près clair dans ce magma, c'est cet événement mystérieux qui est arrivé sans prévenir : un an avant qu'il aille là-bas, donc en 1980, alors qu'il avait vingt-neuf ans, un beau jour la rumeur a couru soudain qu'une guerre avait éclaté quelque part dans le sud[4] ; mais contrairement à son attente, au lieu d'être envoyé sur un champ de bataille il n'a même pas été mobilisé ; malgré l'odeur fétide qu'il respirait concrètement devant la couleur du sang répandu abstraitement par le brouillard de rumeurs qui avait envahi le ciel de Séoul du fait de cette information, un autre beau jour il est tombé amoureux comme un fou d'une femme dès le premier instant où il l'a rencontrée, — sans doute est-ce devenu un amour fou parce qu'il était devenu fou à cause de l'odeur du sang et non malgré celle-ci — et au bout du compte, devenu totalement fou au point qu'il n'avait plus toute sa tête, il s'est marié très vite,

4. Il s'agit probablement du massacre que les « généraux » ont commis en mai 1980 à Gwang-ju et grâce auquel après l'assassinat de Park Jung-hee (1979) leur régime dictatorial a duré encore douze ans (1981-1992).

sans que je réalise ce qui se passait ; si bien que, du coup, je me suis retrouvé marié. Personnellement, à cet âge-là, je ne me rendais pas encore compte que le mariage, si j'ose dire, est avant tout une institution dans laquelle on doit vivre de telle et telle manière tant qu'on n'est pas victime d'une maladie mentale — comme cela devait se produire plus tard —, et que cette institution-là — aventure banale et source d'ennuis qu'il connaîtrait plus tard — allait un jour ou l'autre débarrasser l'amour de toute sa folie pour le réduire à un statut social. Peut-être serait-il plus sensé de dire que tout en voyant venir certains signes — par exemple, pour peu que je regarde le ciel de l'est la lumière de l'aurore a le même rouge sang que celle du crépuscule, parce que le ciel de l'ouest au soleil couchant me donne des frissons —, mon cœur avait multiplié les efforts pour ne pas réaliser par avance qu'une fois la flamme de l'amour mise dans la bouteille du mariage, la passion totale qui vous a rendu fou se réduit peu à peu au désir sexuel, avant d'exiger un supplément d'argent dès qu'un nouveau corps s'est niché dans le ventre de votre épouse ; de la même façon, parce qu'il ne gagnait pas de quoi vivre avec le seul titre de poète et bien qu'il ne soit devenu poète qu'après avoir terminé sa scolarité, un beau jour, faute d'avoir assez confiance en lui-même et se disant qu'il n'avait pas tout à fait terminé ses études, il était retourné, rempli de terreur, suivre le cursus de la maîtrise qui ne l'avait pas intéressé du tout auparavant, puis avait fini par s'installer sans grande conviction comme enseignant dans un établissement scolaire, et par la suite l'endroit nommé « établissement d'enseignement » était bientôt devenu simplement la société, qui vous procure de quoi manger et vous loger. S'il a dû aller là-bas l'année suivante, justement, c'est parce qu'il gagnait sa vie en tant qu'être social vivant aux dépens de l'organisme nommé « établissement d'enseignement » ; et si on remonte plus haut pour analyser plus à fond, tout cela est dû à ceux qui gèrent les institutions d'une manière telle qu'il n'y a rien de mieux à faire que suivre à la lettre les directives reçues. L'employé de l'administration avait dit avec

un sourire écœurant : « Vous êtes tenu d'aller faire ce stage de *Sae-mal* en vous disant que c'est un devoir à remplir pour rendre ce dont vous bénéficiez. – Vous parlez du stage de *Sae-ma-eul* ? – Je vous répète que c'est le stage de *Sae-mal* ! »[5], voilà ce que l'autre avait répondu d'un ton agacé. Un pareil dialogue n'aurait jamais dû être possible, puisqu'il existait bel et bien une chose appelée le stage de *Sae-ma-eul* et non *Sae-mal* : on ne peut que constater que son « moi » était déjà en train de montrer des signes de confusion mentale.

Si au vu de cet épisode on estime qu'à cette époque-là l'enveloppe rugueuse de sa peur était physique plutôt que verbale, contrairement à ce qu'il en serait vingt-neuf ans plus tard, on peut dire que c'était parce qu'il était encore plus attaché au fait d'être vivant en tant qu'adulte encore jeune ; mais je reconnais que la peur verbale, sous son enveloppe rugueuse, était tout de même malgré les apparences entourée d'une épaisse couche de peur physique. « Plions bagages après avoir vécu pleins de gaieté ! », telle est la salutation, assez stupéfiante, que vingt-neuf ans plus tard on donnera l'ordre d'échanger chaque matin d'un ton énergique dans la maison de retraite que mon imagination a baptisée Centre de Services pour le Bien-être du Troisième Âge ; elle se superpose à la salutation qui, là-bas, il y a dix ans, était obligatoire dans le Centre de Formation qui s'est fixé dans ma conscience sous forme de geôle, une formule déprimante : « Veillons à garder l'espoir ! » Ceux qui portaient l'uniforme bleu des prisonniers répétaient à haute voix : « Veillons à garder l'espoir ! Veillons à garder l'espoir ! », de peur que par hasard des oreilles cachées dans les murs ne les écoutent. Dans la discussion en petits groupes du premier soir, en nous proposant cette façon de se saluer, l'instructeur avait ajouté une fois de plus tout un discours disant qu'ils avaient déjà dû entendre quelque part cela ou

5. Le mot exact est bien *Sae-ma-eul*, c'est-à-dire « Nouveau village » ; nous avons transcrit le coréen *sae-mal* – qui signifie « Paroles nouvelles » – de façon à créer un jeu de mots où l'on entende en français « *c'est mal* ».

à peu près, que la formule était très banale mais qu'une banalité répétée acquiert de plus en plus de poids, comme quand on enfile des vêtements les uns par-dessus les autres : « L'important à retenir, c'est que le plus court chemin pour rendre le monde joyeux est de faire en sorte que les mots ne soient pas couverts d'obscurité. Il faut leur ôter toute pensée négative : par exemple, il ne faut jamais que le mot "vérité" apparaisse et en même temps il ne faut jamais dire que le mot "vérité" doit disparaître. Si l'expression "il ne faut pas" disparaît, l'expression "disparaître" va aussi disparaître, et du coup tout tiendra debout rien qu'avec le mot "exister". Si seulement ce qui doit exister existe, le monde deviendra vraiment lumineux. » Il était certain qu'au même moment, dans la salle à côté, dans la salle à côté d'à côté, dans la salle à côté d'à côté d'à côté, le même discours était en train d'être rabâché. Dans ces conditions, déjà gêné par le fait qu'il était classé dans le groupe dit des « dirigeants sociaux » à peine à l'âge de trente ans et en fonction d'une ordonnance verbale — quel jeu de mots autoritaire ! —, j'étais nerveux, je me rétractais comme si on lui avait percé le cœur. À partir de ce moment-là, les battements de son cœur ont continué à se produire de façon irrégulière et en même temps son anus s'est complètement fermé sous l'effet de je ne sais quelle corrélation physiologique ; en tout cas, il me semble que ce phénomène corporel est étroitement lié au fait qu'un peu plus tard la faculté de parler s'est complètement paralysée chez lui, le jour où il lui a été permis, sinon ordonné, d'écrire une lettre à sa famille : « Bonjour, ma femme ! C'est moi. Ça va ? Moi, je ne vais pas mal, couci-couça... » ; or, juste à cet endroit-là, il s'était trouvé bloqué devant la lettre d'amour qu'il voulait écrire, la toute première depuis leur mariage. Le dernier jour de son séjour là-bas, l'instructeur leur a fait écrire une lettre à soi-même, qu'il leur enverrait quand tous auraient à nouveau l'esprit détendu, après avoir oublié leur vie là-bas, mais lui n'a rien trouvé de mieux à faire que de mettre une feuille blanche dans l'enveloppe, que d'ailleurs il n'a jamais reçue.

À ce moment-là, avec cette feuille blanche, avec ce mutisme, non seulement dans mon cœur j'ai accepté avec résignation que les jeux soient faits, mais j'ai souhaité que tout cela se termine le plus vite possible. En fait, on dirait que l'espoir d'en finir est toujours à l'horizon, car ma conscience, qui était accrochée à ce faux espoir, à ce fil de mot qui était « l'espoir », avait beaucoup de mal à cesser d'espérer et par conséquent persistait dans son désespoir. C'est peut-être pour ça qu'à l'inverse, durant le temps interminable du désespoir qui est à présent du passé, je brûlais d'envie de poser une question à ce type aux deux doigts amputés qui lui avait demandé — on ne sait pas exactement pourquoi à lui — où il pourrait se procurer une main artificielle : qu'il me dise à partir d'où et jusqu'où ce long tunnel de conscience allait se prolonger ainsi — suggestion parfaitement énigmatique ! Si j'avais envie de poser à ce gars-là cette question sans doute déconcertante pour lui : « Pourquoi, alors que ma pensée semble déjà arrêtée sur un point final, mes sentiments tournent-ils indéfiniment autour de ce petit point ? » et que j'avais ensuite envie d'entendre, en sens contraire, une réponse du même gars qui serait saugrenue et peut-être incompréhensible pour moi, c'est parce que je souhaitais désespérément que justement ses mots saugrenus, tout à fait différents de ma façon de parler fermée sur elle-même, soient par hasard — encore qu'il n'y ait là qu'une simple impression — capables de transformer mon point final en virgule, afin que d'autres mots puissent s'ensuivre. Il y avait tout de même une chose étrange : ce gars-là n'arrêtait pas de parler tandis que sa bouche se fermait de plus en plus ; et lorsqu'il s'était approché de lui en présumant qu'il venait de Séoul puisqu'il était dans la section des dirigeants sociaux, ses mots avaient donné l'impression qu'il disposait d'une façon de parler ouverte, indépendamment de son niveau de langage ou de sa conscience de soi, et que donc il avait une conception personnelle du monde ; et dans le cadre de ma propre façon de parler, j'avais tout d'abord envie de me plaindre en disant à ce gars : « Je ne suis pas un véritable dirigeant

social, je vous serais d'abord reconnaissant de ne pas l'oublier ! », mais cela n'aurait fait que creuser de plus en plus profondément en-dessous des mots, lesquels tournaient en cercles étroits en prolongeant mon propre discours, qui serait donc quelque chose comme : « Dans notre geôle, il n'y a que trois sections : dirigeants sociaux, dirigeants des communautés d'agriculteurs et de pêcheurs, dirigeantes ; puisqu'il existe une section réservée aux dirigeants des communautés d'agriculteurs et de pêcheurs, la section des dirigeants sociaux doit être constituée de gens de la ville ; mais étant donné que Séoul n'est pas la seule ville du pays, où sont ceux qui viennent des autres cités ? Et, même si on laisse de côté cette question, est-ce que cette répartition veut dire que les communautés d'agriculteurs et de pêcheurs ne sont pas «sociales» ? Et pour ce qui est des femmes, est-ce qu'elles ne peuvent pas au moins appartenir à ces communautés ? Et puis, du moment qu'il existe des dirigeants des communautés d'agriculteurs et de pêcheurs, pourquoi n'y a-t-il pas également des dirigeants des ouvriers, des employés de bureau, etc. ? »

..... ah ! voilà qu'il vient de s'arrêter là dans sa rédaction en faisant croire de propos délibéré que ça s'arrête là. Mais en réalité, ça ne se passe pas comme ça. Vu que tout à coup les phrases s'essoufflent à mesure que le mouvement de l'histoire change de dimension, *euh,* il est certain que cette peur verbale n'est pas, *euh,* quelque chose dont on peut parler de façon évasive. Le fait même que la phrase, *euh, euh,* ait tendance à s'entrecouper, *euh,* a sûrement à voir avec l'envie de dissimuler quelque chose, *euh,* ainsi qu'avec le conflit, avec la douleur du dévoilement. *Euh,* alors, pour ne pas esquiver, *euh,* il a avoué dès le départ cette maladie, mon aphasie. Je sais dès le départ, *euh,* moi, que je ne peux jamais renoncer, *euh, euh,* tant que j'écris en imaginant au lieu de parler. Tant que la parole et l'écrit sont séparés, en réalité, *euh,* même si j'en avais envie, une chose comme ça, *euh,* je ne peux pas la faire. *Euh, euh,* à ce moment-là déjà, la peur verbale, c'était juste... *euh*...ment la peur physique. Des mots, comme « mortel »,

« fatal », *euh,* me viennent à l'esprit. En plus, cette peur, *euh*, *euh,* est même d'actualité. Comme une plaie qui d'un coup se remet à saigner. *Euh, euh, euh,* j'ignore pourquoi, mais plongé dans ma fiction, *euh, euh,* tout en devinant, que c'est fictif, *euh,* alors que, *euh,* ça ne doit pas l'être du tout pour les gens ordinaires, *euh,* je suis horripilé, incapable de maîtriser, *euh, euh, euh,* la douleur, *euh, euh,* imaginaire. Cet... ce, *euh,* gros bâton qui bat le gong, dès qu'on lui ordonne, ce gigantesque machin, impitoyable, donne l'impression, *euh, euh, euh,* d'aller frapper son... son corps, avec violence. Pendant son service militaire, déjà en ce temps-là, *euh,* j'avais reçu à peine une vingtaine de coups de bâton sur le derrière, *ouille !* ça m'a fait très mal dans ma vie réelle, mais rien que dans mon imagination, c'est mille, dix mille fois plus fort, *ouille ouille ouille !* Tous mes nerfs, *euh, euh,* provoquent une étincelle électrique et puis pro-vo-quent, *ou-aaah !* un hurlement. *Ou-aaah !* picotements, bonds démentiels, *ouah-ouah !* on dirait un vrai chiot bouffeur de merde ! Je sens qu'augmente, *ou-aaah !* la douleur, pitoyable, ces os frappés et écrasés, *ouille ouille !* Incapable de supporter ça. Comme si le feu de l'enfer, *euh,* ne devait jamais s'arrêter dans la réalité. *Euh, ou-aaah ! ouille !*

..... quand même ! C'est enfin l'apaisement ! La paix paisible ! On dirait un miracle. Comme si on tranchait d'un coup de couteau un doigt gangrené. Comme quand l'insensibilité apaisée des nerfs tranchés succède à la douleur extrême que ressentent les nerfs au moment où on les tranche. Durant un instant, mais long, long, long, le silence s'enfle jusqu'à me donner envie d'arrêter, j'ai même envie d'arrêter d'écrire, j'arrête effectivement d'écrire pour rester pris à jamais dans une totale hébétude. Seule mon imagination reste en vie, comme mon cœur qui bat indépendamment de ma volonté. En suivant l'imagination, qui circule toute seule comme le sang, l'écriture conduit de nouveau sa main comme un accès de somnambulisme ; et ainsi conduites, les lettres se tortillent de nouveau en toute tranquillité. Traces d'une fourmi se déplaçant avec lenteur sur la feuille blanche,

même si elle se dépêche, même si elle court : j'ai beau essayer de l'attraper pour l'écraser, elle s'échappe toujours, mais je suis incapable de comprendre comment il se fait qu'on n'arrive pas à effacer les traces de cette fuite, même en les brûlant à maintes reprises. N'y comprenant rien du tout, l'imagination reste bloquée dans l'incertitude. Tout comme la vie, qui ignore ce qui se passera l'instant d'après, elle ne fait que s'égarer : « Hé, là ! qui que tu sois, étranger à ces pages, explique-moi ce qui fait qu'un pareil travail d'écriture s'égare dans un imaginaire incapable de prévoir l'avenir ! » Puisque rien de ce qui l'entoure n'est assuré, à partir de maintenant il me faudra à chaque instant laisser de nouveau aller mon imagination, mais au moins une chose restera certaine : ce qui est enveloppé dans ma rêverie est un amour situé dans un lointain avenir. Un amour de vieillesse épanoui dans un corps impotent. Mais est-ce qu'on peut affirmer que la peur physique aura disparu à cette époque-là, puisque cet amour présupposera un corps impotent ? Tout comme dans le passé l'angoisse était toujours une peur verbale bien qu'exprimée par une peur physique, il se peut que dans l'avenir la peur soit une peur physique bien que se manifestant sous forme de peur verbale. Il se peut aussi que l'envie de vérifier toute chose fasse faire encore des pas à l'intérieur de l'imaginaire. Pour s'enliser au centre d'un marécage.

Étant donné que dans cet endroit, qui reste très flou selon mon sentiment de la réalité, il n'avait réellement pas pu écrire cette lettre, à partir du moment où il est ressorti de là-bas, les premiers symptômes ont aussitôt révélé un état antérieur où il n'y avait aucune différence entre parler et écrire. Il restait souvent bouche bée à cause de son blocage de la parole. Un jour, sa salle de cours est devenue un écran qui tournait lentement, sur lequel ses élèves ouvraient tous ensemble des yeux ronds et sa tête s'est mise à bouillonner d'interrogations qui jaillissaient et coulaient comme de la lave : « Qu'est-ce que je suis en train d'enseigner ? Qu'est-ce que je suis capable d'enseigner ? » Et

au moment où cette lave s'est peu à peu solidifiée, il a senti sa bouche se figer dans l'état où elle était, grande ouverte, si bien qu'un élève assis au premier rang s'est levé, sans doute parce que son corps à lui donnait l'impression d'être sur le point de s'effondrer, comme pour l'aider à se maintenir debout. Depuis cette scène, les symptômes du même genre se sont multipliés à toute allure, toujours accompagnés d'une douleur aiguë semblable à celle qu'on éprouve quand on a une fêlure du coccyx : d'abord une sourde douleur du dos au niveau des reins, puis des difficultés à respirer au point qu'on a l'impression d'être écrasé sous une masse de bruits. Alors, ceux qui avaient l'habitude de parler avec lui ont petit à petit cherché à éviter ses silences interminables, qu'il fallait supporter face à face avec lui, son visage tout à coup grimaçant, les gouttes de sueur perlant au bout de son nez, ses pupilles troubles. Comme j'en étais moi aussi conscient, j'ai essayé d'éviter les gens. Mais lui, finalement, un autre jour peu de temps après, dans la salle de classe où il ne pouvait manquer de se rendre par obligation professionnelle, incapable de sortir le premier mot de sa bouche pas plus que de quitter aussitôt la salle, appuyé contre le tableau noir, enfermé dans une coquille de bourdonnements qui l'enveloppaient des pieds à la tête, il a dû mettre un terme à ces moments qui n'en finissaient pas. Du coup, sans sortir de son silence, il a dû rédiger laborieusement une demande écrite de mise en disponibilité en présence du directeur qui s'inquiétait pour lui avec beaucoup de patience ; et un an plus tard, il a payé par une lettre de démission une aphasie qui ne montrait aucune amélioration. À mes côtés, ma femme affolée a parlé à ma place en faisant des efforts héroïques pour ne pas éviter son regard désespéré et en même temps dissimuler la peine qu'elle avait à se battre ainsi, mais l'acharnement qu'elle a mis à parler l'a enfoncé encore plus profond dans un mutisme insondable. Le mur de son silence devenait de plus en plus résistant ; et c'était plutôt elle qui menaçait de sombrer vraiment dans la folie, car à l'abri de son

mur, il restait très calme à cligner des yeux tandis qu'elle était pleine de bleus à force de se cogner contre la pierre de l'autre côté. Et ça ne s'arrêtait jamais.

Cette situation a évolué grâce à un changement de décor, effectué lumières éteintes : l'utérus de sa femme semblait être devenu sa chambre à lui, à moins que ce ne soit sa chambre qui soit devenue l'utérus de sa femme. J'avais envie d'occuper pleinement cet espace à la fois ferme et changeant dont la tendre paroi ne présentait pas la moindre fissure. Et plus les légers frémissements dus à sa joie d'être totalement rempli prenaient de l'ampleur, plus il devenait silencieux, à proportion inverse du plaisir de parler que ma fille goûtait à gazouiller au fur et à mesure qu'elle grandissait. À l'époque, après avoir refusé les bras de mon cœur roulé en boule comme un cocon de ver à soie et avoir été arrachée à l'utérus du cœur de ma femme que j'occupais à sa place, la petite tournait sur elle-même comme une fofolle, — « *Mangeons du piment, faisons la toupie* »[6] —, alors ma femme attrapait le tournis, et en la cajolant tendrement elle lui racontait l'histoire du papa absent : « Il était une fois un bébé qui n'avait pas de papa et vivait avec sa maman ; un jour, le bébé a demandé : "Maman, raconte-moi une histoire !" ; alors, elle lui a raconté cette histoire : "Il était une fois un bébé qui n'avait pas de papa et vivait avec sa maman ; un jour, le bébé a demandé : "Maman, raconte-moi une histoire !" ; alors, elle lui a raconté cette histoire : "Il était une fois un bébé qui n'avait pas de papa et vivait avec sa maman ; un jour, le bébé a demandé : "Maman, raconte-moi une histoire !" ; alors, elle lui a raconté cette histoire : "Il était une fois..."... » Cette fois, c'est ma fille qui a eu le tournis et qui a chancelé, et alors *badaboum*, elle est tombée, puis s'est relevée, puis est retombée et s'est

6. Extrait d'une chanson enfantine aussi drôle qu'énigmatique : « Papa sur l'âne est au marché / Chez l'oncle est partie grand-maman / Moi, je mange du piment fort / Qui me fait faire la toupie / Et je mange du tabac fort / Qui me fait faire la toupie. » Précisons seulement que dans le langage enfantin, « piment » équivaut à notre « zizi » et que le mot « tabac » s'est transformé plus tard en « ail sauvage » par association phonique.

encore relevée, et quand un peu plus tard il lui a repris envie de faire la toupie pour tomber et se relever, à un moment où elle ne savait plus où elle se trouvait à force de vertiges, il l'a vue passer le nez à la porte de sa chambre à lui avec l'excitation de quelqu'un qui vient de faire une curieuse découverte ; et ce qu'elle a dit était imparable : « Papa, papa, tu es aussi comme ça ? Tu sais, moi, ma pensée, elle pense ce que je dis ! Si je dis que j'ai faim, j'ai vraiment faim, et si je dis que j'ai envie de manger du pain, j'ai vraiment envie de manger du pain. » À l'époque, il ne restait que très peu de mots qu'il était capable de prononcer et il vivait avec quelque bribes de monosyllabes comme « riz », « eau », « fric », « drogues », et par exemple il tendait la main à sa femme en disant « fric », puis une fois dehors, où il allait rarement, avec ce qu'elle lui avait donné il se traînait comme une larve en rasant les murs jusqu'au bistrot ou à la librairie les plus proches de chez eux pour acheter de l'alcool ou des livres : il payait seulement en tendant l'argent, puis il rentrait, l'œil terne et les paupières mi-closes, pour plonger tout de suite dans le sommeil, avant même de boire ou de lire, ses deux seules activités de toute la sainte journée. Uniquement à l'aide des expressions de son visage, par exemple en fronçant les sourcils, il protestait avec violence — elle a dit avoir même vu parfois dans ces protestations une fureur meurtrière ! — pour qu'elle ne débarrasse pas sa chambre des livres, ni des bouteilles d'alcool qu'il empilait les unes sur les autres — il allait même jusqu'à coller avec de la super-glue le goulot d'une bouteille au fond de l'autre pour que la pile ne s'écroule pas ! —, et réellement, couche après couche, il a fini par augmenter l'épaisseur des murs de sa chambre. Lorsqu'il n'a plus eu assez d'espace pour simplement se coucher à l'intérieur de la pièce dont le volume rétrécissait sans arrêt, il en est arrivé à se taper la tête sur le plancher avec des sanglots muets, pour aboutir finalement à ceci : il a fallu l'emmener à l'hôpital — à y bien réfléchir aujourd'hui, c'était déjà bien tard — sur la prière instante de sa femme et de sa fille en larmes.

Vu de l'extérieur, son séjour à l'hôpital a été dû à la volonté d'autrui, mais au fond de moi, c'était même presque de mon plein gré, compte tenu de ce que je ne pouvais pas m'exprimer faute de voix : moi le premier, plein d'angoisse, je me disais que je ferais bien d'y aller. Une fois hospitalisé, il a dormi très longtemps, n'ouvrant les yeux que de temps en temps, d'un sommeil paisible, pour ainsi dire une demi-mort, sans jamais un seul cauchemar — c'est l'unique période de sa vie où il n'en a pas fait. C'était tellement paisible qu'il m'est arrivé de souhaiter que ça devienne une mort complète, mais à un moment donné, à sa grande surprise, on l'a ramené à la maison. Et d'un certain point de vue, ça aussi, en y réfléchissant après coup, ç'a été une bonne chose, même si les cauchemars ont redémarré. Je ne savais pas quels étaient exactement ses symptômes, et je n'avais pas non plus tellement envie de le savoir. Excepté une chose : quand le médecin lui a conseillé d'écrire, il a acquiescé en hochant la tête — je n'ai toujours pas envie d'en savoir davantage, et ce sera pareil à l'avenir, pas plus d'ailleurs que de savoir pour quel traitement médical il devait avaler chaque jour une poignée de comprimés dont je ne sais à quelle catégorie ils appartenaient, et de savoir pourquoi il était sorti de l'hôpital si rapidement alors qu'à ce moment-là il n'y avait pas eu de changement notable dans son état. Dans la voiture qui le ramenait à la maison, tout en regardant avec un esprit clair le paysage que la neige était en train de recouvrir, ce que je n'avais pas vu depuis très longtemps — ah ! cet éphémère monde de blancheur ! —, j'ai repensé à sa chambre que j'avais un peu oubliée. Sur ce, il a senti que déjà le désir sexuel engorgeait le centre de son corps, avec toutefois un sincère fond de tendresse — : dès qu'on serait arrivés à la maison, il emmènerait tout de suite ma femme dans sa chambre et sans la ménager, il la déshabillerait et caresserait son corps contre le sien —, comme il le faisait à sa fantaisie depuis qu'il ne parlait plus, quel que soit le moment, ce qui avait conduit à des avortements et même à une stérilisation chirurgicale, dont par ailleurs il

avait tiré l'assurance que son utérus était devenu pour toujours sa chambre à lui seul. Mais durant tout le trajet, il n'a cessé d'avaler sa salive sans arriver à se débarrasser de l'image d'elle en train de rouler son corps en boule comme si elle était experte en yoga, et de l'image de lui-même introduisant sa tête dans son entrecuisse comme s'il allait entrer tout entier dans sa chambre, autrement dit son utérus. Mais en arrivant dans ladite chambre, bien vidée, bien propre et dont les murs étaient tapissés d'un nouveau papier peint, sa fille était en train d'y passer le torchon comme si elle jouait à la maman. La petite, qui ne savait rien de la situation, a presque couru pour l'accueillir et lui a tendu timidement sa main qui tenait une fleur de papier éclose en pleine hiver, sur laquelle il a déchiffré cette phrase d'une écriture assez incertaine : « Papa, je t'aime grand comme le ciel. » À partir de là, j'ai compris nettement que dans cette chambre bien propre qui s'élargirait sans arrêt grâce à de nouvelles sensations, il allait écrire des histoires imaginaires qui occuperaient l'espace ici ou là à l'infini. Quand elle a dit, comme si elle avait deviné quelque chose : « Papa, tu sais, ces jours-ci, c'est très bizarre, même quand je dis quelque chose, ça finit toujours par être différent de ce que je pensais », il l'a serrée très fort contre lui. Mais chaque fois qu'il voulait imaginer l'avenir, la question de savoir où sa fille allait comme sa femme disparaître ne trouvait pas de réponse, même après d'incessants efforts d'imagination. Voilà pourquoi il lui reste encore un devoir à accomplir.

Et puis il a vu soudain une autre scène très nette, qui s'enchaînait avec la précédente comme deux photos posées côte à côte — on aurait dit que c'était un effet magique de la mémoire, car sur le plan chronologique on faisait un saut de plusieurs années après cette histoire, et sur le plan des sensations, on passait de l'hiver à l'été. Comme il sortait de sa chambre pour aller boire, en essuyant sa sueur du dos de la main parce qu'il était fatigué d'écrire des fictions par une chaleur aussi écrasante et qu'il avait très soif, il a surpris la scène suivante : à l'heure censée

être, d'après l'angle du soleil couchant, le moment où devait rentrer sa femme, qui travaillait au bureau à sa place, — il ne pouvait pas être au courant dans le détail puisqu'elle avait sa clé et sortait toute seule —, il l'a trouvée assise à la table à manger, manifestement épuisée, toujours en tenue de ville, le menton appuyé sur la main telle une statue de plâtre, et à côté d'elle leur fille, les mollets et les bras nus, en train de caresser indéfiniment de la main les joues de ce plâtre. Les rayons du soleil d'été se reflétaient sur l'humidité couvrant les bras du plâtre, ce qui avait tendance à en troubler les contours, tandis que les ombres du visage restaient distinctes et que grâce à ce contraste, d'une part sous l'œil du côté de la lumière quelques rides qu'il n'avait jamais vues auparavant sillonnaient la peau, d'autre part sous l'œil du côté de l'ombre brillaient de grosses gouttes de sueur semblables à des larmes, ou bien de grosses larmes semblables à de la sueur. Celui qui a été découvert sur le seuil de la porte, c'était lui, et celle qui l'a découvert, ç'a été sa fille. Cette enfant de huit ans s'est doucement éloignée de sa femme, qui était toujours figée, pour se rapprocher doucement de lui avec une sollicitude qui allait au-delà de celle d'un adulte, l'index devant la bouche comme pour me dire *chut*, à moi qui ne pouvais évidemment pas parler, et elle m'a fait rentrer en reculant dans la chambre. Comme la femme de plâtre était déjà sa mère à lui, sa fille, la petite qui l'embrassait, ne pouvait être que la mère de sa mère, donc sa grand-mère ; je ne précise pas cela dans l'intention de conclure aujourd'hui qu'à cause de cette impression, sa femme et sa fille s'effaçaient dans la fiction de son amour futur, même si je n'ai pas pu l'affirmer jusqu'ici ; mais le fait est que je devrais écrire clairement que c'est sans aucun doute à ce moment-là que, sur le mur vide qu'il a vu en se retournant, a miroité le visage d'une vieille femme tout à fait étrangère et cependant très familière, qui semblait jeune bien qu'elle soit vieille et qu'il avait le sentiment de connaître tout en ne la connaissant pas. Tout ça n'est pas très clair : elle semblait aussi être sa grand-mère, fixée depuis longtemps à l'âge

de soixante-et-un ans et dont même les ossements avaient dû pourrir dans sa tombe, ou bien alors c'était l'image d'une enfant, en tant que fille de sa fille, née plus tard et qui aurait vieilli jusque dans cent ans d'ici après une autre vie pleine de soucis, à moins que ce ne soit la version féminine de lui-même telle qu'elle se révélerait dans sa vieillesse... Des pressentiments de ce genre se succédaient n'importe comment — mais il paraissait plus probable, grâce à une intuition encore plus forte, que ce devait être une femme inconnue avec qui il n'avait jamais eu de contact de sa vie et qui s'était soudain introduite là en dehors de tous les liens possibles, quoiqu'il n'en soit pas certain. Mais il est évident que dans l'état où j'étais, je n'osais pas encore imaginer que cette femme-là allait se concrétiser sous la forme d'une image appartenant à l'avenir.

Depuis lors, mes images de cette femme sont focalisées sur ce fait qu'elle devrait avoir constitué l'extérieur de sa chambre, de sa maison à lui. Sans doute parce que cette projection imaginaire relève d'une antenne d'exploration prudente qui lui permettait de se lancer à nouveau vers l'extérieur, et c'est sans doute pour ça que le besoin d'une vitre pour voir l'extérieur depuis l'intérieur s'est fait pressant : cette femme apparaît avant tout avec des yeux semblables à une fenêtre possédant une limpidité telle qu'au moment même où les larmes lui montent furtivement aux yeux, les gouttes liquides sortant de ses yeux restent invisibles ; et à y bien réfléchir, ces yeux ne semblent pas très vraisemblables pour des yeux de vieille femme ; mais si j'y réfléchis encore un peu plus, ils peuvent tout à fait bénéficier d'un tel éclat du fait qu'il s'agit seulement d'une image très personnelle. En revanche, lui dont ma conscience se serait fait une image beaucoup plus vraisemblable que celle-là, en s'approchant d'elle il aura pris alors une loupe pour faire office de vitre déformante destinée à voler en éclats peu de temps après. En tout cas, il ne fait aucun effort particulier pour connaître en paroles l'histoire de la partie de sa vie à elle qui s'est passée avant cet instant inaugural, au

moins jusqu'à ce qu'il essaie de découvrir les paroles mêmes de ce dernier amour, car au départ, pendant assez longtemps, ils se sont contentés de croiser leurs regards, et il doit en secret avoir peur de la dérive des mots déjà connue pendant la moitié de sa vie, bien que en ce point de la durée où il a atteint soixante-neuf ans il soit sorti de son silence pathologique. Comme sa femme ou sa fille sont loin dans le temps, même si parfois il lui arrive soudain de les regretter, et comme sa mémoire est vierge, c'est le passé déjà écoulé qui le fait exister, lui qui appartient à son avenir en tant que « lui », mais le présent du futur n'ouvre un chemin pour regarder que dans la forme progressive du présent, en essayant plutôt de faire s'écouler jusqu'aux derniers restes de tendresse — comme si à cet âge-là encore il subsistait le désir de tout recommencer —, pour que sa tendresse à elle ne reflue pas dans son propre intérieur. Seulement, la limpidité de son regard est différente de ce qu'elle est habituellement : c'est, comment dire ? une limpidité sans intention précise, ou plutôt sans attitude défensive. Une limpidité qui reflète de manière transparente l'obscurité venant de l'intérieur. Du genre de celle-ci : un jour, au Centre de Services pour le Bien-être du Troisième Âge, dans la grande salle de détente éclairée à giorno, une ombre un peu floue dont on ne sait d'où elle provenait s'est répandue dans un coin de la salle au moment où s'éteignait une partie de l'éclairage, si bien que dans l'ombre les vieux rassemblés là se sont mis à s'amuser ensemble comme des enfants, à se rouler par terre en poussant des cris, comme s'ils avaient retrouvé de très lointains souvenirs d'enfance, et c'est au milieu de ce tohu-bohu qu'il a vu pour la première fois cette limpidité dans ses yeux à elle. Au moment dont nous parlons, elle dirigera de loin vers cet endroit-là son regard imprégné d'obscurité dont la tristesse sera limpide, et lui, dans une posture semblable, immobile assez loin d'elle, il sentira peu à peu la chaleur s'éveiller en lui, ôtera ses lunettes correctrices pour regarder ses yeux en profitant de sa presbytie, très attentivement quoique sous un angle oblique. De loin.

D'un certain point de vue, je suis plus ou moins désorienté par tout ce tohu-bohu parce que la collaboration entre mes sens est trop relâchée. Mais à y bien réfléchir, vingt-neuf ans plus tard — on sera donc en 2020 —, la représentation fictive permise par le côté abstrait d'une date comme 2020 ressemble presque à une fantaisie de bande dessinée, autrement dit se développe assez souvent en dessins absurdes même si tout ce qui relève de l'imagination n'est pas comme ça ; et dans ces conditions, la possibilité d'un tel tohu-bohu est due à l'ambiance de ce Centre, qui est éclairé dans sa totalité mais qui déborde uniquement de lumière matérielle et non de clarté intellectuelle — c'est une des scènes les plus irréelles qui émergent dans mon imagination ! Car là-bas, pendant la journée, il n'y a pas la moindre zone d'obscurité. Par exemple, à l'extérieur du bâtiment, de nombreux corps phosphorescents artificiels se promènent de façon aléatoire sous la terre aussi bien que dans les airs, au point d'effacer jusqu'à l'ombre au verso des feuilles des arbres et de faire même disparaître le ciel gris derrière les nuages, tandis qu'à l'intérieur les éclairages, disposés selon des angles minutieusement réglés, sont prévus pour se déplacer dans tous les sens au gré d'un mécanisme automatisé de telle façon qu'aucun objet ne laisse la moindre trace d'ombre derrière lui. Là, on a beau marcher et marcher, on n'arrive à percevoir ni les changements de distance ni la profondeur du paysage. De la même manière, la forme de son existence à lui était comme un dessin sur une feuille blanche : dès lors, tout ce qui occupait le champ de vision devait ressembler à une surface plate. Là, donc, même si je ne réussis pas à concevoir comment s'établit la frontière entre le sommeil et la veille, lui, au sein de ma fiction, se trouve alternativement tout à fait endormi et tout à fait vigilant ; or, avant que je découvre ses yeux qui ne peuvent pas s'empêcher de laisser transparaître au dehors leurs arrière-fonds à cause de leur extrême limpidité, mon désir continue sans doute à s'élancer vers le rêve du sommeil, puisque l'ombre y existe en trois dimensions, et à ressasser sans cesse ce rêve pour que, même à l'état de

veille, il ne s'efface pas. Ça veut dire qu'au fil des répétitions de la fiction, ce rêve était déjà constitué dans le temps grammatical du passé à la suite d'interminables ressassements. Même si cela ressemble à une bande dessinée, ces images me ravissent, moi qui suis dans le présent, alors que lui qui est dans le futur vivra au sein de cette fiction avec une souffrance qui l'éprouvera jusqu'à la moelle des os. Pour situer le degré de cette souffrance, la fiction en arrive à se développer à travers les mots là où réside ma blessure psychique et non une simple blessure physique, de telle sorte que la prescription, quarante ans auparavant calculés depuis vingt-neuf ans plus tard[7], demandant d'effacer l'ombre des mots à cet endroit où mon imagination retourne sans raison précise avec une obstination qui finit par devenir agaçante, cette prescription, donc, se manifeste ici pratiquement en inventant une situation capable d'exercer une réelle pression sur tout le reste de son existence.

Incapable d'imaginer que, puisqu'à présent c'est en écrivant que je me fais une idée de l'avenir, le « lui » futur oubliera un rêve obscurci de mots couverts d'ombre, compte tenu du fait que tout était surveillé, même les journaux intimes, et qu'on était récompensé de leur transparence par une lecture à haute voix devant tout le monde, mon imagination coincée se le représente là-bas en train d'écrire ses rêves ou ses poèmes en cachette, d'une écriture aussi petite que des grains de sésame, sur du papier à envelopper les chewing-gum ou sur un coin de feuille déjà utilisée, les dissimulant dans une partie décousue de sa couette, dans ses chaussettes, dans les ourlets de son pantalon etc., afin de les conserver à sa disposition à lui seul pour qu'ils aient le temps de mûrir. Maintenant, il doit être « lui » sorti du silence et réadapté à la parole : pourtant, les paroles dépourvues d'ombre qu'il

7. Étant donné qu'il a quarante ans au moment où il écrit ce récit, dans ce qu'il imagine qui se passera vingt-neuf ans plus tard le narrateur (« je ») ainsi que son personnage auront soixante-neuf ans, et si on enlève quarante ans à cet âge imaginaire, à l'époque en question il avait donc vingt-neuf ans.

est contraint d'utiliser en dehors de ses écrits obscurs occupent toujours une place à part : elles sont comme un masque dissimulant un visage, puisque, au sein de la désillusion résignée de ses soixante-neuf ans, ne pouvant parler et écrire qu'en toute clarté, il se trouve dans l'obligation de dissimuler ses écrits authentiques. Or, depuis qu'il a vu ses yeux à elle, il a commencé à être tourmenté comme un garçon de dix-neuf ans tombé amoureux pour la première fois — comme je voudrais verser ses mots dans ces yeux-puits ! comme c'est merveilleux ! — et il est enfin, au bout de quarante ans, en proie à une passion qui l'incite à exprimer publiquement ce qu'il n'avait fait que réprimer au fond de lui grâce à ses écrits intimes. Alors, la frontière entre sommeil et veille, qui était tranchée comme avec un couteau — elle devait être due à l'intervention d'un artéfact physique ou institutionnel faisant sûrement appel à des médicaments, des piqûres ou des inhalations de gaz pour endormir ou réveiller —, cette frontière s'estompe sous l'effet de l'ardeur de la passion. Comme le sommeil et la veille s'interpénètrent l'un dans l'autre, petit à petit il allonge progressivement le temps pendant lequel sa tête se remplit d'images étranges en forme d'amibes, puis par les interstices de cette sensation, il prend conscience tout à coup du bruit du gong qui remplace progressivement cette durée en perpétuelle déformation et il rencontre ainsi de nouveau le bruit du gong en contrevenant au souvenir ; ensuite, il essaie en se mordant les lèvres de fabriquer une nouvelle façon de s'exprimer inspirée par le bruit du gong, plissant les yeux et les gardant fixés sur la pénombre du vide ; enfin, il puise dans cet endroit lointain de sa mémoire certaines chansons qu'il fredonnait au cours des années 1960 quand il était dans ses vingt ans et des années 1970 dans ses trente ans, chansons dont il a oublié les paroles depuis longtemps et qui ressemblent au bruit du gong par l'écho qui se prolonge : seuls restent quelques passages d'une mélodie possédant une résonnance mélancolique, mais il trouve le moyen d'y rattacher ses mots à lui. Comme on ne peut sans doute pas chanter sans pré-

caution des chansons anciennes, il déclamera ce qu'il appelle son poème d'amour dans une soirée de divertissement super-éclairée, en éliminant le plus possible cette mélodie, n'en conservant que le minimum, comme lorsque quelqu'un qui n'a pas l'oreille musicale chantonne sur à peine quelques notes ou comme s'il s'agissait d'un récitatif où l'on devine tout juste une vague ligne mélodique. L'imagination a poussé la situation jusqu'à une obligation non écrite : mettre la formule « bien-aimé » devant chaque appellatif, comme par exemple « mon bien-aimé Monsieur Un tel », pour tout le monde sans distinguer homme ou femme[8], tout comme pour la salutation déjà citée : « Plions bagages après avoir vécu pleins de gaieté ! », tant et si bien que le mot dérivé du verbe « aimer » devient totalement insignifiant ; et dans cette situation, il écrit en donnant tout juste un peu de gaieté, sur un ton stéréotypé parfaitement licite en l'occurrence : « *Je t'envoie ces mots d'amour pour qu'ils chantent dans les cieux comme le soleil si pur vers l'ouest* », puis il le dit en balbutiant, d'une voix posée étrangement sinistre, en mode mineur, d'une manière équivoque, de telle sorte que cela peut s'entendre aussi comme « *Je t'envoie ces mamours pour qu'ils dansent dans tes yeux comme le ciel si pourri vers l'est* »[9] ; et à ce moment-là, ses yeux à elle se relèvent soudain et brillent d'un éclat jailli des arrière-fonds. C'est avec cette scène, dont ceux qui n'ont jamais éprouvé une telle émotion n'ont pas idée, même s'ils y pressentent un événement singulier, que l'imagination d'un dernier amour achève une étape.

Pour ce qui est d'imaginer ici et maintenant, c'est-à-dire très à l'avance, ce qu'il en sera de son avenir à lui qui est tout sauf clair, puisque le détail de sa situation et même ses activités

8. Rappelons qu'en coréen les substantifs et adjectifs n'ont pas de marque de genre ; mais le niveau des formes de politesse du verbe permet un tel marquage (comme chez nous *tu / vous / elle / Madame)*. Si « bien-aimée » au féminin n'est pas possible, la manière d'interpeller suffit pour indiquer qui parle à qui.

9. Effet intraduisible : la fin des deux passages en italiques comporte des syllabes dont les prononciations sont voisines au point d'être confondues, et qui ont été regroupées autrement de façon à modifier le sens.

actuelles font penser à des gouttes de pluie qui étincellent ici ou là en tombant près d'un réverbère, une fois admis que le concret se révèle toujours en suivant le chemin offert par l'imagination alors que tout le reste se disperse dans la pensée abstraite, il arrive constamment qu'une description devienne bientôt un mélange de concret et d'abstrait, et dans mon imagination des soixante-neuf ans, une des zones relativement distinctes à mes yeux dans le concret est une immense pièce toujours illuminée, la grande Salle de Détente. Cette grande pièce est le lieu réservé à nos amusements, à ces moments qu'on dit « ludiques » pourvu qu'ils restent sains du point de vue moral pour de vieux enfants décrépits, dont la représentation en fiction est inspirée par un article de journal consacré aux maisons de retraite à l'étranger qu'il a lu pendant son aphasie, où l'on donnait des détails horribles dans le genre de ceci : pour mieux les contrôler, on regroupe les personnes âgées en séparant rigoureusement les hommes des femmes et, sur le constat scandalisé qu'ils continuent à s'intéresser aux choses du sexe, on leur injecte éventuellement des substances inhibant la libido ! Dans cette grande salle-là, donc, les vieux et les vieilles, en groupes séparés comme des enfants demeurés, se regardent du coin de l'œil en s'amusant à jouer entre eux ou entre elles, sauf quand, selon un horaire soigneusement programmé, ils chantent ensemble d'une voix hésitante en frappant dans leurs mains ou bien, riant aux éclats, le visage empourpré, ils dansent en couple des danses folkloriques occidentales où l'on tournoie à bonne distance de l'autre en se tenant les mains d'un mouvement maladroit et avec un air gêné ; et comme c'est à peu près le seul endroit où il en aura l'occasion — car désormais ses déclamations bizarres ont été interdites par les surveillants qui n'ont même pas été capables de s'en justifier d'une manière rationnelle, prétendant contre toute évidence que cela incitait à des comportements moralement condamnables, et il a compris que dès lors il ne pourrait plus faire connaître en public par de telles déclamations le sentiment qu'il éprouvait pour elle à celle dont pourtant il était

arrivé à troubler le regard —, il sera obligé de confier l'aveu direct de cet amour à un poème écrit sur un bout de papier d'argent et, pendant qu'on dansera tous en rond une danse ridicule où l'on change sans arrêt de partenaire, au moment où il lui prendra la main une fois encore au bout de plusieurs tours, emporté par l'ivresse due au vertige longtemps espéré de ce tournoiement ininterrompu, il devra glisser ses doigts humides de sueur dans une de ses mains en appuyant fort pour déposer ce qu'il tiendra : à l'instant même, elle tournera vers lui et fixera sur le sien un regard interrogateur, « Ah ! », tandis que dans le vertige qui l'étourdira, il ne verra que ses yeux frémissant d'un éclat pourpre ; mais dans le bref intervalle où elle sera restée figée par l'étonnement, elle n'aura pas attrapé le message comme il faut et dans le même bref intervalle les surveillants auront remarqué la petite perturbation dans la ronde et auront vite découvert le papier d'argent par terre ; au milieu d'une belle agitation, l'affaire sera vite éclaircie : « *Toi qui t'approches comme une ombre, Et qui te perds dans la pénombre, Dès que mes yeux se sont ouverts,* etc... », pendant que le surveillant lira le bout de papier d'argent, les muscles de son visage à lui bouillonneront de fureur et bientôt des bras robustes le soulèveront par les aisselles et l'emmèneront.

Toujours en imagination, à l'autre bout en diagonale de cette pièce illuminée se trouve une pièce qui reste sombre : la Salle de Punition. On dirait une simple surface plane constituée de centaines de millions de couches superposées formant un corps solide infiniment vaste et nu, où aucune particule de lumière ne pénètre et où, sans moyen d'y échapper, on doit se voir avec lucidité réduit à l'état de cadavre, écrasé sous une obscurité à la fois légère et lourde, flottant en apesanteur sur des ténèbres sans fond, enseveli dans un linceul de nuit. Plein d'arrogance, il se répète les dents serrées pendant qu'on l'emmène : « Non, ça ne me dérange absolument pas, je suis tout à fait familiarisé avec l'obscurité ! », mais à force de connaître des souffrances à la fois physiques et morales, je finis par comprendre en quoi au juste c'est une

Salle de Punition. D'abord sur le plan physique, aussitôt que ma conscience qui a tenu bon au départ pendant un certain temps, s'est heurtée à ses limites physiologiques et s'est relâchée, c'est-à-dire au moment même où la chose appelée le temps s'est figée avec lui en obscurité, il se dit que s'il n'avait pas toute sa pensée orientée vers elle, cela lui serait égal de se voir enseveli d'un coup dans le noir, mais justement, à cause de cette pensée orientée vers elle, les ondes de son cerveau sont totalement brouillées par la peur, car il se dit qu'il finira sûrement par s'évaporer en particules d'obscurité et qu'alors il perdra pour toujours l'échange de regards avec elle sans avoir pu lui transmettre le moindre mot ; du coup, ses efforts désespérés et inutiles pour résister l'inondent d'une transpiration brûlante. Ensuite sur le plan moral, étant donné qu'il n'a pas d'autre possibilité que de rester vautré sur place, même si au terme de cette réaction son corps rejette quantité de déjections et qu'il est couvert d'urine et d'excréments au point qu'il ressent comme un étrange plaisir récompensant sa résignation, c'est à ce moment-là que depuis quelque part dans le noir s'infiltre en lui la voix d'un inquisiteur, compartimentée en diverses tonalités — ou plutôt, puisqu'il règne une obscurité où même la voix ne peut s'infiltrer, diverses voix introduites de l'extérieur fouillent çà et là dans toutes les cellules de son corps prisonnier comme si elles cherchaient à passer de l'intérieur à l'extérieur, comme si elles voulait gonfler son corps et le faire éclater, si bien qu'elles tourmentent sa conscience d'être humain enfermée dans un corps d'animal en multipliant les protestations, avec des prémisses dès le départ différentes d'un point de vue rationnel, tant et si bien qu'il doit contempler indéfiniment sa conscience en train de s'épuiser petit à petit ; il doit même endurer des insultes, comme celle-ci : « Eh ! vieux débris, quelle connerie c'est de ta part, à l'âge où on commence à compter les jours jusqu'au der des der ! Tu crois que ta queue sera encore capable de se dresser et que cette vieille-là aura encore un trou capable de s'ouvrir ? » L'interrogatoire s'oriente progressivement

vers ceux de ses souvenirs qui se sont effacés : « Tiens, au fait, chez ce vieux-là, y a pas mal de points douteux... Qu'est-ce que t'as fait de ta famille, durant les vingt dernières années ? Où est-ce que t'as abandonné les cadavres de ceux que t'as étranglés et coupés en morceaux ? – Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être vrai, mais je ne sais plus. Qu'est-ce que je peux faire, puisque je n'en sais rien ? » Alors, à ce moment-là, au milieu de ces tourments au cœur de l'obscurité, le cauchemar qu'il a fait là-bas il y a dix ans[10], dont jusqu'à présent il ne faisait plus état même dans cette histoire fictive puisque moi-même j'évite de me le rappeler, et qui dans vingt-neuf ans se trouvera inhumé dans la tombe de la mémoire sous forme de crâne vide, le plus humiliant de tous ses cauchemars, donc, agitera comme un fantôme ses doigts décharnés devenus des griffes et viendra lui agripper les chevilles.

Il y a un secret caché dans ce cauchemar d'autrefois. Si je fouille dans ma mémoire, où les couches de peinture des réminiscences se mélangent pêle-mêle puisqu'elles appartiennent au domaine du rêve, précisément ce même jour où il s'est évanoui à l'infirmerie après avoir sonné le gong, au cours du cauchemar qu'il a fait durant cet évanouissement, cauchemar qui est une autre couche de cauchemar façon pelure d'oignon, cauchemar rêvé en état de veille — ah ! mais pourquoi faut-il que l'escalier qui descend en enfer soit toujours en colimaçon et que le premier pas conduise fatalement en enfer même quand on monte ? — tout en restant dans un cauchemar, il s'est vu convoqué au bureau du sous-directeur, au deuxième étage, où il s'est hissé en ayant du mal à respirer. Dans une absence de visage, une rangée de dents pointues qui brillaient à travers une matière phosphorescente a déclaré d'un ton froid : « J'ai entendu dire, cher monsieur, que vous ne vous portiez pas bien ? Comment allez-vous, en réalité ? » Puis, entre deux éclats de rire qui ont glacé la sueur dont il était

10. Puisque au moment de l'écriture il a quarante ans et qu'il est allé « là-bas » quand il en avait trente.

couvert, cela a continué : « Bon. Une fois que vous êtes entrés ici, le règlement ne me permet pas de vous laisser sortir avant la date prévue ; mais dans un cas comme le tien, la femme de l'individu concerné on la fait venir en particulier, afin qu'elle aide son mari à guérir le plus vite possible. Seulement attention : tu devras absolument garder le secret auprès des autres internés ; disons que c'est un congé spécial de vingt-quatre heures. En suivant le chemin forestier sur la colline là-derrière, tu trouveras une petite villa. Là, après avoir suivi une brève cure selon les indications prescrites sur une ordonnance, tu rencontreras ta femme. Car pour éviter que la gestion d'ensemble de notre Centre connaisse la moindre difficulté, tu dois être guéri le plus tôt possible. » Les mains blanches et épaisses du visage absent ont écarté des rideaux pour ouvrir une porte apparue sur l'arrière de la pièce et je me suis élancé en courant vers la forêt. Les branches enchevêtrées n'avaient pas encore de feuillage : impatient d'on ne sait quoi, pressé comme un déserteur, il s'est frayé un chemin sur l'étroit sentier entre les tiges basses et les herbes coupantes malgré les griffures et les égratignures de plus en plus nombreuses sur le visage et les mains, mais bien qu'il ait senti des brûlures ici ou là comme si son corps n'était qu'une plaie sanguinolente, non seulement il ne lui est pas venu à l'esprit de se demander pourquoi, mais il ne songeait pas non plus ni à se demander quel oiseau peu commun poussait des chants si tristes[11] tandis que les bruits singuliers dus à l'hallucination visuelle évoquant de la musique indienne se répandaient autour de lui grâce à des haut-parleurs dissimulés dans les branches des arbres, ni à se demander quelles niches d'éclairage réfléchissant formaient ce kaléidoscope magique tandis que les lumières diversement colorées provenant de tous les coins dues à une hallucination auditive se croisaient de-ci de-là à travers les airs : il était accompagné par l'impression floue

11. Littéralement : « chante-pleurait », car d'une part en coréen les oiseaux peuvent soit chanter, soit pleurer, d'autre part l'auteur a mélangé intentionnellement deux noms (« pleurs-chants ») pour maintenir l'incertitude.

de pénétrer sans cesse davantage dans les coulisses de ce décor naturel — et pourtant, quand je secoue la tête maintenant pour y voir plus clair, même si ses pieds lui donnaient le sentiment qu'il continuait à descendre un escalier en colimaçon alors qu'il foulait le sentier forestier, je suppose qu'il a seulement parcouru un bout de chemin aux allures de piège, car au moment où il est arrivé au bout de la pente, au fond de son vertige, lui est apparu enfin un terrain vague en forme de vallon avec au milieu, accroupie comme une bête blessée, une vieille cabane en rondins patinée par le temps.

Les bruits de l'hallucination visuelle et la lumière de l'hallucination auditive qui l'avaient guidé sur le sentier forestier sont entrés après lui par la porte ouverte ; ils se réfléchissaient et s'accroissaient de façon irrégulière à l'intérieur de la cabane sur les murs dont la surface inégale avait l'air noircie de fumée, et ils s'agitaient dans un vrai capharnaüm en se croisant et se cognant entre eux. Ce n'est qu'à ce moment-là que des sensations sur sa peau ont commencé à devenir perceptibles, mais cette fois, le nez enivré par une odeur parfumée qui emplissait la pièce, avant même qu'il ait eu le temps de les goûter avec le bout de la langue, ma conscience l'a progressivement quitté. Aussitôt que ce parfum puissant a pu s'infiltrer jusqu'au bout de ses nerfs, en moins de temps qu'il en a fallu à ma conscience, tout son corps était sur le point de voler en éclats et les lambeaux prêts à flotter partout dans l'espace ; non sans mal, il a réussi à concentrer son attention au foyer de ma conscience et à tendre les muscles de ses bras, qui déjà ne lui appartenaient plus, pour suivre les consignes d'un bout de papier qui prescrivait : « Boire ce médicament » ; après l'avoir avalé d'un trait, il s'est rendu compte que c'était de l'alcool. Puis, suivant l'ordre donné par un autre bout de papier : « Ouvrir cette porte », il a rappelé à lui ses mains déjà en train de s'éloigner pour tirer la porte vers l'intérieur. Aussitôt, les lambeaux de son corps qui étaient en train de flotter se sont regroupés d'un seul coup dans un espace tiède — on aurait dit

qu'ils avaient été absorbés par un aspirateur. Et comme si cet espace était devenu un petit plateau de théâtre, le rideau s'est levé. Alors, sur cette scène, une multitude de petites clochettes dorées et argentées accrochées à un sapin de Noël hors de saison se sont mises à carillonner en projetant partout des éclats, tandis que toutes les lumières réunies en une toile de fond d'un blanc resplendissant soutenaient l'harmonie des instruments de musique ; et là au milieu ondulaient les vêtements de deuil de sa femme en train de sangloter, car elle croyait que son mari était mort dans son cauchemar antérieur. Et là, une fois quittés ces vêtements de deuil, lorsque les morceaux de son corps à elle, eux aussi dispersés dans les airs, ont accueilli séparément un par un ceux des siens qui n'étaient pas encore réunis de manière à réaliser un mélange des corps en faisant se contorsionner tout l'espace, là, donc, à un endroit où le temps avait disparu, s'est opérée une accointance ardente qui ne se nourrissait que de sa propre extase. Or, lorsque ma conscience embrumée qui flottait en apesanteur a dû revenir au ras du sol sous l'effet de la gravité et s'allonger par terre sous l'effet de l'odeur parfumée qui perdait peu à peu sa densité et se dissipait en s'échappant par un interstice invisible, et lorsqu'elle a eu retrouvé son équilibre et son bon état de fonctionnement, au-delà de ses paupières à lui où les dessins de lumière se rétrécissaient se sont déposés des mots dont les consonnes et les voyelles étaient découpées n'importe comment, qui ont récupéré eux aussi peu à peu leur poids de réalité pour se lancer à la recherche de leur compagne de syllabe ; puis, toujours au-delà des paupières qui n'étaient pas encore relevées, les mots sont devenus une voix de femme humide d'émotion, qui n'avait jamais été familière à ses oreilles et qui a résonné avec force tandis que des mains tremblantes passaient sur tout son corps comme pour vérifier qu'il existait : « Vous, là, vous n'êtes pas mon mari ! Alors qui êtes-vous ? Tout à l'heure, j'étais sûre que vous étiez mon mari, et eux, c'est bien pour le rencontrer qu'ils m'ont dit de venir ici. »

Cette voix, à quarante ans de distance, dans l'avenir imaginaire, est-ce que par hasard elle sera entendue dotée d'une sonorité familière, comme le gong dans le lointain ? Cette voix qui viendra se heurter à ses yeux encore fermés, elle ne jaillira pas avant le moment décisif, et ce ne sera que le regard qui s'écrasera doucement sur les lèvres encore fermées : le jour où il pourra sortir de cette Salle de Punition, sans savoir combien de jours et de nuits il y aura passés, lorsque de nouveau — après une longue phase de réadaptation de la vue —, épuisé, il sera emporté par quelqu'un à travers le couloir jusqu'à l'espace de lumière qui brillera au point de menacer de crever les yeux, elle, elle aura commencé à le regarder en face en le croisant — avec l'air d'imaginer qu'elle-même allait subir la même punition pour l'avoir regardé en face —, avec la même apparence que lui, un même regard sans éclat noyé de résignation, comme si elle s'attendait à subir une punition encore plus épouvantable qui lui serait infligée pour cela, et elle tournera vaillamment la tête vers lui avec obstination pour ne pas rompre le lien de leurs deux regards tandis qu'ils s'éloigneront l'un de l'autre en se tournant le dos. Dans la vie quotidienne où il viendra juste de revenir mais qui l'aura rendu perplexe, ce chemin de regards se sera établi malgré la surveillance sévère des gardiens et les aura reliés par-dessus cette barrière au point de les transporter de bonheur ; mais — pourquoi est-ce que la certitude ne peut pas advenir sans des paroles ? et comment la vérifier ? — incapable de pénétrer le sens des mots, mon cœur vacillera en se faisant du mauvais sang. Alors, je déciderai d'éliminer l'obscurité de ce sommeil qui gagne automatiquement tout le monde et que l'amour échoue à faire fondre avec sa seule chaleur, et de lui rendre visite en personne pour la secouer ; sur ce, au moment où il lui semblera à lui qu'il en est arrivé à ne plus pouvoir prolonger la vibration du gong uniquement avec de la volonté et des sentiments, il volera une grosse aiguille et se la plantera dans la paume en serrant les dents afin de prolonger par cette douleur l'état de veille de sa conscience au cœur de l'inentamable obscurité ;

mais n'ayant pas d'autre choix que de l'enfoncer de plus en plus profond pour faire face à la douleur physique en se battant et pour résister au sommeil qui s'appesantira mécaniquement — ça y est, ses lèvres sont déjà en sang ! Quand enfin l'aiguille aura transpercé de part en part une de ses mains et entortillé les nerfs de tout son corps, quand cela lui permettra de sortir péniblement du sommeil avec l'aide de quelque chose comme une lueur vague en train de naître derrière la colline au-delà de laquelle elle s'était cachée, il fera reculer les ténèbres et s'avancera indéfiniment à tâtons dans un couloir interminable, en se cognant partout contre le noir et en tombant par terre avec la maladresse de quelqu'un qui vient de devenir aveugle.

Mon imagination essaie de lui faire rencontrer celle qui arrive depuis l'autre bout de l'obscurité en la traversant de front. Si je dis maintenant que sa folie a réussi d'une façon ou d'une autre à ne pas se dévoiler, bien que les quelques trous qu'il se perçait chaque nuit dans les mains avec son aiguille aient coagulé ou parfois suppuré, alors que j'ai dit plus haut que son corps était sans cesse inspecté par les gens de l'institution, c'est une contradiction logique ; mais puisque mon désir transgresse en toute liberté la logique, voilà qu'il s'engage à pied dans un long tunnel d'obscurité, qu'il pousse de nuit en nuit un peu plus loin en renouvelant ses auto-mortifications, après quoi il revient ; or, comme les terminaisons nerveuses qui captent en lui la douleur ont sombré dans le délire, il devient presque une sorte de somnambule ; mais comme il lui reste encore une frêle antenne, un beau jour il saisit tout à coup l'obscurité de l'autre côté — celle-là aussi est floue —, qui était en train de se contracter. Avec une intuition pleine d'assurance, il tend instinctivement l'autre main, celle qui n'a pas d'aiguille, et palpe dans le noir cette masse d'obscurité dont la densité est différente, tandis que la main de cette obscurité s'approche également de la masse d'obscurité de ce côté-ci. Toujours en silence, mais avec une conviction manifeste, les deux mains se caressent et chacune découvre par le tou-

cher que l'autre a également une aiguille plantée dans son autre main, et du coup ils sentent que les sanglots de l'autre, que leur langue empêche d'éclater bruyamment, se transforment en frissons sur tout le corps. Comme mon imagination est éperdument sentimentale et romantique, c'est ici qu'encouragés par le fait que l'obscurité les empêche de voir la vieillesse de leurs corps, leurs bouches se collent l'une à l'autre, chacune forçant celle de l'autre à s'ouvrir pour l'empêcher de sangloter en la fermant avec sa propre langue ; ensuite ils entrelacent leurs corps, mais quand ils essaient d'ouvrir le corps nu de l'autre, voulant être unis encore plus étroitement, voilà que la réalité s'empare cruellement de leur imagination et que leurs véritables corps se révèlent tels quels, maigres, ridés et bourrés de substances anaphrodisiaques : ils ont beau se frotter l'un contre l'autre, ils n'arrivent pas à se mélanger avec douceur et souplesse. Désormais, ce sont les mots qui deviennent absolument indispensables. Dans un monde où même le mot « aimer » ne peut avoir aucun sens, étant donné que la mémoire est tout ce qu'ils possèdent ils essaient de s'arracher à la trame de l'avenir grâce à leurs souvenirs, si bien que leurs échanges de paroles sont tout à fait conventionnels. Il dit d'abord avec un soupir : « Je t'aurais dit "je t'aime"... » avec la clause restrictive « ...si on était il y a trente ans » ; et après qu'une tension semblable au temps d'une décision difficile s'est écoulée comme une rivière, ce dialogue futur à la fois conventionnel et romantique s'achève sur sa réponse à elle, qui est d'ailleurs la première parole qu'elle lui adresse, une réponse décisive: « Suicidons-nous ensemble. Si on réussit une belle mort, ce sera parfait pour moi ! » *Oh oh !* Mais comment cela pourrait-il ne pas faire scandale, qu'ils meurent tous les deux d'une belle mort seulement entre eux, comme ça ? Cela me semble, à moi, sans espoir.

Dans ce cauchemar ancien, le scandale pesait comme une menace. À l'intérieur de la cabane de la forêt, elle qui n'existait que par la voix, parce que finalement il n'est jamais arrivé à ouvrir les yeux, s'est rendu compte toute seule, de ses propres

yeux, de ce qu'était ce lieu où le rêve du corps qui plane dans les airs n'était pas un rêve mais bel et bien la réalité — est-ce de sa propre initiative qu'elle s'en est allée en ravalant ses pleurs solitaires ou bien a-t-elle été entraînée par les surveillants ? Dans la chambre, la brume a fini par se lever ; et avec les cris qu'un mégaphone répercutait dans la forêt pour l'appeler, ses yeux que même sa voix à elle n'avaient pas réussi à ouvrir ont fini par relever leurs paupières. C'est seulement à ce moment-là qu'il a pris conscience qu'une fois qu'elle a été partie, son corps à lui, resté couché tout nu, était plein de frissons. Après avoir remis en hâte ses vêtements rêches, il a redescendu le sentier qui entre-temps était devenu plus rude, se dépêchant comme par réflexe, et voici la réalité qui lui a été infligée au bout du compte : le bureau du sous-directeur de la veille l'a avalé d'un trait et l'homme qui l'a reçu cette fois avait un visage distinct en forme de triangle inversé, avec un menton pointu ; comme ses yeux perçants lui indiquaient du regard la fenêtre en face, il a dû en approcher son corps raidi qui grinçait avec des couinements de gonds : par la fenêtre, en bas, entre deux bâtiments, comme sur une photo prise après une mise en scène, il a vu un homme et une femme côte à côte qui prenaient le soleil adossés au mur le mieux exposé, montrant vraiment de la tendresse l'un pour l'autre — la seule chose qui l'ait contrarié, c'est qu'ils portaient la même tenue de travail. Mais à l'instant suivant, le visage en forme de triangle inversé a écarquillé les yeux, car aussitôt des gens vêtus d'une autre tenue de travail sont arrivés en bande de l'arrière du bâtiment et ont commencé à pointer le doigt vers le couple en poussant des cris sauvages qu'il n'entendait pas, et avant qu'il ait eu le temps de reculer, ces braillements sont devenus des cailloux couleur de cendre qui ont volé à travers les airs pour venir bien réellement s'abattre sur eux ; et lorsque ces cailloux, à force de s'amonceler autour d'eux en forme de tumulus les ont eu enfermés de telle façon que seules apparaissaient encore un peu au-dessus de la tombe leurs têtes qu'ils protégeaient de leurs avant-bras, lui aussi

s'est mis à ressembler à cette vision : ce qui le recouvrait petit à petit comme de la terre sur sa tombe était une double couche de respirations à la fois douces et essoufflées, que je sentais très proches de tous mes sens au point de vue temporel — halètements d'un couple en pleine accointance en train de se répandre dans l'air ambiant comme un halo d'ébats sexuels ; des sons brumeux, émanant de deux corps que leur échauffement décollait de terre, des sons occupant tout l'intervalle depuis les aigus les plus poussés jusqu'aux graves les plus profonds, tandis que des interjections dénuées de sens jaillissaient comme des jets d'eau des interstices de leurs souffles entremêlés qui prolongeaient leur union jusqu'au ras de l'asphyxie, quelque chose de très semblable aux gémissements doux et tendres qu'ils auraient poussés tous les deux ensemble au comble du plaisir s'il les avait entendus sans les voir ; mais cela imposait de petites crispations aux muscles au-dessous de ses yeux à cause d'une ignominie à vous donner des envies de meurtre : juste à côté de lui, le visage en forme de triangle inversé regardait cette scène d'amour comme s'il l'épiait par un trou de serrure ! « Depuis ton arrivée ici, tu as obtenu dans nos évaluations une note déplorable, éliminatoire. Ton attestation de sortie sera suspendue jusqu'à ce que nous jugions que c'est satisfaisant. Il en va de même pour cette femme, là. Tous les deux, vous êtes des êtres corrompus. En plus, vous avez la malhonnêteté et la faiblesse de tomber malades. Tout cela constitue un dossier écrasant ! » À côté du magnétophone d'où sortaient ces souffles transformés en sons brumeux, comme une illusion furtive faisant écho au bruit du gong, quelques photos étaient étalées en vrac : sur celle du dessus, elle étirait son buste aux seins petits et gracieux en tendant le cou, la tête inclinée sur un côté, la bouche légèrement entrouverte, les joues rouges d'émotion ; et dans ses yeux ouverts mais égarés, l'humidité due à la superposition de l'extase et de la tristesse originelle de l'existence pointait en transparence : cette humidité a filtré de la photo pour venir envahir ses yeux à lui, qui s'est senti tellement seul, tellement désarmé !

..... arrivé à ce point, où même l'avenir tire à sa fin, les paroles ne m'essoufflent plus avec la même violence, même quand elles dévoilent les parties honteuses d'un passé lointain douloureux. C'est peut-être parce qu'il a pu écrire de sa propre main qu'il a réussi à racheter cette longue aphasie qui l'avait enfermé dans un désert d'imagination, incapable de trouver un mot à communiquer pour plaider sa cause puisqu'il était tombé dans le piège du magnétophone et des photos qui figurent dans mon cauchemar. Si je me penche de nouveau sur cette fiction, bien que ce soit le là-bas d'il y a dix ans qui vient s'insérer dans le là-bas de vingt ans après pour y faire tache, c'est la mort qui est la clé de ce changement et je pourrais dire que c'est une chance désespérante. Dorénavant, mes sentiments aussi s'apaisent, à en juger par son écriture qui révèle un grand calme. S'il avait été emprisonné jusqu'au bout dans le passé, il n'aurait toujours pas pu éviter les affres de la douleur, et à force de prendre du volume, ce qui se passe en lui aurait fini par faire éclater son enveloppe extérieure au point de transformer chaque mouvement de sa respiration en une souffrance physique, comme le ferait une poitrine aux alvéoles pulmonaires déchirées ; en réalité, bien que le cauchemar demeure insondable, l'avenir — le mot même de « l'avenir » — semble devenir comme l'air qu'on respire. Cet avenir n'échappera pas non plus à l'instant où j'aurai envie d'exploser en devenant moi-même la résonance du gong, ou bien où j'aurai envie de crier fort : « Réveillez-moi par un écho du gong, réveillez-moi s'il vous plaît ! » Mais une affliction secrète se cache plutôt dans des questions dues à la mauvaise conscience, du genre : Pourquoi cette fiction n'est-elle possible qu'avec des aiguilles plantées dans les paumes et au prix de renoncer aux derniers moments de la vie ? Pourquoi ne peut-on pas rêver avec l'innocence d'un enfant d'un amour profond et joyeux ? En pareil cas, il semble que l'imagination soit moins un ensemble d'actes qu'un état passif, et qu'elle ne soit pas une progression décidée mais un simple consentement. Dès lors, en recourant aux mots, je fais le pari que

malgré mon envie de ne pas rester passif, son refus de simplement consentir formera une sorte de doublure au verso de l'imagination... L'imagination acquerrait, du coup, une certaine épaisseur.

..... pour en revenir aux mots, puisque je viens de commencer à en parler, il me semble qu'ils constituent toujours un pari. Émettre des sons ou écrire des lettres, cela se fait d'abord à partir de mots donnés, et donc, même quand on avance avec des mots en se frayant un chemin à travers les mots, ces mots ne peuvent pas ne pas faire partie des mots eux-mêmes ; dans ces conditions, si l'on veut être fidèle à la grammaire sans pourtant l'être, ils ne peuvent que ronger l'enveloppe entourant la chair des mots vers l'extérieur, juste au-dessous de la peau de ce corps des mots dans lequel les mots deviennent des paroles, faire éclater ses artères capillaires, démolir sa surface et commencer à pulluler à la façon des bactéries pour qu'une nouvelle chair s'installe à la place des tissus décomposés et que se forme un nouveau type de corps de mots. Et c'est bien comme ça que fonctionne l'imagination par les mots. Mais parfois, c'est aussi la mort qui survient : les mots qui ne supportent pas les mots sont cupides et nocifs comme une tumeur cancéreuse ou le virus du SIDA ! Mais est-ce qu'il peut exister une langue qui ne rêve pas de communication ? Mais qu'est-ce que ça peut être, la communication rêvée par un cancer ou un virus de SIDA ? Mais qu'est-ce que ceux-ci veulent partager, et avec qui, en écrasant totalement des êtres vivants ? Quand, avec le corps des mots déjà existants, on n'arrive à saisir ni l'objet à communiquer ni ce qu'il signifie, je suppose que ça s'appelle une maladie. Un jour, sa fille de dix ans qui était avancée pour son âge parce que sa femme, interdite de paroles avec lui à cause de son silence, avait déversé en elle tous ses propres mots, lui a dit les larmes aux yeux : « Bats-toi, papa ! On te laissera pas tomber ! Non, tu n'es pas tout seul ! » — c'est sans doute parce que sa maman lui avait raconté mon histoire imaginaire, qu'elle avait lue à l'insu de lui —, mais je me demande comment elle l'a reçue ; et voici ce qu'il aurait pu dire s'il avait pu parler : « Mon bébé, une

fiction ne va pas changer parce que tu y interviens : moi-même, je n'y peux rien. » En fait, il a sans cesse ravalé les mots coriaces qui lui étaient remontés de l'estomac et lui emplissaient la bouche. Dans ces conditions, il se peut qu'il soit nécessaire de laisser ouvert en direction de l'avenir, tout comme ce dernier amour, l'acte de brûler et de rebrûler cet écrit de fiction, tout ce langage fleuri d'une moisissure verte qui a attaqué ces mots ainsi ravalés dans son corps. En fin de compte, je pressens que je laisserai à l'insu de lui un enregistrement de cette fiction en dents de scie.

Même si on choisit la mort volontaire, ou plutôt non, puisque ce n'est pas une mort naturelle mais une mort choisie et affrontée, il reste un long processus pour se frayer un chemin jusqu'à l'instant de mourir, et cette progression est une réalité aussi rigoureuse qu'indéniable, aussi ennuyeuse qu'agaçante — tant pis : même pour connaître une belle mort, en mourant seulement tous les deux entre eux, il faut, *aïe aïe aïe !* se cogner les tibias contre les obstacles du réel. En effet, comment faire pour mourir ? Et d'abord, où trouver l'endroit où mourir ? Il errerait en épiant à droite et à gauche tant qu'il ferait jour pour trouver un endroit où les deux corps allongés côte à côte et pourrissants se mêleraient à la terre, autant que possible sans attirer l'attention des gens. Et puis, à quel moment décider de mourir ? Par exemple, si classiquement, comme dernière cérémonie de mort, leur amour tentait une ultime union sexuelle qu'ils auraient absolument envie d'avoir puisqu'elle leur serait par force interdite à jamais, cela ne serait possible, pour des gens menacés d'injections d'anaphrodisiaques, que la veille du jour de la prochaine injection, quand l'effet du médicament serait le moins efficace, mais cette seule décision concernant le bon moment ne serait pas suffisante, car cela aurait déjà été évident depuis l'expérience des rendez-vous secrets ; alors ils penseraient au cannabis sauvage pour se procurer de quoi ranimer un instant leur vitalité, ne serait-ce que dans un rêve halluciné, comme par exemple ce parfum qui planait partout dans la cabane de la forêt au cours du

fameux cauchemar des lointains souvenirs ; il y aurait une longue marche à effectuer, sortir subrepticement du sentier pendant l'heure de la promenade, errer dans la forêt, trouver et cueillir les feuilles, les dessécher, rouler le hasch dans un bout de papier, le garder bien sûr dans une cachette ; par ailleurs, s'ils voulaient se voir une dernière fois dans la nuit, il leur faudrait trouver de quoi s'éclairer, alors qu'il n'est de toute façon pas facile de se procurer une bougie et des allumettes, que seuls les cadres haut gradés sont autorisés à posséder pour les cas d'urgence, objets qui ne seraient plus utilisés à l'avenir mais qui existeraient tout de même grâce aux facilités offertes par la fiction. Enfin, avec quoi se tueraient-ils ? Il faudrait qu'ils amassent une dose mortelle d'un moyen de mourir permettant leur union amoureuse, mais comme il pourrait lui arriver un accident imprévu pendant qu'il serait pour ainsi dire en train de le dérober, pour lui ce serait une aventure à haut risque qui devrait le ronger de terreur et d'impatience tout le temps qu'il guetterait une occasion favorable, — que de difficultés ! —, sans compter, en plus, le problème de savoir s'ils devraient ou non arranger eux-mêmes les suites de leur mort ? Est-ce qu'il devrait faire disparaître à la fois son testament, son journal intime et ses poèmes qu'on refuserait de publier au cas où ils seraient découverts ? Ou bien est-ce qu'il devrait les laisser insérés parmi les livres de la bibliothèque en comptant sur le hasard pour que quelqu'un qui lui ressemblerait les trouve ? Il aurait besoin de prendre maintes décisions de ce genre ! Devant lui, un nombre interminable de marches à suivre, exigeant une attention minutieuse, mais même en laissant de côté la question de savoir si ce projet pourrait dès le départ être réaliste, décrire tout cela dans le détail de manière réaliste ne conviendrait pas au cadre d'une pareille fiction...

Alors, son imagination saute d'un bond par-dessus tout cela et court tout droit vers la scène de mort, où les paumes des deux personnes sont transpercées par les dernières aiguilles et où tout est obscur — le lieu, le moment, la manière —, mais où seul reste

clair le sentiment d'un « enfin ». Cette scène commencera par l'image floue des deux personnes en train de se regarder dans les yeux au milieu d'un petit espace rouge sombre où les flammes des bougies ont fait fondre les plaques de fer de l'obscurité, et à ce moment-là, comme il aura jeté ses lunettes de presbyte parce qu'il aura envie de regarder sans appareillage ses yeux à elle qui reçoivent et renvoient tout en transparence et qui du coup ne font qu'un avec la lumière rouge sombre elle-même, il devra donc la tenir à distance pour distinguer ses yeux, mais comme s'il était attiré par une attraction instinctive, il avancera d'un mouvement tellement lent qu'on ne s'en apercevra pas et à un moment donné il se sentira tout près d'elle ; et à mesure qu'il réduira ainsi petit à petit la distance, il aura au contraire l'impression que le monde entier s'embrume en même temps que ses yeux à elle ; alors, pour ne pas la manquer, il s'efforcera de se pousser en avant jusqu'à entrer dans les profondeurs de ses yeux ; ainsi, ils s'efforceront d'effacer l'intervalle entre leurs deux corps en se collant l'un contre l'autre même avec ces corps si vieux, et ils feront tout pour devenir un *nous* ; avant cet instant, en réprimant toute honte pour arriver à cet instant-là, ils attacheront leurs pensées aux moyens à utiliser et ils s'enduiront tout le corps d'huile d'olive qu'ils se seront procurée pour compenser la sécheresse de leurs peaux ; au moment où les bougies s'éteindront, dans l'obscurité qui se figera de nouveau, en réprimant une fois de plus la tentation de mettre le feu aux corps huilés eux-mêmes, après avoir avalé une poignée de pilules mortelles et partagé la fumée du rêve hallucinatoire, leur *nous* s'épanouira comme une fleur grâce aux mutuelles caresses impétueuses de trente ans auparavant dans lesquelles il se jetteront pour oublier leur présent ou pour l'annuler ; alors, comme ils n'arriveront pas à éviter jusqu'à la fin la dernière souffrance même après avoir réussi ce miracle de faire un seul corps qui ne paraissait pas possible, ils ne pourront pas éviter une douleur qui leur donnera l'impression de se noyer, comme la première nuit d'un couple de nouveaux mariés maladroits, au

lieu de l'extase propre à l'orgasme qui donne l'illusion de planer très haut, mais il ne faut pas oublier de noter qu'ils baigneront dans la joie provenant d'une douleur qu'ils auront eux-mêmes voulue. Pleins de la certitude qu'ils pourront désormais communiquer l'un avec l'autre naturellement, quels que soient les mots, ils auront donc le sentiment que *nous* peut partager en paroles tout un passé de souffrances ; mais la mort étant déjà parvenue à leur gorge, tout ce qu'ils pourront dire dans l'urgence — pour sublimer radicalement les tourments de cette grande peur toute proche puisqu'il s'agira de mettre un point final à la vie —, ce ne seront que des mots qui auront inversé par un ton ironique à la fois classique et romantique la salutation conventionnelle de là-bas : « Allez, c'est l'heure, plions bagages pleins de gaieté ! » ; alors, en même temps, tout ce qui se sera accumulé dans le silence que chacun, seul jusqu'au bout, ne peut garder qu'au fond de lui-même, sera contenu là-dedans seulement sous la forme d'un écho paradoxal ; à ce moment-là, est-ce qu'effectivement le bruit du gong ondulera en formant des vagues tout près de cette mort dans laquelle la conscience s'amenuisera de plus en plus ? Et ensuite, est-ce qu'effectivement la lueur réelle du crépuscule rouge sombre de la nature, qui n'est pas la lumière de la bougie déjà éteinte et qui n'est ni la lumière du jour ni celle de la nuit, toutes deux séparées comme tranchées artificiellement par un couteau, se répandra à cet instant-là sur les deux corps dénudés pour effacer la frontière de la séparation et donner à voir la forme unique des deux êtres mêlés ? Je n'arrive pas à en être sûr, et pourtant je rêve que ça se passera ainsi, pour achever cette fiction vraiment étrange, mais tout aussi puissante que les vagues dans l'estuaire d'un fleuve à l'heure où la tempête fait rage.

Postface

Île dans estuaire.

« Île dans estuaire » : « L'île dans l'estuaire », « Une île dans un estuaire », « L'île dans un estuaire », « Une île dans l'estuaire » ? La langue coréenne ne comportant ni article défini ni article indéfini, c'est le contexte seul qui permet au lecteur français, une fois sa lecture terminée, de chercher un titre suggestif en fonction de ce qu'il a senti ou pressenti. Pourquoi ces mots-là ? Ils forment l'intitulé du cinquième récit, et c'est cet intitulé qui donne son titre à l'œuvre originale. Autrement dit, ces deux substantifs « île » et « estuaire » doivent nous fournir les points d'ancrage pour amarrer une esquisse de commentaire : empruntons un aérostat afin de prendre une vue générale de l'ouvrage.

Pour arriver vite à l'essentiel, on indiquera que l'estuaire évoque ici le lieu et le moment où le fleuve d'une existence débouche dans l'infini de l'océan, à l'horizon duquel se profile la mort, et que l'île implantée puis enrichie insensiblement par de nouvelles couches d'alluvions peut représenter un être en perpétuelle formation dont le développement ne peut espérer aucun terme. En maintenant la métaphore sans abandonner le langage de l'analyse, on dira que le fleuve « il », au terme de plusieurs boucles exemplaires et au seuil de sa fugitive plénitude, dépose peu à peu l'île d'un « moi » toujours en train de lutter pour devenir un « je ». En train de lutter pour devenir quelqu'un en tant qu'être vivant, mais aussi — avant tout, peut-être, si l'on songe

à Proust, sinon à Montaigne ? — en tant que narrateur et auteur. Un auteur qui est moins une personne qu'une écriture, celle d'un authentique écrivain acharné à se battre pour prendre conscience de son parcours d'éclaireur et de pionnier en vue de le faire partager au public.

Ces sept récits, en somme, retracent à grands traits les étapes d'une vie peu différente de celle de beaucoup d'êtres humains en notre siècle. Les « méandres » de notre propre titre en seraient autant d'époques importantes. L'ouvrage coréen suggère une telle comparaison, car il regroupe ses sept moments en trois sections : les quatre premières sous l'intitulé « Un cours d'eau desséché », le cinquième avec son ambiguïté, « Île dans estuaire », les deux derniers invoquant « Les flots de la mer au débouché du fleuve ». On a ainsi au départ ce qui est passé, que l'on nous décrit comme s'étant passé — une tranche de vie fermée sur elle-même et en quelque sorte définitive, que résumerait le mot jeunesse — ; à l'autre bout, on explore ce qui s'imagine sous le signe de l'avenir, à la fois dans un film qualifié d'expérimental et dans la rédaction d'une nouvelle aux allures d'autobiographie — soit deux figures du possible, presque du vraisemblable, espoir et désespoir mêlés. Entre les deux, une expérience pivot, où nous hésitons à décider que les masques tombent ou qu'à l'inverse ils prennent consistance : on nous y invite, pour vivre pleinement, à participer à des rencontres érotiques nocturnes dans une espèce de belvédère surplombant un delta où émerge une île à laquelle on n'accèdera — peut-être — qu'en chevauchant un phénix…

L'itinéraire commence à l'âge du collège, au seuil de l'adolescence, quand il faut sortir des bras et des embrassements maternels en jetant les premiers regards sur ce qu'est le monde extérieur, en particulier dans le domaine du désir sexuel. Cela s'achève, ou plutôt cela envisage de s'achever sur les derniers élans de l'imagination dans ce que le narrateur projette sur l'écran de son avenir en guise de vieillesse amoureuse, lorsqu'il y rêve en pleine maturité.

Entre ces deux temps forts on voit se dérouler en premier lieu, à l'âge du lycée, un épisode où l'adolescent à la recherche de repères essaie en vain de retrouver la tombe d'un père absent. Le coin du cimetière où il aurait aimé la découvrir est celui où reposent des poètes célèbres dont il admire les œuvres. Le moment suivant, à l'âge de l'université, est celui du premier « job » — DJ dans une discothèque —, où un amour de rêve presque romantique est poursuivi et esquivé dans l'exaltation débridée du rock et des « joints ».

Tels sont les fondements sur lesquels repose la gestion délicate des découvertes primaires du sentiment : l'amour d'une mère, l'amour d'un père, l'amour d'une femme (le narrateur est un homme), tout ce dans quoi s'enracine et s'esquisse sous nos yeux l'efflorescence de ce que Freud appelle la sexualité jusqu'à la découverte de la réalité sociale et sociétale.

En couronnement de cet essor intervient une autre prise de conscience, celle où le protagoniste, tout juste installé dans un travail, dans le mariage et dans un appartement, découvre l'impérieuse nécessité pour lui d'écrire en même temps que celle du déchirant plaisir qu'on y éprouve. Une expérience où nous voyons en même temps que lui se conjoindre le poids des pulsions agressives, la puissance destructrice de l'imaginaire et les pouvoirs redoutables de l'écriture. Désormais, un jeune adulte avide de jouissances et épris de chansons ou de poèmes peut se poser face au monde tel qu'il est, non pour en accepter les règles imposées par la société, mais pour en contester de toute son énergie la prétendue légitimité.

De cet esprit de révolte naîtra le dialogue si surprenant du sixième récit. Le narrateur a une longue conversation, parfois polémique, avec un alter ego aux allures de double, alors qu'ils sont en train de monter un film qu'il réalise et qui doit servir d'exutoire, peut-être même de thérapie, aux problèmes que lui pose la vie en couple. Le sujet précis est cette question : la plupart des gens poursuivent avec ferveur la chimère de l'amour

pur, pourquoi d'autres n'auraient-ils pas le goût et le droit de pourchasser avec la même ardeur quelque chose qu'on baptiserait « l'adultère pur » ? Du même besoin de rébellion naît ensuite, passant de l'art cinématographique à l'activité d'écrivain, la tentation, ou plutôt la tentative d'anticiper une fin de vie à la fois honorable et passionnée : la passion s'y incarnerait dans un « dernier amour », l'honneur serait reconquis face aux tourments imposés à l'âge adulte par l'oppression politique ; et cette anticipation prendrait finalement la forme à la fois tragique et ludique d'un suicide à deux dans une maison de retraite aux allures de camp de rééducation…

Reste à évoquer, donc, le sommet marqué par ce qu'on pourrait appeler *le jeu de l'île et de l'estuaire*. Il prend toute sa dimension de mascarade pour peu que l'on se rende sensible à deux choses : l'aspect fantastique de l'aventure, qui du début à la fin mêle l'humour à l'outrance, et les explorations amoureuses vécues par le héros au fil d'une série de métamorphoses exaltées jusqu'au délire. Le lieu est mythique, l'espace est en même temps rigide et mouvant, le temps est parfois référé à un millénaire antérieur, la séduisante hôtesse est mystérieuse à souhait, la danse traditionnelle des masques est mise au service exclusif d'un érotisme porté à son paroxysme. L'idée même de recourir à des personnages réduits à leurs masques nous amène au cœur de l'interrogation centrale du livre : « Qui suis-je ? » et plus précisément : « Comment me construire dans une certaine stabilité ? » C'est à cet instant qu'on le réalise en toute clarté : la quête de l'identité forme le fil conducteur de l'ensemble de la narration, elle est le fil du courant de ce fleuve *intranquille* qu'est la vie.

De fait, l'auteur est toujours très soucieux de composer ce qu'il évoque, même si le réalisme psychologique l'oblige à décomposer ce que d'ordinaire nous tenons un peu vite pour une continuité. Si en effet le corps a l'air de suivre cahin-caha son cours naturel, la conscience procède selon une succession chaotique de détours et de péripéties. Dès lors, la quête d'identité est

soulignée par les échos de *motifs* (comme on dirait en musique) qui relient, qui enchaînent les scènes dépeintes. Pour prendre quelques exemples : au début, la mère essaie de se rappeler en détail, tout en confirmant sa ressemblance avec son fils, le visage du père enfui ; puis on les voit chercher tous les deux la tombe de celui-ci. L'ado en quête d'un abri propice à ses escapades rêveuses dans l'aventure du sexe passe lui-même d'un ancien déversoir d'eaux usées près de chez lui en ville à une cachette analogue dans des fourrés d'un parc de banlieue transformé en cimetière. Son amour de la musique de variétés se manifeste d'abord sur quelques émissions d'une radio portative avant de s'épanouir à plein quand il travaille dans une boîte de rock. Les débuts de l'écriture, où il répond par des insultes à une « lettre de chance » circulaire, ont été amorcés par le journal intime qu'il écrit en miroir — quel symbole ! — durant ses loisirs de DJ consommateur de hasch. Les réflexions sur l'adultère prolongent les amours extraconjugales des bords de l'estuaire. Etc. Ces enchaînements de motifs établissent des liens fugitifs entre les étapes sans pour autant constituer une ossature qui viendrait contrarier une ligne générale fondée sur l'incertitude.

On a parlé jusqu'ici d'un héros et d'un narrateur comme s'il s'agissait d'un roman classique comprenant une intrigue inscrite dans le déroulement d'une chronologie : en réalité, l'image du fleuve se révèle trompeuse, l'écriture ne cesse de la raturer à mesure qu'elle la crée. Nos « méandres » sont une approximation, à tel point qu'il faudrait maintenant parler de résurgences, en songeant à ces oueds du désert qui sont tantôt morts ou souterrains, tantôt visibles et même torrentiels, mais auxquels les nomades qui en ont repéré le tracé savent donner un nom. Comme dans la réalité, le monde ici présenté échappe à la saisie de notre compréhension et d'abord à celle de nos sensations. Cela permet d'apprécier le paradoxe d'une écriture où le réalisme, mieux : l'hyper-réalisme, implique une dose de fantastique et de fantaisie que la mise à distance de l'auto-ironie

travaille en sous-main. La continuité n'est pas l'adjonction indéfinie d'un événement prévisible, elle est toujours construite après coup. Être hyperréaliste, c'est ne jamais oublier que la création artistique n'a de sens que si elle « essaie d'effacer la frontière entre fantasme et réalité » (p. 210)

Le style lui-même, fuyant les douteuses commodités du « je », facteur habituel de notre permanence, s'efforce de faire face à cette instabilité non pour généraliser ou *globaliser* l'expérience, mais pour maintenir la force du projet. Le pronom personnel de première personne — même si l'on y recourt moins souvent dans la langue coréenne que dans la nôtre — est le grand absent de ces récits qui pourtant n'essaient jamais de cacher une sonorité *autofictionnelle*, comme on dit de nos jours.

S'y ajoute la volonté de traduire au plus près, avec la chair des mots, ces sensations que nous rendons habituellement dans le langage squelettique des idées. Ici, au fil des mots, des pensées et des actes, nous ne quittons jamais le concret, ce concret dont Yi In-seong nous dit par l'intermédiaire d'un porte-parole, dans « Expérimentation d'un adultère pur », qu'il « ne se perçoit qu'à travers les mouvements réels du corps et non à travers des mots abstraits » (p. 180). Ainsi l'attirance sexuelle passe-t-elle de la peau de la séductrice, qu'elle caresse à la façon d'un tatouage, jusqu'au corps du séduit sous la forme d'un serpent qui rampe et grimpe vers le centre du désir. De même, l'obscurité qui dévore la lumière d'une pièce humide se transmue en sangsues grouillant au plafond puis s'abattant sur les êtres et les choses. Quant aux masques, ils s'incarnent dans les personnes qu'ils dissimulent tout en les désignant…

L'art de ressentir avec ses sens l'énigme opaque de la réalité en inventant le langage qui transposera ce que l'on sent, cet art joint à celui de faire éprouver par autrui ce que l'on ressent par ses sens grâce à ce même langage, voilà ce qu'est avant tout l'art d'écrire pour Yi In-seong. À ses yeux, son statut de romancier l'autorise, sans doute même l'oblige, à recréer avec des mots

l'existence et la conscience à l'état naissant. Mais il ne s'en tient pas au célèbre « monologue intérieur » inventé par Édouard Dujardin, développé par Joyce puis par Beckett et les Nouveaux Romanciers, il travaille à donner la parole aux objets, aux paysages, à nos plus obscures perceptions, en commençant par celles de la vie amoureuse. Il voudrait que *les choses se disent elles-mêmes* à travers ses phrases tandis qu'à l'inverse *les états de conscience se verraient*. C'est là un programme de poète et de philosophe autant que de raconteur d'histoires.

Comme les poètes et comme les philosophes, tout romancier véritable attend que le lecteur coopère à l'émergence d'une vision inédite du monde. Il est impossible dans ce livre de se laisser entraîner en spectateur passif d'une suite d'aventures, il faut, si l'on ose dire, *s'abandonner activement* à vivre une série d'expériences inouïes, dérangeantes au premier abord mais enrichissantes si l'on veut bien plonger sans réticence dans une parole-vision en attente de collaboration.

Le lecteur doit ici plus qu'ailleurs se faire co-écrivain. La récompense est au bout du savoureux effort, quand le fleuve de la lecture se mêle aux eaux de la mer en laissant se déposer et s'ériger peu à peu l'île d'un renouvellement.

Les traducteurs

Chez le même éditeur

KIM Ae-ran
Cours papa, cours !

KIM Jung-hyuk
La bibliothèque des instruments de musique

- À paraître 1er semestre 2013 -

KIM Ae-ran
Ma vie dans la supérette

Kim Jung-hyuk
Bus errant

Eun Hee-kyung
Qui a tendu un piège dans la pinède par
une journée fleurie de printemps ?

L' ouvrage a été imprimé par l'Imprimerie
Horizon à Gémenos-13.

N° d' impression : 1211-124

Dépôt Légal : Février 2013

Imprimé en France

Diffusion-Distribution
Le Seuil-Volumen

Decrescenzo éditeurs
241, Chemin Saint-François
13710 Fuveau